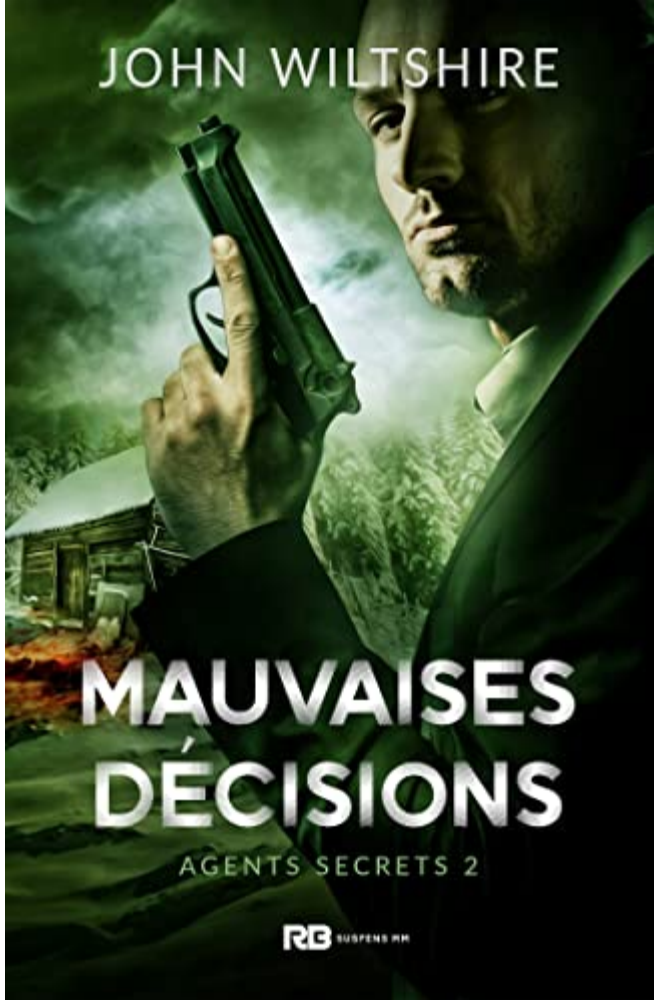
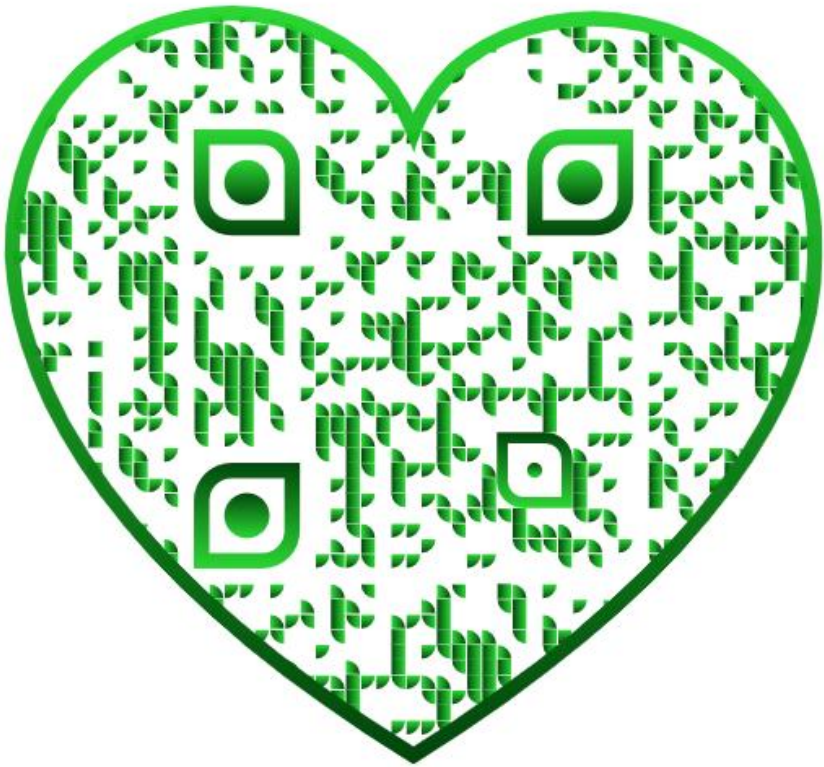
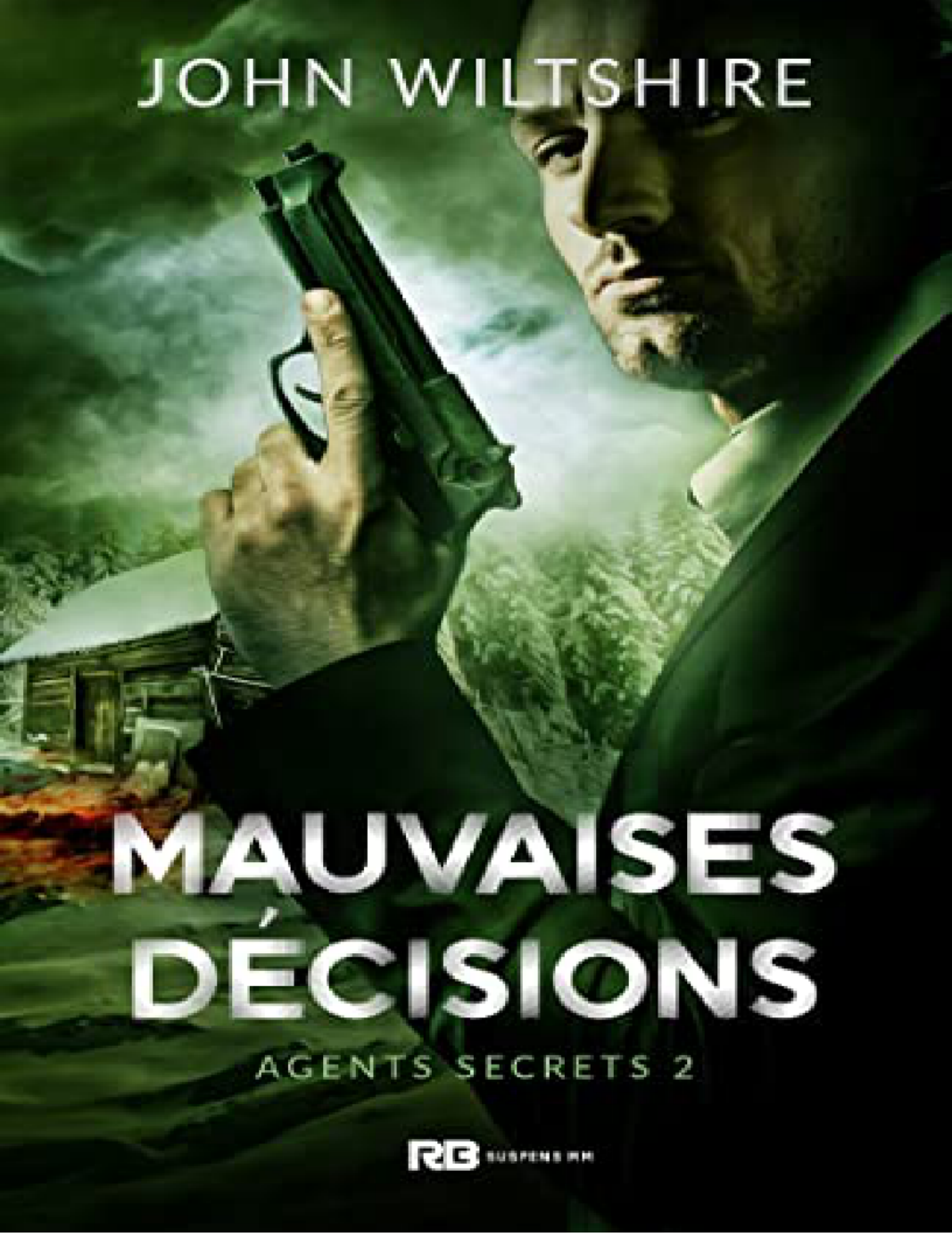

JOHN WILTSHIRE
MAUVAISES DÉCISIONS
AGENTS SECRETS 2
RB SUSPENS MM




JOHN WILTSHIRE
MAUVAISES DÉCISIONS
AGENTS SECRETS 2
RB SUSPENS RR

John Wiltshire

Mauvaises décisions

Agents secrets- *T.2*

Traduit de l'anglais par Kalaan Tsuckbell

Collection Infinity

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

Conscious Decisions of the Heart

Reines-Beaux © 2022, Tous droits réservés

Reines-Beaux est un label appartenant aux éditions Bookmark.

Illustration de couverture © Moorbooks design

Traduction © Kalaan Tsuckbell

Suivi éditorial © Margaux Villa

Correction © Emmanuelle Lefray

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038103191

Existe en format papier

Attention, ce texte contient la présence de violence sexuelles, viol sur mineur et scènes explicites de morts violentes.

À Karen M, qui saura pourquoi.

Prologue

Quatre heures du matin n'était pas le moment idéal pour penser à la torture.

L'esprit de Ben Rider en était venu à ce sujet alors qu'il pensait à l'étranger endormi à côté de lui : cet homme dont les cheveux blonds et soyeux glissaient entre ses doigts, cet homme dont le corps chaud était serré tout contre lui. Songer à cet étranger l'avait amené à contempler la différence entre la personne qu'il avait cru qu'il était, un diplomate froid et austère, et l'homme qu'il était en réalité, celui qu'il avait découvert. Aleksey Primakov. Quelles choses Aleksey Primakov avait-il faites pour le conduire à cet endroit ? Ben en connaissait désormais quelques-unes, il en savait un peu sur son enfance au Danemark et davantage sur la façon dont il était arrivé en Angleterre avec un faux nom et une vie volée. Mais que s'était-il passé entre les deux ? Essayer de combler ce vide d'informations avait mené Ben à songer à la torture.

Il avait entendu parler de la formation des Spetsnaz… *Connais ton ennemi*, et cetera. Les simples agents du Spetsnaz étaient entraînés selon la logique des tonneaux vides : plus profondément on les immergeait, plus ils en ressortaient avec force et rapidité. Mais parfois, ces hommes étaient poussés si loin dans l'humiliation et la douleur qu'ils risquaient d'imploser sous la pression extérieure. Dans le cadre d'un entraînement, on ne peut priver un homme de dignité que jusqu'à un certain point avant qu'il n'ait plus qu'une seule idée en tête : le suicide… ou le meurtre. Chaque agent du Spetsnaz sortait donc de la formation avec une vaste quantité de malveillance prête à être lâchée comme frappe la foudre. Et on ne parlait là que des simples agents. Ben avait également entendu parler… des autres. De ceux qui étaient davantage à craindre, dont la réputation marquait encore les redoutables montagnes de l'Afghanistan. Ceux-là étaient les interprètes, l'intelligentsia des forces spéciales. Parlant couramment plusieurs langues, l'homme qui respirait tranquillement à son oreille aurait été un candidat idéal pour rejoindre cette section particulière, qui faisait partie de l'élite de la grande armée soviétique. Mais peut-être n'était-ce pas ses compétences en langue, son éducation ou son intelligence qui lui avaient valu ce grade ; enfin, s'il l'avait eu. Peut-être étaient-ce les connaissances acquises en survivant cinq ans, à l'adolescence, dans les prisons soviétiques. Après tout, tout le monde n'était pas capable d'enfoncer tranquillement des clous dans la tête d'un ennemi pour en extraire des renseignements, trancher des langues dans le sens de la longueur pour susciter la terreur, emplir des

bouches menteuses de charbons ardents pour encourager quelque vérité… Avait-il fait cela ?

Ben avait affirmé à cet homme que rien de ce qu'il ferait ou dirait ne le repousserait jamais, et il se demandait ce que cela révélait à son propre sujet. Il avait déclaré que même si cette masse de malveillance se déchaînait un jour sur lui et le tuait, il reviendrait d'entre les morts et en redemanderait.

Il resserra ses bras autour de l'homme endormi et revint à ces songes de torture.

Il n'était probablement pas aussi doué pour ces choses qu'Aleksey, mais si la rencontre du matin tournait mal, aucun orage au monde ne pourrait contenir ses foudres.

Torturer quelqu'un ?

C'était le minimum dont il était désormais capable pour protéger cet homme.

Son homme.

Partie I

Chapitre Un

Ben ne comprit pas l'appel que Nikolas passa à Gregory Malenkov pour convenir d'un rendez-vous, car cette conversation, si on pouvait la nommer ainsi, se fit dans un russe expéditif. Il comprit quelques mots, de-ci, de-là, mais en apprit davantage en observant l'expression d'un Nikolas pas ravi. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne s'attendait à ce que la tâche qu'ils s'apprêtaient à accomplir soit aisée. Quand il eut terminé, Nikolas jeta le téléphone prépayé dont il venait de se servir sur la table de chevet et se rallongea, les bras croisés sous sa tête.

— Voilà, nous avons un rendez-vous. J'ai proposé un dîner. Nous avons donc du temps à tuer.

Ben s'assit à côté de lui sur le lit et passa délicatement son pouce sur les cicatrices très récentes de sa cuisse.

— Tu as mal ?

— Rien d'insupportable, répondit Nikolas en secouant la tête.

— Ô, comme tu es courageux. Tu es mon héros, tu le sais ?

— Ne sois pas taquin, mon garçon. Caresse donc un peu plus haut.

Ben sourit et s'exécuta.

***

— Ah d'ailleurs, tu ne viens pas, ce soir.

— Mmh.

— Benjamin, est-ce que tu m'écoutes ?

— Oui, acquiesça Ben en relevant la tête. Tel que tu me vois, tu as toute mon attention.

Nikolas se cambra de plaisir, mais insista :

— Arrête. Je suis sérieux. Ce soir, je dois le voir seul. Ta présence ne ferait que compliquer les choses.

Ben l'ignorait en poursuivant son activité, bien plus intéressante. Il ne fallut pas longtemps pour que les pensées de Nikolas y reviennent elles aussi.

***

Plus tard, tandis qu'il récupérait en passant de longs doigts élégants dans les cheveux de Ben, Nikolas aborda de nouveau le sujet.

— C'est un maître de la manipulation. Il tordra la vérité jusqu'à ce qu'elle hurle et demande grâce, et quand il la relâchera, il ne restera plus que les mensonges. Je vais aller le voir et nous… Tu ne m'écoutes pas. Arrête, Benjamin. Je ne dis pas cela en l'air, tu ne dois pas… Arrête ! J'ai accepté de mettre de côté l'homme que j'étais sous le nom d'Aleksey et de rencontrer Gregory en étant moi-même, mais en retour, pour le moment, aie l'amabilité de m'obéir. Qu'est-ce que tu

fais ? ajouta-t-il en regardant sa jambe.

— Je donne des pichenettes sur cette blessure par balle jusqu'à ce que tu la fermes. Apparemment, il n'y a que ça qui marche.

Ben remonta alors lentement le long de ce corps imprégné de la chaleur du lit et s'empara de sa bouche. Nikolas l'écarta.

— Oui, je ne dois pas…, souffla Ben. Je ne t'écoute pas, blablabla. On dirait un vieux disque rayé. J'ai compris, mais je vais quand même venir avec toi.

— Non, hors de question. Je refuse catégoriquement, Ben. Je ne plaisante pas. Je ne veux pas…

— Oh, je sais ce que tu ne veux pas. Tu ne veux pas qu'il me dise certaines choses te concernant que tu refuses que je sache.

Les yeux de Nikolas se détournèrent brièvement de ceux de Ben, un aveu évident.

— Ouais, ricana Ben. C'est bien ce que je pensais.

— Tu es parfaitement ridicule, comme à ton habitude. Je refuse que tu sois là parce…

— Parce que je pourrais découvrir ce qui se cache… là-dessous ?

— Et voilà que tu fais l'enfant, c'est grotesque.

— Ou peut-être là ? Un petit secret caché… ici ?

En riant, Nikolas s'abandonna à ce jeu et le laissa examiner d'autres endroits intrigants où des secrets pouvaient s'être logés, et quand Ben eut terminé, il songea qu'ils se trouvaient tous deux certains que plus rien n'était caché entre eux.

Quand il eut assoupli le corps de Nikolas, le laissant prêt à céder à chacun de ses désirs, il l'informa simplement d'une voix neutre :

— Rien au monde ne m'empêcherait d'être là quand tu rencontreras le type qui essayait de te tuer. Rien. Et rien de ce qu'il dira ne fera changer les sentiments que j'ai pour toi.

Nikolas se tourna avec difficulté et s'étendit sur le dos en levant les yeux vers lui.

— J'aimerais que cela soit la vérité, pour notre bien à tous les deux, regretta-t-il en passant son pouce sur une des pommettes de Ben. Mais tu es un romantique et je suis un réaliste. J'ai vu l'amour et la foi éclater, brisés bien trop de fois pour croire qu'ils peuvent survivre aux dures réalités de cette vie.

— C'est fini la vodka pour toi, décréta Ben en attrapant sa main pour entrelacer leurs doigts. Tu te transformes en Russe mélancolique. Tu es vraiment en train de dire que tu n'as jamais vu d'acte purement altruiste ?

Nikolas fronça les sourcils, semblant prêt à répondre par la négative, mais hésita.

— Cela ne compte pas. C'était un prêtre. Il n'y avait pas assez de nourriture, mais il a donné ce qu'il avait à… Enfin, il a donné sa part.

— OK. Quoi d'autre ? Réfléchis. Tous ceux que tu as tor… que tu as vu être torturés n'ont pas forcément craqué et trahi les personnes qu'ils aimaient, si ?

Nikolas pinça les lèvres. Il semblait réticent à l'admettre, mais le concéda à contrecœur.

— Non, beaucoup ont résisté et ont préféré mourir plutôt qu'impliquer les autres. Cela m'a toujours surpris.

Ben déglutit, les pensées qu'il avait eues plus tôt au sujet de cet homme remontant à la surface comme une carcasse gonflée de gaz, mais il le cacha en se penchant pour l'embrasser. Le baiser s'intensifia, comme toujours entre eux, jusqu'à ce que, à bout de souffle, il doive enfin s'écarter.

— Alors, tu penses que je suis plus faible qu'eux ?

Nikolas ferma les yeux, s'avouant vaincu.

— Je me rends, déclara-t-il d'un geste vague de la main. Tu as ma permission de continuer à t'aveugler obstinément en dépit de toute vraisemblance quant au fait que je sois digne d'amour. Je suis stupéfait que personne d'autre n'ait jamais remarqué à quel point je suis apparemment aimable.

Ben vint s'asseoir à califourchon sur sa poitrine, les bras croisés, et prit un air sérieux.

— C'est parce qu'ils ne regardaient pas aux bons endroits…

Cette fois, ce fut Nikolas qui prit ce petit jeu en main, décidant que Ben s'était assez amusé à ses dépens. Après tout, il était parfaitement aimable, rien de ce qu'il pourrait lui faire, peu importe ses protestations, n'altérerait donc cette croyance.

***

— J'ai réfléchi, lança Ben en interrompant Nikolas qui essayait d'ajuster sa cravate penchant vers l'avant.

Celui-ci chassa la main et continua ce qu'il faisait, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas vraiment le moment de te trouver un nouveau loisir.

— Très drôle. Enfin bref. Je réfléchissais à ce que tu as dit à propos de ne pas trop en révéler à Gregory nous concernant. Ce serait peut-être vraiment une bonne idée de le laisser deviner… Ça pourrait être un avantage considérable s'il ne sait pas où je me situe vis-à-vis de toi. Pour ce qu'il en sait, je pourrais tout simplement être l'employé avec qui tu partages la maison.

— Nous étions bel et bien dans deux chambres séparées…

— Et voilà, ça y est, il me le rappelle encore ! Je crois que je me suis pas mal excusé, et de diverses façons. J'ai pas oublié, OK ! Je me disais qu'on devrait le laisser deviner, c'est tout.

Nikolas prit du recul pour le détailler du regard : costume, chemise,

cravate, chaussures ; et même la coupe de cheveux… *sa* volonté, *son* œuvre. Cet homme était sa création et il se *délectait* de ce constat.

Ben, qui savait de toute évidence précisément à quoi il pensait, eut un sourire en coin.

— Je fais l'affaire ?

— Oh, oui, c'est très bien, souffla Nikolas en se reprenant avant de croiser son regard. Ce n'est pas idiot, comme réflexion.

— Est-ce que tu es en train de me dire que tu es d'accord avec moi ?

— C'est moi qui ai eu cette idée en premier, si je me souviens bien.

— De toute façon, pour lui ce sera déjà assez difficile d'accepter ton nouveau toi, alors laissons-le dans le flou à mon sujet.

Nikolas acquiesça et ajouta d'un air coquin :

— Tu vas réussir à te contenir ou ma récente *amabilité* fera tout tomber à l'eau ?

— Oh, je pense que je vais me débrouiller. Alors, sommes-nous fin prêts ?

Nikolas pinça les lèvres et hocha la tête.

***

Malgré tous leurs efforts pour feindre la banalité, tous deux savaient que les heures qui allaient suivre bouleverseraient leurs vies, d'une manière ou d'une autre. C'était un sentiment inquiétant. Ils prirent un taxi jusqu'au *Mandarin Oriental Hotel*, où Nikolas avait usé de ses relations, qui semblaient n'avoir aucune limite, pour obtenir une table au *Dinner by Heston Blumethal*. Ben comprit pourquoi il avait choisi ce lieu en particulier pour leur rencontre quand il vit les baies vitrées donnant sur les cuisines : elles leur offraient une vue totale sur la trentaine de cuisiniers et, surtout, faisaient de l'ensemble du personnel des témoins de ce qui se passait à leur table. Non, vraiment, ce n'était pas un endroit pour une rencontre sous couverture ou pour un assassinat. Et malgré tout, Nikolas choisit une table près d'un vrai mur et s'assit dos à celui-ci. Il paraissait inhabituellement nerveux et jouait avec ses couverts, une chose que Ben ne l'avait jamais vu faire. Toutes les dix secondes, il levait les yeux sur la salle et balayait la foule du regard. Il s'empressa même de boire le vin qu'il avait choisi, sans pourtant sembler l'apprécier ; encore une nouveauté. Pour finir, lors d'un rapide coup d'œil à la salle, l'expression de Nikolas changea du tout au tout. Il déglutit et se leva. Ben se leva lui aussi et se tourna, se plaçant juste derrière son épaule. Il y avait beaucoup de monde dans le restaurant. Il tourna la tête dans la direction que Nikolas observait et vit un homme costaud dans l'entrée. Il semblait plus âgé que Ben ne le pensait, la soixantaine, au moins, mais avait peut-être simplement eu une vie difficile. Il avait l'air dur, les muscles commençant tout juste à se muer en gras, lui donnant une apparence trapue. Il était plus

grand qu'eux. Sa tête était rasée, laissant à peine quelques millimètres de cheveux aux reflets d'acier, mais il avait le crâne pour cela, les angles marqués et le dessus lisse. Il était taillé d'un bloc dans une pierre ancienne, immuable. Il les regardait, et quand il vit qu'il était observé, son expression changea elle aussi. Un large sourire scinda son visage. Et il commença à s'avancer vers eux. Ce faisant, il ouvrit les bras : un ours souriant de toutes ses dents fondait droit sur eux.

Quand il arriva à leur table, il prit Nikolas dans une franche accolade avant de reculer et d'ébouriffer ses cheveux impeccablement coiffés. Puis il lui donna un petit coup dans l'épaule et l'enlaça à nouveau. Il poursuivit en disant quelque chose en russe, trop rapidement pour que Ben comprenne, mais Nikolas se contenta de hocher la tête. Gregory recula alors à nouveau, secoua désespérément la tête puis, stupéfiant et enrageant Ben à la fois, il saisit le visage de Nikolas dans ses deux énormes mains et l'embrassa… un baiser long et avide.

Nikolas ne le lui rendit pas vraiment sans pourtant, et Ben le nota, s'y soustraire, ni sembler trouver ces salutations étranges ou désagréables. Gregory le relâcha enfin, tira une chaise pour lui et s'assit. Ce fut alors la première fois qu'il parut le remarquer. Ses sourcils se soulevèrent et il se releva pour lui offrir une main polie avant de lui dire quelque chose en russe. Nikolas, qui du coin de l'œil lui jetait des regards méfiants, murmura :

— En anglais, Grisha. Monsieur Rider ne parle pas russe.

Gregory parut étonné, mais réitéra lentement :

— Monsieur Rider. Vous me devez deux hommes.

Ben, qui avait prévu d'être très professionnel durant toute la rencontre, ne se sentait désormais, et pour une raison inconnue, plus tout à fait mature.

— Je vous emmerde, répondit-il, souriant.

Et il s'assit. Gregory se contenta de rire comme s'il venait de lui raconter la meilleure blague jamais entendue et s'assit lui aussi. Nikolas demeurait le seul debout. Il continua volontairement à ne pas regarder Ben et glissa lentement sur sa chaise.

— Vous voyez ? lança Gregory en s'adressant à tous les deux d'un air radieux. Nous pouvons être civilisés. Non besoin de toutes ces vilaines choses. Alors, Lyosha, Lyosha, laisse-moi te regarder. Ah, la vie dans ce pays doux va bien avec toi. Je te vois au bout de la pièce et je pense, « ce nouveau Aleksey, peut-être j'essaie de prendre dans les bras, peut-être j'essaie d'embrasser même… » Alors je fais. Tu n'aimes m'embrasser avant, alors je pense tu entraîné. Hé, monsieur Rider, Lyosha entraîné l'embrasser ? Mais vous êtes très maigre ! Mmh, mais ça fonctionne… Vous n'êtes pas au salaire d'un fonctionnaire, je vois. Comme pauvre Gregory. Ah, mais c'est très bon

te revoir. Je pleuré à l'enterrement, tu sais. Oui ! Je pleuré ! Moi ! Gregory Malenkov ! Ils rient de moi, mais Grisha pleuré pour toi. Tu laissé mon lit si froid, Aleksey, si vide, soupira-t-il en secouant tristement la tête avant d'afficher un large sourire. Peut-être si nous survivons tous les deux ce petit rencontre, tu le chauffes encore, oui ?

Il se tourna alors vivement vers Ben avant que Nikolas puisse émettre le moindre commentaire.

— Vous êtes juste comme lui, vous savez. Quand je rencontré petit Aleksey. Si jeune, si faim, si sûr de lui-même. Vous êtes très sûr de vous-même, n'est-ce pas, monsieur Rider ? Dmitry pris beaucoup du temps pour mourir. Beaucoup du temps pour brûler. Et des très tristes genoux. Pas besoin pour ça. Ah, nous commandons. Bon.

Le serveur était arrivé sans que Ben, ni Nikolas semblait-il, ne le remarque. Gregory se plongea dans le menu, riant pour lui-même en voyant les plats aux noms étranges.

Nikolas risqua finalement un coup d'œil à Ben. Le cœur de celui-ci se serra en voyant son expression : des excuses, de la peur, de la culpabilité, tout cela sur le visage d'un garçon à qui la vie n'avait pas laissé de choix, et quels qu'étaient les mots qu'il s'était apprêté à dire ou ce qu'il avait compté faire, tout cela fondit dans ce regard à briser le cœur. Il haussa un sourcil d'un air interrogateur et amusé, puis tendit la jambe pour reposer son pied sur celui de Nikolas avant d'appuyer légèrement dessus. Son compagnon baissa les yeux l'espace d'un instant, les ferma pour un peu d'intimité et de force – remerciant peut-être ses dieux pour cet amour inconditionnel qu'il savait ne pas mériter – et les rouvrit. Discrètement, avec un sourire contrit, uniquement pour Ben, il retira son pied et fit de même. Ce minuscule échange, qui en révélait tant pour eux, sembla lui redonner un peu de contrôle sur lui-même. Il prit le menu et commanda succinctement pour tous les deux, puis s'appuya au dossier, toisant Gregory.

Le russe finit de commander et tendit le menu au serveur. Il but une gorgée de vin, mais cela se finit en une quinte de toux et il expectora de manière inquiétante quelques secondes avant de s'essuyer les yeux avec sa serviette et boire une longue gorgée. Ses yeux passèrent ensuite de Nikolas à Ben et il parut juger ce dernier comme étant la cible la plus amusante, alors il se tourna vers lui, remplit à nouveau leurs verres, jeta un œil à la bouteille et rit tranquillement.

— Bonne marque. Votre patron a bon goût. Bon goût pour vous, aussi. Ils me disent comme vous êtes beau, mais je dis non, impossible, il Anglais, et Anglais tous faibles avec leurs mentons et leurs dents. Mais vous, vous superbe. Non, Lyosha ? Il superbe. Il baise bien ? Il a l'air.

Nikolas réussit à fournir un rire qui parut plutôt authentique, même à l'oreille de Ben qui les connaissait tous.

— Si tu cherches à provoquer monsieur Rider, je te suggère d'essayer autre chose, Gregory. Peut-être souhaiterais-tu maintenant discuter de ma proposition, ou bien devons-nous continuer d'agir comme des enfants comptant les points dans un bac à sable ?

Gregory grimaça, mimant une blessure fatale avant de prendre une nouvelle gorgée de vin. Il semblait le trouver bon et termina son verre, comme s'il buvait de l'eau.

— Je viens travailler pour toi ? Je deviens un bon petit gentleman britannique ?

À ces mots, il fredonna l'hymne national et feignit un salut militaire.

— Je ne crois pas, Lyosha. Être comme si tu travailles pour monsieur Rider, un jour. Tu oublies qui a sauvé qui de prison. Qui a habillé qui ? Qui a nourri qui ? Qui a pris qui dans le lit et baisé parce que la bite de son papa lui manquait ?

Nikolas se leva d'un bond, envoyant la chaise s'écraser au sol. Il foudroya Gregory du regard, puis ramassa très précautionneusement sa serviette et tamponna ses lèvres.

— Si vous voulez bien m'excuser.

Et il partit.

Ben resta quelques instants avec un Gregory au rire satisfait, puis lança d'une voix neutre :

— Je vous prie de m'excuser, moi aussi. Sir Nikolas est mon employeur, ma responsabilité. Je ferais mieux d'aller le voir.

Pour la première fois, Gregory trahit une confiance en soi moins grande qu'il en avait d'abord donné l'impression. Il réévaluait de toute évidence les renseignements qu'on lui avait donnés à propos de son ancien collègue et du bel homme qui l'accompagnait. Ben se leva.

— Si vous voulez bien commander une autre bouteille de vin.

Il se pencha pour ramasser la chaise, quitta la table très calmement, comme il convenait pour un employé inquiet pour son supérieur, et suivit Nikolas dans les toilettes. Heureusement, ils étaient vides à l'exception du beau blond qui se tenait devant le miroir et fixait très intensément son propre reflet. Ben vint à ses côtés, contemplant lui aussi cette image.

Ils se turent un long moment.

— Tu crois qu'il se rend compte qu'il est juste un gros tas laid et vieux ? finit par souffler Ben avec un soupir.

Plusieurs expressions traversèrent le visage de Nikolas, mais il finit par fermer les yeux face à son reflet, comme si le fait d'accepter les mots de Gregory ne l'avait pas fondamentalement changé. Ben l'attira dans une étreinte puissante et prit son visage dans ses mains pour l'embrasser avec force – ses lèvres, ses joues, ses yeux, ses cheveux, ses oreilles – effaçant ainsi le baiser qu'on lui avait donné plus tôt. Puis il écarta Nikolas.

— Tu vas bien ?

— Définis « bien », lui répondit celui-ci avec un faible sourire avant de le saisir par la nuque et caresser ses petits cheveux du bout du pouce. Je t'ai dit que tu n'aurais pas dû venir.

— Oh, pour rien au monde je n'aurais manqué ça.

— Moi si.

Ben plia légèrement les genoux pour être à hauteur du regard de Nikolas et le soutenir, le forcer à ne pas rompre le contact visuel.

— Tu ne le laisses pas t'atteindre, hein ?

— Et toi ? réussit à répliquer Nikolas en soutenant son regard. Ce n'est qu'un début, il s'échauffe seulement.

— C'est vrai ? Toi et Gregory aviez…

Nikolas ferma les yeux. Il ne semblait pas avoir besoin que Ben finisse cette question alors il hocha la tête, mais commença à répondre :

— Nous n'avions pas des rapports au sens où tu…

— Quel rapport ? acheva Ben.

Ils rirent en cœur, un peu tristement, et Nikolas reposa son front contre celui de Ben.

— Je suis désolé. J'aurais dû te le dire.

— Il n'y a rien à dire. Je m'en fiche, Nik. Vraiment. Le vrai toi, tu te souviens ?

— Le vrai moi.

— Allez viens, vrai toi. Et veille à manger quelque chose, d'accord ?

Nikolas leva les yeux au ciel d'un air condescendant. Alors Ben acquiesça.

— Ouaip, voilà le vrai Nikolas.

***

Quand ils revinrent à table, ils découvrirent que trois bouteilles de vin et leurs plats étaient arrivés. Gregory semblait très content, satisfait de lui, et remuait une soupe. Gaiement, il agita sa cuillère pour leur faire signe.

— Homard. Très bon. Encore, tu ne manges assez, Lyosha, commenta-t-il en désignant ce qui ne ressemblait guère plus qu'à un assortiment de feuilles vertes joliment agencées. Monsieur Rider, votre patron a besoin manger plus. Hé, Lyosha ? Tu souviens ces bons repas que je trouvais que tu mangeais ? Ah, une solution si simple pour surpopulation des prisons ! Je propose ça à votre gouvernement doux, hé ? Non besoin nourrir vos prisonniers, laissez-les… comment dirait-on… se nourrir eux-mêmes ? Oui, tu t'as nourri toi-même, Aleksey. Ah, désolé, tu n'aimes être rappelé des jours de faim, quand tu n'es si sélectif ce que tu manges. Alors, monsieur Rider, je vous appelle Ben, non ? Vous m'appelez Gregory, nous tous amis maintenant, oui ?

Nikolas but une longue gorgée de vin.

— Nous pourrions l'être si tu acceptais mon offre.

— Si j'accepte ton offre, peut-être mon anglais bien comme le tien ! Peut-être j'ai joli costume comme toi. Peut-être je mange homard chaque jour comme toi ! Pays doux avec gens doux, non, Aleksey !

— Oh, je ne t'imposerais pas de rester en Angleterre, Gregory. Je t'en prie, tu es libre d'aller où tu l'entends. En Thaïlande, peut-être. J'ai toujours pensé que tes goûts se porteraient sur la Thaïlande.

Gregory sourit, mais l'expression sembla légèrement forcée.

— Non, je veux rester ici et profiter tout ça. Comme toi. Comme toi, tu en profites, ajouta-t-il en se corrigeant avec un sourire narquois.

— Alors marché conclu ? Je te fournis une nouvelle identité, une nouvelle vie, et en retour…

— En retour je ne te tue ?

Ben, qui examinait la nourriture qu'il n'avait aucune intention de manger, leva les yeux.

— Vous avez spectaculairement échoué, la dernière fois. Prenez peut-être cela comme un indice.

Les yeux de Gregory s'agrandirent et il se tourna vers Nikolas, les paumes ouvertes, implorant.

— Tu vois comme il traite ? Moi ! Ton idole. Ton mentor. Ton… qu'est-ce que j'été pour toi, Aleksey ? Comment je décris le mieux… ?

Il s'interrompit pour avaler bruyamment une longue gorgée de soupe.

— Ton sauveur ? Mmh, j'aime ça. Oui. Sauveur. Alors, où ce serveur ? Vous ne mangez votre entrée ? demanda-t-il en tirant le foie de volaille de Ben de son côté de la table pour le dévorer, arrosé d'une nouvelle lampée de vin. Je veux être Charles.

Ben regarda Nikolas du coin de l'œil, les sourcils froncés, perplexe. Nikolas semblait tout aussi circonspect. Le serveur arriva à cet instant, alors ils gardèrent le silence jusqu'à ce que les assiettes soient débarrassées. Il remplit une nouvelle fois leurs verres de vin et Gregory saisit l'opportunité pour commander deux autres bouteilles. Quand le serveur s'éloigna, Gregory développa sur ce même thème :

— Je veux être Charles Buckinghamshire. Je crois bon nom anglais. Mon anglais très parfait et Charles Buckinghamshire parfait gentleman anglais. Il a grande maison dans campagne.

— Et tes hommes ?

Gregory eut un geste vague de la main et Ben faillit pouffer de rire… C'était exactement le même geste exaspérant qu'il voyait chez Nikolas depuis quatre ans.

— Il n'ont d'importance. Je ne veux eux. Très ordinaires, les tchétchènes. Phah. Je veux comme monsieur Rider ici, meilleur garde du corps britannique. Je veux majordome britannique. Très correct

avec petit plateau argent et accent « Cela sera-t-il tout, monsieur ? ».

Le serveur arriva avec les plats suivants, des steaks pour Gregory et Ben et du céleri braisé pour Nikolas. Gregory posa les yeux sur l'assiette et haussa un sourcil.

— Où ta viande ? Tu aimes la viande. Je me souviens tu aimes la viande, Aleksey.

Il rit de sa plaisanterie et commença à dévorer sa côte. Il en brandit un morceau tout en mâchant, contemplant son propre génie.

— Bien sûr, tu avais excellent foie de petit tchétchène macéré à la vodka à manger…, reprit-il avec un clin d'œil à Ben. Vous ne mangez votre steak ? Tss, tss.

Il regarda alors ses deux compagnons de tablée et fit la moue.

— Non très drôle de venir en rendez-vous avec vous.

— Est-ce que nous avons un accord ?

Gregory haussa les épaules.

— Peut-être, peut-être non. J'ai beau nom. J'ai belle maison. J'ai beau petit majordome avec ses chaussures brillantes. Je veux autres choses beaux, décréta-t-il avant qu'un sourire s'étire sur son visage tandis qu'il contemplait un morceau de steak. Peut-être je veux toi, Lyosha. Tu très beau, je souviens.

Nikolas s'adossa à sa chaise en tamponnant ses lèvres avec la serviette, même s'il n'avait rien mangé.

— Tu te montres impoli, Gregory. Cela ne te ressemble pas.

— Me ressemble. Ah. Oui. Parce que, bien sûr, tu sais beaucoup sur moi. Les dernières dix années, pas trop, je crois. Dix ans, Aleksey. Dix ans long. Je crois tu bien ici. Tu aimes cette nouvelle vie de Nikolas, non ? Là, tu as ma réponse. J'ai des volontés. Je veux nom, maison, et toi. Je ne dis rien plus. Nous mangeons.

Il fit signe au serveur et demanda le menu des desserts.

— Quoi Tafferty ? Aleksey, j'aime ce Tafferty ? Ah, je commande et vois. Je très… comment ce mot ?… éclectique, oui, je très éclectique dans mon goût. Ah, je fatigué de ce anglais, maintenant. Nous parlons russe.

Et à ces mots, il déblatéra une série de mots à l'attention de Nikolas, sans s'adresser directement à lui, apparemment absorbé par le liquide rubis de son verre.

De son côté, Nikolas ne quitta pas Gregory du regard pendant qu'il parlait. Pour finir, il se contenta de hocher la tête puis se tourna vers Ben.

— Nous partons, viens.

Les yeux de Ben passèrent du Russe à son partenaire, mais il ne dit rien. En se levant, Nikolas mit la main dans sa poche et sortit un rouleau de billets. Soutenant le regard de Gregory, il effeuilla dix billets de cinquante livres et les laissa lentement tomber sur la table à

côté de lui, puis, en fronçant les sourcils et en haussant les épaules, comme s'il laissait un pourboire dérisoire à un portier et sans se soucier davantage du montant, il laissa le reste du rouleau.

— J'espère que tu as savouré ton repas. C'est pour moi, bien entendu.

Gregory regarda brièvement les billets et revint à Nikolas.

— Tu un grand homme, Aleksey. Je vois ça. Tu ne plus petit Lyosha pour moi. Mais nous savons où nous sommes, oui ? Tout d'accord.

Nikolas acquiesça et s'en alla. Ben ne quitta pas des yeux le Russe à la tête baissée. L'arme dans sa ceinture l'appelait. Cela aurait été si facile. Gregory lui adressa un sourire narquois, comme s'il lisait ses pensées.

— Vous devriez apprendre russe, mon ami. C'est bonne langue pour les affaires de cœur. Ils disent Aleksey Primakov n'a pas de cœur, mais je dis toujours il faut savoir où chercher, où il le met pour le garder en sécurité, et puis nous trouvons facilement. Je vois où il le met. Tu n'utilises cette arme, hein ? Mais peut-être plus tard. Peut-être non.

Il leva alors son verre à Ben et but une grande gorgée, satisfait.

Chapitre Deux

Le retour à l'hôtel se fit dans le silence le plus complet. Nikolas semblait très fatigué. Ben avait simplement faim, mais il en éprouvait une grande culpabilité, sachant qu'il aurait dû songer à bien plus important que son estomac.

— Nous avons peut-être été suivis depuis le restaurant.

— Non, il n'y a personne, répondit Ben qui le regarda du coin de l'œil en secouant la tête. Je l'aurais vu.

Nikolas opina, vraisemblablement trop fatigué pour le contredire. Afin d'en être sûrs, Ben demanda au chauffeur de les laisser à quelques rues de leur hôtel, à l'entrée des jardins de Grosvenor Square et ils attendirent, à demi cachés, pour voir si quelqu'un d'autre s'arrêtait. Quand ils furent certains qu'il n'y avait personne, Ben commença à se diriger vers un des bancs, assez loin d'un lampadaire, de sorte de pouvoir s'asseoir dans l'obscurité. Il s'assit et attendit que Nikolas le rejoigne. Ce que celui-ci finit par faire, les mains plongées dans les poches de son manteau, alors qu'il ne faisait pas froid. Ben ne dit rien. Il se contenta d'attendre. Enfin, Nikolas soupira.

— Pour l'amour de Dieu, dis quelque chose, Benjamin.

— Quel âge a-t-il ?

— C'est tout ? s'étonna Nikolas en tournant brusquement la tête. C'est tout ce que tu as à dire après tout ça ?

— Quel âge ?

— Je n'en ai aucune idée. Comment saurais-je ? Cinquante-huit, je crois. Pourquoi demandes-tu cela ?

Ben haussa les épaules.

— Donc quand vous vous êtes rencontrés… ton âge.

Nikolas fronça les sourcils.

— J'avais dix-neuf ans. Il devait avoir dans les trente-cinq ou trente-six ans. Pourquoi ces questions ?

C'était au tour de Ben de froncer les sourcils.

— Dix-neuf ans ? J'ai pensé… Alors tu étais encore en prison quand vous vous êtes rencontrés ?

Nikolas se leva brusquement.

— Nous ne devrions pas rester ici, ça ne va pas. Nous sommes trop exposés. Nous devrions nous mettre en marche.

— Ça va, ta jambe ?

— Oui, évidemment. Je te l'ai dit. Tout va mieux.

— C'était une de tes plus mauvaises tentatives de détourner l'attention, au passage. Et donc…

— Tout cela est de l'histoire ancienne. Il n'y a là rien de pertinent.

Ben s'arrêta et l'attrapa par le bras.

— Rien de pertinent ? Tu te fous de moi, là ? À table, ce soir, j'étais le seul à ne pas revivre les bons vieux jeux russes. Parle-m'en.

Nikolas agita une main d'un geste évasif et continua de marcher.

— Gregory était dans le *Narodnyy Komissariat Vnutrennikh Del*… Vous dites le NKVD, non ?

— Les gardes des goulags ? Tu étais dans un goulag ? Mon Dieu, Nik…

— Il était en poste là-bas. Chargé de procéder aux exécutions. Mais il connaissait mon père, il avait travaillé pour lui, et il… s'intéressait particulièrement à moi. Quand les choses ont commencé à mal tourner, il a été recruté pour des tâches plus spécialisées et m'a pris avec lui. Il n'y a vraiment rien de compliqué et c'est arrivé il y a bien longtemps. Pouvons-nous maintenant rentrer à l'hôtel ? Ma jambe me fait mal.

Ben ignora cette partie.

— Et alors quoi ? Vous avez été… ensemble pendant douze ans ? Avant que tu… feignes ta propre mort ?

— Ne sois pas ridicule. Nous n'étions pas ensemble comme tu l'entends. Tu façonnes tout selon ta vision romantique, Benjamin.

Ben lui prit le bras, ne le laissant cette fois pas le dégager. Nikolas se tourna vers lui, une expression de marbre l'espace d'un instant, mais il ferma ensuite les yeux et lui posa une main sur la nuque.

— Que veux-tu que je dise, *min skat* ? Je te l'ai déjà dit… tu es le seul homme à qui j'ai jamais voulu donner mon corps. Jusqu'à ce soir, tu étais le seul homme que j'avais jamais embrassé, ajouta-t-il avec un sourire triste avant de secouer doucement Ben et d'ouvrir les yeux pour le fixer intensément. Tu essaies de comparer deux choses qui ne peuvent l'être. Il représentait la nourriture et la sécurité. Durant un temps, il a représenté le radeau auquel je m'accrochais au milieu d'un océan déchaîné. Toi, tu es le choix de mon cœur. Maintenant, si tu veux bien… J'admets t'avoir délibérément menti à propos d'une chose : ma jambe ne va pas bien et me fait souffrir. Énormément. Puis-je avoir ta permission de retourner à hôtel pour m'allonger ?

Ils rentrèrent lentement ensemble, tous deux plongés dans leurs pensées. Dès qu'ils furent arrivés dans la chambre et qu'ils eurent salué Radulf, Nikolas alla prendre le téléphone et, sans consulter Ben, commanda un vaste assortiment de plats proposés par l'établissement. En reposant le combiné, il se contenta d'une précision d'un ton sec :

— Tu n'as pas mangé. J'étais plus inquiet à cause de cela qu'à cause du Russe psychotique à notre table.

Ben commença à sourire. Un sourire qui devint un rire. Il attrapa Nikolas par la taille et, ignorant ses protestations, tomba avec lui sur le lit. Ils s'étendirent sur le dos, côte à côte, contemplant le plafond.

— Alors, la rencontre s'est bien passée.

— Je ne sais pas, et pourtant c'est moi qui parle russe, répondit Nikolas en riant tranquillement. Je pense qu'il va accepter. Il en a désespérément envie. Je ne crois pas qu'il était venu avec cette intention, mais quand il m'a vu, il s'est rendu compte qu'il voulait ce que je représente… Ce que j'ai.

— Moi je pense qu'il t'a vu et qu'il t'a voulu.

— Il a dit cela pour m'énerver, m'embarrasser et pour susciter une réaction de ta part. N'y prête pas attention.

— Tu as l'intention de m'expliquer ce qu'il t'a dit à la fin ? La partie de la conversation dont j'ai volontairement été exclu.

Quelqu'un frappa discrètement à la porte et Nikolas poussa Ben du bras.

— S'il te plaît. Je suis trop grièvement blessé pour me relever.

— Elle commence à être bien pratique, cette jambe, observa celui-ci en lui lançant un regard noir.

— Peut-il en être autrement pour une jambe ? Quel drôle de petit esprit tu as, Benjamin.

Nikolas réussit à s'asseoir et claudiquer courageusement jusqu'à la table où Ben apporta les plateaux.

Il soupira alors de soulagement et commença à picorer un petit peu dans tous les plats. Puis il poussa une assiette vers Nikolas.

— Tu manges quelque chose.

Celui-ci acquiesça et entama effectivement une pomme.

— Il veut un autre rendez-vous. Tous les deux… Lui et moi, et il ne veut pas que tu sois là. Voilà ce qu'il a dit.

— Ça n'arrivera pas. Pourquoi refuserait-il que je sois là sinon parce qu'il manigance je ne sais quoi contre toi ? Je suis juste resté assis là sans broncher.

Les yeux de Nikolas revinrent lentement sur lui. Ils renfermaient une incroyable tristesse.

— Benjamin, tout ce qui a été dit et fait ce soir te concernait. Dès l'instant où il t'a vu, à l'autre bout de la salle. *Tout*, insista-t-il en baissant les yeux un moment, comme s'il essayait de trouver quoi dire. Imagine que l'on se retrouve dans vingt ans sans s'être revus entre-temps. Je te cherche du regard et… tu es là avec…

— Moi.

— Oui. Je crois que cela l'a vraiment ébranlé. Il n'était pas… Tu ne l'as pas vu au mieux de sa forme.

Ben éprouvait quelques difficultés à ignorer la contradiction entre cela et la déclaration précédente de Nikolas concernant la superficialité de sa relation avec Gregory. Plutôt que le défier, ce qu'il savait être une pure perte de temps, il essaya autre chose.

— Je ne veux pas le voir du tout. Je veux qu'il crève, cet enculé.

Nikolas ne répondit rien à cela. Il posa sa pomme à demi mangée et

alla s’appuyer à la fenêtre, semblant observer le ciel sombre avec une concentration totale.

Chapitre Trois

Le lendemain, ils se rendirent à la demeure londonienne saccagée. Kate avait monté l'histoire de leur séjour en France. Ils rendirent compte de leur retour à la police et exprimèrent leur surprise en apprenant l'intrusion de la propriété. Quand leur version fut vérifiée, ils furent libres d'aller constater les dégâts. Aucun d'eux ne voulait rester là. L'odeur les frappa dès qu'ils entrèrent et les dommages occasionnés demandaient de sérieuses réparations. Ils prirent quelques vêtements en plus, Nikolas son ordinateur portable, et revinrent au taxi.

— Et maintenant ? Un autre hôtel ?

Nikolas secoua la tête.

— Nous emménageons peut-être dans une autre de mes résidences, proposa-t-il avant de hausser les épaules d'un air nonchalant. C'était un investissement.

Il se trouva que cet investissement était situé vers le restaurant où ils avaient dîné la veille, mais au lieu de demander au chauffeur de s'arrêter à l'hôtel, Nikolas se dirigea vers un immeuble en verre juste à côté. Ben leva la tête vers cette tour qui reflétait la lumière.

— C'est moche. Mais j'imagine qu'ils ont une belle vue.

Nikolas le regarda avec un drôle d'air mais acquiesça.

Il leur fallut un certain temps pour passer toutes les mesures de sécurité. Surtout parce que dès qu'ils entrèrent dans le hall et que Nikolas alla s'adresser à la réception, Ben reconnut l'un des hommes en costume qui flânaient devant les portes de l'ascenseur. Il sourit et alla lui donner une grande tape dans le dos.

— Bonjour, soldat.

L'homme sourit également et lui serra la main avec ferveur.

— C'est pas vrai, Diesel ! Tu bosses ici, toi aussi ?

— Tu travailles ici ? demanda Ben, les sourcils froncés.

— Service de sécurité. Le meilleur boulot de la ville. On est tous des anciens paras. Alors, qu'est-ce que tu fais là ?

Ben eut un de ces rares éclairs de lucidité lui indiquant qu'il valait peut-être mieux de ne pas dire à son vieil ami qu'il s'apprêtait à emménager dans un de ces appartements avec son… Il s'ébroua discrètement.

— Ouais. Garde du corps. Le type, là-bas. Ça fait combien de temps que tu as été libéré ?

— Un an. J'ai tenu plus longtemps que toi. Tu vas bien depuis que t'es parti ?

Ben hocha la tête sans trop savoir ce que « bien » était censé signifier. Tout ce qui était « bien » dans sa vie se trouvait à cet instant

de l'autre côté du hall, et Nikolas faisait preuve d'une étrange distance depuis leur rencontre avec le Russe.

— Sympa, le chien. Il est à toi ?

Ben baissa les yeux vers Radulf. L'employé aurait-il un chien ?

— Au patron. Alors, c'est comment ici ? poursuivit-il en regardant autour de lui. Ça paye bien ?

— Il y a un des appart' qui s'est vendu pour cent quarante millions, la semaine dernière, s'esclaffa l'autre. Un mannequin à qui on n'est pas censés parler, à ce qui paraît. Évidemment, on essaie de tchatcher avec chaque fois qu'on la voit. En fait elle adore ça. Donc ouais, ça paie bien, il y a des bons avantages. La vie est belle. Il fait quoi, ton gars ?

Ben était encore en train d'analyser, très lentement, ce dont son ami venait de se vanter. Il se souvenait d'une conversation avec Nikolas… *Tu as quatre virgule deux millions de livres ? J'ai un petit peu plus que cela*… Il déglutit en se demandant, une fois de plus, s'il avait confié sa vie à un parfait étranger. Il regarda son ami et pour la première fois depuis longtemps, il regretta de ne pas être, lui aussi, un simple agent de sécurité avec une vie facile.

— Il est dans la fusion d'entreprises.

— Mmh. Enfin bref, je ferais mieux de me remettre à avoir l'air cool et viril.

— Oui, acquiesça Ben, amusé. Je suis… de service, moi aussi. À plus tard.

— Ça te dit un verre avec les gars, un de ces soirs ?

Ben reprit du poil de la bête et sourit d'un air rusé.

— On se prend une murge ?

— On se prend une murge.

Ils se saluèrent rapidement, poing contre poing, et Nikolas arriva, semblant percevoir certaines ondes émanant de Ben. Le connaissant, il savait probablement tout de leur échange, alors il ne regarda pas ce dernier pendant qu'ils attendaient l'ascenseur et désigna simplement son sac d'un geste de la tête pour que son employé le prenne et l'emmène. Puis ils entrèrent dans la cabine.

Ben le regarda du coin de l'œil. Nikolas affichait une allure décontractée et désinvolte.

— Il y a une piscine, ici. Tu pourras améliorer ta technique.

— Super.

— Et les repas viennent de cet étrange établissement où nous avons dîné, hier soir.

— Bon.

— Tu es, comme tu le dirais, remonté contre moi.

— Pas vraiment, non. Et donc… quatre virgule deux ? Ça t'amuse de me faire passer pour un imbécile ?

— Allons bon, souffla Nikolas en se tournant vers lui. Je t'ai allongé à même le sol de notre vraie maison et t'ai baisé gratuitement, Ben. C'était le véritable moi, tu te souviens ? Tout cela n'est qu'une illusion. Agréable, certes, mais rien de plus qu'un jeu de miroirs et de fumée.

Ben se tourna vers lui, lâcha la laisse de Radulf, le poussa contre la paroi de l'ascenseur et appuya sur le bouton d'arrêt d'urgence. Tout était très silencieux. Avec précision, il déboutonna le pantalon de costume de son soi-disant employeur et baissa la glissière, puis, brutalement et rapidement, il le tourna face à la paroi ; à tâtons, dans un élan d'urgence, il le pénétra. Nikolas pencha la tête en arrière et rencontra la sienne. Ben garda le nez dans ces cheveux à l'odeur délicieuse et banda ses muscles, s'introduisant encore et encore dans l'orifice accueillant. D'une main, il se glissa dans les vêtements de Nikolas et libéra son membre pour le masturber.

Ils jouirent ensemble, dans un enchevêtrement d'habits, de chair et d'exclamations de plaisir contenues.

Ben essaya de les rendre à nouveau présentables, mais son amant lui prit les mains. Quand il relâcha le bouton d'arrêt d'urgence, l'ascenseur s'ouvrit sur leur palier privé, aucun réajustement ne fut donc nécessaire. Ils tombèrent au sol, sur la moquette, arrachèrent le reste de leurs vêtements, et recommencèrent, Nikolas cette fois dessus pour prendre Ben jusqu'à ce que les mâchoires de ce dernier le fassent souffrir pour toute l'heure suivante tant elles étaient s'étaient serrées de douleur et de plaisir.

Ce ne fut qu'une fois complètement épuisés qu'ils prirent la peine de se lever pour explorer l'appartement. Désormais, les logements hors de prix commençaient tous un peu à se ressembler, pour Ben. Celui-ci était agréable. Il n'aurait pas payé cent quarante millions pour, mais cela allait. Nikolas semblait trouver sa réaction très drôle. Apparemment, lui non plus n'avait jamais vu l'appartement. Il l'avait acheté sur un coup de tête pour mettre à l'abri un peu de l'argent de son grand-père et l'avait, jusqu'à la semaine précédente, loué à un Russe qui avait volé la plus grande partie du pétrole de son pays. Cela amusait manifestement Nikolas au plus haut point.

Ben devait bien l'admettre : la vue était belle, et il était en face du parc, il pourrait donc facilement promener le chien. Nikolas riait désormais ouvertement. Il secoua la tête en contemplant les efforts évidents que déployait Ben pour ne pas sembler impressionné et le rejoignit à la fenêtre.

— Pourquoi je te perds chaque fois que je crois t'avoir trouvé ? demanda Ben en reposant le front contre la vitre.

Nikolas se tourna vers lui, l'air interrogateur.

— Tu as été un soldat pendant un moment… À même le sol, comme

un chien, avec moi. Et maintenant ça. Tu n'arrêtes pas de m'échapper.

— Tu le fais, toi aussi, répondit Nikolas en se tournant à nouveau vers l'extérieur. Adapte-toi.

Ce fut au tour de Ben de le toiser.

— En bas, tu es redevenu l'ancien Ben, celui des forces spéciales aériennes, sans même y penser. Qu'aurais-tu fait si j'étais venu t'embrasser ? Devant ton collègue ? Nous jouons tous les deux plusieurs rôles, et nous avons des masques que nous aimons porter, résuma-t-il avant de poser une main sur l'épaule de Ben et caresser distraitement les petits cheveux sur sa nuque. Parfois, je me dis que c'est toi, mon unique réalité.

Et puis il l'ébouriffa et alla découvrir la salle de bain.

***

La seconde rencontre avec Gregory devait avoir lieu au *Tate Modern*. De nouveau, il y aurait de nombreuses personnes autour, mais aucune ne ferait particulièrement attention. Nikolas avait décidé, pour une raison inconnue, qu'ils devaient oublier le style riche décontracté, optant cette fois pour un jean miteux et un des tee-shirts de Ben qui avait connu des jours meilleurs. Pieds nus, il enfila des mocassins et se regarda dans le miroir sur pied de la chambre. Il ébouriffa ensuite ses cheveux. Il ne s'était d'ailleurs pas rasé. Ben observait ces arrangements depuis le lit, perplexe, mais aussi un peu amusé du petit jeu auquel Nikolas jouait avec son ancien collègue.

— Je vais me doucher.

Nik se tourna.

— Non. Je n'y suis pas passé.

— Mais je suis couvert de toi. J'ai beau adorer ça…

— Reste comme tu es. Habille-toi seulement. Mets ce jean que j'aime bien et peut-être…

Il fouilla dans une pile de tee-shirts.

— Celui-là. La même couleur que tes yeux.

— Tiens, je ne savais pas que tu avais remarqué la couleur de mes yeux. Tu ne l'as jamais dit.

— Mmh. J'ai remarqué. Crois-moi. Habille-toi.

Ben n'avait jamais mis de vêtements sans s'être d'abord lavé. C'était décidément très désagréable.

— Alors, à quoi va nous servir tout ça ? demanda-t-il en passant une main sur sa barbe naissante. Tu comptes me le dire ?

— C'est à cause d'une chose que tu as dite, à propos de jouer des rôles. Cela m'a fait penser à Gregory et aux jeux que nous avions l'habitude de… Et je crois que je ferais mieux de ne pas en dire davantage.

— Oui, bonne décision.

Nikolas contemplait Ben, l'air boudeur et mince dans son jean.

— Voilà… On a un peu de temps avant…

— Oui, euh, désolé, j'ai promis à Squeezy que je le retrouverai pour un café.

— Squeezy ? C'est un prénom on ne peut plus étrange.

Ben haussa les épaules. Il hésita à lui expliquer l'histoire derrière ce surnom, mais décida, étant donné qu'il détenait la supériorité morale dans leur relation grâce aux cachotteries de Nikolas au sujet de Gregory, qu'il valait mieux se retenir.

Il n'avait convenu de rien avec son vieil ami, mais l'étrange désir de Nikolas de s'habiller comme un mannequin d'*Abercrombie & Fitch* l'inquiétait et l'agaçait un peu. Nikolas laissait échapper des allusions à ses petits jeux ? Alors très bien, fini de jouer. Extinction de l'espèce.

Il descendit au sous-sol où se trouvaient les bureaux des agents de sécurité. Squeezy, qui regardait une ribambelle d'écrans en buvant du café, leva les yeux vers lui.

— T'as fini ta journée ?

— J'ai besoin d'un service.

L'autre homme l'observa un long moment, puis hocha la tête. Tout autre mot était inutile. Les services étaient attendus et acceptés d'avance. C'était ça, faire partie de la maison.

***

La galerie était pleine de personnes qui regardaient l'exposition, le menton dans les mains, l'air songeur. Ben refusait d'être intimidé. Il avait horreur de l'art, estimant que ce n'était que pure prétention. Nikolas était manifestement déjà venu plus d'une fois et le guida dans ce lieu en essayant, sans succès, de le convaincre que des préservatifs et du sperme solidifié étaient de l'art. Gregory était à l'endroit qu'ils avaient convenu, devant une installation avec des sacs de course en plastique usagés et des mouches mortes. Il sembla sentir la présence de Nikolas et se tourna. Ses sourcils se soulevèrent. Puis il les fronça. Enfin, il sourit et s'avança avec une expression ravie qui paraissait bien plus authentique qu'au restaurant. Il enlaça Nikolas chaleureusement : étreinte qui lui fut retournée, constata Ben. L'espace d'un instant, Gregory plongea le visage dans les cheveux de Nikolas et les sentit, puis il l'écarta et murmura en anglais, avec bien moins d'accent qu'au cours de leur précédente visite :

— Tu es mon petit Aleksey, comme avant. Plus un si grand homme, maintenant, hé ?

Nikolas posa délicatement une main sur son bras.

— Je suis désolé, Grisha. Ce n'était pas un bon début. Cela faisait longtemps pour moi aussi. Je n'ai pas tellement changé, mais je voulais que tu le croies. Je n'ai pas fait cela à la légère, te laisser ; tout

laisser derrière moi. Je voulais que tu voies que j'avais pris la bonne décision… pour moi, du moins. Viens, marche un peu avec moi.

Gregory accepta et ils déambulèrent ensemble en parlant russe, riant de temps en temps, ignorant complètement Ben.

Lui pinça les lèvres, les regardant s'éloigner. Il ne semblait pas y avoir un grand intérêt à les suivre, puisqu'il ne comprenait pas ce qu'ils disaient, et il avait a priori été totalement oublié. Il se demanda si les trois impacts de balle dans la jambe de Nikolas avaient été si facilement effacés. Revenant à l'entrée, il décida de s'asseoir au bord de la rivière pour passer le temps et raviver son bronzage, profitant de cette belle journée.

Nikolas apparut une demi-heure plus tard. Ben mangeait une glace, assis sur un banc, en contemplant l'eau. Nikolas s'assit et lui tendit une carte postale.

— Je t'ai acheté un cadeau.

Il s'agissait en fait d'une photo de préservatif usagé.

Il ne répondit pas.

— Gregory n'est pas si mauvais, Benjamin, soupira Nikolas. Tu ne l'as pas vu sous son meilleur jour. Il était en colère, l'autre soir.

— C'est ce que tu n'arrêtes pas de me dire. Qu'est-ce qu'il veut, Nik ? À part te tuer. Réponds seulement à ça.

— Il n'a jamais voulu me tuer. Ces tirs n'étaient pas mortels, ajouta-t-il en effleurant sa jambe. Il veut la nouvelle identité, la maison, le revenu. Et il me veut tout seul. Pas avec toi.

Ben se tourna vers lui.

— Tu es encore en train de parler en russe ? J'ai pas pigé *un* mot de ce que tu viens de dire ! Pourquoi ce type te dit ce que tu dois faire ? Ce que *je* dois faire ? Nom de Dieu, Nik, mets un terme à tout ça, OK ?

Nikolas tourna son regard vers la rivière.

— Je lui suis redevable, Ben. Je l'avais oublié jusqu'à ce que je le revoie. Ce n'est pas quelqu'un dont on se débarrasse si facilement.

— Tu parles, cracha Ben avant de se lever et partir.

Chapitre Quatre

À l'heure du déjeuner, Squeezy se trouvait au pub, comme convenu. Il avait suivi Gregory depuis le *Tate*, ainsi que Ben le lui avait demandé, et avait découvert que le Russe séjournait dans une grande demeure en dehors de Londres. Il s'avérait qu'il était entouré de deux hommes pour sa sécurité et que la bâtisse était sous alarme. Ben hocha la tête.

— Tu peux le faire ?

Squeezy se contenta de le regarder d'un air moqueur.

Alors Ben leur commanda une autre tournée.

— Tu les veux tous morts ou juste ce gars-là ?

— Tous, répondit-il sans hésiter. Et je viens avec toi.

— Plus on est de fous, plus on rit, commenta Squeezy en haussant les épaules. Donne-nous le signal et on se les fait.

***

Il ne semblait y avoir aucun intérêt à retarder son plan, mais il voulait inspecter lui-même les lieux avant d'impliquer ses vieux amis dans une telle opération. Nikolas était retourné au pavillon aménagé dans les anciennes écuries pour le reste de la journée afin d'organiser certaines réparations et transformations, l'occasion semblait donc idéale. Ben prit un taxi pour se rendre au coin de la rue dont Squeezy lui avait donné l'adresse et attendit jusqu'à voir les deux gardes près de la voiture dans l'allée. Il jeta un œil au mur d'enceinte et, au moment opportun, se hissa par-dessus pour rejoindre en silence les portes d'un patio. De là, il pouvait voir une caméra de sécurité, mais elle était pointée vers l'allée, non vers les fenêtres où il se trouvait. Il inspira et se pencha pour regarder à l'intérieur. Il revint aussitôt en position derrière le mur et expira très lentement.

Gregory et Nikolas étaient assis, les pieds sur la table, une cigarette aux lèvres, jouant aux cartes, un verre de vodka à la main.

***

Ben rentra au nouvel appartement et emmena Radulf pour un footing dans le parc. L'endroit n'était pas assez grand pour courir aussi loin qu'il en avait besoin, mais le battement familier de son cœur l'aida à se calmer juste ce qu'il fallait pour ne rien faire de stupide.

Nikolas ne revint pas avant les premières lueurs du jour le lendemain. Il était complètement ivre et empestait la fumée de cigarette. Il rampa tout habillé dans le lit et s'allongea sur Ben qui n'avait pas fermé l'œil.

— Bonjour, Benjamin.

Ben laissa un long silence s'étirer entre eux. À cause de la douleur, ce fut d'une voix aiguë qu'il finit par parler.

— Tu as couché avec lui ? Et pas seulement dans le sens où je l'entends… dans tous les putains de sens. Tu l'as baisé ?

Nikolas recula brusquement, mais perdit l'équilibre quand un de ses coudes sembla céder et il retomba lourdement sur la poitrine de Ben. Il roula alors sur lui-même pour s'allonger sur le dos, le regard fixé sur le plafond.

— Je tourne sur moi-même. Comme c'est étrange. Est-ce que tu tournes ?

— Tu l'as baisé ? La question est simple.

— Ah, ces choses ne sont jamais simples.

Ben se mit sur le côté pour le regarder. Nikolas fit de même et soupira.

— Bien sûr que non. Il faut un cœur pour désirer quelqu'un, et je t'ai donné le mien, Benjamin. Ou l'aurais-tu oublié ?

Ben ferma les yeux en souriant : le monde, *son* monde, revenait dans son orbite.

— Tu vas regretter d'avoir dit ça si tu te souviens de quoi que ce soit demain. Mais fais-moi confiance, je te le rappellerai. Tu es complètement bourré.

— Oui. J'étais Russe, cette nuit, et je manque cruellement de pratique.

— Pourquoi tu as menti en me disant où tu partais ? Pourquoi ne pas simplement me dire que tu allais le voir ?

— Tu m'aurais laissé faire ?

— Moi, te *laisser* faire ? Depuis quand tu as besoin de ma permission pour faire quoi que ce soit ?

— Depuis toujours. Maintenant tu tournes. Pourquoi tournes-tu ? Je ne me sens pas…, hoqueta-t-il en fronçant les sourcils.

Ben lui attrapa le bras et le tira du lit avec force. Pile à temps. Tandis qu'il lui tenait la tête au-dessus de la cuvette, Nikolas découvrit qu'il n'avait plus grand-chose de russe.

Une fois terminé, cela recommença. Ben n'avait jamais vu quelqu'un aussi malade. Il en était impressionné et supposa que le pauvre devait regretter de ne pas avoir mangé ce matin-là.

Il avait raison. Nikolas s'était fait tirer dessus, il avait été affamé, violé, battu et torturé, mais rien ne l'avait préparé à la gueule de bois qu'il connut à son réveil. Il réussit à ramper hors du lit vers midi, et pas plus loin que la salle de bain où il passa encore une demi-heure à avoir des haut-le-cœur.

Quand il réussit à atteindre le salon et s'asseoir à table, même le café que Ben posa devant lui le renvoya aux toilettes. Enfin, il put rester à table et boire un peu d'eau en milieu d'après-midi, et même

alors, sa voix n'était qu'un coassement rauque et ses mains tremblaient.

Ben se glissa sur la chaise en face. Nikolas essaya de le regarder, mais ses yeux injectés de sang paraissaient trop lourds pour tenir ouverts. Il posa alors la tête sur ses bras repliés et grogna.

— Ne compte pas sur moi pour avoir pitié de toi, au fait, lança Ben en passant ses mains dans les mèches blondes.

— Est-ce que j'ai… fait quelque chose ? Dit quelque chose ? Je ne me souviens pas.

— Tu as avoué avoir couché avec lui, Nik.

Nikolas releva aussitôt la tête et grimaça en se tenant les tempes.

— Alors je mentais, articula-t-il en fronçant les sourcils. Pourquoi ai-je menti ? Pourquoi coucherais-je avec lui alors que je t'ai ? Ça n'a pas de sens. *Oh*.

Et il reposa la tête.

— Tu es hilarant. Je suis très amusé.

— Pourquoi y es-tu allé ?

Aussi incroyable que cela pouvait être, Nikolas réussit cet étrange geste de la main, alors qu'il était presque incapable de la lever sans grogner.

— Nous sommes parvenus à un accord, répondit-il avant de se lever avec beaucoup de soin et se diriger vers la salle de bain. Mais je te raconterai plus tard.

Il ne s'était pas encore tout à fait remis le lendemain et se fit oublier, allongé sur le canapé en faisant semblant de lire. Ben veilla à son approvisionnement en café et nourriture légère avant de le laisser à son triste sort. Il avait du pain sur la planche.

Il avait revu son plan initial visant à éliminer les gardes de Gregory. Au début, il n'avait pas été dans les meilleures dispositions, mais désormais, à la lumière du jour et se délectant de la fidélité évidente de Nikolas, il avait décidé que seul Gregory devait disparaître. Ainsi, attaquer la maison n'était probablement pas nécessaire. Et puis, grâce aux observations de Squeezy concernant les allées et venues du Russe, il avait découvert que ce dernier était chaque jour conduit à Chelsea, à la même heure, seulement accompagné d'un chauffeur. La moto de Ben étant toujours en pièces dans la cuisine brûlée, il avait besoin de nouveaux pneus.

Il fit donc une chose tout à fait inhabituelle : il alluma l'ordinateur de Nikolas. Il commença ses recherches et tout à coup, sans prévenir, dans un instant de totale vulnérabilité, il tomba amoureux. Frappé un grand coup au niveau du plexus solaire, il en eut le souffle coupé. Nikolas était au téléphone dans la cuisine, il parlait en russe, encore. Ben entendait les bruits discrets de la circulation en contrebas. Radulf mâchouillait quelque chose. Il déglutit et ferma les yeux un instant

pour vérifier si c'était bien réel. Cela l'était. Il sentit Nikolas arriver dans la pièce, mais ne put détourner son regard de l'écran, même pour lui.

Nikolas vint s'arrêter derrière lui, une main sur son épaule.

— Nous devons parler.

Ben hocha simplement la tête.

— Pourquoi es-tu sur mon ordinateur ?

— Parce que je n'en ai pas.

— Mmh. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une Ducati.

— Mmh.

Ben se retourna, les yeux écarquillés.

— *Mmh*, c'est tout ? Regarde-la !

Nikolas fronça les sourcils, mais prit soin de faire ce qu'on lui disait. Ben se leva, alla à la fenêtre, revint et s'assit.

— On l'appelle… la Monster Diesel.

— Je suis en mesure de lire l'anglais depuis des années. Et ?

— C'est moi, Nik. C'était mon nom… mon surnom chez les paras. Et tu vois… ils disent qu'elle est à la fois militaire, citadine et chic. C'est *ma* moto. C'est *moi*. C'est le *destin*, ajouta-t-il d'une voix émerveillée.

Nikolas éclata de rire.

— Tu es à la fois militaire, citadin et chic, mmh ? Achète-la, décréta-t-il en lui embrassant le sommet du crâne. C'est ton anniversaire, la semaine prochaine. Je n'ai pas oublié.

— Sérieusement ? s'exclama Ben en faisant volte-face. Quoi, comme ça ?

Le regard de Nikolas parut soudain très légèrement fuyant.

— Cela te redonnera peut-être le moral. Quand je t'aurai dit ce que j'ai à te dire. Viens, ajouta-t-il en allant s'asseoir sur le canapé et tapoter le coussin à côté de lui.

— Je suis bien ici. Alors vas-y, dis-moi, d'accord ?

Nikolas soupira et étira ses jambes. Ben remarqua une légère grimace, mais estima qu'elle devait essayer d'attirer sa sympathie, alors il l'ignora.

— Gregory a un cancer.

Nikolas leva les yeux pour voir comment la nouvelle était reçue et s'empressa d'ajouter :

— Je le crois. J'ai vu les comptes-rendus des médecins… Du Royal Marsden, à Chelsea. C'est pour cette raison qu'il est à Londres, au départ. Cancer des poumons, qui s'est maintenant… Je n'ai aucune idée de la façon dont vous le dites en anglais, mais cela signifie qu'il s'est étendu. Enfin bref, il a fait cette chose. Il est désormais dans son… Je ne connais pas le mot anglais pour cela non plus. Je suis désolé, soupira-t-il en posant une main sur le côté de son cou. Là, mais

pas la gorge.

— Les ganglions lymphatiques ?

— Merci. Il est dans son foie, aussi. Il fume depuis qu'il est petit garçon, et les cigarettes russes étaient très dangereuses à l'époque. Toxiques. Donc… S'il te plaît, viens ici t'asseoir à côté de moi, insista-t-il en relevant à nouveau les yeux.

Ben s'exécuta. Jusque-là, il n'avait pas réellement entendu de mauvaise nouvelle, mais il aimait assez Nikolas pour ne pas laisser voir ses pensées.

— Donc il n'a, d'après ses dires, plus que quelques mois, poursuivit-il en penchant la tête d'un côté pour observer Ben.

C'était un regard à briser le cœur et Ben ressentit soudain une sorte d'empathie pour Gregory qui avait perdu cela et ne le retrouverait jamais. Conscient de sa propre chance, il prit Nikolas derrière la nuque pour le tirer plus près, leurs fronts l'un contre l'autre.

— Je suis désolé.

Nikolas hocha la tête et recula un peu.

— Il est très amer, je pense. Absolument pas résigné face à son destin. Alors ça n'a pas vraiment aidé quand il a vu ma photo dans les journaux et qu'il s'est rendu compte que j'avais décidé du mien, expliqua-t-il en haussant les épaules. Et ensuite, me revoir au restaurant avec… tout ce que j'ai aujourd'hui. Très amer, oui.

— C'est la partie que je ne vais pas aimer, c'est ça ?

Nikolas fit un peu la moue.

— Il veut repartir en Russie et mourir avec dignité là-bas, quand il le décidera.

— Et ?

— Il ne veut pas mourir seul et sans ami.

— Il veut que tu ailles en Russie avec lui ?

— Oui. Alors voilà. Il veut que je voyage avec lui en Russie et que j'y reste jusqu'à ce que… Pour s'assurer qu'il meure quand et comme il l'aura choisi.

Ben se tut un moment, puis avoua doucement :

— Je peux m'arranger pour que cela arrive ici. Aujourd'hui… demain. Il mourra rapidement et paisiblement.

Nikolas posa une main sur sa jambe pour la frotter inconsciemment et Ben supposa qu'elle devait réellement le faire souffrir, car ses pensées semblaient bien loin.

— Cela ne me plairait pas.

Ben réussit à se lever, mais Nikolas lui prit le bras et le ramena.

— J'y ai beaucoup réfléchi, Benjamin. Veux-tu bien m'écouter ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il continua :

— Tu veux un nouveau moi. Tu ne veux pas que je sois Aleksey, même si tout cela semble me ramener à lui. Eh bien, ne crois-tu pas

que ce soit la *bonne* chose à faire ? Ne vois-tu pas ce que j'essaie de dire ? Les gens comme nous…

Il serra les mâchoires et revint à Ben, constatant son incompréhension. Il essaya alors à nouveau.

— Toi et moi, nous n'avons pas de famille, pas d'enfants, personne avec nous, à la fin. Nous serons toujours seuls à l'exception d'autres personnes comme nous… si nous avons de la chance.

— Nom de Dieu, Nik, c'est quoi ce délire ?

— Il est seul, Ben. Il est vieux et seul, et je ne veux pas être comme lui un jour.

D'un geste, il se leva et grimaça en mettant si soudainement du poids sur sa jambe.

— Le ferais-tu pour moi si je te le demandais un jour ? Quelques mois, c'est tout. N'est-ce pas la chose à faire ? Dis-le-moi. J'essaie d'être ce nouvel homme que tu veux que je sois ! J'ai besoin de ton aide pour le devenir. Je suis désolé, conclut-il d'une voix brisée.

Il quitta ensuite brutalement la pièce et Ben l'entendit claquer quelque chose dans la chambre. Il se souvint avoir un jour entendu Nikolas lui dire que, sur le plan émotionnel, il ne faisait que prendre sans jamais donner en retour. À cet instant, il ne s'aimait pas beaucoup.

Il se leva et alla dans la chambre. Nikolas se tenait devant la baie vitrée, le regard dirigé vers le parc. Il le rejoignit et le serra dans ses bras, plongeant son visage dans les cheveux blonds qu'il aimait tant.

— Tu veux bien me promettre une chose ?

Nikolas ne répondit pas, alors il continua tout de même :

— Promets-moi que tu reviendras, et promets-moi que tu ne coucheras pas avec lui. Ni avec qui que ce soit d'autre, d'ailleurs. Et dans le sens où tout le monde l'entend, OK ? Coucher dans le sens baiser, ou quoi que ce soit qui ait à voir avec… des baisers. Nulle part. Et ne recommence pas à fumer. Et veille à manger, d'accord ?

— Cela fait bien plus qu'une chose, rappela Nikolas avec un petit rire. Mais je te promettrai tout ce que tu veux, Ben. Profite de cette occasion.

— Le plus important, c'est que tu reviennes, insista celui-ci en le relâchant.

— Je ne peux pas vivre sans mon cœur. Bien sûr que je reviendrai.

Ils s'embrassèrent, un long entremêlement de dents, de lèvres et de langues, et tout finit par être dur, lancinant, prêt. Se déshabiller sembla durer une éternité, des gestes incroyablement érotiques à la lumière du jour qui rendait tout ce désir évident. Ils continuèrent à s'embrasser en s'allongeant sur le lit, lentement désormais, prenant leur temps afin de ne rien oublier ou précipiter, car c'était important et spécial. Comme une première fois devait l'être. Ben se demanda, en

dilatant soigneusement Nikolas, s'il touchait à la destination vers laquelle il s'était toujours dirigé avec cet homme : leur première fois.

Ils se relayèrent, roulant entrelacés à travers le lit dans une lente danse de corps chauds, de muscles fermes et de cheveux doux et soignés où les doigts s'agrippaient, s'emparant de poignées entières et se mélangeant, ce qui les amusait tous deux. L'après-midi passa ainsi tandis qu'ils s'assoupissaient, l'un dans l'autre, l'un sur l'autre, se réveillaient et recommençaient, leurs corps de plus en plus sensibles, puis endoloris. Pourtant, ils avaient toujours besoin de sentir le frottement de leurs peaux, la morsure de leurs dents, le tracé mouillé de leurs langues, et sans cesse l'une ou l'autre partie de leurs corps jointes.

Enfin ils furent dérangés, non pas par la faim de Ben, bien que présente dans un coin de sa tête depuis quelques heures, mais par un grattement timide à la porte accompagné d'une complainte.

— Il veut rentrer, devina Ben en riant tranquillement.

— Je dirais plutôt qu'il veut sortir.

— Toi, emmène-le.

— Et à qui est ce chien ?

— Toi ?

Nikolas marmonna quelque chose en danois et commença à bouger, à contrecœur.

— À *nous*. Viens, promenons-le ensemble.

Ben sentit son estomac se serrer devant l'effort que faisait Nikolas. Ils enfilèrent des vêtements et prirent l'ascenseur. Si l'un de ses amis le voyait décoiffé et manifestement sexuellement comblé, alors tant pis. Rien ne lui était plus égal. Si Nikolas essayait tant de trouver le véritable homme qui se cachait sous ces divers déguisements, alors lui aussi le ferait.

Ils suivirent lentement les allées du parc, Radulf libéré de sa laisse, affairé à ses propres tracas. Parfois, leurs mains s'effleuraient et Ben se demanda si l'un d'eux progresserait un jour assez pour être capable de se tenir la main en public. Nikolas sembla lire dans ses pensées, car il plongea les siennes dans les poches de son jean et lui adressa un petit sourire contrit.

— Il y a de nombreuses choses à arranger avant que je parte.

Ben acquiesça, morose.

— Je ne veux pas que tu restes à l'appartement. C'est bien trop de tentation pour quelqu'un de si jeune.

Il lui fit les gros yeux et Nikolas rectifia avec un sourire en coin :

— J'ai un nouveau locataire. Des références exceptionnelles. Un ami de mon épouse, en réalité.

— Ex-épouse.

— Mmh. Oui. Encore mieux. Enfin, je ne pouvais pas refuser un

bonus de trente-trois mille livres. Je vais les faire verser sur ton compte pour que tu puisses avoir de l'argent pendant que je serai parti.

— Tu es sûr ? s'étonna Ben, un sourcil levé. C'est presque plus d'argent que ce que je me faisais dans l'armée.

Nikolas s'arrêta et se tourna vers lui.

— Par semaine, Ben. C'est le loyer à la semaine.

Ben pâlit. Ils reprirent leur marche, et après quelques minutes, Ben lui donna un petit de coup de coude.

— Ne te dépêche pas trop de revenir, OK ?

— Quoi d'autre ? continua de réfléchir Nikolas, amusé. Les dégâts dans la maison seront bientôt réparés. Retournes-y. Je ne peux rien te garantir pour l'odeur, mais tu devrais éviter de mettre le feu aux gens, c'est très difficile de chasser l'odeur des murs. Nous t'achèterons ta moto avant que je parte. J'aimerais bien te voir…

Il s'arrêta et inspira profondément.

Ben avait glissé sa main dans la poche arrière de son jean. Nikolas n'objecta pas.

— Je m'en sortirai. C'est quelques mois. On a qu'à dire que ce sera comme quand j'étais en opex ? Sauf que cette fois, c'est toi qui seras parti et moi qui attendrai. Je n'ai pas envie de te le demander, mais quand est-ce que tu pars ?

— Après-demain. Tout est arrangé.

— Tu auras la possibilité de donner des nouvelles ?

— Je crois que les lignes de téléphone ont atteint la Russie, mais je me renseignerai avant de partir.

— Il n'y a plus rien à dire, alors.

Nikolas acquiesça.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, Philipa t'aidera, malgré tout ce qui est arrivé. Elle t'apprécie véritablement beaucoup. Reste en contact avec Kate. Mais pas trop de contact, peut-être. Et… on se comprend, n'est-ce pas ? ajouta-t-il avant de se tourner, délogeant la main de Ben. À propos de contact. On se met d'accord maintenant. On ne se… Je… d'autres gens. *Ni toi ni moi.*

Ben ne regarda même pas autour d'eux pour voir s'ils étaient observés. Il se pencha et l'embrassa pour le faire taire avant de répondre très distinctement :

— Tu n'as pas besoin de le demander, Nik. Oui, on se comprend.

Chapitre Cinq

Nikolas fut parti avant que Ben ait le temps d'assimiler son départ.

Ils achetèrent la moto ensemble.

Ils essayèrent de faire rentrer plusieurs mois dans les quelques heures qui leur restaient, puis un taxi vint et Nikolas partit.

Ben retourna à la maison et poussa son nouveau véhicule dans la cuisine. Radulf et lui restèrent assis à le contempler un moment.

Puis il monta à l'étage, mais il ne pouvait supporter cette chambre et ce lit vides.

Il n'avait aucune envie de rester dans la maison. Il s'était attendu à une sensation de vide, de dislocation, mais n'avait jamais pensé que cela serait si difficile. Alors seulement il commença à se rendre compte combien il avait fait dépendre sa vie de Nikolas. Mis à part quelques vêtements, et maintenant sa nouvelle moto, lui n'avait rien.

Il était entièrement vide.

Il passa de pièce en pièce. La chambre dans laquelle Nikolas avait dormi le fit sourire un peu, lui rappelant toutes les façons que celui-ci avait inventées pour le punir de son infidélité. Il pouvait se montrer étonnamment créatif quand il s'agissait de punition.

Avec un soupir, il se rendit dans le bureau. C'est là qu'il y avait eu le plus de dégâts. Il ramassa quelques-uns des papiers au sol et les reposa sur le bureau. L'un d'eux avait été endommagé. Il sourit tristement. C'était étrange de penser à Nikolas dans cette pièce, griffonnant paresseusement sur les journaux. Il regrettait de ne pas pouvoir comprendre ce qu'il avait écrit.

Il n'y avait là rien qu'il voulait prendre, alors il retourna à la cuisine. Il regardait Radulf en réfléchissant quand il sut très précisément ce qu'il avait envie de faire. Il sourit alors au chien. Celui-ci frappa plusieurs fois la queue sur le sol. Il aimait déjà beaucoup ce plan qu'il ne connaissait même pas encore.

***

Avoir de l'argent était en quelque sorte nouveau pour Ben. Il avait toujours été réticent à l'idée de dépenser celui de l'assurance, qu'il avait reçu après l'incendie de son cottage, mais maintenant que son compte allait être chaque semaine si largement approvisionné, il estima pouvoir flamber un peu sans crainte. Il avait appris quelques petites choses en fréquentant Nikolas durant quatre ans, dont certaines qu'il ne convenait pas de mettre en pratique ouvertement (ni même tout seul, d'ailleurs), mais la plupart d'entre elles avaient à voir avec la confiance en soi et la capacité à renvoyer aux autres l'image de ce qu'on n'était pas vraiment. Il pensait désormais assez bien connaître

l'homme qui se faisait appeler Nikolas Mikkelsen et avait vu comment cet homme de contradictions et de conflits se muait en *Sir* Nikolas Mikkelsen, que les autres étaient autorisés à percevoir.

Ainsi, il revêtit le dernier costume que Nikolas lui avait acheté et une des chemises qu'il avait choisies pour lui. Il fit briller ses chaussures juste comme il fallait, pas trop, examina son visage et ses cheveux. D'habitude, Nikolas le faisait se raser et insistait sur une coupe de cheveux soignée. Cependant il avait toujours suspecté que cela avait davantage à voir avec le désir qu'il soit admiré… mais pas trop. Il sourit en se souvenant de la jalousie que Nikolas avait si ardemment essayé de cacher durant tant d'années. Ben l'avait forcé à sortir de l'ombre, trépignant et vitupérant. Mais voyez où cela les avait conduits. À une séparation. Il remisa cette pensée dans un coin de sa tête et essaya de ne pas s'appesantir dessus. Il ébouriffa sa tignasse comme il l'aimait et décida de ne pas se raser. Puis il se sourit à lui-même. Parfait.

Quand le taxi arriva, il laissa Radulf garder sa nouvelle moto dans la cuisine, une chose que le chien entreprit immédiatement et très consciencieusement. De toute évidence, lui aussi était à la fois militaire, citadin et chic. Ben donna au chauffeur l'adresse où se trouvait le concessionnaire Mercedes Benz, à Chelsea. Quand il arriva, il prit une profonde inspiration et entra… seul. C'était plus terrifiant encore qu'affronter des Tchétchènes psychotiques armés d'automatiques.

Il savait quelle voiture il voulait. Celle que Nikolas avait eu l'intention d'acheter pour remplacer le Range Rover qu'il avait… perdu. Puisque c'était entre eux un sujet très sensible ayant tendance à provoquer chez Nikolas un étrange mélange de jurons en différentes langues dès qu'ils l'abordaient, Ben n'avait pas véritablement pu le questionner quant à ses raisons de choisir ce véhicule et pas un autre de marque britannique. Mais c'était une Mercedes, il en avait été décidé ainsi, alors Ben se dirigea nonchalamment vers le Classe-GL tout-terrain en exposition et resta à côté comme s'il lui appartenait. Comme il pouvait s'y attendre, il ne fallut pas longtemps avant qu'un vendeur le rejoigne. Ben avait une parfaite horreur de ce genre d'interactions. C'était encore pire qu'acheter une maison. Il ressentit un si grand besoin de la présence de Nikolas qu'il faillit partir, mais quelque chose le retint. Il prit à nouveau une grande inspiration et procéda à l'achat.

Le vendeur ne sembla pas étonné qu'il veuille la version essence, bien que le prix s'en trouve doublé, s'élevant ainsi à un tout petit peu moins que cent mille livres. Comme il lui expliqua, tous ses plus jeunes clients VIP faisaient le même choix. Il fut de toute évidence bien plus surpris quand Ben déclara qu'il voulait deux véhicules et que

l'un d'eux devait avoir des airbags latéraux à l'arrière et des pare-soleil pour un chien.

Étant donné qu'il avait opté pour un noir obsidienne en peinture et un intérieur noir en cuir pour les deux véhicules, qui étaient la norme, ils pouvaient être livrés le lendemain. Il laissa celui qui comportait les aménagements pour Radulf au garage, lequel avait auparavant accueilli le nouveau Range Rover de Nikolas (jusqu'à ce qu'il le perde), chargea à bord de la deuxième un petit sac de voyage et se mit en route pour le Devon. Il ne savait pas trop s'il serait le bienvenu ou s'il avait fait ce qu'il convenait, mais il y tenait, et cela devait bien avoir son importance.

Quand il arriva chez Tim Watson, celui-ci n'était pas là, mais son partenaire, John, oui, et il le laissa entrer. Ben l'aimait bien, mais n'était jamais certain d'être le bienvenu ni de comment se situer avec cet homme plus âgé. Il était assez évident que le couple avait une relation libre, car Tim ne semblait éprouver aucun scrupule à régulièrement inviter Ben dans son lit. Il résistait immanquablement à cette invitation depuis qu'il s'était retrouvé pris dans la tornade Nikolas Mikkelsen. Il ne voulait même pas songer aux relations libres. Cela lui donnait un peu la nausée de penser à Nikolas avec Gregory. Il avait confiance en son compagnon. Il n'avait de cesse de se le répéter et essayait d'étouffer les vilaines voix dans sa tête qui lui récitaient mille et une raisons pour le convaincre du contraire.

John lui fit du thé et ils s'assirent dans la cuisine, bavardant d'une façon légèrement guindée. Son hôte lui parla de sa présentation pour une conférence qu'il devait faire prochainement. Ben réalisa qu'il y avait bien peu de normalité à partager dans sa vie, alors il lui raconta quelque chose à propos du week-end passé à visiter des maisons, qui lui paraissait désormais remonter à beaucoup plus qu'un mois. Enfin, Tim rentra. Il était tout à fait ravi de le voir et l'embrassa, même devant John, mais rendit la situation moins intime en lui donnant aussi un coup de poing dans l'épaule. Ben le prit bien et s'excusa d'avoir mis si longtemps à donner des nouvelles. Puis il lui demanda timidement comment il s'était débrouillé sans sa voiture et vit le regard agacé que John lança à son partenaire quand celui-ci balaya le problème comme si ce n'était rien. Ben lui adressa alors un bref regard espiègle et ajouta innocemment :

— Je suis vraiment désolé, mais il y a eu un accident… La Lada était… on ne pouvait pas la réparer… apparemment.

John se leva, manifestement très énervé à la place de Tim. Peut-être même davantage, d'après Ben, à cause de leur relation qui n'était pas si ouverte de son côté que de celui de Tim, et jaloux de ce type aux allures de mannequin pour *GQ* faisant de temps à autre irruption dans la vie de son amant (beaucoup plus jeune) avec des demandes

outrancières chaque fois pardonnées. Ben supposa aussi que John essuyait des réflexions quand il laissait la lunette relevée.

Avec une grande contrition, il sortit les clés de sa poche.

— Je l'ai remplacée par ça. J'espère que ça ne dérange pas.

Tous les trois sortirent et Ben conduisit Tim dans la ruelle d'à côté où il avait garé la Mercedes. Le regard de Tim se porta d'abord derrière elle, s'attendant peut-être à une autre Lada. Ben se demanda tout à coup s'il ne s'était pas complètement trompé. Il ne connaissait rien aux professeurs si ce n'était que celui-ci, il s'en souvenait, embrassait divinement bien et avait un joli petit ventre. Leurs goûts en voiture, en revanche, étaient un mystère pour lui. Peut-être que cet engin monstrueux aux lignes racées et d'un noir sensuel, que Nikolas et lui aimaient… Les yeux de Tim se posèrent sur la Mercedes. Il pointa les clés tenues dans sa main vers le véhicule menaçant et appuya sur la télécommande pour l'ouvrir. Les phares s'allumèrent et ce bruit exquis réservé aux propriétaires résonna dans la ruelle calme. Tim déglutit et s'approcha. Il posa une main sur la sublime peinture mate et ferma les yeux. Ben sourit largement. Oui, Tim aussi avait un petit orgasme. Mission réussie.

Tim dut ensuite le raccompagner à Londres. Ce fut un trajet amusant. Ils s'arrêtèrent manger un morceau et, pour une fois, ce fut Ben qui ouvrit la marche dans le restaurant, commanda et paya. Il se demanda si c'était la raison pour laquelle Nikolas prenait toujours autant de plaisir à tenir les rênes du contrôle. C'était amusant d'être adulte. En chemin, il lui en dit bien plus sur sa situation qu'il ne l'avait fait avec John. Tim comprit tout, à sa façon calme et intelligente, et fit les commentaires qu'il convenait. Et le meilleur, c'était que Ben constatait que Nikolas avait remonté dans l'estime de son ami grâce à ce qu'il faisait. De la part d'un professeur d'éthique, c'était bon à savoir. Il se donna une gifle mentale en réalisant que non seulement il aimait Nikolas, mais qu'il essayait apparemment désormais de faire en sorte que tout le monde l'aime aussi.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire pendant qu'il est parti ? demanda Tim juste avant d'arriver à Londres. Cela pourrait durer longtemps. Les choses peuvent… traîner en longueur. Désolé, ce n'est pas ce que tu as envie d'entendre.

— Ce n'est censé durer que quelques mois…

Ben le regarda du coin de l'œil et Tim lui offrit un regard compatissant qui ne fit que renforcer sa résolution à poursuivre selon son plan. Avec un hochement de tête pour se donner du courage, il se lança :

— Je vais au Danemark. Je vais apprendre le danois.

Tim parut étonné, puis perplexe, puis assez impressionné.

Ben observait secrètement ces expressions, pesant la suite.

— En totale immersion. C'est la seule façon d'apprendre. C'est comme ça que j'ai appris mes autres langues… sur place, forcé de les parler tout le temps.

— C'est une langue difficile ?

— Apprendre le klingon serait plus facile, s'esclaffa-t-il.

— Sauf peut-être s'il fallait compter sur l'immersion… ? Quand pars-tu ?

— Je ne sais pas. Demain ? Il n'y a plus rien qui me retient ici, maintenant.

Ils arrivèrent à la maison et à l'instant même où Ben regardait Tim faire le tour de sa nouvelle moto avec admiration, son téléphone vibra dans sa poche. Il le sortit, les sourcils froncés, et vit qu'il avait reçu un SMS. Son cœur bondissant, il trottina jusqu'à la chambre et s'assit au bord du lit. Il était écrit : « *bonjour Ben* ».

Il sourit et répondit : « *bonjour* ».

Les messages de Nikolas étaient presque pires que les siens, ce qui n'était pas rien, mais comme il avait apparemment promis à Gregory qu'ils ne se donneraient aucune nouvelle, Ben se serait même fichu qu'ils soient en morse. Il trouvait très drôle que son beau blond ait tenu presque douze heures avant d'enfreindre les règles.

Quelques secondes plus tard, il reçut : « *questce que tu fais ?* »

Et renvoya : « *Tim est la & dort ici 7 nui…….* »

Le message qui suivit prit un peu plus de temps à arriver : « *ton sens 2 lhumour ne changera jms.*

rien dautre ne changera jms. Promis, hein ? »

« *Promis.* »

« *Tu es ou ?* »

« *Aucune idée ; siege cote allee* »

« *Tu es ds lavion ?* »

« *Jhesitais a marcher jusquen Russie ca semblait mieux 1si.* »

« *Comment il va ?* »

« *Il est + pénible que toi – je dois y aller.* »

Ben attendit encore quelques minutes et, ne voyant aucun autre message arriver, il sourit sans raison particulière et retourna aider Tim à admirer sa nouvelle moto.

***

La soirée fut un peu étrange, car chacun savait ce que l'autre pensait. De toute évidence, Tim n'avait jamais eu dans son cercle de proches quelqu'un se cantonnant tant à la monogamie. Et certainement pas quelqu'un comme Ben. Lui se figurait que le professeur le respectait secrètement pour cela… mais il savait également à quel point son refus était frustrant pour son ami. Le dire à Nikolas, ne pas lui dire… les deux options semblaient convenir à Tim.

Comme il le fit remarquer (un peu boudeur), si Ben s'envoyait en l'air avec lui, il n'y aurait aucun impact sur Nikolas, car il n'était pas là ! Ben ne le voyait pas de cette façon, cependant il n'avait pas les compétences oratoires pour affronter Tim. Il savait ce qu'il savait mais ignorait comment l'exprimer. Le faire aurait impliqué qu'il parle de ce que Nikolas lui faisait ressentir, de ce qu'ils faisaient ensemble, de ce qu'ils ne partageaient qu'entre eux. Comment aurait-il pu parler de cela ? Comment aurait-il pu décrire le soulagement sur le visage de Nikolas quand il se réveillait le matin et réalisait qu'il était en sécurité ? L'expression que Ben voyait avant que le masque du détachement reprenne sa place ? Comment aurait-il pu décrire ce qu'il ressentait en tenant Nikolas dans ses bras quand il avait désespérément besoin de lui ? Même essayer de décrire le Nikolas agaçant, celui qui ne le lâchait pas une seconde, lui donnait un tas d'ordres, le rabaissait, se moquait de lui… même ce Nikolas était personnel ; rien qu'à lui. Alors il s'interdit tout, se contenta de regarder la télévision et refusa de penser au talent de Tim pour embrasser ou à son ventre légèrement rebondi.

Il devinait plusieurs mois d'abstinence se profiler devant lui, alors ce soir-là était un bon moment pour commencer.

Il se sentait incroyablement soulagé d'avoir résisté à la tentation quand, alors qu'il commençait à s'endormir, Radulf étalé de tout son long et ronflant sur l'oreiller de Nikolas, son téléphone vibra à nouveau. Il le saisit en un clin d'œil.

« *Long voyage. Mon russe rouillé. 1 h pr toi, tu dors ?* »

Un sourire diabolique aux lèvres, il tapa : « *on ronfle trop fort de lautre cote du lit.* »

La réponse arriva sans trop attendre : « *??? !* »

« *Radulf* »

« *Encore très drole. Depuis hotel je regarde Kremlin. Je vois vieux bureau. Mieux là q 2 la bas regarder vers ici.* »

« *Comment il va ?* »

« *Tu vas me demander chq fois ?* »

« *Oui. Tu me manques* »

« *Pas + mal q tu te sois entraîne a dormir seul il y a pas lgtmps* »

« *Tres drole.* »

« *Tu as fait quoi ?* »

« *Les magasins* »

« *Jespere q tu nas pas trop depense* »

Était-ce trop, deux cent mille livres ?

« *Nan* »

« *Je dois y aller.* »

Comme la fois précédente, Nikolas mit fin à la conversation sans plus de détails. Ben tapota songeusement l'appareil contre ses lèvres et

envoya un dernier message : « *dis le, tu sais q tu en as envie* ».

Après quelques minutes, il reçut : « *il y a bcp 2 choses dont g envie te concernant tt 2 suite. Ce nest pas en o 2 la liste. Ce tres grd lit. BN, Ben.* »

Ben gémit. Il avait voulu s'endormir sans avoir recours à l'évidence, Nikolas n'étant pas là pour assouvir certains besoins physiques. Mais désormais, le simple fait de penser à lui dans un grand lit, seul, fit dérailler ses pensées. L'enfoiré. Il avait encore gagné. Il glissa une main sous les couvertures. Cela apportait si peu de satisfaction comparé à la main de Nikolas. Et c'était carrément lamentable comparé à ses lèvres. Quant au fait de s'enfoncer au plus profond de lui… Le téléphone vibra à nouveau. Il le prit de son autre main et lut :

« *Amuse toi bien.* »

Chapitre Six

Les plans de Ben s'effondrèrent le lendemain quand Tim, qui le regardait préparer ses affaires, lança innocemment :

— N'oublie pas le passeport de Radulf.

— Ouais ouais, t'es un petit marrant, toi.

Tim fronça les sourcils.

— Non, sérieusement, tu ne peux pas le faire embarquer ; en tout cas tu ne pourras pas le ramener, à moins qu'il ait tous ses vaccins et tout, et donc un passeport pour le prouver.

— OK, où est-ce que je peux demander ça ?

— Ben, il faut compter un mois pour ça.

— Quoi ! Merde ! On part ce matin !

— Pourquoi tu ne le laisses pas ici ? Je pense que je pourrais le prendre avec moi.

Ben se tourna vers le chien et celui-ci le regarda.

— Nan, il fait un peu partie de l'équipe, maintenant. Merde, soupira-t-il en prenant son téléphone. Kate ? C'est moi…

Le temps qu'il dise au revoir à Tim, Kate était arrivée, les papiers de Radulf en main. Elle toisa Ben avec méfiance.

— Tu sais que c'est parfaitement *malhonnête*, sans parler de l'aspect légal. Si ce chien attrape la rage et que tu…

— Oui, oui, lui aussi il t'adore, coupa Ben en l'embrassant sur la joue. Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? Tu travailles encore pour Nikolas ?

Kate lui adressa un regard entendu.

— Je ne suis pas certaine d'être employée par Sir Nikolas Mikkelsen, mais je ne me lancerai pas sur ce terrain, OK ? Et, oui, il m'a laissé quelques trucs à faire, et il semblerait que je reçoive une grosse somme d'argent sur mon compte toutes les semaines. Oh, d'ailleurs, ajouta-t-elle avant de l'étudier d'un regard perçant. Est-ce que le nom de John Redvers te dit quelque chose ?

— Non, ça devrait ?

— C'est juste un truc sur lequel il m'a demandé de travailler, conclut-elle en haussant les épaules. Il est où ?

Ce fut au tour de Ben de hausser les épaules et cela la fit sincèrement sourire.

— Juste pas ici, hein ?

Ben acquiesça. Il n'avait vraiment aucune envie que son ex-petite amie le voie se morfondre pour un type. Soudain, elle l'enlaça.

— Je l'ai toujours su, tu sais ? Ce n'est rien. Il est irrésistible, je comprends très bien.

— Irrésistible, ah oui ? répéta Ben, les sourcils à nouveau froncés.

Ce n'était pas le mot qu'il aurait utilisé, surtout après la soirée de la veille.

***

Ainsi donc, ils avaient une nouvelle voiture, un nouveau passeport, un ticket pour Esbjerg, de là un autre pour Svendborg, puis un troisième pour Ærøskøbing. Il n'avait jamais ne serait-ce qu'entendu parler de ces endroits, mais faisait confiance au destin pour finir par y arriver. Il avait une super voiture, un super chien (un chien d'élite, militaire, citadin et chic, après tout !) et une furieuse envie de réussir ce qu'il allait tenter. Le fait de s'apprêter à voyager vers un lieu où il pourrait s'immerger dans l'esprit de Nikolas lui avait traversé la tête. Et dans ce cas, qui viendrait l'en empêcher ? S'il ne pouvait avoir le corps, il devrait se contenter de l'esprit.

***

Quand ils atterrirent sur l'île d'Ærø, tous deux étaient las, ils en avaient assez de la route et des ferrys, et ils avaient globalement besoin d'un bon lit, de quelque chose à manger en pouvant s'asseoir et profiter que le monde ne tangue pas sous leurs pieds.

Ben trouva l'endroit idéal : sur le port, un restaurant spécialisé dans le poisson fumé. Il prit une table à l'extérieur. Il faisait très chaud, il y avait peu de clients, et il adora tout de suite le charme tranquille de ce petit endroit. Radulf mangea joyeusement le poisson (il était danois, après tout) et quand ils furent tous deux repus, Ben se leva pour payer. Il se lança alors dans ce qu'il avait prévu : il s'exprima dans son piètre danois rudimentaire. Quand le gérant entendit son accent, il passa naturellement à l'anglais. Ben secoua la tête, feignit l'incompréhension et répondit en farsi qu'il était désolé, mais ne parlait pas anglais. L'homme sembla étonné, mais revint au danois. Avec un peu d'aide et en allant plus lentement, ils finirent par se comprendre. Ben venait d'avoir sa première conversation en danois.

Il fit claquer sa langue pour appeler Radulf, se rendit à l'office de tourisme et répéta toute l'opération. C'était pénible. Tous ceux qu'il croisait parlaient couramment anglais, bien qu'avec un accent, et se réjouissaient de pratiquer leurs impressionnantes compétences linguistiques avec lui. Ce ne fut qu'en niant constamment parler anglais qu'il les força à revenir au danois. Hélas, son niveau était bien plus mauvais qu'il ne le pensait, il avait manifestement gaspillé les mois durant lesquels il y avait travaillé, alors il lui était extrêmement difficile de se faire comprendre ou pire, de comprendre ce que quiconque lui disait. Enfin, pourtant, il se retrouva avec quelques adresses de personnes louant des chambres chez eux. Il aurait pu séjourner dans le plus bel hôtel, mais l'immersion totale, c'était

l'immersion totale. Il fallait qu'il se force à être au contact des habitants.

Ils remontèrent dans la voiture et essayèrent le GPS international qu'il avait téléchargé, lequel fonctionna. Radulf s'asseyait maintenant sur le siège avant, enfreignant probablement ainsi toutes les lois du Danemark. Avoir un faux passeport et de faux papiers semblait lui être monté à la tête. Ils se mirent donc en quête de la première maison. Elle était en ville, une grande bâtisse aux pignons à gradins. Ben descendit du véhicule et une jeune femme qui essuyait ses mains sur une serviette tout en retenant un bambin à ses pieds ouvrit la porte.

— *Fru* Olsen ?

Elle acquiesça et il lui expliqua qu'il venait pour la chambre. Elle le laissa entrer, parlant trop rapidement pour qu'il comprenne quoi que ce soit. Un enfant plus âgé coloriait à table et un bébé était assis dans une chaise haute. Il jeta un œil à la pièce. Il mentionna alors Radulf et elle le comprit d'abord mal. Quand il répéta le mot chien, elle secoua la tête et désigna une chaise. Un gros chat le regardait. Il haussa les épaules et la remercia.

Quand il revint dans la voiture, il se rendit compte qu'il avait réussi à se faire comprendre sans même y prêter attention. Il sourit, caressa Radulf à rebrousse-poil et se mit en route pour la deuxième adresse. Celle-ci était en dehors de la ville, après la route qui bordait la côte, au bord d'une voie qui semblait se jeter dans la mer. Il n'y avait qu'une seule maison, un grand bâtiment de plain-pied avec un toit de chaume. Le jardin était vaste et envahi d'herbes, mais avait de toute évidence un jour été travaillé avec amour, cultivé et protégé contre le sable et le sel. Cette fois il prit Radulf avec lui et souleva le loquet de la grille pour remonter l'allée.

— *Hej* ? lança une voix avant qu'il atteigne la demeure.

Il répondit et découvrit d'un côté de la bâtisse une femme âgée qui coupait des roses fanées. Il expliqua, une nouvelle fois, qu'il venait voir la chambre. Elle passa immédiatement à un anglais presque parfait, mais il répondit en farsi. Elle le toisa un moment, puis hocha la tête et confirma en anglais :

— Oui, c'est la seule façon d'apprendre. J'ai fait la même chose pour mon anglais. Alors à partir de maintenant plus d'anglais, oui ? Nous sommes Danois vous et moi. Je suis madame Jacobsen, se présenta-t-elle en tendant une main frêle qui ressemblait à une patte d'oiseau. Ingrid.

Il sourit timidement, acquiesça, et à partir de là ne parla plus jamais anglais avec elle, uniquement son terrible danois hésitant. Elle parlait lentement, intelligiblement, et acceptait de répéter autant de fois que nécessaire, mais elle ne passait jamais par l'anglais pour faciliter les choses. Elle lui montra ensuite la chambre. La pièce se trouvait au

bord d'un couloir et occupait toute la dernière partie d'une des ailes de la vieille bâtisse. C'était très spartiate : un grand lit recouvert d'un édredon blanc, un chiffonnier au bois naturellement blanchi par le soleil et un vieux parquet, passé de la même façon. Mais ce qu'il y avait de mieux, c'était la baie vitrée qui s'ouvrait directement sur le jardin puis, passé un portillon, sur la plage. Il se trouvait à environ quinze mètres d'une étendue de flots d'un gris bleuté longeant une plage de sable gris déserte qui s'étirait de chaque côté, aussi loin qu'il voyait. Il se tourna vers elle. Elle l'observait avec un regard curieux. Il hocha la tête.

— Benjamin. Ben. Ben Rider. Je la prends. C'est d'accord chien ?

— Êtes-vous aussi d'accord pour le chien ?

Il fronça les sourcils. Elle répéta lentement et il comprit. Il le dit après elle en copiant son accent. Elle acquiesça alors.

— Oui. Le chien est le bienvenu.

Ben commença à rire.

— Vous m'aidez danois ?

— Je vais vous aider avec votre danois, oui, reprit-elle en riant aussi. J'ai un jardin très grand.

Elle le fixa, l'air expectatif. Elle répéta lentement, puis s'approcha et lui tapota le biceps avec une infinie délicatesse.

— J'ai un jardin très grand.

Il comprit et hocha la tête.

Chapitre Sept

Cette nuit-là, ses quelques vêtements rangés dans le vieux chiffonnier, les portes ouvertes sur la mer, Ben s'étendit seul dans l'immense lit. Radulf, banni de la couverture blanc immaculé, semblait assez heureux dans son panier, au sol. Ben sentit à nouveau cette énorme impression de dislocation et de vide qu'il avait commencé à éprouver chaque fois qu'il s'arrêtait de bouger, qu'il n'allait plus de l'avant. Il tourna la tête sur l'oreiller pour voir où aurait reposé la tête de Nikolas s'il avait été là. Il pouvait se le représenter dans les moindres détails, la ribambelle de marques de brûlure qu'il refusait d'expliquer, la zone pâle à l'intérieur de son bras qui semblait toujours fraîche, ses clavicules proéminentes, le creux de son cou, ses yeux… Parfois, ils paraissaient aussi foncés que le plus amer des chocolats, mais quand la lumière s'y reflétait de la bonne façon, ils étaient faits d'ambre, comme ceux d'un chat, vigilants, prédateurs, magnifiques. Il sortit une main et la posa sur le drap à l'endroit exact où Nikolas aurait été allongé. Il était frais, doux et vide. Il ferma les yeux sous le coup de l'émotion qui montait et qu'il refusait. C'est alors que son téléphone vibra. Il n'avait pas eu de nouvelles depuis qu'il était parti pour le Danemark. Il saisit l'appareil et lut : « *Désolé. Je voyageais. Cmt vas tu ?* »

Il hésita, puis répondit : « *Ca va.* »

« *Pas si bien alors* »

« *Pas si bien. Cmt vas tu ? Et ta jambe ?* »

« *Ma jambe ? Quelle jambe ? Nous sommes dans datcha sur mer Noire. Fait très chaud.* »

« *Comment il va ?* »

« *Je te dis si les choses changent.* »

« *Tu seras avc moi si les choses changent.* »

« *Oui* »

« *Je dois y aller.* »

C'était d'habitude la façon dont Nikolas concluait leurs conversations, pas lui, mais il ne pouvait pas en dire davantage. Il écarta le téléphone, sortit dans le jardin, ouvrit le portillon et marcha sur la plage. La mer était plutôt calme. Il alla jusqu'au bord de l'eau et s'arrêta dans les flots frais, les pieds disparaissant dans le sable mouillé. C'était l'eau dans laquelle Nikolas nageait chaque matin. La même eau qui entourait désormais ses pieds… Quand il fut calmé et qu'il eut repris le contrôle de lui-même, il essuya son visage et retourna dans la maison. Il entendait son téléphone sonner et décrocha pile à temps.

— *Ben ?*

Il s'assit au bord du lit, son équilibre tout juste retrouvé déjà envolé. Il était incapable de répondre, car il savait que sa voix se briserait. Désespéré, il déglutit et serra les mâchoires.

— Ouais.

— *Je… Je ne peux pas parler longtemps. Cela va à l'encontre de notre accord.*

— Je sais.

— *Mais tu vas bien ?*

— Bien sûr.

— *Je… Je voulais te dire bon anniversaire.*

Ben fronça les sourcils et regarda l'heure. Minuit venait de passer. Il avait trente ans. C'était trop. Son visage se chiffonna et il se mordit la lèvre en clignant des yeux.

— *Ben ?*

— Je suis là.

— *Uniquement par la voix…*

— Ouais. Uniquement…

Il l'entendit maugréer, puis le silence.

— *C'est plus dur que je ne le pensais.*

— Je suis plus dur que je ne le pensais, s'exclama-t-il avec un rire attristé.

Nikolas rit aussi et la tension entre eux s'estompa.

— *Il ne serait peut-être pas sage d'aborder ce sujet.*

— Non. Mais merci d'avoir appelé, soupira-t-il.

— *Il n'y a pas de quoi. Il faut que j'y aille.*

— OK.

— *Ben ?*

— Ouais, je suis encore là.

— *Je t'aime.*

Et la communication fut coupée juste après. Il fixa le téléphone, puis sourit. Le meilleur cadeau d'anniversaire de tous les temps. Il s'allongea sur le lit et se tourna encore une fois vers l'espace que Nikolas aurait dû occuper. *Je t'aime.* C'était seulement la deuxième fois en presque cinq ans que Nikolas lui disait. De toute évidence, il n'était pas le seul à souffrir de leur séparation.

***

Chaque jour, Ben œuvrait au jardin. La différence entre la quantité de travail qu'il pouvait accomplir et celle dont était capable Ingrid était incroyable. Il avait tondu la pelouse, désherbé tous les massifs et commencé à élaguer le plus grand des arbres avant la fin de la semaine. Chaque jour, elle restait dans le jardin avec lui, travaillait joyeusement à ses côtés, lui parlait et l'incitait à lui parler. Compte tenu de leur grande différence d'âge et d'expériences, ils ne tombaient

jamais à court de sujets de discussion. Ben voulait tout savoir sur Ærø et elle était ravie de lui parler de cette île ainsi que de ses habitants. Elle avait vécu à Londres des années auparavant, et il était donc ravi de lui en parler aussi. Elle essaya de discuter art, musique et littérature, mais comprit rapidement que les conversations ne seraient pas longues. Et puis, un jour, elle arriva avec leur café du matin, amenant un livre sur le plateau. Ben lançait la balle de Radulf par-dessus la barrière, vers la plage, l'obligeant à sauter l'obstacle pour aller la récupérer afin de le fatiguer un peu. Il s'assit sur les petites chaises et s'attabla quand elle l'appela. Le livre s'appelait *De Røde Sko* : les chaussons rouges. Ben le feuilleta. Elle sourit.

— Lis-le. Nous en discuterons demain.

Il accepta.

Les jours passèrent très vite. Chaque matin, il se réveillait à cinq heures et allait courir. Durant une demi-heure, il longeait la plage à travers les dunes puis suivait le chemin dans une forêt et revenait sur ses pas. Chaque jour, il se forçait à aller un peu plus loin durant cette heure-là et à la fin de son premier mois, il sentit qu'il était plus en forme qu'il ne l'avait été depuis qu'il avait quitté l'armée. Il passait le plus clair de la journée à travailler dans le jardin, torse nu, prenant une teinte marron foncé, puis allait nager dans la soirée. Il n'emmenait pas Radulf pour cette activité, alors le chien l'attendait, aboyant sur la plage pendant que son maître traversait un petit banc de sable d'environ huit cents mètres puis revenait.

Le soir, quand il s'écroulait dans le lit, il était épuisé et pouvait dormir quelques heures avant que son corps, jeune, en pleine forme et habitué à des rapports réguliers, le réveille à nouveau, vibrant de désir.

Après un mois, Ingrid lui suggéra de l'accompagner en ville. C'était la première fois qu'il quittait sa petite retraite depuis son arrivée. Il proposa de l'emmener dans sa Mercedes et elle accepta avec joie. Elle se jucha sur le siège avant comme un petit oiseau avide, lui indiquant inutilement la route à prendre vers Ærøskøbing. Elle ne semblait pas comprendre qu'il suivait le petit écran affichant une carte.

Quand ils atteignirent la ville, elle lui tendit une liste et l'informa qu'elle allait promener Radulf autour du port pendant qu'il allait faire toutes les courses dont ils avaient besoin au marché du coin et s'inscrire à la bibliothèque. Il consentit aux deux tâches et accepta de la retrouver pour déjeuner au restaurant où il avait mangé lors de son premier jour sur l'île. Il n'était pas aussi confiant quant à son niveau de langue qu'il l'avait prétendu devant Ingrid et hésita, la regardant s'éloigner d'un pas décidé avec Radulf.

Il songea à se rendre à la bibliothèque d'abord, afin de ne pas avoir à y porter tous ses sacs de courses.

Elle se situait étonnamment dans un bâtiment moderne lumineux et ouvert. Il réalisa alors qu'il ne s'était jamais rendu dans une bibliothèque auparavant et qu'il s'était attendu à des lieux bien plus sombres, regorgeant d'ouvrages aux reliures de cuir et à l'odeur de renfermé. Cette bibliothèque avait une grande section jeunesse, pleine de couleurs, de poufs et de minuscules chaises en plastique entourant de minuscules tables. La partie adulte était engageante avec des ordinateurs et des canapés de cuir.

Parvenu jusqu'ici, il se trouvait désormais un peu perdu. Il repéra derrière le comptoir une jeune femme qui ne semblait pas occupée et se dirigea alors vers elle. De son danois hésitant, il expliqua qu'il voulait s'inscrire.

Il remarquait toujours l'effet qu'il avait sur les gens… Il n'y accordait simplement aucune importance, pas plus qu'il ne se laissait influencer par cela quant à la façon de les traiter. Ce n'était qu'occasionnellement, quand la réaction était aussi flagrante, qu'il se surprenait à jouer de l'attirance qu'il exerçait sur eux. C'était extrêmement facile de flirter avec cette jeune femme. Elle avait… des atouts. Et le nom « Amy » épinglé sur l'un d'eux, de manière provocante. Ben n'était en rien immunisé contre les arguments de vente les plus évidents d'une femme. Il était néanmoins malheureux d'être forcé de regarder une peau douce, des cheveux brillants et… des atouts… *maintenant*. Maintenant qu'il était *abstinent*. Pour gérer de tels moments, il se retournait d'habitude vers Nikolas et le prenait comme un fou.

Il déglutit et força ses yeux à se baisser vers le formulaire qu'Amy lui tendait. Quand il sortit son permis de conduire britannique, elle parut déroutée et dit quelque chose qu'il ne comprit pas avant de s'éloigner dans le bureau.

Elle revint avec une femme plus âgée que Ben supposa être la doyenne de la bibliothèque. Celle-ci le toisa brièvement et envoya Amy remettre en rayon plusieurs piles de livres. Une fois qu'elle eut sorti ses lunettes de lecture, elle inspecta son permis. Il lui adressa alors un sourire victorieux. Cela ne le dérangeait pas avec les vieilles femmes. Les choses se calmaient tout doucement. Il ferait pénitence pour sa réaction envers Amy plus tard. En tout cas il ferait quelque chose. Il était abstinent… cela ne voulait pas dire qu'il ne pouvait pas prendre son sexe dans sa main et… Ou bien justement si ? Est-ce que les abstinents… Il avait raté ce que la vieille dame venait de dire et lui demanda de répéter. Ce qu'elle fit, et lui expliqua qu'il était très rare que quelqu'un apprenne le danois… surtout un Anglais. Il n'avait pas envie de mentionner Nikolas, étant donné que les choses venaient de se calmer, alors à la place, il lui donna le renseignement qu'elle avait demandé : où il séjournait, combien de temps, de quel genre de carte

il avait besoin.

Il finit par tenir sa première carte de bibliothèque en main, plutôt fier. La vieille femme voulait lui faire visiter, il accepta volontiers. Elle savait manifestement bien cerner les caractères et l'emmena directement à la section policiers. Il fut amusé quand elle lui tendit les ouvrages de deux romanciers scandinaves dont c'était la spécialité. Il les remit cependant en place et expliqua maladroitement qu'il venait tout juste de se débrouiller avec *Les chaussons rouges*.

Rayonnante, elle le ramena dans la partie jeunesse. Comme une grand-mère fière, elle lui tendit quelques albums. Il la remercia et elle lui donna pour consigne de toujours la demander s'il avait besoin d'aide à l'avenir. Elle s'appelait Gabby, précisa-t-elle, et Ben sentit que comme avec Ingrid, il venait de se faire une véritable amie sur Ærø.

Chargé de livres pour enfants, il prit ensuite la liste d'Ingrid et se promena au marché afin de prendre ce qu'elle avait demandé. Ce ne fut qu'une fois presque terminé, à l'étal du poissonnier, qu'il se rendit compte que personne n'avait essayé de lui parler anglais. Il avait dû se répéter quelques fois, et il ne comprenait pas toujours ce que disaient les gens, surtout s'ils tournaient la tête, mais globalement, il avait passé toute la matinée à parler danois sans trop y penser. Sur un coup de tête, il acheta des fleurs et se dirigea vers le port. Le visage d'Ingrid s'illumina en les voyant. Elle le sermonna de cette prodigalité, mais les sentit et murmura de bonheur penchée sur le bouquet pendant qu'ils gagnaient tranquillement le restaurant. Le gérant reconnut Ben et hocha poliment la tête.

— Table pour deux ? Dehors, si c'est possible.

L'homme haussa les sourcils.

— Bienvenue au Danois.

— Il est bon ? demanda Ben en riant.

— Je ne pourrais même plus deviner que vous venez d'Iran, maintenant.

— Ah, oui, désolé. J'avais besoin que vous arrêtiez tous de me parler en anglais.

— Arrêtiez.

— Merci. Oui. J'ai encore beaucoup à apprendre.

— Pas tant que ça. Vous vivez avec Ingrid ?

— Oui. Vous la connaissez ?

— On est à Ærø, tout le monde connaît tout le monde. Ingrid enseignait à l'école. Elle m'a enseigné pendant cinq ans.

— Elle m'a dit qu'elle avait été professeur. Elle me donne des devoirs, maintenant, ajouta-t-il avec un sourire ironique en montrant la pile de livres.

— Espérons qu'elle ne vous mette pas en retenue.

— Retenue ? Je ne connais pas ce mot.

— Et je ne le connais pas en anglais ou en farsi. Nous sommes bloqués, soupira l'homme, les sourcils froncés, avant de tendre une main. Alan Lund.

Ben la serra.

— Ben Rider.

***

Pendant qu'ils mangeaient et profitaient de l'intense chaleur du soleil, Ben jeta un coup d'œil à Ingrid et demanda avec hésitation :

— Tu as enseigné à des jeunes enfants, oui ?

Elle feuilletait joyeusement ses livres et hocha la tête.

— En primaire. Environ quarante ans.

— Est-ce que tu as… ? tenta-t-il avant de s'interrompre et s'occuper de donner plus de poisson à Radulf. Est-ce que tu as enseigné… ? Mince, je ne connais pas le mot.

Cela l'ennuyait, mais il conclut en anglais.

— Des jumeaux ?

— Pas d'anglais, le sermonna-t-elle en agitant une main devant lui. Mais oui, bien sûr, en quarante ans, on enseigne à de nombreux enfants.

— Des garçons. Nikolas et Aleksey Mikkelsen.

— Les petits-enfants de Godtfred ? s'étonna-t-elle, un sourcil levé.

— Oui.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle en souriant du souvenir qui devait refaire surface. Mais j'ai davantage fait la classe à Nikolas qu'au petit Aleksey.

— Davantage ?

— Aleksey n'aimait pas beaucoup l'école, s'esclaffa-t-elle. Il préférait être absent.

Ben eut l'impression d'arriver en haut d'un plateau baigné de lumière. Il était assis à côté de quelqu'un qui avait connu Nikolas – Aleksey – quand il était petit garçon.

— Tu connais Nikolas et Aleksey ? C'est merveilleux ! Je n'ai pas eu de nouvelles des garçons ou de leur famille depuis la mort de Nina. C'était si triste. Pauvres enfants.

— Je connais Aleksey. Nikolas est mort.

— Oh. Pauvre Aleksey. Il adorait son frère. Même s'il était un enfant très malicieux, ajouta-t-elle avec un rire contenu. Un jour, il a enterré – cela veut dire mettre dans la terre, comme dans le jardin – il a enterré Nikolas jusqu'au cou, dans le sable et lui a dit qu'il allait y avoir une marée très haute. Le pauvre bout de chou est resté là des heures avant qu'Aleksey revienne et le déterre. Un très vilain garçon.

Le sourire attendri sur son visage révéla tout à fait autre chose à Ben.

— Parle-moi de Nina.

Elle secoua la tête en se la remémorant.

— C'était la plus belle fille de l'île. Quand elle était enfant, elle venait chaque été depuis sa grande maison près de Copenhague. Elle jouait divinement du piano et aussi un peu de violoncelle. Elle est devenue assez célèbre… Pour le Danemark. Et puis un jour, nous avons entendu dire qu'elle était mariée. Un Russe. Je crois qu'elle l'a rencontré en tournée. Et puis, quelle surprise, elle vient ici avec ses deux bébés. Et elle est restée, même après la fin de l'été. Elle a dû se sentir bien seule et être très triste.

— C'était une surprise ? Quand elle est meurt ?

— Morte. Quand elle est morte. Oui, c'en était une. Une grande surprise. Les pauvres garçons. Surtout Aleksey.

— Pourquoi Aleksey ?

— Oh, il a essayé de la retrouver. Il la cherchait à la nage dans la mer. Pendant des heures, chaque jour. C'était un si bon nageur. Ils ne pouvaient pas l'arrêter. Et puis il a failli se noyer. Il était si petit. Huit ans ? Peut-être plus jeune, je ne me souviens plus.

— Dix ans. Il avait dix ans.

— Si vieux ? Il était très petit. Il est encore petit ?

— Non. Plus grand que moi. Un peu.

— Est-ce un homme bien ? demanda-t-elle alors en souriant.

Ben hésitait à lui demander de définir ce mot, mais il ne savait pas comment dire « définir ».

— Parfois, fit-il simplement en haussant les épaules. Parfois non.

— Alors, tu es là depuis un mois. Comment penses-tu que ton danois avance ?

Ben se rassit et ferma quelques secondes les yeux, tourné vers le soleil.

— Mon danois est presque parfait.

Elle gloussa comme une écolière et le tapota sur la cuisse avec légèreté.

— Pas encore. Tu es très arrogant, mais c'est compréhensible.

— Moi ? Pourquoi ?

— Ah, et si modeste aussi. Viens, mon beau et vilain garnement, mon jardin ne se bêchera pas tout seul. Tu as trouvé tout ce qu'il y avait sur la liste ?

— Oui, Mère…, grommela-t-il pour plaisanter, mais elle se figea tandis qu'elle ramassait son sac à main.

— Mère. Oui. J'aime bien. Dans ce cas, mon fils, remontons dans ton bolide tapageur et rentrons à la maison.

***

Plus tard ce même soir, pendant que Ben buvait un verre de vin

après sa baignade, Ingrid sortit de la maison avec un album. Elle le posa et annonça dans un grand geste :

— J'ai trouvé Nikolas et Aleksey, aimerais-tu voir ?

Ben se contenta de hocher la tête. Oui. Il en avait très envie.

Elle ouvrit l'album sur une photo que tous ceux qui sont allés à l'école primaire connaissent bien. De toute évidence, la photo annuelle des enfants était un fait international.

— Ils sont là, en première année, indiqua-t-elle en les pointant du doigt. Cinq ans. Regarde, c'est moi, devant. Je n'enseignais pas aux touts petits, à l'époque.

Il y avait une rangée d'enfants assis au premier plan, au sol, en tailleur. De chaque côté se trouvaient Nikolas et Aleksey, identiques. Leurs cheveux étaient extrêmement blonds et ils étaient très minces, même à l'époque, les genoux et les coudes osseux dépassant de leurs shorts et de leurs tee-shirts à manches courtes. Ben était incapable de les différencier. Elle tourna pour montrer la photo suivante où ils avaient six ans. Ils étaient désormais debout, mais à part cela, il n'y avait aucune différence. Il manquait celle de leurs sept ans, ainsi que celle de leurs huit ans, mais on les retrouvait âgés de neuf ans. Toujours plus petits que les autres garçons de leur rangée, mais l'air énergiques et agiles. Un des jumeaux souriait gentiment à l'objectif. L'autre regardait en l'air, comme s'il venait de voir dans le ciel une chose qui l'intéressait davantage que le fait de rester sagement sans bouger. Ben sourit. Il était désormais presque certain de savoir qui était qui. Ingrid passa ensuite à la photo suivante. Ils n'y étaient pas.

— Je crois que celle-ci a été prise l'été où ils sont partis. Ils ont eu beaucoup de chance que leur père vienne les chercher. C'est ce que nous avons tous pensé après ce qui était arrivé. Mais ils nous ont manqué. Enfin, Nikolas nous a manqué, ajouta-t-elle avec un petit rire.

De la chance. Ben laissa échapper un soupir et se détourna. Il ne pouvait en supporter davantage.

La nuit ne tombait pas avant vingt-trois heures maintenant qu'on était en plein été, et il profitait de chaque instant de la journée pour travailler son danois en lisant dans le jardin ou en regardant parfois la télévision avec Ingrid. Il réussissait assez facilement à comprendre les informations. Les émissions, elles, lui donnaient parfois du fil à retordre, mais progressivement, il parvenait à comprendre la majeure partie de ce qui s'y disait.

Les messages de Nikolas n'étaient plus que sporadiques. Ils voyageaient vers des endroits dépourvus de bonne connexion. Cela ne dérangeait pas beaucoup Ben. Quelque part, il avait l'impression de le perdre à nouveau à chaque fois que leurs courts échanges s'achevaient. À leur dernier échange, il avait demandé son habituel « *Comment il va* » avec espoir et Nick avait répondu « *très mal* ».

***

Le manque de Nikolas qu'il ressentait commença à ressembler à celui qu'il éprouvait pour sa mère, dans son esprit. Il y avait une même sensation de désolation et de solitude à ne pas avoir son compagnon dans les parages, comme durant les premiers mois où il avait été incapable d'accepter l'abandon de sa mère. Cependant, il refusait de céder face à ses émotions. Il n'avait pas huit ans. Et si ses tentatives effrénées de se maintenir occupé ressemblaient parfois à celles d'un petit garçon courant à travers les tourbières et vivant à la dure, en quête désespérée d'un amour inconditionnel, il ignora ces similitudes et se répéta que se maintenir occupé avait au moins le mérite d'améliorer ses compétences en langue. Après une première razzia littéraire, il avait décidé que c'était la méthode la plus facile pour éviter de penser à Nikolas tout en devenant réellement bon en danois. Il devint un visiteur presque quotidien de la bibliothèque. Gabby était digne de confiance et le prit sous son aile. Elle semblait sentir sa méfiance à l'égard des autres bibliothécaires plus jeunes (à défaut de la raison menant à de telles précautions), surtout envers Amy, et veillait sur lui en personne. Ben trouvait sa présence presque digne d'une mère reposante et rassurante. En réalité, cela l'amusait de s'imaginer l'apprendre à Nikolas quand celui-ci lui demanderait : oui, il s'était fait des amies sur Ærø… une veuve âgée et une vieille fille bibliothécaire.

***

Ben remarqua le changement dans la mer d'abord. Un soir, alors qu'il entrait dans l'eau, prêt à nager, il fut frappé par le froid. Il parcourut son habituelle distance, mais sortir fut désagréable, et il trottina dans la maison afin de rejoindre sa chambre, heureux de prendre une douche chaude.

Ingrid en parla avec mélancolie un peu plus tard alors qu'elle ramassait des feuilles dans la pelouse.

— Nous devons commencer à penser à rentrer du bois pour l'hiver. Il vient plus tôt chaque année.

Ben se redressa, fit le calcul dans sa tête, et se rendit compte qu'il était sur l'île depuis trois mois. On était en octobre. Il n'avait pas eu de nouvelles de Nikolas depuis fin septembre.

Les jours continuèrent à passer au gré de sa routine. S'il ne courait ou ne nageait pas, il travaillait son danois, toujours son danois, en lisant, en écrivant désormais, en écoutant la télévision ou en discutant avec Ingrid. *Les chaussons rouges* étaient oublié depuis longtemps. Désormais, grâce aux recommandations de Gabby, il avait une chambre pleine de livres. Il avait également loué quelques livres audio

et les écoutait en s'endormant… Tout était bon pour ne pas penser à Nikolas.

Un jour, Ingrid vint le trouver dans le jardin et l'observa un moment. Les jours à ne porter qu'un short étaient terminés. Il était chaudement vêtu et passait le râteau.

— Aimerais-tu visiter la résidence d'été des Mikkelsen ? J'ai contacté le gardien, Hans, et il propose de nous faire faire un tour cet après-midi. Bien sûr, j'ai été son institutrice. Un très vilain garnement, et il n'a pas épousé un bon parti. Une horrible Suédoise… Agna. Mais je suppose qu'il ne faut pas médire sur les étrangers.

Ben se releva et secoua la tête.

— J'ai entendu dire qu'elle était vide.

— Oh, oui. On peut le dire. Je pense que personne n'y a vécu depuis Nina et ses petits. Mais elle est très bien entretenue. Trop bien, disent certains. Dieu seul sait ce qu'Agna fera si un membre de la famille veut revenir y vivre. Elle semble considérer les lieux comme lui appartenant. Ce qui, j'imagine, serait un peu vrai après tout ce temps.

***

Ils s'y rendirent cet après-midi-là. La demeure était au sommet de l'île. Ils traversèrent des forêts, débouchèrent à nouveau sur la côte, puis la trouvèrent là, grande villa juchée sur un cap, avec de grands jardins à la française redescendant jusqu'à la mer. Le gardien qui les attendait se présenta, Hans, s'excusa de l'absence de son épouse qui rendait visite à sa famille en Suède, et commença à papoter avec Ingrid en les conduisant vers la porte à travers la cour.

L'intérieur ressemblait à un décor de vieux film. Tout était recouvert de grands draps de protection et avait un quelque chose d'intemporel, comme si les propriétaires venaient de sortir pour une course. Ben arrivait assez bien à comprendre le bavardage de Hans, mais il n'écoutait pas. Il se promena pour toucher ce que Nikolas avait touché, marcher où il avait marché. Il se demanda si, en se trouvant seul ici, il entendrait l'écho d'une voix aiguë de jeune garçon, enthousiaste, profitant de la vie avec énergie avant que la joie lui soit enlevée.

Dans une chambre devant une baie vitrée se trouvait un piano à queue. Il retira le drap, s'y assit et joua une note. Voilà tout ce qu'il pouvait faire, son enfance n'avait pas comporté de leçons de piano. Cela dit, elle n'avait pas non plus comporté de brutaux assauts sexuels. Il ferma les yeux. Chaque partie de lui se languissait désormais de Nikolas. Pas seulement au sens physique, cette douleur lancinante et constante malgré son train de vie extrême, mais absolument tout : son cœur, ses pensées, son âme. Les mâchoires serrées, il referma le couvercle du clavier et remit le drap. Genius loci *, l'esprit du lieu. Moi*

aussi je l'ai ressenti dans différents endroits.

Si jamais l'esprit du Nikolas qu'il aimait se trouvait quelque part, c'était bien là.

Chapitre Huit

Octobre passa paisiblement et se mua en novembre, comme toujours. Un jour, alors qu'il courait dans les bois, Ben sentit une odeur de fumée de bois. Il dut s'arrêter, les mains sur les genoux. Il avait presque la nausée, submergé par le souvenir d'un autre jogging, d'une autre odeur de fumée de bois… et puis d'un feu. Nate. Il n'avait pas pensé à lui depuis de nombreux mois, mais c'était arrivé un an auparavant, il était mort dans son petit cottage. Un an. Ben avait trente ans, pourtant en cet instant, il se sentait vaincu par l'âge.

Ils ne tardèrent pas à voir tomber le premier flocon de neige. Ben avait passé les dernières semaines à couper du bois, une tâche qu'il aimait, et à faire de belles piles sous les corniches de la maison. Il avait une cheminée dans sa chambre, et occupait maintenant ses soirées à lire du danois devant celle-ci avec Radulf et du vin. C'était plus sage ainsi. Un soir, il avait été assez fou pour accepter une invitation d'Amy à sa fête d'anniversaire. Cela ne s'était pas bien passé. Allons, pourquoi ne pouvait-il pas rester ? Il était seul, elle était seule. Elle s'offrait à lui. Il était… désespéré. Il s'était demandé, plus tard, quand il s'était platement excusé et était parti, s'il aurait été plus faible face à un *homme*. C'était tellement plus simple avec eux, ils pouvaient réciproquement comprendre les non-dits. Les femmes, d'après son expérience limitée, n'y parvenaient pas. S'il était resté et avait couché avec elle, elle en aurait attendu davantage.

Le lendemain, à la bibliothèque, il avait été très heureux d'être resté fort. Elle avait semblé également soulagée et, quand Gabby ne l'avait plus regardé, elle lui avait offert une part de gâteau d'anniversaire restante. Toutes ses nouvelles amies à la bibliothèque semblaient penser qu'il ne mangeait pas assez. Il avait grand besoin qu'on prenne soin de lui et autorisait donc ces inquiétudes. Il avait même laissé Gabby prendre ses mesures pour un pull-over qu'elle tricotait.

***

Vers la mi-novembre, pendant qu'il réparait les volets aux fenêtres de la maison, son téléphone vibra. Il le sortit immédiatement.

« *Bonjour Ben* »

Il avait trop froid aux doigts pour taper, alors sa réponse donna quelque chose comme : « *utain tes o ?* » Il dut réfléchir un instant pour se souvenir de l'anglais.

La réponse arriva très rapidement : « *pas avec toi et cest tout ce qui me preoccupe* »

Il grogna et s'assit sur la chaise recouverte de gelée.

« *Comment il va ?* » Question incontournable.

« *Il est mort* »

Il se cala au fond de la chaise, peinant à croire ce qu'il lisait. Il n'était pas certain de savoir quoi taper, mais se décida pour : « *Je suis désolé. Pour toi. Sincèrement.* »

« *Merci. Jai tenu parole. Cest tt ce qui compte non ?* »

« *Tiens en 1 autre maintenant & rentre a la maison* »

« *Bientot. Jai des choses a faire dabord. A la maison la 1 ere semaine 2 decembre ?* »

« *Decembre? Non. Tt 2 suite !* »

« *Je tai peut etre manque ?* »

« *Si tu veux savoir a quel point tu rentre a la maison.* »

« *Quel enfant agacant. On se voit bientot.* »

Ben pencha la tête en arrière et reçut une série de flocons sur la joue. Il était temps de rentrer à la maison. Il ne pouvait supporter de l'annoncer à Ingrid, alors il ne dit rien. Il continua à couper du bois au cours des jours qui suivirent, de sorte qu'elle en ait suffisamment pour tenir en cas de petite apocalypse.

Le troisième jour après le message de Nikolas, il retourna à la résidence d'été des Mikkelsen. Il appela pour voir Hans, mais celui-ci n'était pas là, alors il parla un moment de sirènes, puis de Radulf à sa fille. Au moment opportun, il lui demanda où étaient les clés de la maison. Il voulait dire au revoir… à quoi, il ne le savait pas trop. Mais en tant que personne croyant au destin, il croyait aussi aux présages. Quelque chose, dans la dernière communication avec Nikolas, lui avait dressé les poils de la nuque et l'avait empêché de dormir. Il n'arrivait pas à chasser ce sentiment qu'il ne reverrait plus jamais Nikolas, que le vaste et terrible pays qui avait un jour avalé le petit garçon avait fini par emporter l'homme.

La maison était légèrement différente de son souvenir de la précédente visite. Une partie de ce quelque chose d'intemporel avait disparu. Hans avait enlevé le drap du piano et avait allumé un feu pour éloigner l'humidité du froid. Ben voulait voir la chambre. Ici aussi, certains draps avaient été retirés des étagères. Il se promena et regarda des fossiles, des globes, des maquettes et des livres. Il pouvait désormais lire les titres. Au-dessus d'un lit, quelqu'un avait lancé des couteaux sur une cible dessinée à la main à même le mur. Ce n'était pas aussi précis que les lancers qu'il avait vus sur un autre tee-shirt, ailleurs, à une autre époque. Il déduisit que Nikolas s'entraînait depuis qu'il était un petit garçon nommé Aleksey.

Il replaça chaque drap avec beaucoup de soin et sortit en fermant la maison à clé derrière lui. Sur un coup de tête, il descendit dans les jardins, en direction de la mer. C'était le chemin qu'Aleksey avait dû prendre chaque matin pour aller nager. Désormais, la mer était franchement rebutante. Il n'avait pas nagé depuis des semaines. Il vit

des signes de glace en formation, en bordure de terre, à mesure qu'il longeait la villa, vers un petit hangar à bateaux.

Quelque chose attira son attention dans la mer. Il brava le vent et se tourna, les yeux plissés. Incroyable, il devinait la silhouette d'un homme qui nageait. Cela semblait impossible. Des flocons de neige tombaient sur le sable gris. Le manteau de Radulf était moucheté de points blancs. Il surveilla l'homme, inquiet pour lui. Celui-ci s'approchait du rivage. Enfin, il atteignit les eaux peu profondes et se leva, émergeant totalement nu des eaux. Ben plissa à nouveau les yeux. L'homme était grand, au bronzage foncé, et très musclé. Il avait des cheveux très courts, rasés à l'arrière et sur les côtés, mais laissés plus haut sur le dessus, et de longues mèches tombaient dans ses yeux. Il leva la main et les ramena en arrière avec impatience tandis qu'il sortait à grands pas de l'eau glacée.

— *Nikolas ?*

Il était impossible qu'il ne reconnaisse pas ce geste, bien que cet homme soit presque un étranger. Radulf parut d'accord. Il commença à aboyer et aller chercher des offrandes fort peu appréciables abandonnées par la marée haute en cadeau à cette apparition de sel et d'air glacial.

L'homme leva les yeux vers eux.

— *Ben ?*

— C'est quoi ce… ?

Il ne connaissait pas le mot « bordel » en danois, ayant vécu avec une institutrice retraitée.

— Comment tu peux être là ? Qu'est-ce que… ? Quand est-ce que… ? Enfin… Oh mon Dieu… *Nikolas ?*

Nikolas sortit complètement de l'eau et l'enlaça d'une étreinte gelée si puissante, si… différente. Puis fronça les sourcils en écartant Ben.

— Est-ce que tu parles danois ? demanda-t-il justement en danois, alors Ben répondit de la même façon.

— Ouais. Je parle danois. Pour toi. Ça devait être une surprise. Qu'est-ce que tu… ? Enfin… Bon sang. Regarde-toi ! Qu'est-ce que tu as fait ?

Nikolas éclata de rire et poursuivit dans la langue qu'ils partageaient désormais.

— J'ai commencé à manger. Pour toi. Ça devait être une surprise. Et puis j'ai commencé à nager et à courir, et maintenant je suis très gros ! s'exclama-t-il avec un large sourire, sachant pertinemment à quel point il était superbe.

Chaque muscle était magnifiquement dessiné. Il devait peser au moins dix kilos de plus que la dernière fois que Ben l'avait vu… dix kilos de muscle. Il n'était pas aussi musclé que Ben, mais la différence était ténue. Tout à coup, celui-ci réalisa que Nikolas avait commencé à

frissonner. Il arracha sa veste et l'enroula autour de lui.

— Oh bordel.

Parfois, l'anglais était une si bonne langue.

Nikolas passa lui aussi à l'anglais. Il attrapa le bras de Ben et le tira vers le hangar à bateaux. Quand ils l'atteignirent, il était complètement perdu entre ses langues et dut recevoir de l'aide pour enfiler les vêtements qu'il avait laissés en tas. Il rendit sa veste à Ben et lui enfila avant de remonter la glissière jusqu'en haut et relever son col. Puis il ne baissa pas la main et la posa sur la joue de Ben. Les sourcils froncés, il passa son pouce sur la barbe naissante, ses doigts dans les longs cheveux noirs, ramena son pouce sur ce visage, ces lèvres, qu'il fit s'entrouvrir, puis il passa un doigt sur ses yeux verts, les refermant l'un après l'autre, et peigna de nouveau sa tignasse.

Ben saisit cette main qui se promenait, la retint, vint très près et embrassa la joue de Nik, puis son front, et, plus bas, ses lèvres. Nikolas ouvrit la bouche pour accueillir ce baiser ; ils étaient de retour, reconnaissaient tout, tout était redevenu comme autrefois, sans secret ni distance entre eux.

La main de Ben se porta presque automatiquement sur le jean de Nikolas, mais celui-ci l'attrapa et la retint.

— *Min skat*, je m'allongerais volontiers pour que tu me prennes jusqu'à la fin des temps, mais… il fait froid, non ?

Ben l'enlaça alors à la place et acquiesça. C'était tout ce qu'il pouvait faire avec cohérence.

Ce ne fut qu'une fois revenus dans la maison et après avoir vu Nikolas raviver le feu que Ben eut le temps et la place de réellement comprendre qu'il était de retour. Oui, Nikolas allait bien… même mieux que bien. Il n'en revenait pas de le voir paraître si jeune, si en forme. Celui-ci sentait manifestement son regard intense pendant qu'il apportait quelques bières à côté du feu et s'asseyait en tailleur, face à lui, car il ne cessa de lui lancer de brefs regards amusés.

— Dis-moi ce que tu fais dans ma demeure, Benjamin Rider, fit-il en lui tendant une bouteille.

Ben but une gorgée.

— Le destin.

— Ah. Tu as beaucoup de chance concernant ton destin.

— Oui. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu mettre un peu d'ordre pour tout vendre. Nouveaux départs. Il était temps.

— Vendre ? Pourquoi ?

— C'est de l'histoire ancienne tout cela, désormais, estima Nikolas en haussant les épaules. J'ai une nouvelle vie.

Ben hocha la tête, un peu triste pour une raison inconnue, mais il sentit que ce n'était pas le moment ni l'endroit pour en débattre.

— Alors…, reprit Nikolas en passant au danois et à un débit rapide. Depuis combien de temps es-tu sur l'île, où séjournes-tu, et ton danois est-il réellement bon ?

Ben haussa un sourcil et répondit avec un débit tout aussi soutenu :

— Mon danois est absolument parfait, merci, je suis ici depuis que tu es parti, et je séjourne chez une ancienne institutrice que tu as eue, Ingrid Paterson.

Nikolas se mit à rire et déclara en anglais :

— Ton accent est parfaitement désastreux.

Ben s'exclama, outré, prêt à contre-attaquer, mais décida à la place de l'embrasser. Ils n'avaient plus froid. Nik s'éloigna juste le temps de fermer la porte à clé et, sur le chemin du retour, effeuilla ses vêtements en se dirigeant vers lui. Ben se leva, et quand ils se rencontrèrent, il n'existait pas assez de peau à sentir, pas assez de temps pour respirer entre deux baisers, pas assez de mots, dans n'importe quelle langue, pour dire à quel point il avait besoin de ce qu'ils faisaient. La première fois se termina bien trop vite. Il s'en trouva un peu gêné, mais rit quand il se rendit compte qu'un orgasme aussi précoce ne pouvait que répondre à certaines questions qu'il n'avait pas encore osé poser.

Nikolas se contenta de regarder son ventre avec mélancolie.

— Alors, tu vois, je ne me suis pas amusé. En étant si gros, personne ne voulait de moi.

Ben passa les mains sur les abdominaux bosselés et fermes de Nikolas et remonta sur ce torse large et fort. Il se souleva et s'allongea sur lui, la tête légèrement relevée sur un coude.

— C'était vraiment moche ?

— Oui, admit Nik en tournant la tête. Je souhaite ne jamais être malade à ce point, *jamais*.

— Tu as eu peur.

— Je n'ai peur de rien, corrigea-t-il en revenant à Ben, les sourcils froncés. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ben le toisa d'un œil critique.

— Tu as eu peur, ça t'a fait manger et prendre soin de toi, tu ne crois pas ?

— Je ne fumerai plus jamais, ça c'est certain, conclut Nikolas, les lèvres pincées.

Puis il repassa au danois. Ben ne fut même pas certain de s'en rendre compte.

— Et toi, pourquoi tes cheveux sont si longs, et pourquoi cette barbe naissante ? Embrasser quelqu'un qui n'est pas rasé est très…

Ben l'aida un moment à évaluer ce que cela faisait jusqu'à ce que Nikolas l'écarte.

— Revigorant, voilà le mot que je devais chercher.

Il les fit alors rouler, releva une cuisse de Ben et le pénétra pour la première fois depuis tant de mois. Ben se cambra de douleur et s'exclama. Nik posa délicatement une main sur sa bouche et continua jusqu'à ce que les exclamations deviennent des cris de plaisir et que Ben lèche sa paume et lui morde un doigt. Il dégagea sa main pour l'embrasser, adoucit ses coups de reins et passa les doigts sur la peau chaude de Ben.

— Voilà ce que je voulais savoir.

Ben acquiesça, d'accord. Et Nikolas rendit cela très agréable pour lui, le maintenant au bord de l'orgasme, stimulant du bout de son gland l'endroit à l'intérieur de Ben qui affolait son rythme cardiaque et mettait à l'unisson tout son corps, pointant progressivement et inexorablement vers une escalade de plaisir intense. Il jouit d'abord, son sexe libre de toute entrave sursautant sur son ventre pendant que des jets d'un fluide laiteux jaillissaient sur sa peau bronzée. Contemplant ces filaments, Nikolas jura dans un souffle et se crispa, cambré, tendu, avant d'éjaculer lui aussi, au plus profond de son corps. Puis il se laissa doucement retomber sur cet abdomen collant. Ils se trouvaient face à face, leurs cœurs battant encore la chamade, leurs respirations profondes. Nikolas ramena sa paume sur la barbe de Ben et la fit râper contre celle-ci avant de poser très lentement la tête sur sa poitrine. Ben entendit un rire tranquille et releva la tête blonde, l'air interrogateur.

— Je ne peux même plus te dire tout ce que je ressens pour toi, puisque tu comprends mon danois, soupira Nik en haussant les épaules.

— Tu veux dire que tu ne pourras plus m'insulter et m'enguirlander pendant des heures.

— Ah, c'est seulement ce que tu pensais que je disais. Je mélangeais les deux. Allez, viens, nous ne pouvons pas rester là. Je suis à Odense. Un hôtel.

Il se leva et tendit la main pour Ben qui la saisit et se laissa hisser debout.

— Il faut que je prévienne Ingrid que je ne serai pas là ce soir.

Nikolas fronça les sourcils.

— Pas seulement ce soir. On s'en va, maintenant.

Ben fit la moue, ramassa ses vêtements et commença à s'habiller. Il suivit Nikolas à l'extérieur de la maison, puis ouvrit la marche jusqu'à l'endroit où il avait garé la voiture. Nikolas s'arrêta dans son sillage, avant de se précipiter pour passer ses mains sur le noir d'obsidienne avec amour.

— Tu l'as achetée !

Ben avait oublié qu'il ne l'avait pas encore vue. Il sourit, le moral retrouvé. C'était dans des moments comme celui-ci qu'il ne

comprenait pas pourquoi tous les hommes ne couchaient pas avec d'autres hommes. Il était tellement pratique de tout avoir dans un seul lot : meilleur ami et amant. Nikolas voulait conduire et savait où il y aurait très probablement de la neige et du verglas, alors ils roulèrent à travers la forêt et testèrent les capacités tout-terrain du véhicule. Elles étaient très, très bonnes. Enfin, il coupa le contact.

— Il va bientôt faire noir. Nous devons prendre tes affaires et partir pour Odense.

Ben se mit à tripoter la couture de son jean, jeta un œil dans le rétroviseur en espérant y trouver un soutien moral de la part de Radulf et se lança :

— Je ne veux pas partir tout de suite, Nik. J'aime bien cet endroit.

— Comment cela ? essaya de comprendre celui-ci, les sourcils froncés.

— J'aime bien Ærø. Je me suis fait des amis, Alan et Ingrid, poursuivit-il en danois, songeant que cela pourrait plaider en sa faveur avant d'afficher un large sourire. Je me suis même trouvé une petite amie à la bibliothèque. Apparemment, on va se marier. J'aime bien Ingrid. Je ne veux pas partir comme ça, maintenant que l'hiver a commencé. Elle a prévu des trucs pour nous… Enfin, je veux dire, je ne peux pas juste y aller et la laisser, maintenant.

Nikolas se tourna sur son siège pour l'étudier. Ben grimaça.

— Ne prends pas cet air. Évidemment que si tu dis qu'on part, on part.

— Si je dis qu'on part ? répéta Nikolas en baissant les yeux.

— Rien n'a changé, Nik, expliqua Ben en haussant les épaules. Je suis toujours tout à toi.

Nikolas leva la main et passa le pouce sur la joue non rasée de son partenaire.

— Tout a changé, Ben. *Tout*, insista-t-il en glissant les doigts dans ses cheveux. Tu as appris à parler ma langue. Je n'arrive toujours pas à y croire. Tu me comprends maintenant, quand je dis ça ?

— Évidemment.

— C'est… incroyable, souffla encore Nikolas avant de le tirer vers lui pour l'embrasser. Peut-être que c'est toi qui décideras de ce que l'on fait, maintenant. Que je sois à toi quelque temps, d'accord ?

Ben s'écarta, l'observant d'un air méfiant. Cette expression fit rire Nikolas.

— Seulement quelques jours, pendant que je suis encore… submergé par à quel point tu m'as manqué.

Ils s'embrassèrent longtemps, garés dans la forêt, pendant que la neige tombait à gros flocons. Ils seraient volontiers allés plus loin, mais étaient implicitement d'accord sur le fait que le cuir était trop bien pour prendre des risques. Nikolas finit pas s'écarter avec une

grimace.

— J'ai faim.

— Je crois que c'est la toute première fois que je t'entends dire ça, souffla Ben, incrédule. Ingrid aura assez cuisiné pour une assiette de plus… si… enfin…

Nikolas lui lança simplement les clés et descendit pour échanger de places.

Il était inhabituellement silencieux durant le trajet pour aller chez Ingrid. Assis, il caressait la tête de Radulf calée entre les deux sièges, et regardait défiler le paysage de l'île. Ben devinait que cette histoire d'esprit du lieu le rattrapait, cette bande de terre renfermait de nombreux souvenirs. Quand ils arrivèrent, Ben s'excusa d'avoir été si long et présenta Nikolas, en l'appelant Aleksey pour éviter toute confusion. Elle toisa ce corps d'un mètre quatre-vingt-quinze un moment, puis hocha la tête.

— C'est bien, tu es enfin rentré à la maison.

Au cours du repas, Ben arriva à la conclusion que son danois n'était pas aussi bon qu'il l'avait pensé. Il comprit la plus grande partie de ce qui se disait, mais s'il arrivait à ses compagnons de l'oublier, leur débit accélérait tant qu'il ne pouvait plus suivre. Il se rendit compte de la lenteur et du soin qu'ils avaient tous deux dû employer pour lui parler. Une fois que Nikolas eût surpassé ses réticences naturelles à plonger trop profondément dans les tristes événements de son enfance, il sembla réaliser qu'Ingrid se souvenait presque uniquement des bons moments, ceux de l'époque précédant l'arrivée de Sergei et toutes les horreurs qui en avaient découlé. Très vite, ils passèrent à l'anglais afin de pouvoir inclure Ben et Ingrid se délecta de tenir Nikolas informé de tout ce qui s'était passé sur l'île depuis son départ.

Pour la première fois, Ben s'assit à table et le regarda manger presque comme une personne normale. C'était un sacré spectacle. Il ne mangeait pas autant que lui, mais davantage qu'Ingrid. À un moment, Nikolas leva les yeux et le découvrit qui le fixait, alors il fit exprès d'enfourner une grosse quantité de nourriture et mâcha d'un air provocateur.

Pour finir, Ingrid posa la question dont Ben avait envie, sans toutefois oser :

— Alors, quels sont tes projets maintenant, Aleksey ? Tu ne peux pas nous laisser comme ça, tu sais. Ærø veut que ses fils soient en sécurité chez eux.

Nikolas s'adossa à sa chaise et regarda Ben. En s'adressant à elle, mais sans le quitter des yeux, il répondit lentement et en danois :

— J'envisage de restaurer la résidence d'été de ma famille. Revenir vivre à Ærø semble être soudainement devenu plus tentant.

— Ah, pauvre Agna. Mais pour nous, c'est une excellente nouvelle.

Et Ben, que vas-tu faire, maintenant ?

Retournant son regard à Nikolas, celui-ci répondit :

— Je crois que mon danois a besoin d'être travaillé encore. Je pense que je peux peut-être rester, moi aussi. Peut-être que monsieur Mikkelsen m'invitera à séjourner chez lui. Je crois que j'aimerais qu'il approfondisse mon vocabulaire.

— Alors c'est décidé, se réjouit Ingrid en frappant des mains.

Eux se contentèrent de se sourire. Oui, apparemment, cela l'était.

Partie II

Chapitre Neuf

Ben ne regretta jamais leur décision soudaine de rester au Danemark, malgré ce qui allait arriver, malgré ce qui devint presque la fin de cet envoûtant commencement… ou peut-être le commencement de la fin. Il n'avait pas soupçonné à quel point il pouvait faire froid sur l'île d'Ærø. Et les premiers jours, il ne fut pas aidé par le fait de vivre dans la résidence d'été de Nikolas, une maison conçue pour les journées chaudes et qui n'avait pas été occupée depuis plus de trente ans. Hans, le gardien de Nikolas, parut bouleversé que l'endroit ne soit pas à la hauteur des standards de son employeur. Une chance, dit-il, que sa femme ne se trouvât pas là, ou elle aurait été furieuse contre lui. Ben estima plus probable qu'elle le soit du fait du retour de Nikolas dans « sa » maison, mais ne partagea cette pensée qu'avec Ingrid.

Nikolas fit de son mieux pour rassurer Hans en répétant qu'il s'était aussi bien occupé de la propriété qu'on aurait pu le souhaiter, mais admit devant Ben qu'ils ne pouvaient rester là. C'était impossible, et vers la fin de la première semaine, ils abandonnèrent l'idée et cherchèrent un logement plus approprié aux mois d'hiver. Ingrid avait clairement exprimé qu'Aleksey était le bienvenu et pouvait rester avec Ben, mais celui-ci ne voulait pas la mettre dans une position délicate, étant donné son passe-temps favori quand son amant était dans les parages.

Trouver une location en plein hiver s'avéra ridiculement facile sur l'île, tous les hébergements d'été étant vides durant ces quelques mois. Ils choisirent un chalet au bord d'un lac, dans une des forêts de l'île. Il avait été pensé comme une retraite romantique pour un riche docteur de Copenhague qui entretenait une ribambelle de maîtresses sur Ærø, jusqu'à ce qu'une mauvaise santé et l'âge lui fassent apprécier davantage son épouse. Cela leur convenait parfaitement et ils abandonnèrent toute prétention d'être de stoïques soldats, choisissant plutôt d'être ce qu'ils étaient : deux amants qui avaient été séparés durant des mois et qui avaient l'envie, et le besoin, d'être seuls. Le chalet comportait une grande chambre avec un lit immense, une pièce au rez-de-chaussée, un jacuzzi sur le ponton, et correspondait en tout point à un très haut standing. C'était parfaitement intimiste. Depuis le jacuzzi, ils pouvaient contempler le lac et les forêts. L'habitation était chauffée par un poêle à granulés très sophistiqué ainsi que le chauffage au sol, mais possédait également de véritables foyers dans la salle à manger et dans la chambre. Ben pouvait profiter de sa nouvelle passion : couper le bois et dresser ces piles parfaites dans un style scandinave sans véritablement devoir dépendre du résultat pour se

chauffer. Ils firent le plein de nourriture et d'alcool, et après quelques jours, Ben fut incapable de penser à une seule chose qu'il aurait aimé changer dans sa vie. C'était un sentiment tout à fait singulier, étant donné ce que la vie avait été pour tous les deux au fil des années.

Un après-midi, peut-être aussi inspiré par ce sentiment de commencement alors qu'ils se prélassaient dans le jacuzzi, éclaboussant le manteau de Radulf pour que des gouttelettes gelées glissent dessus, Nikolas annonça à mi-voix :

— Il y a quelque chose que je dois te dire.

Il prit ensuite une grande gorgée de vin et observa Ben du coin de l'œil avec une sorte de méfiance.

— Tu es enceinte, répondit celui-ci d'un air pincé.

Nikolas éclata de rire, mais se calma aussitôt.

— Ce serait peut-être plus facile à admettre.

Ben s'assit.

— T'es pas malade ?

— Ai-je l'air malade ? rétorqua Nikolas en balayant cette hypothèse d'un geste de la main.

Non, mais il fallut un moment pour que le cœur de Ben retrouve son rythme normal. Tout à coup, il sortit du jacuzzi, attrapa la serviette et rentra dans le chalet, laissant Nikolas et ses annonces dehors. Il ne voulait pas l'entendre. Il avait le pressentiment de savoir ce qu'il allait avouer.

Nikolas le rattrapa. Il avait remis son jean, son tee-shirt et s'accroupit près du feu pour l'attiser. De temps en temps, il regardait Ben du coin de l'œil. Puis il commença à parler. Ben secoua la tête.

— Non, je ne veux pas l'entendre. Ne le dis pas.

Nikolas fronça les sourcils.

— Tu ne sais pas ce que je vais dire.

— Si. Je sais, je crois. Mais je n'avais pas envie de savoir, tu vois le truc ? soupira-t-il. On ne dirait pas, non. Et puis quatre mois sans rapports, quoi ! Alors, dis-le-moi, OK ? Combien et qui c'était ?

Nikolas passa à l'anglais parce qu'il était plus doué pour cette langue que Ben pour le danois.

— Qu'est-ce que tu racontes, grand nigaud ? s'exclama-t-il en s'élançant sur le canapé à côté de Ben avant de l'empêcher de se lever. Je veux te parler de Nikolas… de la façon dont il est mort. C'est la dernière chose que je te cache encore, et je veux qu'il n'y ait plus rien entre nous. Aucun secret. Apporte-moi du vin, tu veux ? Je pense que je vais en avoir besoin.

Quand Ben lui eut passé un grand verre de vin rouge, il but une longue gorgée.

— J'étais là… quand il est mort. Ce n'était pas un accident, cette chute. Je l'ai poussé. Je l'ai tué. Voilà. Je te l'ai dit. Ce n'était pas si

difficile.

Subitement, la main qui tenait le verre se mit à trembler et il jura. Puis il fit la moue, son visage se plissa et il jura de nouveau, fixant le plafond pour essayer de reprendre le contrôle.

— Toutes ces années après, je n'arrive toujours pas à en parler.

Ben lui prit le verre et le posa. Il enfouit les doigts dans ses cheveux et tira la tête blonde sur son épaule, le laissant se remettre sans qu'il y ait de mots, jusqu'à sentir son partenaire prêt à parler.

— Raconte-moi, d'accord ? Depuis le début ?

— Le début ? Ce ne serait pas une très bonne idée.

Il se tut un moment puis s'assit et reprit son verre.

— D'accord. Peut-être qu'il le faut, pour pouvoir comprendre la fin. Pour moi, le début fut Sergei. Quand il nous a emmenés dans sa maison à Moscou, il nous a dit que nous ne pouvions plus dormir ensemble, que nous étions maintenant trop grands pour ça. Il nous a donné des chambres séparées. Cette nuit-là, naturellement, j'ai bravé cette règle et suis allé trouver Nika ; nous avions dormi dans le même lit depuis que nous étions nés, et hors de question que cet étranger qui ne parlait pas notre langue me dise quoi faire et ne pas faire. Je l'ai trouvé au lit avec Sergei.

Ben poussa une petite exclamation choquée et le regard de Nikolas se posa aussitôt sur lui.

— Je n'ai jamais dit ça à personne. Le pyjama de Nikolas était au sol, reprit-il en haussant les épaules. Il pleurait. Sergei a commencé à me crier dessus. Oh, j'ai oublié de préciser que j'étais en train de le mordre. J'avais sa main entre mes dents, là, et je refusais de le lâcher.

Il s'arrêta une minute, contemplant le triangle de chair entre son pouce et son index.

— Il a fini par me mettre une raclée et est parti, peut-être parce qu'il saignait gravement. Il n'était pas allé très loin avec Nika. Il l'avait déshabillé et lui avait dit des choses, mais comme son danois était très mauvais, Nika n'avait pas compris. Il allait le toucher, mais j'étais arrivé, alors il n'y avait pas vraiment de mal. La nuit suivante, nous avons simplement échangé de lits. C'était très facile.

— Vous avez échangé… ?

— J'ai été Nikolas de nombreuses nuits jusqu'à ce qu'il s'en rende compte et, alors, je crois qu'il m'aimait bien.

— Il ne savait pas ? Il pensait que tu étais Nikolas ?

— Deux enfants de dix ans en pleurs se ressemblaient beaucoup, je suppose.

— Oh, mon Dieu, Nik…

— Non. Je ne t'ai pas raconté ça pour te rendre triste, mais pour te faire comprendre. Nikolas est entré au pensionnat. Quand je suis sorti de l'hôpital, j'ai rejoint…

— L'hôpital ?

— J'avais dix ans, Ben, rappela-t-il en le regardant très simplement. Et très petit pour mon âge. Enfin bref, comme je disais, à l'école, tout allait bien, mais nous avons dû décider de ce que nous faisions quand les vacances sont arrivées. J'ai dit à Nika que nous allions nous enfuir tous les deux. Que je volerais une voiture – j'étais doué pour voler les voitures – et que nous roulerions jusqu'au Danemark. Nikolas a dit que Sergei viendrait simplement nous ramener, et il avait probablement raison.

Il marqua une pause de quelques secondes en repensant à cela.

— Enfin bref, nous avons convenu que lui irait et que je resterais.

— *Nous* avons convenu ? Il voulait que tu restes… ? Même en sachant… ?

— Il avait peur, répliqua-t-il en soutenant son regard. Il n'avait que dix ans, Benjamin, tu ne dois pas l'oublier. L'un de nous devait rester.

Ben n'énonça pas ce qui était évident.

— Et quand il avait dix-sept ans ? Il avait peur, à ce moment-là, quand il a tué Sergei ?

Il y eut une pause, Nikolas perdu dans ses sombres souvenirs.

— Oui. Nous en avons encore convenu.

— Qu'il partirait, comme ça, et te laisserait assumer ?

— Nous ne nous étions pas rendu compte que j'irais en prison. C'est pour ça que j'ai autorisé les avocats de mon grand-père à dire ce qu'ils ont dit, des choses que j'aurais préféré garder secrètes. Si nous avions su qu'ils m'enverraient quand même…

— Nous ! Tu n'arrêtes pas de dire *nous*. C'est *il*, ce que tu veux dire. Il a tout décidé, Nik. Putain, il t'a trahi à chaque fois.

— Voilà, nous y sommes. Le début nous amène à la fin, et à ce que je voulais te raconter. Il est venu à Moscou. Pour un poste mineur à l'ambassade. Mais Moscou était *ma* ville, Benjamin. Je ne voulais pas de lui ici. Il a insisté, répétant qu'il avait besoin de me voir. Notre grand-père était mort, il y avait de grosses sommes dont il fallait décider, et des choix concernant les propriétés et les investissements à faire pour lesquels il fallait mon accord. Il voulait que tout l'argent reste au Danemark. Avec lui, je suppose. Nous le faisions suivre, bien sûr, alors un soir, j'ai découvert où il allait et m'y suis rendu. Ce n'était pas mon genre d'être sommé de venir selon le bon vouloir de quelqu'un. Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir attendu d'être invité. Il était avec un garçon.

Il s'arrêta quand Ben glapit, se reprit, et poursuivit :

— Le garçon était blond et très petit pour son âge. Ses vêtements étaient au sol. Pas un pyjama, tu comprends, mais cela me l'a rappelé. J'étais… en colère. Je n'avais pas de diplôme comme Nikolas, mais je comprenais très bien l'ironie d'une situation. Il a dit que c'était un

accident, la mort, ce qui ne semblait pas exactement être le problème, étant donné que le garçon n'était pas là où il aurait dû se trouver et sans les vêtements qu'il aurait dû porter. Je suis allé sur le balcon pour me calmer et réfléchir. Il m'a suivi. Il était nu. Il n'avait même pas pensé à se couvrir. Enfin bref…

Il s'arrêta encore et vida son verre de vin avant de le tendre pour qu'il soit à nouveau rempli.

— Il a avancé que je devrais dire que c'était moi qui avais amené l'enfant, que je l'avais violé et tué. Que ça ruinerait sa carrière, mais pas la mienne… étant donné ce que j'étais déjà.

— Mon Dieu.

— Oui, c'est ce que j'ai pensé aussi. Pour la première fois je me suis dit *non*. Pourquoi ferais-je cela ? Je lui ai dit. En fait, en russe je lui ai dit d'aller se faire foutre, ça m'a fait du bien, et puis il a commencé à me rappeler… Bon, je ne vais pas te répéter toutes ces choses qu'il a dites sur moi, parce que maintenant je ne les crois pas vraies. Mais je les croyais davantage à l'époque… Avant que je te rencontre et que tu m'offres cette foi apparemment inébranlable quant au fait d'être digne d'amour. Mais je voulais qu'il la ferme, alors je l'ai poussé. Je ne me suis pas rendu compte à quel point il était lent et inexpérimenté pour ce genre de choses. Il est tombé en arrière, tout simplement. Ses jambes se sont heurtées au… merde, quel est le mot pour le truc qui fait le tour d'un balcon ? Enfin bref, il l'a heurté et voilà, je n'étais plus un jumeau. Il n'y avait plus que moi. Je suis retourné dans la chambre, malade comme un chien. Je suis longtemps resté assis avec le corps du petit garçon, jusqu'à ce que le soleil se lève, et je ne savais pas quoi faire. J'ai pensé à toutes ces choses qu'il m'avait dites. Toute ma vie gâchée pour lui. Et puis j'ai vu ses vêtements et son passeport, et tout à coup, c'était facile. J'ai pensé qu'on me le devait bien.

— C'était vrai.

— Peut-être, peut-être pas. Nous forgeons notre propre destinée, comme je te l'ai dit, mais j'ai volé la sienne. Peu importe ce qu'il était ou n'était pas, ce n'était pas bien.

Il ferma les yeux et reposa sa tête sur le dossier du canapé.

— Voilà, je t'ai tout dit. Tu sais tout ce qu'il y a à savoir. Peut-être que tu aurais préféré une liste de tous les hommes avec qui j'ai couché pendant que je n'étais pas là, conclut-il avant de rouvrir les yeux et s'empresser d'ajouter : Mais il n'y en a eu aucun, tu comprends ?

Ben se contenta de sourire tristement et se mit en tailleur sur le canapé, une main courant dans les petits cheveux sur la nuque de Nikolas.

— Comment as-tu fait ? Pour devenir lui ? Ça n'a pas pu être si facile.

Nikolas éclata d'une sorte de rire amer.

— En fait, si. J'ai juste pensé : que ferait Nikolas ? lança-t-il avant de regarder Ben.

— Fuir. Laisser quelqu'un d'autre se charger de tout ça ?

— Exactement. J'ai appelé son ambassade, comme il l'aurait fait. J'ai invoqué l'immunité diplomatique, comme il l'aurait fait. J'ai rejeté toute la faute sur mon frère, Aleksey, comme il l'aurait fait. J'ai laissé tout le monde se charger de ce bazar. Oui, comme il l'aurait fait. En fait, j'ai bu un verre de champagne à la santé d'Aleksey dans l'avion pour rentrer au Danemark.

— Comme il l'aurait fait.

— Voilà donc l'histoire de Nikolas. Ce qui m'amène maintenant à la deuxième chose que je voulais te dire. Te demander.

— C'est pas vrai, c'est pas fini ?

— Je pense, peut-être, que je suis de nouveau Aleksey, maintenant. Qu'est-ce que tu en penses ? Je n'ai pas besoin de vivre la vie de Nikolas. Je ne veux pas sa vie, et je ne veux pas son nom.

— OK… Il va falloir s'y habituer. Je ne suis pas sûr. Je pense à toi en tant que Nikolas.

— Je le sais, c'est pour cette raison que je te le demande d'abord. Réfléchis-y, peut-être ?

Et Ben y réfléchit. Il y réfléchit beaucoup au cours des heures suivantes. Il sortit couper du bois, un remède à presque toutes les angoisses. Cela impliquait un effort physique régulier et lui permettait de s'adonner au plaisir de la précision, chaque bûche parfaitement coupée, puis parfaitement empilée. Pendant qu'il travaillait, il pensait à Nikolas… ou Aleksey. Pouvait-il faire ce changement comme ça ? Pour lui, Nikolas était tout, et Aleksey était l'ombre qui le hantait. Après une heure à travailler si dur qu'il s'était mis torse nu, en jean et bottes malgré la neige qui tombait, il leva les yeux et découvrit Nikolas qui le regardait. Il planta la hache dans le billot et vint à lui en s'essuyant le visage sur son tee-shirt.

— Ça va ?

— J'ai bu de la vodka en regrettant de ne plus fumer, alors peut-être pas tant que ça, répondit Nikolas avec un haussement d'épaules.

Ben passa au danois, ce qui amusait toujours Nikolas à cause de son accent. C'était toujours ça.

— Tu veux aller courir ?

— Dans la neige ? s'exclama celui-ci en frissonnant. Non. Pas particulièrement.

Il ôta alors sa veste et la mit sur les épaules de Ben avant de la fermer.

— Je me demandais…

— La réponse est toujours oui, comme tu le sais, fit Ben, un sourcil relevé.

— Eh bien, pour une fois, ce n'est pas ce que j'allais te demander. Je voulais savoir si tu avais envie de… sortir. Dîner, ce soir.

— OK… ce n'est pas si dur que ça à demander, si ? estima Ben, les sourcils froncés.

Nikolas parut s'agacer.

— J'essaie de t'inviter à sortir. Un *rendez-vous*. Notre premier, si je me souviens bien.

Ben releva la tête, frappé de surprise.

— Prends-moi, là, tout de suite.

Nikolas secoua la tête d'un air désespéré.

— Tu n'es vraiment pas facile, parfois, Benjamin.

Chapitre Dix

Ben supposa qu'il n'aurait pas dû être anxieux pour un rendez-vous avec une personne qu'il connaissait littéralement en profondeur. Mais quelque part, connaître aussi bien Nikolas ne faisait que rendre le fait de volontairement sortir avec lui encore plus étrange que toutes les sorties qu'ils avaient faites sans trop y penser. Cela lui donnait mal à la tête. Et puis il y eut la question fatidique : que porter ? C'était tellement un problème de nana qu'il prétendit ne pas y penser, mais avec Radulf qui le regardait sortir des affaires des sacs et les jeter sur le lit, il était difficile de maintenir des allures de macho. C'était bizarre étant donné que le chien était d'habitude là les fois où il endossait un rôle féminin dans sa vie, sans se soucier de la façon dont cette activité-là affectait sa qualité de mâle. Mais Radulf avait toujours fait preuve de discrétion dans ses observations concernant la vie sexuelle de Ben, alors il lui faisait confiance : il ne rapporterait à personne ses questionnements d'ordre vestimentaire non plus.

Un costume était bien trop formel, un jean trop détendu. Qu'y avait-il entre les deux ? Il se souvint de quelques-uns des vêtements que Nikolas lui avait achetés à Londres, juste avant leur fameuse rencontre avec Gregory, et il fouilla dans ses sacs pour les trouver. Tout était encore emballé. Il sortit quelques affaires et trouva un pantalon de laine noir et une chemise grise qui ne semblaient pas trop froissés. Il les essaya. Il avait perdu du poids depuis Londres, suivant un régime essentiellement composé de poisson, tout lui allait donc avec une délicieuse amplitude qui laissait de la place pour quantité de nourriture. Il regarda ses vestes et se décida pour sa nouvelle en cuir. Il la tint à bout de bras afin que Radulf la voie, simplement pour lui rappeler pourquoi il avait dû en racheter une.

Après toutes ces décisions, il devait désormais penser à ses cheveux et au fait de se raser… ou non. Nikolas, il le savait, était devenu légèrement obsédé par ces cheveux longs. Il déclarait les détester, mais dans le lit, et à d'autres moments, il passait souvent ses doigts dedans et jouait avec eux en les entortillant d'un air absent. La barbe naissante avait également été faussement critiquée, mais ne semblait pas le repousser quand ils s'embrassaient… Alors Nikolas ne s'en lassait manifestement pas. Ben eut un sourire en coin en voyant son reflet. Il était prêt à partir.

Nikolas sembla penser la même chose. Ben le soupçonnait de ne pas avoir eu besoin de plusieurs heures pour décider ce qu'il porterait. Il avait choisi de s'habiller tout en noir : costume noir, chemise noire sans cravate, et son long pardessus. Il évoluait dans des cercles très différents de ceux de Ben et semblait toujours élégant sans le moindre

effort. Ce soir, cependant, avec ses cheveux encore éclaircis par le soleil et le bronzage foncé, il apparut très différent du Sir Nikolas Mikkelsen que Ben avait d'abord rencontré. Il l'inspecta brièvement du regard, eut un sourire en coin, mais ne fit aucun commentaire. Ben vérifia que le chien de garde était en face du feu, remplit sa gamelle d'eau et alluma la télévision pour lui. Nikolas attendait avec impatience, balançant les clés d'une main à l'autre, avec un coup d'œil à sa montre.

— Ne t'attache pas trop à ce chien, Ben. Il repartira bientôt d'où il vient.

Ben et Radulf lui adressèrent tous les deux le même regard et il en riait encore en s'asseyant sur le siège conducteur. Ben le suivit à l'extérieur et fronça les sourcils.

— Hé, c'est moi qui conduis.

— Il neige, *je* conduis.

— Oui, justement, il neige. Je veux conduire.

— Monte, Benjamin, et arrête de discuter.

— C'est *ma* voiture !

— Payée avec *mon* argent.

— Aha ! Non ! Je l'ai payée avec *mon* argent. Je conduis.

Nikolas descendit, laissa tomber les clés dans la main de Ben et passa sur le siège passager. Celui-ci se glissa alors derrière le volant.

— Est-ce que je viens vraiment de remporter une dispute contre toi ?

Nikolas se tourna vers lui et fronça les sourcils.

— Tu as une vision très déformée de notre relation. Pendant cinq ans, j'ai été harcelé, maltraité et manipulé pour faire ce que tu voulais, quand tu voulais. Quand est-ce que j'ai remporté la moindre dispute contre toi ?

— Tu dis juste ça…

— Vas-y. Cites-en une seule. On va s'amuser. Prends les virages par l'*intérieur* !

— Ne me dis pas comment conduire sur la glace !

— J'ai appris à conduire en Russie. Il n'y a que de la glace ! Tu viens d'un endroit où les trains s'arrêtent pour du crachin. Ralentis, nous arrivons sur la route. Allez, j'attends.

— Ben, aucune ne me vient à l'esprit, là, comme ça.

Nikolas eut alors un petit rire.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas d'une relation avec toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— Bon, d'accord, c'est vrai, admit Ben en grimaçant. Je t'ai un peu forcé à…

— Je t'ai dit de me laisser quand Gregory m'a retrouvé, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis resté, mais c'est…

— Dois-je continuer ?

— Sérieusement ? Tu comptes y passer la soirée ? Est-ce qu'il faut que je m'arrête et que je te laisse conduire ?

— Oui.

Il le fit donc et ils échangèrent à nouveau. Ben n'arrivait pas à y croire. Il sentait Nikolas lui jeter des regards en coin, mais refusait de le reconnaître. Il se tourna, le regard rivé au paysage par la fenêtre, de marbre. Il entendit Nikolas ricaner.

— Donc, en gros, tout ce que j'ai maintenant, tout ce que j'ai, je te le dois. À toi et ta foi tout à fait hors de propos en moi. Et donc c'est pour cela que je t'emmène ce soir, pour te remercier de m'avoir harcelé, maltraité et manipulé si superbement toutes ces années. Voilà pourquoi je voulais conduire. *Je* t'emmène dîner. Maintenant, vas-tu bouder toute la soirée ou me parler encore un peu en danois et me faire rire ?

— *Sut min pik*. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Oh, ça ferait très bien l'affaire. Mais je conduis, alors peut-être plus tard ?

Ben ne put continuer à bouder, surtout quand Nikolas ajouta, l'air songeur :

— Mais tu es passager. Tu pourrais très bien *sut min pik*.

— Tu te fiches de moi.

— Avant, oui. Mais maintenant, peut-être plus tout à fait…, répondit-il en retirant une main du volant pour la presser sur son entrejambe.

***

Ben jeta un d'œil rapide à l'obscurité autour d'eux, aux terres recouvertes de neige, avec la sensation que tous les regards se portaient tout à coup sur eux.

— On va avoir un accident…

— Je t'assure que non. Serais-tu soudainement devenu timide, Benjamin ?

— Bah, j'y crois pas, c'est quand même un peu… vulgaire, non ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais fait cela avant. Et toi ?

— Certainement pas. Mais…

Il écarta la main de Nikolas et gémit faiblement en voyant l'érection sous le costume sur mesure. Avec beaucoup de soin, comme s'il jetait simplement un œil sans pour autant s'engager dans quoi que ce soit d'indécent, il ouvrit la fermeture à glissière.

Nikolas expira et s'enfonça un peu sur le siège. Ben le libéra. Puis, incapable de résister, incapable d'autre chose même s'ils avaient un accident, il le prit dans sa bouche. Il entendit des mots inarticulés au-

dessus de lui et leva les yeux… Nikolas avait les siens fermés.

— Putain ! Nik !

Celui-ci secoua la tête.

— Non, c'est bon, ça va.

Puis il appuya sur la tête de Ben, se servant de ses cheveux longs pour le maintenir là. Ben y alla plus doucement. L'emprise dans ses cheveux devint une caresse. Il fit remonter ses lèvres au bout du gland ferme et enroula sa langue autour, titillant le petit trou qui s'y trouvait, puis prit tout à nouveau, les lèvres serrées à la base. Il savait que cela ne prendrait plus longtemps, Nikolas était si excité que c'était comme sucer un manche de hache, quelque chose devait forcément céder. Et ce fut le cas. Il resta en place, autour de la base, au fond, et avala. Quand il fut certain que Nikolas avait terminé, il retira ses lèvres et referma le pantalon. Ce ne fut que lorsqu'il s'assit qu'il se rendit compte qu'ils s'étaient arrêtés à un feu de circulation. Des gens traversaient devant eux, se hâtant sous la neige. Nikolas tourna lentement la tête vers lui, les pupilles si dilatées que ses yeux étaient presque noirs. Puis il toussota et hocha la tête.

— Un bon rendez-vous, jusque-là.

***

Ben faisait toujours tourner les têtes, partout où il allait. Nikolas ne savait jamais trop s'il le remarquait ou non. Mais lui, oui, toujours. Désormais, pourtant, en plus de sa beauté et de son corps incroyable, il avait de longs cheveux, une barbe naissante taillée et des lèvres légèrement boudeuses et enflées qui disaient soit « Prends-moi tout de suite », soit « Je viens de me faire prendre »… Il ne savait pas trop lequel des deux. Il aimait le fait que Ben évolue dans la vie en étant adoré et admiré, mais en même temps, non. Et c'était très frustrant. De nombreuses fois, il avait pensé faire marquer Ben d'un tatouage le signalant clairement comme sa possession, mais il doutait que celui-ci soit d'accord. Comme d'habitude donc, il dut souffrir en silence pendant que presque toutes les personnes présentes dans le restaurant les regardaient traverser pour gagner leur table, certaines bien plus ouvertement que d'autres. Bien sûr, il y avait toujours l'option consistant à montrer publiquement que Ben était à lui en le touchant l'air de rien, cependant les marques d'affection ouvertes ne lui ressemblaient pas vraiment.

Le restaurant était manifestement très populaire, mais ils trouvèrent une table dans un coin calme où il put se placer dos au mur, comme il le préférait. Pendant qu'ils buvaient un peu de vin, Ben demanda :

— Pourquoi il y a tant de monde ?

Nikolas leva les yeux de son menu.

— Probablement parce qu'on est en décembre. Il n'y a pas grand-

chose à faire ici, étant donné qu'il fait nuit très tôt.

— Ce sera bientôt Noël.

— Malheureusement.

— Ah, dit l'homme qui m'a forcé à passer le dernier Noël dans un hôtel tout seul avec un nez cassé et la moitié d'un doigt en moins, lança Ben.

— Un doigt légèrement pincé. N'exagère pas.

— Tout Noël… tout seul… même pas un coup de fil. Tu étais où ? Mmh, laisse-moi réfléchir. Oh, je me souviens, dans ta superbe grande maison, à vivre une version plus vraie que nature du *Conte de Noël*. Réellement, est-ce que tu as ne serait-ce que pensé à moi ?

— Une ou deux fois, répondit-il avec un sourire en coin. Particulièrement quand je jouais au billard. Et si tu t'en souviens, j'ai bel et bien appelé.

— Ah, oui, et ça m'a valu de me faire tirer dessus.

— Mince alors, tu fais tant d'histoires pour des choses finalement si triviales. J'ai pensé que nous pourrions peut-être retourner à Londres pour Noël.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? La maison est terminée. Il y a certaines choses qu'il faut que je fasse.

— Tu veux dire partir d'ici pour de bon ?

— Pas nécessairement. Nous pourrions seulement y aller pour une semaine. Il y a de quoi s'occuper à Londres à Noël, non ?

— Tu t'ennuies, n'est-ce pas ?

— Faut-il donc que nous parlions du temps qu'il fait ? soupira Nikolas. Tous les autres sujets que j'aborde semblent finir en dispute. Et je ne m'ennuie pas.

Après une minute de silence, pourtant, il ajouta :

— Mais on ne peut pas éternellement rester dans un jacuzzi. Je n'ai pas l'habitude… de cette vie sans but que je mène.

— Sans but ?

Nikolas leva les yeux. Très lentement, il fit glisser une main du côté de Ben, sur la table, caressant simplement les articulations de ses doigts et en laissant les siens là. C'était une sacrée concession.

— Nous sommes différents, Ben. Tu dois me laisser dire ce que je pense ou ressens sans craindre que cela te concerne. Ça n'est pas le cas. C'est séparé de ce que je pense ou ressens à ton sujet. J'ai besoin d'être sollicité, qu'on me force à m'occuper. Si je reste calme trop longtemps, des choses, des pensées, me rattrapent.

Ben regardait leurs mains.

— Peut-être que tu devrais les laisser faire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est comme un scalpel oublié dans une blessure. Tu ne peux pas

simplement recoudre la plaie et espérer que ça s'améliore, on est d'accord ? Il faut d'abord que tu creuses jusqu'à la source du problème.

— C'est une analogie intéressante, jugea Nikolas, les lèvres pincées. Je parlais seulement d'aller à Londres une semaine. Voir quelques expositions, peut-être. Je crois qu'il y a un malentendu.

— Moi pas. Je crois que je sais précisément ce que tu es en train de dire.

— Ben, regarde-moi.

Il attendit que Ben obéisse. Les vieilles habitudes ne se perdent pas facilement et il utilisait parfois son pouvoir sur Ben, quand cela l'arrangeait. Quand il obtint enfin son attention, il trouva difficile de dire ce qu'il voulait. Il soupira un juron.

— J'avais peur que tu te sentes enfermé. Avec moi. Là, comme ça. Je sais qu'il n'est pas simple de vivre avec moi, parfois.

— Parfois ? répéta Ben en secouant la tête d'un air exaspéré.

Nikolas tapota sa main, puis retira la sienne.

— Avoue-le, je ne t'ai pas manqué autant que tu m'as manqué.

Les yeux de Ben s'écarquillèrent, mais avant qu'il démente, Nikolas poursuivit :

— J'avais espéré revenir et te découvrir accablé, te languissant de moi, mais à mon retour je te trouve encore plus agaçant qu'avant mon départ. Mon absence t'a de toute évidence fait du bien.

Il voulait passer ses doigts dans les cheveux de Ben, là, dans le restaurant, mais se contenta de les regarder avec envie avant de ramener son regard sur le menu.

— T'aimes ça, hein ? s'esclaffa Ben. Tu déclenches des disputes par plaisir. Et de ton côté ?

Il posa une main sur un côté rasé des cheveux de Nikolas, bien moins gêné d'admettre leur relation en public que ne le serait jamais celui-ci, et frotta vigoureusement.

— C'est quoi ce machin ? Parce qu'une chose est sûre, c'est pas une coupe de cheveux.

— Ne fais pas de jeux à boire avec des Russes, conseilla Nikolas, les lèvres pincées avant de passer les doigts dans ses longs cheveux blonds sur le sommet de son crâne. J'ai perdu un pari. J'ai dû le tuer avant qu'il ne rase tout.

Ben baissa la main et la laissa retomber sur celle de Nikolas, sans vraiment la tenir, mais presque.

— Même si tu étais mort, Nik, je ne me lasserais pas de toi.

Nikolas leva les yeux brusquement, à la fois amusé et révolté.

— Ça ne sonnait pas comme dans ma tête, corrigea Ben, ennuyé.

— Non, j'espère que non. Mon corps qui pourrit et toi qui viendrais encore…

— La ferme ! Ah, bon sang…

— Des petits bouts qui se détachent dans t…

Le serveur vint prendre leur commande. Nikolas savait que Ben avait eu l'intention de lui demander un steak, ce qu'il préférait, parce qu'il mourait de faim, mais il commanda du poisson à la place. Il trouva donc difficile de commander tout en riant… et dire qu'il essaya de rester mature et sérieux. Il avait savouré leur dispute, énerver Ben, le prendre de court, le maintenir déstabilisé. Parfois, il allait trop loin, il le savait, mais Ben rebondissait toujours… en général sur lui. C'était ce qui rendait cela amusant.

Il ne fallut pas longtemps avant qu'ils aient bu quelques bouteilles de vin et plusieurs bières entre chaque. Nikolas ne mangeait toujours pas énormément, mais il réussissait en général à mieux tenir l'alcool que Ben. Il fallait dire, comme il l'avait une fois souligné, qu'il était moitié danois, moitié russe ; c'était inévitable.

— Alors Noël dans un chalet, au fond des bois, entouré de neige, juste toi et un jacuzzi. Comment diable vais-je pouvoir m'occuper ? demanda Ben, résigné, après le départ du serveur qui venait de leur déposer deux autres bières.

Il recula contre le dossier de son fauteuil puis passa machinalement ses doigts dans ses cheveux, en les dressant avant de les laisser retomber. Nikolas le contempla avec fascination.

— Ne t'inquiète pas, je viens de penser à ce que nous pourrions faire pour nous occuper.

— Tu es ivre.

— Je t'ai dit maintes fois que je ne suis jamais ivre. Bon, d'accord, j'admets que tu m'as vu ivre une fois, mais c'était un cas extrême, et je crois que la vodka… Comment dis-tu ?

— Coulait trop à flots ?

— Non. Mmh. Qu'elle était coupée.

Leurs plats arrivèrent et Ben se jeta dessus comme s'ils allaient revenir à la vie et s'échapper. Nikolas mangea plus lentement, mais c'était toujours un défi d'avaler quelque chose en public pour lui. Il fut néanmoins très heureux que Ben n'émette aucun commentaire à ce sujet. Un commentaire sur son attitude et, il le reconnaissait, il prenait alors un malin plaisir à faire l'inverse de ce qu'on lui disait.

Quand ils eurent terminé, il commença à jouer avec ses couverts, une habitude qu'il n'avait développée que depuis qu'il avait arrêté de fumer. Il se mit à taper des doigts dessus.

— Arrête.

— Tu n'as jamais arrêté de fumer, répliqua-t-il en plissant des petits yeux sur Ben. Tu ne sais pas ce que c'est.

Celui-ci regarda sa montre.

— Commande deux cafés. Je vais…, conclut-il avec un geste vague

de la main en direction des toilettes avant de se lever.

Nikolas eut alors le plaisir douteux de regarder tout le monde reluquer son compagnon qui traversait la salle. Concentré sur la manière dont les vêtements qu'il lui avait achetés lui allaient si bien et songeant à les retirer plus tard, il sursauta en constatant la présence d'une femme sur le fauteuil que Ben venait juste de libérer. Elle sourit et tendit une main.

— J'espère que cela ne vous dérange pas, mais je voulais vous dire bonjour. Je suis Anna.

Nikolas tendit une main, puis hésita tandis qu'il essayait de se souvenir sous quelle identité il était venu au Danemark.

— Christian Beck.

— Christian ! Oh, désolé, je pensais que vous deviez être Nikolas. Vous ressemblez exactement à la description qu'il a faite de Nik. Comme c'est étrange.

Nikolas hésita un instant, puis le reconnut :

— Nikolas est mon deuxième prénom.

— Je le savais, acquiesça-t-elle, satisfaite. Il ne doit pas avoir beaucoup d'amis qui correspondent à votre description, n'est-ce pas ? Il a mentionné le fait que vous êtes arrivé de Russie à l'improviste.

Nikolas détacha son regard de sa poitrine, ce qui n'était pas aisé puisqu'elle semblait vouloir sortir et le rejoindre à table. Il se concentra sur son visage. Elle était copieusement maquillée et semblait penser qu'en s'appliquant assez, elle pourrait rester aussi attirante qu'elle avait dû l'être vingt ans auparavant. Il lui aurait donné la quarantaine, mais imagina qu'elle pouvait être plus jeune. Il admit ensuite intérieurement n'être probablement pas le mieux placé pour juger de ces choses.

Elle l'examinait elle aussi. Quand il ne sembla pas disposé à expliquer pourquoi il ne se trouvait plus en Russie, elle poursuivit :

— J'étais surprise, voyez-vous, de le trouver ici ce soir, parce qu'il a annulé notre rendez-vous à la dernière minute.

Elle balaya ensuite son décolleté d'un geste de la main avec un sourire empreint de minauderie.

— Je ne m'habille pas toujours comme ça, vous savez. Mais il s'est plaint d'un empêchement inattendu… quelque chose d'étrange. Et de devoir sortir. Mais je suppose qu'il me racontera plus tard. Il est très bavard après… enfin…, ajouta-t-elle en rougissant.

Nikolas s'affaissa, évaluant ces informations, réfléchissant. Finalement, un peu à court de mots, il demanda :

— Pardon, mais qui êtes-vous ?

— Oh, il ne vous a pas dit pour moi ? s'exclama-t-elle l'air courroucé avant de hocher la tête et le regarder avec pitié. Oui, peut-être à cause du divorce. Il a dit que cela vous ébranlerait un peu. Il ne voulait pas

vous contrarier pendant que vous étiez encore en train de vous remettre. Vous connaissez Ben.

— Je le croyais. Dit quoi ?

— Oh, nous allons nous marier ! On espérait pouvoir le faire les prochains mois, expliqua-t-elle en tapotant son ventre après un regard timide autour d'elle. Avant que cela commence à se voir. Nous ne nous attendions pas à ce que vous reveniez à Ærø, bien évidemment. Il était si sûr que vous ne rentreriez pas avant décembre, et directement à Londres. Alors peut-être qu'il ne comptait rien vous dire avant la cérémonie ?

Nikolas l'examinait désormais encore plus attentivement. Il but une gorgée de vin.

— Vous parlez bien de Benjamin Rider ? L'anglais qui séjourne…

— Chez Ingrid. Oui, bien sûr. Il est là depuis un moment, n'est-ce pas ?

— Comment avez-vous dit que vous vous étiez rencontrés ?

— Oh, ici, à Ærøskøbing, quand il est arrivé. Il est venu au marché et on peut dire que ça a tout de suite marché. Je sais ce que vous pensez…

— J'en doute grandement.

Elle sourit à nouveau.

— Écoutez, ne vous inquiétez pas. Ben ne va pas vous laisser tomber en tant qu'ami… j'y veillerai, même s'il a dit qu'il en avait assez… Enfin… Londres n'est pas si loin. Je dois y aller maintenant, mais je demanderai à Ben de vous envoyer une invitation au mariage. Dites-moi que vous viendrez. Vous restez longtemps sur l'île ?

— Je n'en suis plus si sûr. Je suis inhabituellement perdu.

— Oh. Eh bien. Ravie de vous avoir enfin rencontré. Ben m'a tant parlé de vous.

— J'aurais aimé pouvoir en dire autant.

Elle glissa de son fauteuil et retourna à une table dans le coin. Après un mot ou deux avec d'autres femmes, elle partit.

Après quelques minutes de plus, Ben revint. Il se rassit à la place qu'Anna avait récemment occupée.

— Où est le café ?

Nikolas lui offrit un sourire victorieux.

— Alors, tu ne m'as pas dit comment tu avais atteint un tel niveau de perfection en danois. Tu n'as pas tout appris d'Ingrid, bien entendu ?

Ben leur versa du vin à tous les deux et sembla surpris quand Nikolas but son verre d'une traite, alors il le remplit à nouveau.

— Eh bien, je me suis fait des amis, et ils m'ont tous aidé. On a beaucoup mangé au restaurant d'Alan Lund et il bavardait toujours avec moi. Mais personne en particulier, pourquoi ?

Nikolas se leva tout à coup.

— Nous partons… maintenant.

Il ignora le regard désespéré de Ben sur le chariot à desserts et sortit à grands pas.

Chapitre Onze

Il y avait désormais épais de neige le long de la route principale. Elle avait récemment été déneigée, mais des flocons frais avaient déjà recouvert la gadoue. Après quelques minutes, Nikolas demanda d'un ton naturel :

— Donne-moi ton téléphone. Le mien n'a plus de batterie. Je veux envoyer un message à Kate.

Ben lui tendit son téléphone. Il vérifia dans ses communications sortantes : chaque jour, trois ou quatre appels vers un numéro sur l'île. Il hésita un instant, puis l'appela, tout en regardant Ben. Un homme répondit en danois :

— Allô ?

Il raccrocha et le tapota sur ses lèvres. Il envoya le numéro à Kate et lui demanda de l'identifier pour lui. Au bout de quelques minutes, elle lui répondit qu'elle était en vacances chez ses parents pour Noël et qu'elle le ferait à son retour à Londres. Il effaça alors la conversation.

Il laissa ensuite le téléphone sur le tableau de bord.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Ben qui le regarda brièvement.

— Rien. Regarde la route.

— Donne-moi ton téléphone.

— Quoi ? Non. Pourquoi ?

Ben gara la voiture. Ils se trouvaient sur une portion de la route qui longeait la côte.

— Tu n'as jamais laissé ton téléphone tomber à court de batterie depuis cinq ans que je te connais, déclara-t-il en tendant la main. Donne-le-moi.

Nikolas descendit et le froid le frappa de plein fouet, si bien qu'il expirait de la fumée. Il surmonta les dunes et descendit sur le sable clair sous la lune éclatante à travers un trou dans les nuages. Il avait cessé de neiger, mais le vent formait de petits tourbillons dans les rayons qui touchaient la plage.

Quand Ben arriva à lui, il était penché en avant et essayait d'allumer une cigarette malgré le vent. Ben la retira de sa main et la brandit d'un air accusateur.

— Tu avais promis !

— Toi aussi ! contre-attaqua Nikolas. C'est qui cette Anna ?

Il se prépara à le regarder mentir.

Ben écrasait la cigarette. Elle était allumée et lui brûla la paume. Il leva les yeux, manifestement agacé.

— Qui ? Je ne connais pas d'Anna. En fait, je ne connais pas énormément de femmes, ajouta-t-il en haussant tristement les épaules.

Nikolas fronça les sourcils. Il étudia son expression.

— Je vais te le redemander, Benjamin. Qui est Anna ? Et fais très attention à ce que tu vas dire, car cela ne me plaît pas du tout.

Ben devina enfin qu'il se passait quelque chose d'important. Il ignora sa main et inclina la tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Nik ? Je ne connais personne du nom d'Anna. Qui est-ce ?

— Apparemment, ta fiancée enceinte.

Les yeux de Ben s'agrandirent. Il se mit à rire.

— Pas mal…

Puis il vit l'expression de Nikolas. Il saisit alors ses deux bras et les tint fermement.

— Je ne connais personne du nom d'Anna, articula-t-il lentement et avec emphase. Je ne couche avec personne d'autre que toi, et si je devais me marier avec quelqu'un, ce serait… Et c'est bien plus gay que je ne le serai jamais, alors oublie peut-être juste ce que j'ai dit, OK ?

Nikolas écouta chacun de ces mots avec une grande attention. Puis il finit par soupirer de soulagement.

— Je crois que nous avons un problème, alors.

Il lui parla de cette femme qui était venue à sa table.

Et le seul commentaire utile dont Ben fut capable fut :

— Ils étaient gros comment ? Waouh…

Il parut lire quelque chose sur le visage de Nikolas et ajouta alors faiblement :

— Anna, hein ?

Nikolas pencha la tête vers la voiture et ils retournèrent en frissonnant jusqu'à l'intérieur chaud du véhicule.

Juste avant de reprendre la route, Ben se tourna sur son siège.

— Qu'est-ce que tu croyais, Nik ? Enfin quoi ? souffla-t-il l'air blessé. Combien de fois faut-il que je te le dise ? Cinq ans, Nikolas. Cinq ans que tu sais ce que je ressens pour toi, et tu penses que je pourrais te tromper ? Et le soir de notre premier rendez-vous, en plus.

Il examina alors la minuscule cloque dans sa main. Nikolas avait la très nette impression que la petite brûlure n'était pas la cause de ses yeux brillants.

Il tripota inutilement les réglages du chauffage. Ben l'appelait rarement Nikolas. Il devina alors qu'il avait des ennuis.

Ben remit soudain le contact et ils reprirent leur route. Nikolas lui tendit son téléphone avec hésitation.

— Merci, répondit Ben avec une politesse exagérée.

— Il n'y a pas de quoi, articula Nikolas sur le même ton.

Après quelques secondes, il ajouta :

— Je suppose que des excuses ne t'impressionneront pas beaucoup, pour l'heure.

— Pourquoi t'essaierais pas un peu, pour voir ?

— Je suis désolé ?

— Nan, ça passe pas chez moi.

Nikolas soupira longuement et vit sa frange se soulever et retomber délicatement sur ses yeux. Il entendit un rire étranglé du côté du conducteur et se tourna.

— Tu étais vraiment jaloux d'une femme. Oh. Mon. Dieu. Tu veux avoir mes bébés.

— Tu vas me le faire payer, c'est ça ?

— Oh, je vais te laisser décider quelle punition tu mérites.

— Elle était réelle, Ben. Je ne l'ai pas inventée. Elle te connaît. Elle *me* connaît, et elle semblait tout à fait certaine de tout ce qu'elle a dit.

— Je ne sais pas, Nik. Qu'est-ce que je peux dire ? Peut-être que c'était une blague ? Un pari ? C'était probablement une des filles de la bibliothèque qui faisait ça pour plaisanter ! Allez, rentrons à la maison. Si tu es très, très sage, je te laisserai l'occasion de porter mes bébés. Qu'est-ce que tu en dis ?

Nikolas n'était pas d'humeur à être provoqué. Dès qu'ils rentrèrent, il alla à l'évier se faire couler un grand verre d'eau. Il le but, puis un deuxième. Ben vint derrière et enroula ses bras autour de lui.

— Au lit ?

Il acquiesça et le serra contre lui. Il respira un moment ses cheveux, puis le poussa d'un coup de coude.

— Va te doucher. Je vais faire pénitence en sortant Radulf.

— Il fait très froid, répondit alors Ben en l'ébouriffant. Pas trop longtemps, d'accord ?

— Pour l'amour de Dieu, j'ai survécu à un goulag en Sibérie.

— Je disais ça pour le chien.

Nikolas claqua des doigts pour que celui-ci le suive, mais Ben le retint par le manteau et tendit une main. Nik essaya de paraître innocent, mais jura finalement et donna le briquet. Ben agita les doigts et il donna alors aussi le paquet de cigarettes. Il était plein, à l'exception de celle qu'il avait allumée un peu plus tôt.

— J'ai arrêté, Benjamin, mais c'est plus facile si j'ai un paquet avec moi. Je sais que ça n'est pas logique, mais je ne peux pas te l'expliquer, comme tu n'as jamais dû arrêter. Je suis désolé.

Ben sembla réfléchir à cela un moment, puis lui redonna le paquet.

— Je ne te mérite pas, souffla Nikolas avec un sourire éclatant.

Avant que Ben puisse le confirmer, il était sorti et tenait la porte pour que le chien le suive.

Les nuages avaient presque tous été balayés et la lune éclairait la neige d'un blanc bleuté d'une beauté presque surnaturelle, mais Nikolas avait vu de nombreuses forêts et trop de neige, il n'avait donc qu'une seule envie : se mettre au lit, où il faisait chaud. Il n'aimait pas

être déstabilisé, et cette femme l'avait fait ce soir-là. Il se demanda distraitement si, dans un coin de son esprit, il n'attendait pas le jour où Ben finirait enfin par cesser de l'aimer. Il supposait cela inévitable. Malgré la foi inébranlable de celui-ci en lui, il savait ne pas la mériter une seconde. Même après sa confession concernant la mort de son frère, qu'il avait dit être le dernier de ses secrets, il demeurait encore beaucoup de son passé qu'il ne voulait pas que Ben sache. Il avait le sentiment que la croyance de Ben quant au fait qu'il était digne d'amour serait assez vite anéantie si certains événements venaient à se savoir. Il joua avec la neige, dessinant sur celle-ci du bout du pied. Il avait désespérément envie d'une cigarette. Elle avait constitué sa seule raison de se porter volontaire pour aller se geler avec le chien. Il avait prévu de fumer celle qu'il avait allumée sur la plage pour obéir à la logique suivante : il avait déjà rompu sa promesse avec celle-là, une autre maintenant était donc un bonus et ne comptait pas. Il l'avait attendue durant tout le trajet retour. De dépit, il donna un coup de pied dans la pile de bois de Ben. Il regrettait sa promesse d'arrêter, il fumait depuis l'âge de dix ans. Sergei pouvait difficilement le punir de lui voler ses cigarettes quand il avait volé une chose bien plus précieuse à son fils de dix ans.

Il sentit quelque chose pousser sa jambe, baissa les yeux, et découvrit le chien qui le foudroyait du regard, comme si c'était lui qu'on avait forcé à sortir dans le froid pour accompagner l'humain. Nikolas lui rendit la pareille et ils rentrèrent ensemble d'un pas lourd.

Chapitre Douze

Ben était encore d'humeur à provoquer Nikolas au sujet de la femme dans le restaurant et insista sur son projet d'imprégnation de sorte qu'il ne soit plus jaloux. Cependant, à ce stade-là, ce dernier avait assez souffert de ses moqueries et passa la majeure partie du reste de la nuit à rappeler à Ben qui tenait les rênes dans leur relation. Ces rappels n'étaient pas tendres. Ils étaient tous deux soldats, et même si Ben ne goûtait pas particulièrement aux jeux douloureux de Nikolas, oh, comme il savourait les orgasmes intenses et fiévreux qu'ils lui procuraient. Ce ne fut donc pas la meilleure nuit pour que Radulf décide de pousser une salve d'aboiements à cinq heures du matin, alors qu'ils venaient juste de s'endormir, exténués, vidés. Ben se redressa d'un coup, grogna, puis se rendormit. Radulf ne s'arrêtait pas.

— Qu'est-ce qu'il veut ? marmonna Nikolas en le secouant un peu.

Ben se tourna, grogna autre chose et tira les couvertures par-dessus sa tête. Cela ne lui ressemblait pas, mais Nikolas hurla à Radulf de la fermer. Cependant, comme le vacarme ne cessait pas, il roula hors du lit, nu, et descendit. Radulf se tenait à la fenêtre, ses énormes pattes sur le rebord, les yeux rivés sur l'extérieur. Nikolas l'écarta d'un coup sec, mais le chien revint grogner contre l'obscurité. Tout à coup, une biche jaillit de la pile de bois et se précipita dans la forêt. La salve d'aboiements du chien monta d'un cran. Nikolas le saisit par le collier et le tira à l'étage, puis dans la chambre. Il le prit dans ses bras et le hissa sur le lit. Radulf sembla si surpris par la tournure des événements qu'il s'allongea en silence, fixant avec d'immenses yeux d'ambre Nikolas qui s'enfonçait dans le minuscule espace libre qu'il restait.

Aucun d'eux ne se réveilla avant le début d'après-midi. Si Nikolas sentait parfois que sa vie manquait d'un but, cela ne le dérangeait pas tant quand il s'agissait de se lever à l'heure qui lui plaisait, de porter ce qu'il voulait, et de n'avoir pour seule préoccupation de la journée que de s'amuser à enquiquiner Ben et Radulf. Il commença par ficher dehors ce dernier dès qu'il descendit, et même si son pied ne le toucha pas réellement, il devina que le chien avait compris le message. Il le regarda un moment renifler la pile de bois puis disparaître au bout de la piste qui menait au lac, suivant probablement l'odeur de la biche. L'animal renvoyé, il monta servir le café à Ben au lit. Toute la nuit, le pauvre s'était retrouvé du côté passif de la démonstration du qui-c'est-le-patron-dans-cette-relation, alors Nikolas estima qu'il méritait un café au lit.

Bien souvent dans la vie de Nikolas, le plaisir s'était trouvé absent, mais se glisser à nouveau dans un lit encore chaud avec Benjamin était

incontestablement une des activités les plus agréables. Il posa précautionneusement le café pour ne pas le réveiller. Avec beaucoup de douceur, il tira les couvertures de sa tête. Ben grogna et se tourna. Nikolas sourit et s'appuya sur un coude pour étudier ce corps endormi. Il passa ses doigts dans ses longs cheveux emmêlés et Ben ouvrit les yeux.

— Il a arrêté d'aboyer ? grommela-t-il les sourcils froncés.

— Oui, il y a environ huit heures, s'esclaffa Nikolas.

— Ah, souffla Ben en semblant se préparer à se rendormir. Qu'est-ce que tu fais ?

— C'est l'heure de déjeuner, Benjamin. J'ai faim.

Cela fit rire celui-ci, qui se tourna sur le dos pour lui offrir un meilleur accès. Il posa très légèrement les mains sur la tête de Nikolas – une chose désormais tolérée tant qu'il n'y mettait aucune pression – et se détendit en profitant de l'exquise sensation de la bouche de son amant sur son membre turgescent.

Enfin, quand Nikolas fut prêt, il autorisa Ben à jouir, et il se cambra, incapable de retenir ses doigts qui s'agrippèrent dans ses cheveux. Il redescendait encore de ce grand moment quand Nikolas remonta et l'embrassa en lui rendant sa propre semence. Ce n'était de toute évidence pas tout à fait au goût de Ben, et il lutta jusqu'à ce que, à bout de souffle à force de rire, ils s'étendent côte à côte.

— Il recommence à neiger.

Nikolas se tourna pour suivre le regard de Ben. Tout à coup, il tourna les yeux vers la porte.

— Va te doucher, peut-être, et je vais faire couler plus de café ? toussota-t-il.

Ben acquiesça d'un air distrait. Nikolas s'éclipsa au rez-de-chaussée et ouvrit honteusement la porte.

***

Le reste de la journée passa dans le plaisir paresseux de ne rien vraiment faire. Radulf remplit son après-midi à foudroyer Nikolas du regard et trembler pour le faire culpabiliser. Quand la nuit tomba, il y avait une belle épaisseur de neige, même sous les arbres où elle avait voleté. De toute évidence, Ben était inquiet, alors sous la contrainte, Nikolas se laissa traîner en promenade vers le lac. Il n'y avait que cinquante mètres pour y aller, mais il n'avait pas cet amour enfantin pour la neige que Ben avait, étant anglais. Il ne trouvait pas amusant de recevoir de la neige ou se faire entraîner dans une longue glissade. Il trouvait bien plus drôle de pousser Ben dans le lac et le regarder se débattre au milieu de la glace. Ils n'avaient jamais fait l'expérience de découvrir qui courait le plus vite et avec une motivation adéquate, Nikolas constata qu'il pouvait garder une longueur d'avance suffisante

pour se réfugier dans le chalet, derrière une porte verrouillée avant de se faire attraper. Ce ne fut que lorsqu'il promit d'allumer le jacuzzi que Ben jura de ne pas lui faire une tête au carré.

Le regarder dans la glace avait presque été aussi divertissant que de le déshabiller lentement et le faire entrer dans l'eau bouillonnante… Presque, mais pas tout à fait. Nikolas s'apprêtait à s'excuser d'une manière qu'ils aimaient tous deux quand le téléphone de Ben sonna. Il essaya de l'empêcher de répondre, mais celui-ci maintint l'appareil hors de portée.

— C'est peut-être Anna qui accouche !

Trouvant cela très drôle, il riait encore quand il prit l'appel. Puis il fronça les sourcils et prononça en silence le nom d'Ingrid pour Nikolas. Il sortit de l'eau et retourna à l'intérieur. Quand Nikolas arriva, il était rhabillé.

— Elle pense que quelqu'un a essayé d'entrer par effraction.

— Elle devrait appeler la police. Tu veux que je vienne ?

— Tu veux discuter avec la police ?

— Ah, non, pas particulièrement. Qui suis-je aujourd'hui ? J'ai oublié. Mais prends le chien. Il est doué quand il s'agit d'aboyer pour rien.

***

Quand Ben arriva chez Ingrid, la police était déjà là. Il n'y avait aucune empreinte de pas au sol, mais il avait abondamment neigé. Les volets de la maison étaient bien fermés et rien ne semblait avoir été dérangé. Ben discuta avec l'inspecteur un moment et lui dit qu'il resterait pour la nuit. Il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre. Ingrid, désormais un peu embarrassée d'avoir paniqué, fit peu de cas de la situation et demanda à Ben de rentrer chez lui quand il ferait jour. Il remarqua qu'elle ne lui suggéra pas de partir le soir même. Il fit le tour de toute la propriété après le départ de la police pour vérifier que tout était sûr. Il neigeait toujours abondamment.

Il appela Nikolas pour lui annoncer son intention de rester pour la nuit.

— Ça ira ?

Il venait de penser que sans deuxième voiture, Nikolas était coincé. C'était donc un peu inutile de lui demander, mais il était prévenant.

— Je vais me débrouiller.

Et Nikolas raccrocha. C'était abrupt, même pour lui.

Ben tapota un instant le téléphone sur ses lèvres, hésitant à le rappeler, mais ce n'était pas lui qui avait été impoli. Finalement, il ne culpabilisait plus tant au sujet de la voiture.

Il s'assit avec Ingrid pour regarder une de ses émissions préférées et elle le sermonna de ne pas assez entraîner son danois avec Aleksey.

Ben ne souligna pas le fait qu'il le pratiquait beaucoup, mais qu'il ne pouvait simplement pas lui faire part de ce vocabulaire.

Le lendemain matin, Ingrid insista pour qu'il rentre chez lui. Elle avait appelé son fils de Copenhague et il envoyait son ado le plus âgé pour rester avec elle le temps des fêtes. Ben décida de laisser Radulf là, avec elle, jusqu'à son arrivée. Elle lui assura que ce n'était pas nécessaire, alors il lui dit qu'il ne voulait plus du chien et que si elle ne le prenait pas, il le ferait abattre. Cette plaisanterie ne la fit que peu sourire, mais elle parut ravie d'accepter que Radulf reste.

***

Quand Ben rentra dans l'après-midi, il fut surpris de trouver Nikolas en train de couper du bois. À part faire un peu de café de temps en temps, il ne faisait rien d'utile concernant la maison. Il ne comprenait pas le concept de la lessive, ayant eu recours à des employés durant toute sa vie. Il refusait de cuisiner, déclarant que c'était un travail de femme. Toute sorte de ménage était inclus dans cette affirmation. Il aimait conduire la voiture à l'occasion, mais s'étonnait toujours qu'elle vienne à manquer d'essence et devenait furieux quand cela arrivait pendant qu'il était au volant. Ben se demandait parfois à quoi ressemblait la vie dans les forces spéciales russes, qui n'avaient manifestement rien à voir avec la version britannique. On lui avait appris à repasser à six ans, et que faire le ménage impliquait de retirer les plaques des interrupteurs et frotter les pas de vis avec une brosse à dents. Il avait dormi au sol dans un sac de couchage pendant sa première année dans l'armée afin que son lit reste parfait pour l'inspection. Vivre avec Nikolas avait donc toujours été éprouvant. Il essaya de se rappeler qu'ayant épousé un membre de la famille royale, même éloigné, Nikolas avait certaines attentes à l'égard de son personnel. Ce qui l'énervait un peu était que ce dernier semblait désormais le prendre, lui, pour le personnel en question. Le voir ainsi, torse nu, à couper du bois, avec une bouteille de vodka ouverte à côté de lui n'était donc pas rien. Le voir couper le bois sans effort et mieux que lui était carrément contrariant. Il se l'expliqua par son héritage scandinave et essaya de ne pas le prendre personnellement.

Nikolas s'arrêta quand il descendit de la voiture. Il planta la hache dans le billot, prit son tee-shirt et la vodka.

— Comment va-t-elle ?

— Je pense qu'il n'y avait personne, mais j'ai laissé Radulf avec elle.

— Gare aux cambrioleurs. Tu lui as laissé son petit plaid ?

— Il n'est *pas* gay, et oui, je lui ai laissé sa couverture. Il n'aime pas dormir sans.

— Alors…, poursuivit Nikolas en l'attrapant par la taille. On m'a négligé. Je suis… rétif…

Ben l'embrassa lentement et fit glisser ses lèvres jusqu'à son oreille.

— Je crois que tu es ivre, ce qui est bien dommage, car nous allons courir un peu.

***

Ben eut pitié de lui et ne courut que huit kilomètres en suivant les chemins de forêt. C'était entièrement plat, difficile donc d'appeler cela un jogging. Nikolas se plaignit tout du long et trouva toutes les excuses possibles pour s'arrêter en vérifiant ses lacets, montrer où la neige était trop épaisse pour être sûre, et de manière générale, s'assurer qu'il n'avait pas besoin de verser une goutte de sueur ou respirer profondément. En conséquence, ils tremblaient, tous deux frigorifiés quand ils revinrent. Ben se déshabilla immédiatement et entra dans le jacuzzi. Nikolas prit le temps d'aller chercher une autre bouteille de vodka et deux verres avant de le rejoindre. Ben n'avait pas l'habitude des jacuzzis, et le concept de s'installer à l'extérieur sous la neige le fascinait. Il regarda les flocons se dissoudre dans l'eau bouillonnante avec une concentration totale avant qu'un pied s'invite entre ses cuisses ouvertes. Nikolas lui tendit un verre de vodka.

— Tu n'en as pas eu assez ?

Nikolas marmonna quelque chose et Ben haussa un sourcil.

— Est-ce que tu viens de me traiter de femmelette ?

— Nous n'avons pas de mot pour femmelette en danois.

Nikolas semblait de toute évidence certain qu'il ne pourrait le contredire là-dessus et pendant que Ben essayait tant bien que mal de se rappeler quelqu'un lui apprenant ce mot, ce qui était peu probable étant donné que ces principales professeures étaient une institutrice retraitée et une bibliothécaire presque aussi vieille, il ajouta avec un sourire narquois :

— Je vais devoir te faire boire. Il est peut-être temps pour toi d'apprendre quelques jeux russes, Benjamin. Si j'arrive à trouver une chose que tu as faite et moi pas, tu dois boire.

— Il n'y a rien que j'aie pu faire sans que tu n'aies déjà fait cent fois pire, estima Ben, les lèvres pincées. Ne sois pas ridicule.

Il avait la très nette impression que l'idée ne venait pas de passer par la tête de Nikolas et qu'en réalité, cela n'avait rien d'un jeu. Il lui vint à l'esprit que son amant avait peut-être été plus ébranlé par son absence la nuit précédente qu'il n'avait voulu l'admettre… D'où la fin abrupte de leur conversation. Aussi incroyable que cela paraissait, Ben réalisait désormais que Nikolas était persuadé qu'il ne s'était en fait pas du tout rendu chez Ingrid. En l'observant, il fut à peu près sûr qu'il n'avait cessé de boire durant toute la nuit et qu'il s'était convaincu d'avoir été trompé avec une femme dotée d'une grosse poitrine. C'était trop absurde pour daigner y répondre. Il s'apprêtait à sortir du jacuzzi

et le laisser à ses jeux russes d'ivrogne quand Nikolas murmura avec malice :

— Alors tu te dégonfles, comme un bon petit para britannique.

Ben se rassit dans l'eau.

— Tu viens de dire ce que tu viens de dire ?

— Qui a gagné la guerre ? rétorqua Nikolas en haussant les épaules.

— Quelle guerre ?

— Ah, soupira Nikolas avec un de ses gestes de la main. Alors on joue ?

Il étudia attentivement Ben avant d'annoncer avec confiance :

— Je n'ai jamais baisé mon patron déjà marié.

Ben le foudroya du regard et hocha lentement la tête. Il avait raison, rien qu'un jeu. Il but une gorgée de vodka.

— Je n'ai jamais commis d'adultère avec un employé.

Nikolas haussa les épaules et but.

— Trop facile. Je n'ai jamais embrassé, puis essayé de me taper un professeur d'éthique.

Ben le foudroya du regard plus longtemps encore et but.

— Je n'ai jamais enterré mon frère jusqu'au cou dans le sable en le laissant pendant la marée.

Nikolas éclata de rire, manifestement très content de lui-même, mais ivre.

— Je n'ai jamais porté de vêtements de femme.

Ben ouvrit grand les yeux.

— Bordel, j'ai jamais…

— Ne jure pas devant moi, et tu as dû mettre une burqa en Iran pour aller à l'aéroport.

— C'est pas…

— Les hommes portent-ils des burqas ? Il ne me semble pas. Bois.

— Je n'ai jamais pris de drogue.

Nikolas plissa les yeux, fit la moue, puis but en pestant. D'un ton revêche, il ajouta cependant à voix basse :

— Tu n'es jamais allé en prison, tu ne comprendrais pas.

Il pencha ensuite la tête sur le côté, exagérant une intense réflexion.

— Je n'ai jamais tourné dans un film porno.

— Je t'emmerde ! J'étais en mission d'infiltration pour toi !

Nikolas pointa du doigt le verre de Ben et mima l'action de boire. Celui-ci s'exécuta et rétorqua d'un air renfrogné :

— Je n'ai jamais tué de femme.

La main de Nikolas se figea. Il baissa les yeux vers l'eau, réfléchit, mais finit par boire.

Ben ne fut pas heureux de voir une de ses hypothèses confirmées. Il aimait de moins en moins ce jeu. Il était tenté de rassurer Nikolas en lui disant qu'il était simplement allé chez Ingrid et lui dire de l'appeler

pour qu'elle le confirme, mais quelque chose, une pointe d'orgueil, l'en empêchait.

Nikolas joua un instant avec l'eau et déclara :

— Je n'ai jamais mis le feu à quelqu'un avant de le regarder brûler.

— Je n'ai pas regardé.

Ben but.

— Je n'ai jamais eu tout ce que je possédais juste en héritant.

Nikolas écarta son verre dans un geste agaçant et but.

— Je n'ai jamais couché avec une prostituée.

— Je te crois pas, s'esclaffa Ben.

Nikolas haussa les épaules.

— Bois.

Ben s'exécuta.

— Je n'ai jamais assassiné d'enfant.

Nikolas leur versait à tous les deux de la vodka. Sa main trembla légèrement, mais il but consciencieusement. Ben n'avait vraiment plus aucune envie de jouer à ce jeu. Il s'apprêtait à y mettre un terme, même si Nikolas le traitait de femmelette, quand celui-ci annonça d'une voix traînante et faussement anodine :

— Je n'ai jamais laissé quelqu'un m'attacher et me frapper.

Ben ne but pas. Il n'arrivait pas à croire que Nikolas ait osé dire cela. Ses poignets et ses chevilles étaient encore à vif à cause des jeux de Nikolas, de sa volonté… de ses plaisirs. Et être accusé de… sous-entendre qu'il était quelque part faible d'autoriser ces désirs… de le *laisser faire*. Il sentait son crâne cotonneux. Il avait la nausée. Avant qu'il puisse s'empêcher, il lâcha :

— Je n'ai jamais baisé mon jumeau.

Nikolas fixait les bulles, comme s'il n'avait pas entendu, puis tourna son regard vers les arbres. Il inclina ensuite légèrement la tête, comme s'il avait enfin entendu mais essayait de comprendre ces mots, puis d'un bond, il sortit de l'eau et attrapa sa serviette. Ben le suivit en répandant beaucoup d'eau par-dessus le bord du jacuzzi. Nikolas fit volte-face et le pointa du doigt.

— Tu n'as pas le droit de dire ça. Peu importe ce que tu es.

— Je suis désolé. Je ne sais pas pourquoi j… Attends, comment ça *peu importe ce que je suis* ?

— Tu ne comprendras jamais et je ne pense pas avoir envie de te l'expliquer.

Ben s'immobilisa face à ce que sous-entendait Nikolas par ces mots.

— Tu l'as fait ? J'essayais juste de te mettre en pétard, de me venger pour ce que t'as dit… Mon Dieu, Nik, quand ? Tu t'es fait ton frère ?

Ils claquaient des dents. Ben lui attrapa le bras. Le ponton était verglacé. Quand Nikolas dégagea son bras, Ben glissa. Néanmoins, il serrait toujours son bras, ils tombèrent donc tous deux dans la

congère. Nus, ils se relevèrent en titubant.

— C'est de ça qu'il t'a accusé, je me trompe ? Avant qu'il tombe… Avant que tu le pousses ? Ça n'avait rien à voir avec ce garçon des rues. Tu l'as tué parce qu'il t'a rappelé que… !

— Arrête ! Je ne veux pas en parler !

Ben commença à rouvrir la bouche, mais Nikolas balança son poing. Ben tomba à terre. Ce n'était pas plus mal que Nikolas soit complètement saoul, le coup avait été maladroit. Malgré cela, le sang qui gouttait de sa lèvre fendue était d'un rouge choquant dans ce monde gelé et blanc. Il se remit péniblement debout et s'effondra lourdement sur Nikolas, le faisant basculer dans la neige avec un bruit sourd. Ils roulèrent, luttèrent, cherchèrent à tâtons une prise et balancèrent des coups de poing sans toucher. Finalement, Nikolas mit à Ben un coup de genou dans l'entrejambe et roula pour se retrouver sur lui. Avant que Ben ne puisse cesser de hoqueter, Nikolas lui attrapa les fesses, les écarta et s'y introduisit de force. Ben était plus que furieux et essaya de le repousser, mais Nikolas rit et le maintint en place, prouvant enfin qui remporterait une bagarre, parce qu'il était prêt à faire certaines choses que Ben s'interdirait. Il jouit très vite et avec très peu de satisfaction. Il n'y avait assurément aucun plaisir du côté de Ben, car Nikolas n'avait délibérément pas pris le temps de l'exciter ou le laisser s'ouvrir à lui. Ils avaient eu des rapports bien plus brutaux la veille, mais le contexte avait alors été tout à fait différent. Ils savaient tous deux qui avait réellement le contrôle quand Nikolas voulait jouer à ses jeux. Se faire sodomiser dans la neige ne ressemblait pas beaucoup à un jeu pour Ben. Il repoussa Nikolas, encore sujet à la nausée à cause du coup à l'entrejambe et la vodka… qui remonta tout à coup. Il vomit dans la neige et cracha. À côté de lui, Nikolas se leva lentement. Il vacilla légèrement, lui-même encore sous l'effet de l'alcool, et Ben n'eut alors plus le moindre doute : il était déjà ivre bien longtemps avant son arrivée.

Il se releva en tremblant si violemment qu'il était incapable de parler. Nikolas tendit une main, mais il la repoussa vivement. Il marcha lentement jusqu'à l'intérieur de la maison, puis jusqu'à la douche. Il y resta très longtemps, jusqu'à tomber à court d'eau chaude. Il n'aurait jamais dû dire cela. Ce n'était pas à lui d'arracher ses secrets à Nikolas comme s'il se débarrassait d'une dent malade sans anesthésie. Il leva la tête sous l'eau, même si elle était froide, et sut qu'il devait arranger les choses.

Il se sécha, mit un jean, un pull, et descendit faire la paix. Nikolas n'était pas encore là. Il fronça les sourcils. Nikolas n'avait qu'une serviette et il neigeait encore abondamment. Il sortit. Le jacuzzi était vide. La voiture était encore là. Il brava la neige jusqu'à la pile de bois, mais son amant n'était pas là non plus. Il remonta sur le ponton

et scruta les alentours jusqu'à la forêt. Il pouvait à peine voir le rouge vif de son sang, car il était désormais presque recouvert de neige. Ses empreintes de pas avaient disparu. Le temps tournait au blizzard.

Il avait dû le rater à l'intérieur, bien que cela aurait été difficile étant donné qu'il n'y avait qu'une pièce au rez-de-chaussée et une à l'étage. Il rentra tout de même et le chercha. Ses vêtements étaient sur le canapé, mais pas de Nikolas. Ben commença à prendre la situation au sérieux. Jusqu'alors, il avait simplement pensé que Nikolas… faisait son Nikolas. Il prit un manteau, une lampe torche et retourna dans la neige. Il l'appela, regrettant de ne pas avoir Radulf avec lui. Il retourna au dernier endroit où il l'avait vu, dans la neige, et l'examina attentivement. Le sang était presque entièrement dissimulé. En y regardant de plus près, il parut y voir deux marques d'éclaboussures. Il ne parvenait pas à se rappeler ce qui était arrivé quand Nikolas l'avait frappé. Il porta les doigts à sa lèvre. Elle ne saignait plus, le coup n'avait pas été très grave et n'aurait pas autant saigné. Avec la lampe torche, accroupi au ras de la neige, il pensait voir des marques, mais ils étaient tombés, avaient roulé, lutté, puis il s'était fait sodomiser, alors il supposa qu'il aurait *forcément* dû y avoir des traces. Il leva les yeux. Il n'y avait pas l'ombre d'un bruit. La neige semblait absorber tout ce qui se trouvait dans l'air. Il hurla le nom de Nikolas, mais n'entendit aucune réponse.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire.

Chapitre Treize

Ben avait le téléphone dans sa main avant de se rendre compte *primo*, qu'il ne connaissait pas le numéro de la police au Danemark, et *secundo* qu'il ne pouvait pas les appeler. Nikolas n'existait pas légalement. Il monta en courant dans la chambre et fouilla dans le sac de ce dernier jusqu'à trouver un billet d'avion au nom de Christian Beck. Il appela Kate au lieu de la police. Il fallut au moins quatre sonneries pour qu'elle décroche.

— Tu étais où ?

— *Sur le point de tailler une pipe à Jim Caviezel. Et toi, tu étais où ?*

— Quoi ?

— *Ben ! Je dormais. Je rêvais, merci beaucoup. Mon unique chance et maintenant il va probablement me refaire tout un sermon.*

— Quoi ? Kate, Nik a disparu. Il a été enlevé je crois. Je ne sais pas.

— *Quoi ? Merde. Où tu es ?*

— Encore au Danemark, mais j'ai besoin que tu fasses une recherche pour un de ses faux noms, Christian Beck. C'est bon ? Si j'appelle la police, ça tient la route ?

— *Je t'en prie, Ben, accorde-moi un peu de crédit, tu veux ? J'ai créé tous ces faux noms. Christian fait partie de mes petits préférés. C'est un galeriste.*

— Nikolas est venu ici depuis la Russie par l'Aeroflot 2658, le 28 novembre. Tu peux vérifier son vol depuis Londres, trouver des détails sur ce qu'il faisait officiellement en Russie en tant que Christian ?

— *Je suis chez ma mère, Ben ! Hého ? Noël ? Je pourrais être chez moi dans à peu près deux heures. Je ferai aussi vite que je pourrai, OK ? Autre chose ?*

— Oh, mon Dieu, je sais pas ! Putain, on est au milieu de nulle part, il avait pas de vêtements, on a eu cette grosse dispute et maintenant il est plus là !

— *Est-ce que ça a quelque chose à voir avec le message qu'il a envoyé sur mon téléphone un peu plus tôt ? Le numéro à vérifier pour lui ?*

— Je sais pas ! C'était quoi le numéro ?

Elle lui répéta et ajouta :

— *Il l'a envoyé depuis ton téléphone.*

Ben jura.

— Non, c'était une dispute qu'on a eue.

— *Mmh mmh. Aussi intéressante que soit l'image de Sir Nikolas les baloches à l'air dans la neige en train de s'engueuler avec toi – et c'est presque encore mieux que ma dernière vision de Jim Caviezel – vous devriez peut-être envisager de ne pas tant vous disputer ?*

Ben n'était d'humeur pour rien d'autre que la panique.

— Appelle-moi dès que tu peux, OK ?

Ce furent les trois heures les plus longues de sa vie. Mais elle finit par rappeler.

— *C'est bon, Ben. Il est parti de Londres en tant que Christian. J'ai étoffé son profil en Russie, je l'ai fait paraître dans certaines galeries d'art et ce genre de choses. Christian est de nationalité danoise, donc aucun problème de ressortissant étranger disparu. Il ne vit plus au Danemark depuis environ vingt ans et son profil ici est béton. Tu pourras compter dessus.*

— OK, merci.

— *Ben, donne-moi ton adresse.*

— Je ne suis pas sûr de ce que c'est. Pourquoi ?

— *Parce que j'arrive. Je serai là dans la journée, après-demain.*

— Non, c'est bon, Kate. Je vais…

— *L'adresse, Ben !*

Il lui donna celle d'Ingrid. C'était la seule qu'il connaissait.

— Kate, tu peux me faire une faveur ? Je sais que je ne la mérite pas.

— *Ben, ne dis jamais ça. Je te suis redevable de m'avoir évité un mariage voué à la catastrophe.*

— Quoi ? Quand ? Avec qui ?

— *Toi, imbécile. Maintenant dis-moi, c'est quoi la faveur ?*

Il lui expliqua alors.

— *OK, je vais essayer*, accepta-t-elle en riant. *On se voit bientôt.*

Ben raccrocha. Il sortit encore une fois vérifier, juste au cas où, que l'étrange sens de l'humour de Nikolas n'ait pas pris un tour encore plus inattendu, mais toujours aucun signe de lui. Il n'y avait aucun signe de quoi que ce soit à dire vrai. Il appela la police. Ils arrivèrent une heure plus tard avec deux voitures et quatre agents, deux en uniforme dans la première et deux enquêteurs en civil dans la seconde.

Ben les fit entrer. Il leur raconta les rudiments de ce qui était arrivé… Que lui et un ami séjournaient au chalet. Il dit que la dernière fois qu'il avait vu Christian, il se trouvait dans le jacuzzi. Christian avait saigné du nez et était sorti, avait glissé sur le ponton et était tombé dans la neige. Lui était rentré afin de chercher une serviette pour son ami et quand il était ressorti, Christian avait disparu.

Naturellement, cette histoire piqua l'intérêt des enquêteurs. Elle était si pleine de trous qu'ils tombèrent presque dedans. Ils avaient de nombreuses questions… Pourquoi passaient-ils leurs vacances ensemble ? S'étaient-ils disputés ? Pourquoi avait-il un coquard et une lèvre fendue ? Toutes d'excellentes questions. Ils l'emmenèrent alors au commissariat.

Bouleversé et distrait, Ben accepta un examen médical complet. Il avait de vilains bleus un peu partout, des brûlures dues à une corde aux chevilles et aux poignets, et avait manifestement reçu un coup de poing au visage. Il était trop déprimé et anxieux pour s'inquiéter vraiment du fait d'admettre que, oui, Christian et lui étaient amants et il leur assura que toutes les blessures (les bleus et les marques de brûlure) étaient volontaires. Ce qui était bien beau, mais il n'avait personne pour corroborer ces affirmations. L'examen devint plus intime et eut tendance à invalider son affirmation de rapports consentants quand ils découvrirent des signes de ce qu'ils associèrent à un viol, à des déchirures internes et à de nombreuses ecchymoses. Ben finit par s'énerver, lassé de leur expliquer qu'il était soldat et que Nikolas… Mais Nikolas n'existait pas et Christian n'était pas soldat, mais critique d'art. Et pour la première fois, il réalisa à quel point son danois était limité. Il ne connaissait pas la moitié des mots dont il avait besoin ; qui aurait pu savoir qu'il lui faudrait de tels mots pour de tels hommes ? Il passa à l'anglais. Un peu gêné, il découvrit qu'ils connaissaient tous ces mots en lien avec le sexe aussi bien en anglais que dans leur propre langue. Ils lui demandèrent s'il connaissait quelqu'un qui pouvait attester de son histoire. Non. Ingrid connaissait Nikolas en tant qu'Aleksey. C'était de pire en pire.

Ils le mirent en cellule de détention provisoire. Le jour s'était désormais presque levé, et il n'avait pas dormi de la nuit, bu quasiment toute une bouteille de vodka, mais rien mangé depuis qu'il avait quitté Ingrid. Il vomit la nourriture qu'ils lui donnèrent. Ce fut donc avec un profond soulagement qu'il entendit le verrou de la cellule s'ouvrir et vit un policier entrer pour lui dire qu'on avait trouvé Nikolas… et qu'il l'attendait dans la salle d'interrogatoire. Quand Ben entra dans la salle, qui était bien plus grande que dans son souvenir, il put sentir l'odeur salée de l'humidité dans les murs. Nikolas l'attendait. Il était trempé et frigorifié, car il avait nagé, mais ses bras étaient chauds quand ils le prirent dans une étreinte ferme. Ben sentit la mer. Il enfouit son visage au creux de son cou, son lieu favori sur toute la planète. Il pleurait, mais ces bras étaient si fermes qu'ils effacèrent la douleur de ses larmes, l'absorbèrent… jusqu'à ce qu'il se réveille. Il était allongé sur le banc dur, abattu et désespéré. Il ne s'était pas senti ainsi depuis ses huit ans, cherchant désespérément quelqu'un qu'il ne retrouverait jamais de toute sa vie. L'impression d'être à nouveau aux côtés de Nikolas ne le quitta pas le reste du temps qu'il passa en cellule. Dans ses souvenirs, ces bras étaient bien plus réels que le rembourrage rêche du banc, le parfum frais de ce corps plus fort que la puanteur de la cellule.

Enfin, il fut libéré et averti de ne pas quitter le Danemark. De toute évidence, quand bien même il l'aurait voulu, il ne l'aurait pas fait. Il

ne voulait pas partir.

Il alla directement chez Ingrid et lui raconta la majeure partie de ce qui était arrivé. Il lui dit qu'Aleksey voyageait sous un faux nom et ne lui expliqua pas pourquoi. Il lui dit que la police la contacterait, tout comme une femme du nom de Kate Armstrong, d'Angleterre. Elle le força immédiatement à aller se coucher quelques heures. Il n'avait pas envie de dormir, mais il tremblait de fatigue. Il accepta de s'allonger un moment et dans cette chambre familière, bercé par le bruit familier de la mer, il se sentit plus calme. Il fut incroyablement soulagé d'être resté chez Ingrid quand il vit Nikolas sortir des vagues, à l'autre bout du petit jardin qui le séparait de la plage. Nikolas était allé chercher sa mère. Ben éclata de rire et lui dit qu'il l'avait cherché, et puis ne faisait-il pas trop froid pour nager à cette période de l'année ? Nikolas sentait bon. Ben ne pouvait le serrer assez fort. La peau nue se réchauffa vite sous ses doigts vagabonds. Leurs cœurs tambourinaient dans leurs poitrines, forts et rassurants, mais quand il ouvrit les yeux, ce n'était plus que le bruit de quelqu'un frappant à la porte d'une vieille maison, ce qui n'était pas si extraordinaire ou rassurant.

Quand il se rendit dans la salle à manger, un homme était assis avec Ingrid. Elle le présenta comme étant Jans LaCour, un avocat. Elle dit à Ben de tout raconter à cet homme et les laissa pour un peu d'intimité. Jans parlait un anglais encore meilleur que Nikolas, alors il n'était pas difficile de communiquer. Ce qui l'était, en revanche, c'était de ne pas pouvoir lui dire la vérité. Ben était encore un peu perdu à cause du rêve. Il lui semblait toujours plus réel que Nikolas avait été retrouvé que l'inverse, et cette confusion faussait son histoire, affectait la cohérence de son récit. La vérité était assez dure à raconter, de toute façon. Il s'était disputé avec un homme du nom d'Aleksey Primakov qu'on appelait en réalité Aleksey Mikkelsen, qui vivait la vie de son frère Nikolas sous la fausse identité de Christian Beck. Ils avaient beaucoup bu et s'étaient lancés dans une dispute qu'ils ne savaient même pas avoir au sujet d'une femme qui était probablement le fruit de l'imagination tordue de Nikolas. Il l'avait accusé d'inceste avec son jumeau, Nikolas l'avait attaqué, et il avait disparu. Quelle était la raison la plus vraisemblable de cette disparition ? Ben ne se l'était pas avoué de toute la nuit ; ni pendant l'examen, ni pendant l'interrogatoire intense et agressif, ni pendant les longues heures dans sa cellule, mais il ne pouvait désormais faire autrement qu'affronter cette hypothèse : Nikolas était parti de son propre chef. Peut-être qu'il avait pris d'autres vêtements pendant que lui était sous la douche. Ben ignorait le détail de ce qu'il avait amené avec lui. Peut-être qu'il s'était simplement habillé et était parti dans la neige, finalement lassé de voir son passé éviscéré par quelqu'un qui l'avait un jour respecté en tant qu'employeur et l'avait appelé monsieur.

Tu n'as pas le droit de dire ça. Peu importe ce que tu es.

Il savait au fond de lui à quel point Nikolas était fragile, mais il l'avait poussé à bout… et même plus loin. Il n'avait même pas pris le temps de le rassurer en lui disant où il avait passé la nuit. Après tout ce que Nik avait révélé au sujet de son frère et de sa mort, il avait fallu qu'il le pousse encore au-delà.

Il semblait qu'Aleksey était maintenant tombé de son propre balcon… pour de vrai. Il avait simplement tourné le dos à tout cela. *À moi.*

Jans LaCour n'obtint pas grand-chose de lui ce matin-là. L'histoire était incohérente et hautement improbable, fragmentée, et à l'occasion interrompue par des fulminations, jurons et, une fois, des pleurs. Ce qu'il sembla en tirer, en revanche, était que Ben n'était pas impliqué dans la disparition de son amant. Jans était manifestement un homme ayant étudié la nature humaine, un homme qui reconnaissait une authentique détresse quand il en voyait. Il promit de parler à la police de son interdiction légale de quitter le territoire et de leur demander s'il était libre de retourner au chalet. Il le laissa à table avec Radulf, qui le fixait en gémissant. Le chien semblait sentir l'abattement de son meilleur ami. Il retourna à son panier et tira sa couverture à travers le salon, sur les pieds de Ben. Il ne savait pas parler, mais son geste voulait tout dire.

Chapitre Quatorze

Nikolas pensa un instant se réveiller à bord d'un bateau. Il sentait comme un mouvement de roulis et entendait le clapotis de l'eau, mais quand il essaya de lever la tête, il eut une terrible nausée et sombra à nouveau dans les ténèbres qu'il venait de quitter. Quand il revint ensuite à lui, il eut encore la nausée, mais rien de plus que de faibles haut-le-cœur dus à la vodka qu'il cracha. Il ouvrit lentement les yeux et gémit de douleur, le crâne transpercé par une vive douleur. Il se souvenait de s'être diablement saoulé, de la dispute, de la lutte et de s'être tourné pour rentrer et se réconcilier avec Ben, et puis plus rien à l'exception de cette terrible douleur à la tête. Il leva une main pour l'inspecter et se rendit pour la première fois compte que ses mains étaient enchaînées dans son dos.

Cette prise de conscience le fit revenir à lui bien plus vite.

Quand il eut balayé sa fureur mêlée de panique et pris le temps d'étudier les environs, il découvrit que sa première impression était correcte : la situation était critique.

Il était dans une cabane de chasseur. Elle n'était pas très grande ni robuste et des rais de lumière passaient à travers les lattes de bois. Le sol était en béton, avec des canaux pour… l'écoulement. Une découverte à laquelle il décida de réfléchir plus tard. Il était en plein centre de la pièce (d'où partaient toutes les rigoles de drainage), au bout d'une grosse chaîne de levage. Depuis ses poignets, elle remontait vers une roue intégrée au toit, puis jusqu'à une manivelle sur le mur. La cabane ne semblait pas avoir servi récemment. Les rigoles étaient sèches. Il y avait des bois de cerf entassés en une grosse pile sous une petite fenêtre crasseuse et des outils de boucher sur un plan de travail (qui possédait aussi un long canal d'évacuation du sang). De l'autre côté de la cabane se trouvaient des étagères avec de vieux patins à glace, des crosses de hockey et plusieurs outils de pêche.

Il était enchaîné au bout d'un palan pour hisser les carcasses avant de les tailler.

Il s'était déjà réveillé dans des endroits pires que celui-ci, mais pas souvent.

Le fait d'être nu et que la température soit très, très basse, était probablement le dernier de ses soucis, songea-t-il.

Il prit son temps pour réfléchir à toutes ces choses, mais ne pouvait éternellement remettre à plus tard le moment où il devrait admettre l'inévitable évidence. Il était enchaîné nu dans une cabane de chasseur, au bout d'un palan *d'où partaient les canaux de drainage*.

Bientôt, il réalisa que le fait d'avoir froid n'était *pas*, en réalité, le dernier de ses soucis. Il était très probable qu'il meure de froid avant

d'avoir à s'inquiéter du palan (et du drainage).

Il n'était pas complètement conscient quand il entendit la voix. L'espace d'un instant, il se demanda si un ange était venu pour lui, une pensée qui le fit pouffer de rire à l'intérieur de sa tête… Il avait trop froid et se sentait trop mal pour réellement émettre un son. Quelque chose fut drapé sur lui et un liquide chaud se pressa contre ses lèvres. Il but, avide de chaleur. Plus de poids fut ajouté à ce qui l'entourait et on lui présenta encore du liquide chaud. Il essaya de se concentrer sur la personne, sans pourtant réussir à la voir, car le tremblement était désormais revenu. Mais il y avait un type d'individus qu'il connaissait… les tortionnaires. Et il savait aussi comment les apaiser.

— Merci, murmura-t-il.

Règle numéro 1 : Être en bons termes avec votre tortionnaire. La plupart de *ses* victimes avaient essayé. Une ou deux y étaient réellement parvenues.

On le laissa à nouveau seul. Il se blottit sous les couvertures et continua de trembler, les bras à l'agonie coincés derrière lui, les poignets blessés par les chaînes. Néanmoins, il était désormais presque certain qu'il ne mourrait pas tout de suite. Au bout d'un moment, oui, sans aucun doute, mais on le maintenait en vie pour une raison. Peut-être qu'on attendait que le grand patron arrive avant de commencer à s'amuser. Le temps lui offrait cependant une chance. Il ferma les yeux. En les fermant, il était Nikolas Mikkelsen. En les rouvrant, il devint Aleksey Primakov. Aleksey Primakov ne gisait pas vaincu sur un sol en béton. Aleksey Primakov avait survécu aux goulags, à la faim, au viol et à la torture. Avec un immense effort, il se redressa, à genoux, puis debout. Ainsi, les chaînes se relâchaient. Il secoua les bras et la douleur dans ses épaules diminua. Il pouvait avancer d'un ou deux pas autour de lui, puisque la hauteur augmentait sa marge de manœuvre concernant les chaînes. Il ne pouvait pas atteindre les outils de boucher… pour le moment. Bientôt. Ce n'était qu'une question de temps.

Les chaînes autour de ses poignets étaient trop serrées pour qu'il se serve de l'astuce de Ben : passer les bras devant lui. Il tira sur la chaîne durant un moment, pour voir si la roue pouvait s'arracher, mais il ne récolta que des poignets à vif et des épaules douloureuses. Il tremblait désormais de nouveau, alors il fit quelques squats et sauta sur place un moment. Puis il retourna sous les couvertures. *Règle numéro 2 : Les premiers à craquer sont toujours ceux qui s'abandonnent au choc et au désespoir du début.* Il avait toujours fait bon usage de cette règle numéro 2.

***

Ben ramena Radulf au chalet cet après-midi-là. Un cordon de police entourait l'espace devant le ponton, en face de la porte, mais il avait reçu la permission de venir chercher quelques affaires à condition d'être accompagné par un des agents en uniforme. Une voiture de patrouille, le moteur tournant au ralenti, était garée devant le chalet. Dès que les pattes de Radulf touchèrent le sol, il détala. Ben ne l'avait jamais vu courir si vite. Il évita la voiture de police et se précipita en ligne droite à travers la neige maintes fois foulée en direction du chemin menant à un lac. Ben se tourna vers le policier, qui acquiesça, et ils trottinèrent tous deux après l'animal qui disparaissait déjà. Il était difficile de courir dans la neige. Radulf grimpait péniblement sur le bord rocheux du lac en reniflant. Ils le rejoignirent et regardèrent autour d'eux, mais à part la neige et la glace, ils ne voyaient rien qui sortait de l'ordinaire. Puis le jeune policier déclara :

— La glace est brisée.

— Je suis tombé dedans, hier après-midi, compléta Ben.

L'agent secoua la tête en réfléchissant, observant le lac.

— Plus loin, regardez. Comme un sillon.

Il s'éloigna en parlant dans sa radio. Ben essaya de réfléchir. Si Nikolas n'avait pas voulu partir – ce dont il n'était toujours pas certain –, c'était qu'il avait dû être contraint, et il aurait fallu un homme très fort pour le porter sur une quelconque distance… mais il aurait pu être tiré. La neige aurait rendu cela possible, et il n'y avait que cinquante mètres depuis le chalet. Le quai était gelé et il aurait été possible d'amener un bateau à sa hauteur afin simplement de faire rouler un corps lourd sans le soulever du tout. Pour la première fois depuis la disparition de Nikolas, Ben commença à croire qu'il avait été *enlevé*… qu'il n'était pas simplement parti. Cela ôta un tel poids de ses épaules qu'il sentit presque une absence physique le soulager de cette terrible dépression et de cette implacable inertie qui l'avait enveloppé et le faisait suffoquer. Nikolas avait été enlevé. D'un pas vif, il dépassa le policier en lui criant qu'il avait besoin d'aller dans le chalet, *tout de suite*. Il remplit un sac avec quelques vêtements et des affaires pour Radulf et revint à toute vitesse à la voiture.

***

Gabby était dans la section enfants, elle faisait la lecture à un groupe de tout-petits.

Elle avait été la première personne à laquelle Ben avait pensé quand il s'était rendu compte qu'il avait besoin de cartes des environs. Il avait bien huit ans et courait bien vers sa mère, mais qui lui aurait reproché ?

Amy était au comptoir. Elle lui adressa un regard étrange et s'affaira à tamponner des ouvrages. Il réalisa avec un pincement coupable que

depuis que Nikolas était arrivé, il n'était pas une seule fois venu à la bibliothèque. Il avait laissé tomber ses nouveaux amis, comme s'ils ne signifiaient rien. Était-ce une sorte de punition divine ? Avait-il été si absolument consumé par Nikolas Mikkelsen qu'on le lui avait pris ? S'apprêtait-il à le perdre pour l'avoir adoré plus que toute autre chose ?

Ben se sentit défaillir sous le poids de la confusion, de la culpabilité et de la peur.

Il essaya de croiser le regard de Gabby. Elle lui fit un petit signe de la main, mais termina le livre qu'elle lisait à son audience avide.

Quand les derniers bambins partirent, elle enlaça brièvement Ben et le tint des deux mains.

— Comment vas-tu, mon biquet ? C'est tout simplement terrible, soupira-t-elle en passant un doigt sur sa lèvre fendue.

— Tu as entendu ?

— C'est une île toute petite, Ben, lui rappela-t-elle avec un faible sourire. Les nouvelles vont vite. Je suis sûre qu'ils vont l'attraper.

— L'attraper ? Attraper qui ?

— L'homme qui t'a attaqué ! s'exclama-t-elle en posant à nouveau brièvement le doigt sur sa lèvre.

— Je n'ai pas été attaqué ! C'est… Il est… Je… Il a *disparu*. Écoute, je n'ai pas le temps pour ça. Je suis désolé. Tu as des cartes ? Il me faut la zone du lac, des cartes qui montrent où se situent les maisons, les chalets, les cabanes de chasseur… *n'importe quoi*.

— Il aura sûrement quitté l'île, désormais, Ben.

— Les cartes ?

— Non, nous n'avons rien de tel. Je suis désolée.

Il faillit frapper du pied de frustration, la regardant passer une mèche de cheveux grisonnants derrière son oreille.

— Écoute, tu peux attendre un petit peu ? Je crois que je sais peut-être où je peux trouver des cartes… un historien d'ici.

— Merci, s'exclama-t-il en lui prenant le bras. Je vais venir avec toi.

— Je te rejoindrai, refusa-t-elle. Je te les apporterai. Tu connais le petit restaurant près du port ?

— Chez Alan Lund ? Bien sûr, mais il me les faut *maintenant*, Gabby.

Elle retourna vers son bureau et commença à rassembler ses affaires.

— Je ferai aussi vite que possible. À quelle heure dois-je t'y retrouver, ce soir ?

— Dès que tu peux ! Je t'attendrai là-bas.

***

Nikolas s'éveilla ensuite pour découvrir qu'on lui avait laissé une assiette et de quoi manger. Son ravisseur était venu pendant qu'il pionçait comme un putain de bébé. Il s'apprêtait à donner un coup de

pied dans l'assiette mais se ravisa. *Règle numéro 3 : Ne jamais refuser ce qui vous est offert, on pourrait ne plus vous l'offrir à nouveau.* La nourriture c'était l'énergie, le pouvoir, lui avait un jour dit un enfant très sage. Il lui avait fallu un moment pour y croire et agir en conséquence, mettant de côté l'horreur de la nourriture dans les goulags. Il n'avait jamais été aussi reconnaissant d'avoir pris un peu de muscle et de gras, maintenant qu'il était enchaîné dans cette cabane glaciale.

Malheureusement, il devait s'agenouiller et manger comme un chien dans l'assiette, mais il n'était pas orgueilleux. Un jour, il avait dû se faire trois hommes en même temps pour être autorisé à partager un morceau de chien, et ils ne lui avaient finalement pas donné quand ils en avaient eu fini avec lui. Manger un sandwich au jambon dans une assiette en porcelaine décorée de petites fleurs bleues, enchaîné et à genoux dans une cabane de boucher était une expérience surnaturelle… mais ce n'était pas grave, le surnaturel.

Quand il eut terminé, il lança son projet d'évasion… il ne savait pas encore trop en quoi il consistait, mais y penser lui faisait du bien. Il avait la vague idée de se servir de la couverture pour former une corde qu'il pourrait passer autour d'un des outils, mais cela reposait sur le fait de réussir à convaincre ses ravisseurs de le laisser avoir les bras attachés devant. Et, bien sûr, dès qu'il aurait réussi à convaincre quelqu'un de le détacher assez pour effectuer ce changement, il serait pratiquement libre. Cela impliquait de rester éveillé assez longtemps pour parler avec eux la prochaine fois qu'ils viendraient. Ce qui s'avéra plus difficile qu'il ne l'avait pensé. Chaque fois qu'il s'allongeait, il s'endormait. Ça et le fait que sa tête le faisait vraiment souffrir, le menant à penser que celui qui l'avait frappé au début avait probablement causé une commotion. Il sentait la couche de sang collante sur le côté de son crâne et ne pouvait poser cette zone au sol sans une impression préoccupante d'écrasement.

Quand il vomit le sandwich, il sut qu'il avait des ennuis. Une commotion dans des conditions glaciales tuait rapidement. Mais il ne pouvait pas faire grand-chose, si ce n'était l'endurer. Le fait de ressentir qu'il méritait ce qui lui arrivait ne fit qu'accroître son sentiment d'impuissance. La règle numéro 4 – *les forts survivent en restant fidèles à leur innocence* – s'annonçait mal pour lui. Il y avait si longtemps qu'il n'était plus innocent de quoi que ce soit… Dans sa gorge, la culpabilité était encore plus répugnante que le vomi.

***

Gabby vint au restaurant comme promis. Elle s'était procuré quelques cartes, mais celles-ci étaient géographiques et ne montraient que quelques habitations, et encore, sans trop de précisions.

Cependant, elles détaillaient le lac du point de vue topographique. Ben les lui prit et commença à les étudier.

— Commandons-nous à boire ?

Ben acquiesça d'un air absent mais ne leva pas les yeux, encerclant les quelques propriétés qu'il réussissait à identifier.

— Eh bien, je vais commander du vin, n'est-ce pas ? Puis-je aider ? Je connais assez bien la zone, bien entendu. Pas tant le lac, mais les abords de la ville, oui.

— Tu as un bateau ? demanda Ben en levant la tête.

Elle se retourna en direction du bar pour faire signe au serveur de venir.

— Non, bien sûr que non.

— Bon sang, j'ai besoin d'en emprunter un.

— Oh. Je pourrais demander à mon travail, peut-être ? Je suis certaine que quelqu'un en a un.

Elle commanda du vin… rouge, ne réussissant pas à obtenir les goûts de Ben. Elle attendit qu'il la serve, puis gloussa et se servit elle-même.

— Que puis-je donc faire pour aider ? Tu as quelque part où dormir ? J'ai une chambre libre et tu es…

— Non, ça va. Mais merci, Gabby, c'est vraiment gentil. Je dois y aller.

— Y aller ? Mais tu n'as pas bu ton vin ! Nous n'avons pas encore commandé ! Tu dois manger, Ben !

— Commandé ? De la nourriture ?

Il était incapable de se rappeler la dernière fois qu'il avait mangé. Il pensa qu'il devait s'agir de ce qu'il avait vomi dans sa cellule, mais cela faisait presque vingt-quatre heures. Il se rassit lourdement.

— Je dois manger. Nom de Dieu !

Il avait ajouté ces mots en anglais, car ils n'étaient jamais si satisfaisants en danois, mais vit à son expression qu'elle comprit parfaitement. Il commanda à manger et demanda à Alan s'il pouvait se dépêcher. Pour plaisanter, Alan lui demanda s'il y avait le feu et Ben s'étonna :

— Tu n'en as pas entendu parler ?

— Parler de quoi ?

— Un ami à moi a disparu. Je suis désolé. J'ai supposé que tu savais. On dirait que je n'ai rien fait d'autre qu'en parler à tout le monde depuis que c'est arrivé, hier soir.

— C'est une grande île, Ben. N'hésite pas si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Tu as un bateau ?

— Tous les Danois ont un bateau, acquiesça Alan. Où est-ce que tu veux que je l'amène ?

Ben aurait pu l'embrasser. À la place, il serra les doigts de Gabby. Il y avait enfin une lueur d'espoir. Elle serra sa main en retour et la retint en le regardant avec insistance par-dessus le vin. Puis elle se leva.

— Viens là, mon biquet, laisse-moi te faire un câlin.

Ben n'avait pas besoin de cela. C'était la dernière chose qu'il pouvait gérer. Il n'était pas habitué à la compassion des femmes, ayant perdu sa mère si jeune. Serré comme cela, il se sentit totalement vidé, à vif et hautement vulnérable. Il n'en avait pas besoin, mais tant *envie*. Rien ne lui faisait davantage envie qu'enfouir sa douleur dans l'étreinte maternelle d'une femme et la laisser le dorloter jusqu'à tout avoir évacué. Elle lui caressa même les cheveux, comme sa mère le faisait. Alan leur apporta à manger et expliqua qu'il s'était arrangé pour le bateau ; il serait remorqué au chalet de Ben dans la matinée. Personne ne pouvait rien faire cette nuit-là. Ben essaya de manger son steak, mais il resta coincé dans sa gorge et lui donna la nausée. Gabby faisait la conversation, essayait de lui remonter le moral. Elle lui offrit à nouveau un lit et il accepta tout à coup :

— En fait, j'ai des amis qui arrivent demain. Ce serait génial s'ils pouvaient rester chez toi.

Elle se rassit, prit son sac à main et commença à fouiller à l'intérieur.

— Je n'ai qu'une chambre…

— Bah, juste Kate alors.

— Kate ? Tu ne m'as jamais parlé de Kate, fit-elle avant de sourire et boire son vin. C'est ta sœur ? Oh, Ben, j'ai hâte de la rencontrer.

Ben regardait de nouveau les cartes, essayant de comprendre où était son chalet.

— Ex-petite amie, marmonna-t-il.

— Oh, eh bien. Pourquoi vient-elle ?

Ben sourit d'un air peu engageant.

— Elle amène mon arme secrète.

***

Nikolas était réveillé quand la porte de la cabane s'ouvrit. Cela fit entrer une lumière vive à cause de la neige à l'extérieur. Il était totalement aveuglé. Il se mit à genoux, la tête baissée, montrant de la soumission. *Règle numéro 5 : Prouver que vous n'êtes pas une menace* (et que vous ne valez pas la peine d'être tué ; une partie de la règle qu'il venait d'inventer, mais qui lui aurait reproché ?) Il entendit la porte se fermer et leva la tête avec prudence. Le fait de ne pas avoir les yeux bandés n'augurait rien de bon, d'après son expérience professionnelle. Il cligna des yeux plusieurs fois, puis s'exclama d'une voix rauque et émerveillée :

— Anna ?

Elle alla jusqu'à la table de boucher et y posa un panier.

— Tu as fichu une vraie pagaille ! Regarde ce que tu as fait !

— Quoi ? Pagaille ? Espèce de sale tarée de putain de salope ! Laisse-moi partir ! Espèce de salope. Espèce de gros boudin de pute ! Je pensais que j'étais détenu par des putains de *tchétchènes* ! Je pensais que les putains de *forces spéciales* m'avaient eu. Je pensais que j'allais être pendu et *castré*, putain ! Je pensais qu'on allait *m'écorcher avec une ponceuse électrique* ! Mais je me suis fait enchaîner par une salope en jupe qui se croit *amoureuse de mon putain de petit copain ! Va te faire foutre ! Et reviens là espèce de… !*

Il se jeta en avant, tirant au maximum sur les chaînes, continuant à hurler contre elle pendant qu'elle partait. Il ne pouvait même pas atteindre le panier.

La règle numéro 1 avait manifestement besoin d'être retravaillée.

***

Ben était revenu au lac quand Alan et son fils Jacob arrivèrent avec le bateau. Durant la nuit, il avait gelé et tous les arbres étaient blancs et étincelants à la lumière du soleil. Il faisait un froid de canard. Ils mouillèrent l'embarcation, près du dock.

Ben orienta sa carte et démarra le moteur, qui choquait par son vacarme dans le silence de ce bel endroit calme. Il vogua lentement le long de la berge sud du lac, notant sur sa carte chaque maison et chaque dock qu'il rencontrait avant de s'arrêter pour les inspecter. D'abord il laissait Radulf renifler les lieux, puis il vérifiait chaque bâtiment. La plupart d'entre eux étaient vides pour l'hiver, mais un ou deux étaient occupés. Il fut intéressant de constater qu'ils rapportèrent tous avoir entendu un bateau au même moment que la disparition de Nikolas. C'était trop calme et trop froid pour qu'une embarcation sur le lac ne soit pas remarquée à cette période de l'année. Il demanda à chacune des personnes avec qui il discuta d'appeler la police et leur raconter ce qu'ils avaient entendu, puis reprit sa lente navigation sur le lac.

À l'heure du déjeuner, il avait couvert environ un kilomètre et demi du lac, qui s'étendait sur plus d'une quinzaine de kilomètres de criques, îlots et un petit village. C'était sans espoir. Il estima qu'avec le peu d'heures de luminosité, il lui faudrait des semaines pour couvrir l'endroit avec cette méthode. Il ne fut jamais aussi heureux que quand il entendit son téléphone sonner et vit qu'il s'agissait de Kate.

— Où es-tu ?

— *Quelque part qui s'appelle Æ… rø… skø… bing, ou un truc comme ça.*

— Ærøskøbing.

— *C'est ce que je viens de dire.*

— Je vais venir te chercher. Il est avec toi ?

— *Malheureusement*, s'exclama-t-elle en riant. *Il me rappelle quelqu'un, et pas dans le bon sens, tu vois ?*

Pour la première fois depuis que Nikolas l'avait quitté – qu'il avait été enlevé – Ben sentit un espoir.

***

Il retrouva Kate chez Alan Lund. Elle était au milieu de valises et respirait le glamour. L'homme qui se tenait à côté d'elle avait le dos voûté par le froid, vociférant un chapelet de jurons inspirés contre absolument tout, du froid à la longueur du trajet, en passant par les bâtiments d'abrutis. Mais quand il vit Ben, il sourit largement et vint le serrer dans ses bras.

— Putain, Diesel. Comment tu peux paumer une grande perche comme ton patron ? Quel putain de gland, s'exclama-t-il encore en frottant le sommet du crâne de Ben avec son poing avant de s'écarter. C'est quoi ce truc de merde, un truc de gonzesse ? Parce que c'est pas une coupe d'homme… ça fait vraiment truc de gay.

— Bonjour, Squeezy.

— Ouais ouais, m'emmerde pas avec tes bonjours, ça…

Et il revint à ses sujets : le froid, la traversée en ferry… Mais Ben ne l'écoutait plus, comme il l'avait fait pendant les quatre années durant lesquelles ils avaient servi ensemble.

Kate l'enlaça également.

— J'aime bien la coupe, Ben, et ne laisse personne te dire qu'elle n'est pas masculine.

Il pouffa de rire dans le joli creux chaleureux de son cou.

— Oh bordel de merde, arrêtez les conneries de gonzesses, qu'on aille au chaud. C'était un temps à se foutre en tee-shirt quand on est partis de Londres et maintenant c'est comme si cet enfoiré de Noël nous passait au-dessus.

Ils fixèrent tous deux Squeezy et celui-ci se corrigea.

— Jack Frost ? Et puis merde, on s'en fout.

Ben les emmena au restaurant, à sa table habituelle. Alan vint et demanda comment avançaient les recherches. Ben secoua la tête.

— J'ai contacté des amis qui ont des cabanes de chasse près du lac. Ils viendront te rejoindre cet après-midi pour t'aider à les fouiller. Ils les connaissent bien. Et mon fils Jacob a demandé à des amis qui ont des chalets de vérifier s'ils sont vides, l'informa Alan. Je suis vraiment désolé, mais c'est tout ce que j'ai trouvé à faire. La police fait pareil, bien sûr, mais c'est une très petite brigade ici.

Ben le remercia simplement d'un signe de tête. Il était incapable de parler et se mordit la lèvre, la tête en arrière. Squeezy vit

apparemment une occasion de se faire un nouvel ami, alors il mit une grande claque sur l'épaule d'Alan et l'éloigna en déclarant qu'il n'avait rien bouffé depuis dix piges.

Enfin seuls, Kate regarda plus sérieusement Ben.

— Tu as besoin de manger, et tu as besoin de dormir, Ben. S'il est toujours en vie…

— *Si* ? Putain, Kate !

— *Si* il est toujours en vie, ce qui tu en conviendras a peu de chances d'être le cas… Arrête, écoute. Ben ! Écoute. Il a failli être enlevé à Londres, et s'ils l'avaient attrapé, il serait mort dans les heures qui auraient suivi… avec de la chance. Tu le *sais*.

— Non, Kate. Tu te trompes. Ça n'est pas lié à ça. Ça n'a rien à voir avec Gregory ou les Tchétchènes.

— Ne sois pas ridicule. Bien sûr que si. Il était en Russie pendant plusieurs mois. Ils l'ont suivi…

— Non. C'est différent. Je ne peux pas l'expliquer, mais ça l'est. Ils ne l'auraient pas enlevé comme ça. Ils m'auraient enlevé moi aussi, déjà. J'étais là, moi aussi. J'étais nu. On n'avait aucune arme. Pourquoi ne pas m'enlever ? J'ai tué deux d'entre eux, tu te souviens ?

— Oui, Benjamin, je m'en souviens. J'ai vu les rapports d'autopsie. Merci de me rappeler ça. OK, je vois ce que tu veux dire, mais qui ici l'enlèverait et pourquoi ? Il n'est pas ici en tant qu'Aleksey, si ?

— Tu veux dire Nikolas.

— Oh, oui, que je suis bête, comment ai-je pu me tromper ? Ce que je veux dire, c'est que personne ne sait qu'il est ici, sur cette île.

— Ben la femme avec qui je vivais le sait, elle, mais je pense qu'on peut l'écarter.

— Merde. OK, on a du pain sur la planche. Je télécharge les cartes GPS du lac et des environs pour toi, mais Ben, ce n'est pas parce qu'il a été emmené en bateau qu'il est quelque part vers le lac. On aura pu le mettre dans une voiture pour l'emmener n'importe où… OK, il faut bien qu'on commence quelque part. Où est-ce qu'on dort ? Je suppose qu'on ne peut pas encore se servir du chalet.

— J'ai une amie pour t'héberger. Elle est gentille. Gabby. Elle aide beaucoup. Elle parle pas mal anglais. Squeezy dort avec moi chez Ingrid.

— OK, je vais aller chez Gabby et installer mes affaires. Toi et Squeezy… Il a un vrai nom ? Je ne peux pas l'appeler comme ça… sérieusement, Ben.

Ben fronça les sourcils, perplexe. Elle posa une main sur son bras.

— Les priorités. Allez. Va le chercher.

Ben et Squeezy prirent le bateau avec Superouaf, le nouveau nom de code de Radulf pour l'opération Putain de Froid. Dans les forces spéciales, personne ne pouvait se soustraire à un surnom, alors

Squeezy en avait donné un à leur nouveau renifleur (et avait également joué un rôle important dans l'appellation de l'opération).

Ils reprirent là où Ben s'était arrêté le matin même. Ils retrouvèrent les amis d'Alan, qui compatirent tous, promirent que ce genre de choses était inédites pour Ærø, un lieu si petit, et remplirent leurs thermos de café et de petits pains roulés.

À chaque endroit où ils s'arrêtaient, Superouaf allait renifler partout en courant, mais ne sentait rien de pertinent. Ben savait que Squeezy avait envie de souligner qu'il était bien plus probable que Nikolas ait été enlevé en voiture et que Superouaf avait vraisemblablement suivi l'odeur d'une biche en direction du lac. Il fut néanmoins reconnaissant envers son ami de garder pour lui cette pensée et le laisser dicter le paramètre de recherche. Comme celui-ci lui expliqua d'ailleurs, tous les gars des paras avaient appris à respecter ses étranges intuitions. Ben supposa aussi que l'enthousiasme de son ami pour fouiller le lac avait plus à voir avec sa découverte d'un chauffage d'appoint sur la petite embarcation, qu'il montait à fond entre chaque arrêt.

À seize heures, il faisait noir… une journée si courte. Ben ne tenait maintenant plus en place. Il entendait la glace craquer sur le lac. Une deuxième nuit de tempête de neige était attendue. Il n'arrivait pas à chasser cette dernière image de Nik, nu dans la neige. Il savait combien de temps tenaient les gens par un temps comme celui-là.

Ils mirent le bateau à quai et retournèrent à la voiture.

Ben avait envie de tuer quelque chose, mais n'en avait pas l'énergie.

Chapitre Quinze

Nikolas crut qu'il allait mourir cette nuit-là. Il n'avait jamais eu si froid. Même dans les goulags, ils avaient les autres corps pour se blottir les uns contre les autres et se tenir chaud. Même au sein de Zaslon, dans les montagnes d'Afghanistan, d'Iran, ou de tout autre trou à merde où ils avaient été envoyés, il avait eu de l'équipement de survie. Allongé sur le sol en béton de la cabane, avec seulement de fines couvertures sur lui, il se sentit dangereusement flotter vers la frontière d'un lieu dont il ne pourrait revenir. Il n'était pas seul, bien sûr. Dès qu'il était vulnérable, ils revenaient lui tenir compagnie, lui rappeler leur douleur, leurs souffrances avant de mourir de ses mains, les hommes, les femmes, les enfants, battus, fusillés, torturés, affamés ; et dans certains cas, mangés. Ceux-là étaient les pires, ceux qui avaient été mangés. Ils arrivaient en tenant les organes qu'ils avaient abandonnés aux appétits voraces du goulag. Ils les lui offraient à nouveau, mais il leur promettait, leur montrait ses chaînes, leur répétait qu'il n'y avait pas eu d'autre choix. Pourtant ils savaient la vérité : il n'existait qu'à travers leur sacrifice. Comment pouvaient-ils partir ? Leur présence était légitime, ils alimentaient son corps, le maintenaient en vie.

Elle revint avant les premières lueurs du jour. Elle posa une lanterne sur la table. Il n'était pas vraiment conscient de sa présence. Il sentit qu'elle lui relevait la tête et quelque chose de chaud s'offrit à lui. Il fit de son mieux pour manger. C'était une sorte de soupe de poisson, très chaude et pleine de morceaux. Il l'engloutit aussi vite qu'elle lui présenta les cuillerées. Puis elle lui amena d'autres couvertures et un matelas pour dormir dessus. Il en fut profondément reconnaissant tout en ayant à la fois envie de les lui enfoncer dans la gorge et la regarder lentement étouffer.

— Pourquoi fais-tu cela, Anna ?

— Tu es un homme très mauvais.

Il lutta pour se mettre à genoux. Elle s'assit avec un air pincé face à lui, sur une des couvertures qu'elle avait amenées, pile hors de portée.

— Mais c'est ridicule. Qu'est-ce que tu vas faire de moi ? Pourquoi fais-tu cela ? Quelqu'un me trouvera. Pourquoi me gardes-tu comme cela ?

— Tu es un homme mauvais.

— Oui, je le sais ! Espèce d… Anna, je *suis* un homme mauvais, tu as raison, mais Ben ne l'est pas, n'est-ce pas ?

— J'aime Ben, et il m'aime, et toi, tu lui as fait du mal. Je dois veiller à sa sécurité. Je t'ai écarté pour qu'il soit en sécurité.

— Anna.

… espèce de salope psychotique complètement tarée…

— Écoute-moi, s'il te plaît. *Ça*, ça fera du mal à Ben. Il sera…

— Il est heureux que tu sois parti. Il peut être avec moi, maintenant.

— OK, OK. Peut-être que tu peux accrocher mes mains devant moi, Anna ? Je ne peux pas…

— Non, je ne suis pas stupide, tu sais. Tu essaierais de…

— Anna.

… je n'oublie pas la règle 1, je n'oublie pas la règle 1…

— Anna, je t'en prie, je te demande de m'aider parce que tu es la seule qui le puisse. Tu as pris soin de moi, n'est-ce pas ? De bons petits plats, ta plus belle porcelaine. Oui, tu vois, j'ai remarqué. Merci, et les couvertures sont très chaudes. Mais tu vois, je suis un homme, Anna. Je ne peux pas… uriner… les mains dans le dos. Et je ne me permettrais pas de te demander de l'aide. Je te respecte trop pour cela. Je t'en prie, Anna, pense à ce que Ben voudrait que tu fasses.

— Tu es le *diable*, décréta-t-elle en se levant. Tu murmures des choses à mon oreille, et ce n'est pas la vérité. Tu essaies de me piéger pour que je m'approche.

— Anna, regarde-moi… je suis totalement impuissant.

C'est moi qui ai inventé la règle numéro 5.

— Je suis à ta merci maintenant. C'est toi qui as les *pleins* pouvoirs, ici. Écoute, je saigne, je tremble, je suis enchaîné, et je ne peux pas bouger. Tu n'as qu'à attacher mes mains devant. Je t'en prie, Anna. Anna, écoute, je vais t'aider avec Ben. Je sais qu'il t'aime vraiment. On s'est même disputés à ton sujet. J'étais très énervé.

— Je sais que vous vous êtes disputés. Je vous regardais. Tu lui as fait du *mal*.

— Quoi ? Tu nous regardais ? Putain, tu nous *regardais* ?

— Tu l'as frappé et après… Qu'est-ce que tu lui as fait ? Je n'ai pas compris… Tu as pris ton… c'était… j'ai pensé…

— Dans la neige ? Tu nous as regardés ?

J'emmerde la règle numéro 1 ! Il se jeta vers elle, ses épaules hurlèrent d'agonie quand la chaîne les tira derrière lui.

— Je vais te découper tes putains de poumons et te les faire *bouffer* espèce de sale pute. Reviens là récupérer ta putain de… Anna ? Anna ! *Putain !*

Il s'affaissa, pantelant. Il prit un moment, mais réalisa ensuite qu'il avait hurlé en russe… enfin il croyait… il ne savait plus trop…

Il restait de l'espoir pour que son plan visant à se rapprocher d'elle fonctionne encore.

***

Ils tinrent un petit conseil de guerre ce soir-là, chez Ingrid. Elle se sentait si impuissante qu'elle fit ce qu'elle put pour tous les nourrir et

leur servir sans relâche du café, essayant sans succès de s'assurer que Ben mange véritablement quelque chose. Et c'était la première fois depuis tout ce temps qu'elle rencontrait ce problème. Kate amena Gabby avec elle, puisque celle-ci voulait aider autant que possible et avait une excellente connaissance des environs. Elle étudia les cartes que Ben étendit sur la table, notant les maisons et cabanes de chasse qu'il avait déjà inspectées. Elle s'assit à côté de lui et posa une main sur son bras en signe d'encouragement. Squeezy était le plus silencieux du groupe. Découvrir qu'Ingrid comprenait l'anglais l'avait rendu muet. Il se contentait de lancer la balle de Superouaf à l'autre bout de la pièce, mais puisque Radulf prenait son nouveau rôle dans les opérations très au sérieux et n'avait pas le temps de jouer, Squeezy devait aller la chercher en plus de la lancer. Cela l'occupait.

Ce fut Gabby qui suggéra que l'enlèvement pouvait n'avoir aucun lien avec Ærø, mais pouvait concerner la vie de Christian à Londres. En conséquence de quoi, selon elle, ils devraient plutôt essayer de voir si on lui avait fait quitter l'île ; et si oui, comment. Comme cela faisait écho à ce que Kate pensait déjà (mais que Ben avait jusqu'à présent absolument refusé d'accepter), ils durent prendre cette hypothèse au sérieux. Ils firent une liste des routes principales pour quitter l'île, soulignant le petit aéroport de Marstal. Comme le rappela Gabby, ils avaient seulement *supposé* que Christian avait été emmené en bateau dans les environs. N'était-il pas plus vraisemblable qu'il ait été mis dans une voiture et se trouve désormais loin de l'île ? Kate souligna que la police avait déjà contacté les ports et les aérodromes. Gabby répliqua que ce n'était pas parce que la police vérifiait le *lac* que *Ben* devait y renoncer. Ne devraient-ils donc pas aussi repasser dans les ports et les aérodromes ? Il était impossible que Ben ne soit pas d'accord avec cette logique. Il lui était incroyablement reconnaissant de son soutien et posa une main sur celles qu'elle avait posées sur son bras.

Il sembla qu'ils ne pouvaient pas faire beaucoup plus ce soir-là. Gabby proposa d'inverser les places avec Squeezy, même si elle ne réussit pas vraiment à prononcer son nom (qui semblait poser quelque problème à tous les Danois à qui il avait été présenté). Mais puisque lui et Ben partageaient le grand lit double, il refusa son offre, et elle repartit avec Kate. Ce fut une longue nuit. Squeezy et Ben étaient tête-bêche, comme deux types partageant un lit – ceux qui n'entretenaient pas les mêmes liens que lui et Nikolas, bien entendu – et Radulf dormait sur le dos entre eux, les pattes écartées, offrant d'être en très bons termes avec qui lui ferait ce plaisir. Ils discutèrent un moment, mais Ben était trop déprimé pour se donner la peine de bavarder. Pourtant il savait ce que Squeezy allait lui demander. C'était inévitable. Il était seulement étonné d'avoir eu autant de temps.

— Et donc…

Ben faillit sourire en entendant les efforts de Squeezy pour prendre un ton anodin.

— Ce Christian, dans la fusion. Tu bosses carrément pas pour lui, hein ?

— Non.

— Mmh. OK… Alors quoi ? T'es genre, gay ?

— Je ne sais pas. Je ne l'étais pas avant de le rencontrer.

— C'est vrai. Putain, c'est bon à savoir. Donc… pas gay quand je t'ai connu ?

— Nan. Pas plus que toi.

— Et je le suis pas, OK ?

Un long silence s'ensuivit.

— Et donc… Y'a quoi d'attirant, mec ? Y'a des magnifiques gonzesses sur l'île. Mec, t'as vu la… ?

— C'est peut-être pas le meilleur moment, Squeezy ?

— Ouais. Bien sûr. Désolé. Mais, putain, je veux dire… c'est comment ? Je veux dire, je comprends pas. T'inquiète, je suis pas genre contre, je crois, c'est juste que je…

— Tu as une petite amie, non ?

— Et comment que j'en ai une. J'suis pas…

— OK, alors laisse-moi décrire une semaine typique pour toi, OK ? Je le ferai une seule fois, et après je dormirai, parce que la journée n'a pas été bonne pour moi. Bon, le lundi tu l'appelles pour essayer de la voir, elle sort avec des amies, mais elle arrivera peut-être à te trouver un créneau…

— Bah, elle a beaucoup de…

— Le mardi, tu la vois, mais elle n'est pas d'humeur, parce qu'elle s'est fait les ongles et…

— Hé, c'est bon, tu déconnes c'est…

— Le mercredi, tu dors avec elle, mais elle ne veut pas salir les draps propres et te dit de te débrouiller tout seul…

— C'est pas drôle, Diesel, t'y es pas du tout…

— Le jeudi, elle passe la journée chez sa mère et…

— Sa mère est…

— Le vendredi, c'est le grand soir, hein ? Tu l'as attendu toute la semaine. Elle aussi est d'humeur. Vous allez au lit et c'est fini, et puis c'est samedi et t'as une putain de gueule de bois… et elle va faire les magasins. Comment je m'en sors jusque-là ?

— T'as un marrant, mec, tordant. Et ta nouvelle vie style bandit de mes deux, elle est mieux que ça ?

Ben retrouva en réalité le sourire.

— Oui, se contenta-t-il de répondre avant de se tourner.

Puis il commença, très lentement, à revivre mentalement chaque

moment de sa vie avec Nikolas, qui avait effectivement été bien mieux que cela.

***

Kate arriva avec Gabby en milieu de matinée. Elle avait voulu attendre des informations qu'elle avait demandées en Russie, et Gabby expliqua qu'elle était rapidement passée au travail avant l'aube afin de rattraper un peu tout son retard. Ils venaient de récapituler leur plan d'action de groupe quand Ingrid entra.

— Ben, la police est ici.

Gabby se leva d'un bond.

— Non !

— Pas de problème, Gabby, ils ont peut-être de bonnes nouvelles, la rassura Ben en posant une main sur son bras.

Elle se rassit alors avec un sourire penaud.

— Bien sûr, je suis désolée, souffla-t-elle avant de se relever encore pour le serrer fort dans ses bras. Oh, j'espère.

Il se pencha et l'embrassa sur le sommet du crâne, puis alla à leur rencontre.

Ils voulaient qu'il les accompagne au commissariat. Ils avaient encore quelques questions, dirent-ils. Ingrid alla immédiatement appeler Jans LaCour. Ben n'eut de cesse de leur demander s'ils l'avaient trouvé, mais ils regardaient par les fenêtres, de marbre, s'adressant parfois un commentaire d'ordre personnel comme s'il n'existait pas… comme si Nikolas n'existait pas. Il ne s'était pas attendu à une jeune policière de la brigade de liaison avec les familles lui servant des litres de thé, des biscuits et de la sympathie, mais tout de même davantage que cela.

Il fut reconduit dans la même salle d'interrogatoire. Cette fois, Jans l'attendait. Puisqu'il était anglais, Ben avait toujours supposé que quiconque demandait un avocat lors d'un interrogatoire se trouvait naturellement coupable, mais n'avait jamais été si heureux de la présence de quelqu'un auparavant quand on lui demanda :

— Comment aviez-vous expliqué les brûlures de corde sur vos poignets, monsieur Rider ? Comment décririez-vous votre relation avec monsieur Beck, monsieur Rider ? Pouvez-vous expliquer pourquoi, après qu'il vous a ligoté et battu, il disparaît, monsieur Rider ? Qu'avez-vous fait après qu'il vous a frappé, monsieur Rider ?

Et au lieu d'essayer de faire de son mieux pour aider, pour expliquer, comme il l'avait fait auparavant, il bredouilla avec une confusion suspecte :

— C'était un jeu. Il aime… Je veux dire, j'aime bien qu'il… enfin, c'était juste parce que je l'embêtais en lui disant que j'allais le mettre enceinte. Je veux dire, c'était une blague, mais je l'avais pas laissé

fumer et il m'a brûlé la main. Non, je veux dire, c'était une autre dispute, plus tôt.

LaCour était désormais assis à côté de lui, une main sur son bras, et tout ce que la police obtint de lui demeura :

— Mon client a déjà assez répondu à cela. Il n'y a là rien de pertinent. Mon client n'est pas tenu d'y répondre.

Pourtant, Ben voulait répondre. Il voulait désespérément aider, mais le soulagement de ne pas devoir tout répéter fut immense. Comment pouvait-on transformer quelque chose qui avait été si amusant à faire tous les deux en un récit tellement tordu ? Nikolas qui le ligotait lentement, qui sortait son membre en l'embrassant… les rires, les provocations, la concentration absolue sur leurs deux corps et le plaisir… le faux interrogatoire, les coups, les gifles, les baisers sur chaque bleu d'autant meilleurs…

Il fut de nouveau relâché après deux heures. Il supplia LaCour d'essayer d'obtenir des informations concernant l'avancée de l'enquête et celui-ci lui révéla à contrecœur qu'ils faisaient exactement la même chose, concentrés sur les maisons vides de l'île. On était en hiver, c'était une tâche colossale. Ils avaient parlé d'une demande de renforts adressée au continent et la possibilité d'avoir des chiens renifleurs si le temps s'améliorait.

Ben n'arrivait plus à se contenir. Il fallut tout du talent de l'avocat pour convaincre les enquêteurs qu'arrêter monsieur Rider au motif d'un comportement menaçant n'aiderait en rien quant à leur problème de ressources. Ils le prévinrent une nouvelle fois de rester sur l'île et de ne pas mener sa propre enquête, dont ils avaient parfaitement conscience. Ils essayèrent d'obtenir de lui des détails sur Kate et Squeezy, mais une fois de plus, Jans refusa de le laisser répondre. Quand il sortit en titubant dans la lumière du jour, il se croyait *coupable*. Il aurait pu revenir à l'intérieur et aurait confessé… simplement pour que cela s'arrête.

Il retourna chez Ingrid et découvrit que Kate et Squeezy étaient allés aux docks, et Gabby de retour à son travail. Il s'affala dans le salon d'Ingrid et elle lui amena du café. Il leva les yeux à son approche et, à son expression désespérée déchirante, elle enroula ses bras autour de lui.

— Oh, Ben, non… Nous allons le retrouver. J'ai dit à mon petit-fils de ne pas venir. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu en as besoin.

— Je suis désolé de t'infliger tout ça. Je n'ai jamais voulu que cela arrive.

Elle s'assit et leur servit à tous deux du café.

— J'ai réfléchi à certaines choses, Ben, j'ai essayé de trouver un moyen d'aider. J'ai quatre-vingt-deux ans, alors je ne pense pas me

jeter dans une mission sauvetage avec toi. Écoute, j'ai tracé une frise chronologique de ce qui s'est passé jusqu'ici, et c'est assez étrange, poursuivit-elle pendant qu'il ouvrait la feuille pliée avec elle. Regarde, là tu m'amènes Radulf, et là Christian – Aleksey – est enlevé. Mais Radulf est ici parce que, là, j'ai entendu du bruit pendant la nuit, et tu me dis qu'il aboie au…

— Mon Dieu. Oui, la veille… Il est devenu dingue à cause d'un cerf. Nik, je veux dire Aleksey – *Christian* – a supposé qu'il l'avait vu. Je dormais, je suis resté au lit. Il a fini par devoir le faire monter. Oh, mer… En fait quelqu'un est venu à la maison cette nuit-là… quelqu'un nous surveillait ! Radulf l'a entendu !

— Plus précisément, Ben, je pense que *cette personne* l'a *entendu* et a compris qu'elle devait l'éloigner ou elle ne pourrait jamais trouver un accès.

— Alors elle a simulé une intrusion ici, en sachant que je viendrais avec Radulf ?

— Oui. Ben, bonté divine, je vais te donner des exercices supplémentaires, tu es très lent aujourd'hui… mais je vais te pardonner, pour cette fois seulement. Là où je veux attirer ton attention, c'est sur le fait que quelle que soit la personne qui a fait cela, elle en sait beaucoup sur *toi*. Elle sait que tu me connais, que tu as vécu ici, que nous sommes amis, oui ? Que tu viendrais si je t'appelais. Tu *dois* dire cela à la police.

— Non ! grogna Ben. Je t'en prie !

Mais elle l'y força. Ils appelèrent Jans, puis la police, et cette fois, les enquêteurs se déplacèrent. Ben en aurait presque ri. Ingrid avait été leur institutrice à tous les deux et ce fut tout à coup « Oui, madame Jacobson, non, madame Jacobson » articulés avec déférence, et Ben fut traité avec un peu plus de respect… jusqu'à ce qu'ils l'emmènent en voiture, loin de sa vue. Ils semblèrent néanmoins prendre cette nouvelle piste au sérieux. Une fois de plus, il fut placé dans la salle d'interrogatoire. Ils le firent retracer tout son séjour sur l'île et lister tous ceux qu'il avait rencontrés, quiconque il aurait pu mettre en colère ou contrarier. Ils firent une pause et quand ils revinrent, deux heures plus tard, ils tenaient un dossier coloré, dont Ben n'aimait pas du tout l'apparence.

— Monsieur Rider, pouvez-vous nous parler des événements de l'après-midi du 14 juillet de cette année, à Londres, au domicile d'un monsieur Nikolas Mikkelsen ? Je crois que vous avez été interrogé par New Scotland Yard ?

— Je… Je… j'étais à Paris ! bredouilla-t-il. Vous pouvez…

— Ben, vous n'avez pas à répondre à cela. Mon client…

— Vous êtes allé à Paris avec monsieur Mikkelsen, il me semble. Est-ce exact, monsieur Rider ?

— Ben, ne…

— Vous menez une vie très… haute en couleur, monsieur Rider.

— Cela n'a rien de pertinent…

— D'accord, monsieur LaCour, nous poursuivrons donc. Monsieur Rider, pouvez-vous confirmer la nature de votre relation avec Nikolas Mikkelsen ?

— Nous avons déjà indiqué que cette série d…

— Christian Beck était-il au courant de votre relation avec Nikolas Mikkelsen ? Je crois qu'il est originaire d'Ærø, n'est-ce pas ? Tous deux danois. Christian est-il venu ici pour passer Noël avec vous et a-t-il appris pour monsieur Mikkelsen en discutant avec l'une des connaissances que vous avez sur l'île ? Est-ce là ce qui s'est passé ? Vous êtes-vous disputé au sujet de Nikolas Mikkelsen ?

Ben se mit à rire d'un rire hystérique, les larmes ruisselant sur son visage. S'étaient-ils disputés au sujet de Nikolas Mikkelsen ? Oui. En effet. C'était exactement le motif de leur dispute.

Jans insista pour faire une pause. Ils apportèrent du café et l'interrogatoire se poursuivit.

— Monsieur Rider, comment subvenez-vous à vos besoins ?

— Ben, ne…

— Monsieur Rider, vous avez une voiture d'une valeur de huit cent mille Krone à votre nom. Vous êtes à Ærø depuis presque six mois et durant ce temps, vous avez payé à Ingrid presque dix mille Krone pour votre hébergement, mais vous n'avez pas travaillé. Il apparaît que vous n'avez pas travaillé depuis votre départ de l'armée, il y a cinq ans. D'où provient cet argent, monsieur Rider ?

— Où voulez-vous en venir avec cette série de… ?

— Êtes-vous prostitué, monsieur Rider ? Christian Beck et Nikolas Mikkelsen font-ils partie de vos clients ?

Ben ne se rendit pas compte qu'il était debout avant qu'il entende Jans ordonner d'un ton sec :

— Ben ! Asseyez-vous ! L'interrogatoire s'arrête ici ! Mon client ne répondra plus à une seule de vos questions.

— Je suis désolé, monsieur Rider, je vais reformuler. Christian Beck vous donne-t-il de l'argent en échange de rapports sexuels ? Avez-vous déjà accepté de l'argent de monsieur Mikkelsen en échange de rapports sexuels ? Recevez-vous, en réalité, actuellement la somme de deux cent soixante mille Krone par semaine provenant de lui ? Christian Beck a-t-il découvert cet argent, Ben ? Ben, y a-t-il d'autres hommes de qui vous touchez de l'argent… ? D'accord, nous allons faire une pause. Un autre café, quelqu'un ? Fin de l'interrogatoire par le lieutenant Ulf, quatorze heures trente.

***

— Reprise de l'interrogatoire par le lieutenant Ulf, quinze heures. Ainsi, monsieur Rider, Christian Beck n'est pas le seul homme avec qui vous avez eu une relation et qui ait connu une triste fin, oui ? Monsieur LaCour, ce fait est bel et bien pertinent, et je *poserai* cette question. Je fais référence à Nathan Stones. Monsieur Stones est décédé en d'étranges circonstances alors qu'il avait une relation avec vous, est-ce faux, monsieur Rider ?

— C'est parfaitement dépourvu de pertinence, et mon client…

— Je déciderai de ce qui l'est. Et il me semble ici que c'est *on ne peut plus* pertinent. Répondez à la question, monsieur Rider.

— Ben, ne dites rien. Nous ne répondrons plus. Arrêtez monsieur Rider si vous avez la moindre preuve. Sinon, nous partons.

— Le lieutenant Ulf met fin à l'interrogatoire, quinze heures dix. Merci, monsieur Rider, ce sera tout. Veuillez ne pas quitter l'île.

Ben reprit la voiture, direction la maison d'Ingrid avec LaCour. Assis là, il regardait défiler le paysage gelé. Il avait l'impression de s'être trouvé dans un accident et que quelqu'un devrait se précipiter pour vérifier ses signes vitaux. Pourtant, personne ne le faisait. Dès qu'il rentra dans la maison, il alla dans sa chambre et prit une douche. Il se sentait sale.

Vivait-il de l'argent d'hommes plus âgés ?

Était-il payé pour des rapports sexuels ?

Il pouvait véritablement voir cette succession d'hommes plus âgés : Christian Beck, Nikolas Mikkelsen, Aleksey Primakov… il frappa le mur de la douche et ensanglanta son poing… puis paniqua. Et maintenant, si la police voyait cela ? Il essaya de se calmer. Il sortit et se regarda dans le miroir. Il n'avait jamais haï son propre reflet. C'était désormais le cas.

***

Quand Kate et Squeezy revinrent du port, ils se figèrent et le dévisagèrent jusqu'à ce qu'Ingrid les éloigne pour leur servir un café en chuchotant :

— Laissez-le. Il a passé un moment difficile avec la police.

Ben s'était rasé les cheveux, la boule à zéro sur son crâne bronzé, et pas vraiment bien. Il s'était égratigné et coupé, le crâne désormais sanguinolent. Envolée la petite barbe taillée. Il était mince, affamé, et semblait implacable. Ce n'était plus le joli garçon détendu apprécié de tous.

C'était la guerre et Ben Rider était prêt au combat.

Chapitre Seize

Nikolas passa une autre mauvaise journée. Il aurait préféré ne jamais s'être plaint de n'avoir aucun but avec Ben. Il était enchaîné. Voilà tout. Il n'avait rien à faire à part réfléchir à la douleur dans ses épaules et ses poignets, à son mal de crâne déchirant dû à la commotion, au froid… et essayer de planifier son évasion. Cette dernière chose ne lui prenait pas longtemps, car à moins qu'il progresse avec Anna, cette évasion n'aurait pas lieu. Il avait si froid et s'ennuyait tant que quand elle fit enfin une autre apparition, il fut presque sincère en l'accueillant. *Presque*.

— Anna, tu es revenue. Merci. Dieu merci.

— Je ne vais pas te laisser comme ça. Ne sois pas bête. Même si c'est exactement ce que tu mérites.

— Oui, je sais, je suis vraiment désolé. Mais c'est difficile d'être là… que tu me voies comme ça.

Anna posa un thermos et des sandwichs emballés sur la table. Elle n'avait de toute évidence pas réfléchi à la façon dont il se servirait du thermos ou à la façon dont elle allait pouvoir le nourrir sans risque. Elle hésita, le toisa, et il poursuivit sa campagne.

— Anna, peux-tu rester un moment ? Simplement t'asseoir et me parler. S'il te plaît.

— Si tu te montres encore grossier, je m'en irai.

— Je suis tellement désolé, Anna. Je ne veux pas être grossier avec toi. Je n'en ai pas du tout envie. C'est à propos de cela que nous nous disputions, tu sais… quand tu nous as vus. Je disais à Ben que je te trouvais jolie. J'étais tellement jaloux de lui, Anna.

Elle leva une main et écarta nerveusement une mèche derrière son oreille.

— C'est idiot, voyons. Je dois avoir l'air affreuse. Il fait très froid dehors.

— Il fait très froid ici, Anna, et je suis nu. Peut-être que tu pourrais m'amener des vêtements la prochaine fois que tu viendras. Tu pourrais les choisir pour moi. Quelque chose de chouette ? Je sais que tu les choisirais très bien.

— Je ne sais pas…

Elle regarda autour d'elle, comme si elle admirait le décor, puis poussa l'assiette de sandwichs vers lui, l'air hésitant. Puis elle fronça les sourcils en voyant qu'il n'essayait pas de les manger.

— Je ne peux pas manger quand tu es là, Anna. Cela me gênerait que tu me voies comme ça. Je t'aime trop.

— Oh, eh bien…, décida-t-elle en se levant avant de faire le tour pour venir dans son dos et inspecter son œuvre. J'aurais dû t'attacher

devant, mais je n'y ai pas pensé. C'est comme cela que la police passe les menottes, n'est-ce pas ? Si je m'étais organisée, j'aurais pu… J'étais si fatiguée, d'abord te traîner, puis dans le bateau, et il faisait si froid.

— Tu as très bien fait, Anna. Sincèrement. Tu as vraiment fait du bon travail en veillant à la sécurité de Ben. Pourquoi ne me détaches-tu pas, Anna, et on veille tous les deux à sa sécurité ?

Elle déambula jusqu'aux étagères, puis revint à la table en se tordant les doigts et en jouant avec ses cheveux. Nikolas l'observait comme un faucon surveille sa proie.

— Je crois qu'ils vont bientôt te trouver.

— Eh bien, c'est positif, Anna, non ? Tu n'avais pas prévu cela et tu t'es très bien occupée de moi. Tu as veillé à ma sécurité, aussi. Tu n'auras *rien* à craindre quand ils me trouveront. Pourquoi ne leur dis-tu pas où je suis ? Comme ça, nous pourrons les attendre ici ensemble. Nous pourrions savourer tes sandwichs et boire un peu de café ensemble. Je te raconterai des anecdotes sur Ben. Cela te plairait d'entendre des histoires sur Ben, Anna ? Pendant que nous attendons ? Dis-leur simplement…

— *La ferme !* Tu mens, tu essaies de me piéger. Je ne sais pas quoi faire.

Elle commença à faire les cent pas en se tordant toujours les mains, enchaînant les demi-tours autour de lui, puis d'un mur à l'autre, comme s'ils étaient aussi coincés l'un que l'autre.

— Tu m'as *forcée* à faire cela, continua-t-elle en s'approchant, brandissant presque son poing.

Il arrêta de la regarder et baissa la tête, s'agenouillant docilement.

— Anna, écoute…

— *Arrête de dire Anna comme ça !* Arrête ! Tout est de *ta* faute. Si tu ne lui avais pas fait du mal, j'aurais pu… Mais je *devais* t'écarter. Je ne savais pas quoi faire de toi ! Que vais-je faire de toi ? Tu m'as *forcée* à faire cela !

Et tout à coup, elle était à côté des étagères. Elle prit une crosse de hockey et revint en la brandissant avec élan. Nikolas avait trop froid et était trop raide pour bouger avec assez de vélocité pour l'éviter. Elle le frappa au visage et lui cassa le nez. Il fut projeté en arrière et les chaînes tirèrent d'un coup sec sur ses épaules en les disloquant presque. Il cria et le sang coula dans sa gorge, le faisant tousser et cracher. Elle recommença et le frappa violemment sur le côté de la tête. Il sentit son regard se voiler, mais lutta contre et se mit à genoux, puis debout.

Debout, Aleksey Primakov n'était pas si facile à blesser. Chaque fois qu'elle recommençait, il donnait un coup de pied dans la crosse, encaissant le coup avec sa cheville et ses jambes, mais elle se fatiguait, hurlait, lui répétant inlassablement que tout était de sa faute. Enfin,

elle s'affaissa au sol en tenant tendrement la crosse dans ses bras. Il haletait tant, essayant de respirer malgré le sang et la douleur, qu'il n'essaya pas de lui parler. Il n'osait pas retomber au sol, alors il s'accroupit lentement, la tête ballante, concentré sur le fait de ne pas s'évanouir.

Finalement, il l'entendit bouger et se redressa, se relevant péniblement, quand une vague de nausée et le tournis le firent chanceler.

Elle leva les yeux vers lui, qui la dominait par sa taille, silhouette de chair et de sang.

— Beaucoup moins bavard, hein ?

— Oui.

— Veux-tu ces sandwichs ou non ? Je ne peux pas me contenter de t'attendre, pieds et poings liés, tu sais ? ajouta-t-elle en se levant également avant de contempler la crosse couverte de sang entre ses mains et la replacer avec minutie sur les étagères. Je dois y aller, maintenant. Quand je reviendrai, nous prendrons un café ensemble, oui ? Comme tu voulais.

Il ne répondit pas. Elle hocha tout de même la tête et fit rouler le thermos vers lui. Il le regarda s'arrêter devant son pied ensanglanté, et voilà, elle avait disparu.

Très prudemment, il glissa pour s'asseoir. L'adrénaline s'était dissipée et il tremblait violemment. Il examina alors sa jambe. Il était à peu près certain que son talus était fêlé et l'articulation avait déjà gonflé jusqu'au double de sa taille. Il était désormais incapable de courir vite et devait donc prendre ce facteur en compte pour ses plans d'évasion. Il entendit un rire amer, étouffé, et réalisa que c'était le sien. Quels plans ? Jusqu'ici, il n'avait réussi qu'à énerver cette garce psychotique suffisamment pour qu'elle le tabasse. Cela aurait été drôle si cela n'avait pas été si douloureux. Il commença à se demander si sa grande expérience de la torture n'était pas, en réalité, parfaitement inutile. Ses victimes n'avaient pas été torturées par un *psychopathe*. Comme il l'avait un jour dit à Ben, il était la personne la plus saine d'esprit qu'il connaissait. Il avait torturé des personnes parce que c'était ce qu'il leur avait fallu. Il n'y avait pas particulièrement pris plaisir (même si cela avait parfois eu ses avantages). Il était parfaitement sain d'esprit ; elle, non.

Il s'était manifestement trompé sur toute la ligne.

Quand son nez cessa de saigner, il essaya de manger les sandwichs, mais ne pouvait se pencher sans avoir l'impression que son cerveau allait exploser par ses narines, ce qui était assez inquiétant pour supporter la faim. Il était à peu près sûr qu'elle lui avait également fêlé une pommette, parce qu'il n'arrivait pas à voir de l'œil droit. Cela le rendait susceptible d'être pris au dépourvu. Il trouva cependant ce

fait intéressant puisqu'il apparut qu'il était légèrement myope de l'œil gauche. Il ne l'avait jamais remarqué. Il joua avec cela un moment, mettant sa vision à l'épreuve sur les objets de la cabane, jusqu'à ce que l'intérêt passe. Il se sentait à nouveau nauséeux. Au moins, vomir le soulagea de la monotonie de la douleur et du froid. De toute évidence, un autre coup aussi violent à la tête n'avait pas aidé sa commotion originale.

Il finit par songer au thermos. Il l'avait d'abord mentalement écarté, handicapé par ses mains dans le dos, mais en le mettant à l'abri dans les plis de sa couverture, il réussit à s'en emparer assez facilement. Il réussit même à dévisser le bouchon et le reposer. Puis vint l'énigme : comment boire son contenu ? Il était suffisamment désespéré pour le renverser et lécher le café à même le sol, malgré les autres liquides qui l'entouraient, mais il voulait garder cela en guise de dernier recours. Enfin, il décida de serrer le thermos entre ses genoux et, lentement, rouler sur lui-même jusqu'à… du café brûlant se renversa sur lui. Il jura et laissa tomber le thermos, et ce fut à cet instant qu'il eut la première étincelle de plan. Il le prit entre ses pieds et le frappa sur le sol en béton. La douleur jaillit dans sa cheville blessée, mais le thermos ne se brisa pas. Il se tordit et put le prendre avec ses mains afin de le frapper, encore et encore. Qui aurait cru que les thermos étaient si résistants ? Mais il n'avait pas grand-chose d'autre à faire, alors il continua. Malheureusement, la pression sur ses poignets à l'endroit où ils étaient enchaînés commença à les faire enfler. Il sentait le métal les creuser, la chair à vif à force de frottements, sanguinolente, mais il continua à abattre le thermos. Finalement, il le retourna et frappa le bord ouvert, qui craqua. Rien de bien spectaculaire, mais il le sentit. Il augmenta la pression et cela finit par rompre. Il avait une arme et, plus important, quelque chose dont il pouvait se servir pour déchirer les couvertures. Désormais, cependant, ses épaules le faisaient tant souffrir qu'il arrivait à peine à bouger les bras, et ses poignets étaient si enflés qu'il ne sentait plus ses mains, il était donc très difficile d'attraper une couverture, un bout de verre, et d'essayer de déchirer des bandes.

Il n'y arrivait pas.

Tout ce qu'il réussit à faire fut de se taillader les doigts avec le verre jusqu'à les rendre si glissants qu'ils ne pouvaient plus le tenir. Il dut s'arrêter. Quel était l'intérêt, de toute façon ? Il voyait désormais qu'il n'avait plus aucune chance de pouvoir faire une corde et un lasso. Et que ferait-il de l'un des outils de boucher, après tout ? Il avait besoin de retirer les chaînes mais ne voyait aucune scie à métaux et n'aurait pas pu s'en servir s'il en avait eu une. Il s'allongea sur l'immonde couverture et fit l'inventaire de ses nouvelles blessures.

Elles n'étaient pas belles à voir.

***

Ben ne dormit pas cette nuit-là. Il se repassa l'interrogatoire, au commissariat. Il ne s'apitoyait plus sur leurs accusations. Il savait qui il était. Il s'était souvenu ce qu'il était pour Nikolas. Il s'était retrouvé. Quelque part, dans l'acte de se raser la tête, il avait redécouvert la personne qui avait attiré Nikolas au début, qui avait subjugué cet homme complexe et énigmatique durant toutes ces années, qui l'avait maintenu en orbite autour d'un amant plus jeune, comme une lune autour d'un astre à la force de gravité supérieure. Il était le centre de la vie de Nikolas. Il ne se repassait l'interrogatoire que pour dresser sa propre liste des individus qu'il avait rencontrés sur l'île. Elle était plus longue qu'il ne l'avait pensé.

Il y avait Ingrid, bien sûr. Alan Lund et sa famille. Alan avait trois fils : Jacob, Tomas et Otto. Jacob était marié à Brigit. Il avait rencontré Hans, le gardien, et avait mentalement noté une étoile à côté de son nom, car Hans connaissait aussi Nikolas ; enfin l'avait connu, ayant travaillé pour les Mikkelsen avant la naissance de celui-ci, *et* il connaissait Ingrid. Il y avait la bibliothèque : Gabby, Amy et les autres bibliothécaires. Il avait rencontré la vétérinaire qui avait gardé Radulf en observation pour une entorse, mais il ne se rappelait plus son nom. Il avait de très nombreuses fois fait le marché et connaissait les marchands, de vue uniquement. Il avait pris un verre avec la fille de l'office de tourisme une fois, alors qu'elle se trouvait chez Alan Lund et l'avait reconnu. Il connaissait les hommes qui avaient relevé le compteur d'Ingrid et réparé sa chaudière, mais ne les avait rencontrés qu'une seule fois, donc c'était assez invraisemblable que cela ait pu créer le genre de psychose qui aurait mené à cette situation. Il ne voyait personne d'autre. Il y avait l'agent immobilier qui leur louait le chalet… mais il s'était contenté de se tenir à côté de Nikolas pendant que l'accord était conclu. Il ne se rappelait même pas avoir *parlé*. Ils avaient vu deux ouvriers du bâtiment à propos de rénovations… Mentalement, il passa en revue la liste. Plus de vingt personnes. Il essaya de la réduire et effaça les personnes dont il ne se rappelait pas le nom ou qu'il n'avait vues qu'une seule fois. Il en restait onze. Nikolas avait-il rencontré quelqu'un que lui n'avait pas vu ? Il s'était rendu à sa villa sans Ben, y avait peut-être rencontré d'autres ouvriers ? Il y avait Anna, la mystérieuse fille du restaurant, mais Ben était à peu près certain qu'il s'était simplement agi d'une mauvaise plaisanterie. Peut-être que toutes les femmes qu'il avait rencontrées sur Ærø savaient parfaitement pourquoi il avait refusé leurs offres de réconfort. Peut-être que le voir avec Nikolas ce soir-là n'avait fait que confirmer ce qu'elles chuchotaient entre elles. Ce n'était pas quelque chose qu'il était très à l'aise d'envisager. Il n'avait

pas vraiment aimé admettre à son meilleur ami, Squeezy, qu'il était homosexuel, alors les femmes avec qui il flirtait…

Il sombra dans un sommeil agité, qui n'était pas vraiment un sommeil. Il n'avait pas mangé ou dormi normalement depuis le jour où Nikolas avait disparu. Tout ce qu'il faisait, c'était rêver. Heureusement, avant qu'il ne tombe dans un de ses rêves effrayants et perturbants, il sentit quelqu'un secouer son bras et le réveiller, groggy et désorienté.

— Maman ?

Sa mère se tenait devant lui. Elle souriait et frappait des mains, l'air radieux.

— Je l'ai retrouvé pour toi, Benji. Il est en sécurité.

Ben sauta vite du lit et sortit près du ruisseau qui séparait le jardin des tourbières. Il se sentit perdu en jetant un œil à la maison qui se dressait au-dessus de lui, mais il se souvint ensuite qu'il n'avait que quatre ans, alors bien sûr la maison devait être plus grande. Quand il leva les yeux vers la colline, Nikolas était là et trempait paresseusement un orteil dans l'étang qu'ils avaient construit. Il se tourna quand il entendit Ben, s'accroupit et ouvrit les bras. Ben y plongea et tout n'était plus que chaleur et sécurité. Nikolas le berçait, fredonnant une chanson qui était la préférée de sa mère et qu'elle lui avait chantée chaque soir avant de dormir. Ben savait qu'il devrait s'écarter, il savait qu'il devait dire à Nikolas qu'il n'était plus un bébé, qu'il n'avait pas besoin d'être tenu si fort…

Tout à coup, un genou fit irruption entre ses côtes et il s'assit en pleurant.

— Tu te branles, Diesel ? maugréa Squeezy avec un grognement avant de se tourner. Merde.

Ben se rallongea très prudemment. Son cœur battait la chamade. Cela avait été si réel. Il avait trouvé Nikolas. Sa *mère* l'avait trouvé. Il déglutit péniblement en se mordant la lèvre. On ne pleurait pas quand on partageait un lit avec un autre homme.

***

Le matin, avant que les autres n'arrivent, il demanda à Ingrid :

— Je peux te rayer de ma liste de suspects potentiels ?

— Je crois, oui, mon cher ami. Je ne peux même pas m'imaginer dans quel état serait Aleksey si on le retenait contre son gré. Il est déjà assez difficile quand tout le monde le cajole et le gâte. Je soupçonne qu'il soit plus que remonté, à l'heure qu'il est. Oh oui, la personne qui l'a enlevé ne le connaissait vraiment pas très bien, s'amusa-t-elle avant de lui tapoter le genou. En fait, si je devais me lancer dans le kidnapping, je crois que c'est toi que j'enlèverais. Après Radulf, bien entendu.

— Alors tu penses qu'il est toujours en… Je veux dire…

— On ne peut pas dire, Ben. C'est au Seigneur d'en décider, maintenant.

— Il ne croit pas en Dieu.

— Eh bien, c'est un cliché, mais espérons que Dieu croit en lui. Et maintenant, je vais te faire un petit-déjeuner et tu vas le manger. Et ne pensions-nous pas que je n'aurais jamais à prononcer ces mots ? Ton ami au nom étrange est-il levé ?

— Oui, il a emmené Radulf courir il y a environ une heure. Il a dit qu'ils avaient des opérations secrètes à mener.

— Tu retournes au lac, aujourd'hui ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je sais que c'est une totale perte de temps, mais si je ne le faisais pas, j'aurais toujours l'impression qu'il se trouvait à l'endroit suivant celui où on se serait arrêtés.

— Serait-ce peut-être plus rapide sans le bateau ?

— C'est trop difficile d'accéder à des lieux abandonnés avec des voitures. La neige s'est trop accumulée sur les chemins.

Elle acquiesça et lui tapota à nouveau le bras. Un geste inefficace, mais bienvenu.

Ben passa un appel à Kate pour lui donner les noms sur sa liste. Il avait voulu la joindre avant qu'elle parte, étant donné le fait un peu étrange d'avoir à y citer le nom de Gabby. Elle devait être incluse par souci de précision, mais il ne voulait pas qu'elle le voie. Kate ne partageait apparemment pas son tact et lui demanda sans ménagement depuis combien de temps il la connaissait.

— Depuis que je suis arrivé ici, pourquoi ?

— *Qu'est-ce que tu sais vraiment sur elle, Ben ?*

— Elle est bibliothécaire ?

Il ne voulait pas sous-entendre qu'il n'y avait rien d'autre à savoir, mais Kate le prit manifestement de cette manière et il l'entendit soupirer d'un air agacé.

— Je ne suis pas sûr que j'aurais pu rester aussi longtemps au Danemark sans elle. Elle n'a pas d'enfants. Elle m'a adopté, je crois… un fils honoraire. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il perçut une très légère hésitation du côté de Kate. Puis il entendit le bonjour joyeux de Gabby, au loin, et Kate répondit gaiement :

— Oublie ça, à plus tard.

Ben était sur le point de lui dire de ne pas raccrocher, mais il entendit une grosse voix dehors, puis quelques cris. Ben et Ingrid ouvrirent la porte et n'en revinrent pas. Squeezy était à califourchon sur une motoneige. Ils avaient a priori eu la même idée : ce qu'ils essayaient de faire requérait un meilleur moyen de transport. En vérité, Ben sourit. Squeezy lui cria de s'habiller, et quelques minutes

plus tard, ils étaient sur l'engin, en chemin pour revenir au magasin de location où Squeezy avait laissé Radulf. Il avait loué deux scooters des neiges de sport, le top du top. Ainsi, au lieu de l'utilisation laborieuse du bateau qu'il fallait attacher, puis la longue marche du lac jusqu'à une propriété, et devoir laisser les abris qu'ils voyaient mais qui étaient trop loin pour les atteindre, ils étaient désormais véritablement mobiles. Le seul problème était Radulf. Comme le souligna Squeezy, Superouaf était essentiel pour leur opération et ne devait pas être laissé derrière. Radulf résolut le problème pour Ben en sautant sur le large siège derrière lui pour s'y asseoir presque aussi joyeusement que dans ses véhicules préférés. Il tomba quelques fois quand ils passèrent sur des congères vraiment hautes, mais il en ressortait vaillamment et courait à côté des véhicules jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent encore pour le récupérer.

Le midi, ils avaient couvert trois fois le nombre d'habitations qu'ils avaient inspectées en autant de temps la veille. Ils s'arrêtèrent pour un bref déjeuner, qui était plus que bienvenu. Ils consommaient de grandes quantités de calories pour se défendre du froid et maintenir leur cadence. Pendant qu'ils attendaient que leurs gamelles de ragoût chauffent, Squeezy tendit à Ben une grande barre de chocolat.

— Et donc…

Ben leva intérieurement les yeux au ciel. Il avait senti que cette conversation pouvait ne pas être terminée.

— Toute cette merde, être gay, alors. C'est un machin qu'on peut commencer ?

— Hein ?

— Merde, qu'on soit clairs, je dis pas que j'envisage d'être putain de gay, mais si je voulais un peu de ces activités que tu dis si foutrement bonnes, genre… quand madame la petite copine est *pas d'humeur*, expliqua-t-il en mimant inutilement des guillemets, et toutes ces conneries, il faut faire comment, genre ?

— Sérieusement ? souffla Ben, la tête penchée d'un côté. Tu viens sérieusement de me poser cette question ?

— C'est bon, la gonzesse, fais pas ton putain de gay avec moi. Comment on commence, OK ? Je veux dire, je suppose que tu serais prêt à… ?

— Non.

— OK, d'accord, c'est bon. Et monsieur Fusion, quand on l'aura retrouvé, il voudrait pas… ?

— Non.

— Ben ça, t'es pas vraiment un pote, mec. Alors, peut-être bien que j'essaierais juste un coup un soir, dans un pub. Tenter ma chance.

Ben eut une vilaine pensée.

— Tu as besoin d'améliorer ton sens de l'éthique.

— Mon sens de quoi, si c'est chez moi ?

Ben l'ignora, à nouveau absorbé par son malheur. Il retira les gamelles du réchaud et en tendit une à son camarade. Si elles n'étaient pas assez chaudes, eh bien cela devrait tout de même faire l'affaire. Il ne supportait pas de ne pas avancer, encore un abri, encore une maison. Il consulta la carte pendant qu'ils mangeaient, repoussant la terrible idée qu'ils perdaient complètement leur temps.

***

Nikolas se réveilla d'un sommeil douloureux. Il n'arrivait pas à respirer. Son nez était complètement hors service et sa gorge gonflée à cause du vomi et de la déshydratation. Il ramena ses genoux contre sa poitrine et se concentra pour ne pas paniquer et simplement inspirer et expirer de l'air. Il se sentit sombrer à nouveau, son corps incapable de combattre le froid, la perte de sang et la douleur. Les chaînes de métal avaient tant creusé dans ses poignets enflés qu'il ne sentait plus du tout ses doigts. À travers la douleur et la lente glissade vers le néant, il entendit un bruit… des moteurs au loin, une plainte à deux temps qui allait et venait. À l'agonie, il se mit à genoux et essaya de crier, mais seul un croassement sortit. Le bruit s'estompa, mais la porte s'ouvrit à la volée et une lumière vive inonda la pièce. Il plissa les yeux et vit Ben, les cheveux flottant dans l'air comme un halo autour de sa tête. Ce dernier sourit mais ne dit rien. Il vint l'embrasser et le souleva sans peine. Ils s'apprêtaient à partir ensemble vers l'endroit d'où venait la lumière, quand la porte s'ouvrit à la volée et qu'Anna entra.

Nikolas se réveilla en sursaut. Il voyait l'intense clarté de la liberté à travers la porte ouverte. Rêve et réalité étaient désormais trop confus pour les distinguer.

— Je dois te déplacer. Oh, mon Dieu.

Elle s'approcha, puis recula. Elle sortit et revint avec un seau.

Nikolas essaya de se mettre à genoux. Il refusait de lui faire face allongé, mais son corps le trahissait. Il était trop faible pour se lever. Elle s'approcha avec le seau. Il eut l'étrange idée qu'elle s'apprêtait à essayer de le faire rentrer à l'intérieur pour le déplacer. Elle le renversa au-dessus de lui. L'eau glaciale du lac tomba en cascade, les morceaux de glace pleuvant sur lui. Il haleta, d'abord revivifié, lapant maladroitement les flaques sur le sol, désespérément assoiffé. Puis il commença à trembler… violemment. Elle s'approcha vite et tira d'un coup sec sur les couvertures et le matelas. Elle sortit, remplit à nouveau le seau et revint répéter l'opération. Il était incapable de parler, ses dents claquaient. Ses extrémités commencèrent à ne plus répondre tandis que le sang irriguait désespérément son cœur et les autres organes vitaux pour les garder au chaud. Une fois satisfaite, elle

s'approcha, fit le tour et s'agenouilla derrière lui avant de commencer à défaire les chaînes. Elles étaient très difficiles à enlever car les poignets étaient enflés, mais elle finit par les arracher.

Pour la première fois depuis qu'il avait été enlevé, Nikolas était entièrement libre.

Il était allongé au sol, tremblant, les bras conservant leur position dans son dos. Il n'arrivait pas à les faire bouger et ne sentait plus ses mains. Il était perdu et avait si froid qu'il voulait seulement se rouler en boule et dormir. Mais il ne le fit pas. Il la regarda de son bon œil pendant qu'elle se relevait pour aller à son sac. Elle sortit un rouleau de chatterton et revint vers lui, escomptant manifestement lui lier de nouveau les mains. Elle s'agenouilla derrière lui, alors que sa fenêtre d'action disparaissait à mesure qu'il restait allongé, impuissant. Mais elle pesta doucement et fronça les sourcils. Elle n'arrivait pas à trouver le bout du rouleau. C'était un moment si étrangement ordinaire en des circonstances si extraordinaires. Elle passait son pouce sur le rouleau, essayant de sentir où il commençait, mais il faisait si froid dans la cabane que ses mains semblaient engourdies et insensibles. Elle tira sur le chatterton, en vain. Durant tout ce temps, bien sûr, Nikolas était libre.

Il ferma brièvement les yeux. Il avait trois options. Il pouvait choisir la porte et la superbe liberté qui s'étendait de l'autre côté. Il pouvait choisir le casier à outils et essayer de s'armer. Ou il pouvait la choisir, elle. Il était Aleksey Primakov, il la choisit. Il se balança en arrière, sur le dos, s'écria de douleur en sentant ses bras gelés. Elle fut déséquilibrée… et il se retrouva sur elle. Il réussit à ramener un bras devant et attrapa sa cheville, seulement cela, mais il tint bon, s'enroulant autour de cette corde de sauvetage. Elle lui donna plusieurs coups de pied de sa jambe libre, cependant il baissa la tête et laissa les coups atterrir sur son crâne et ses épaules. Elle commença à le frapper avec ses mains, mais il refusait de lâcher.

Tout à coup, elle sembla réaliser le terrible malheur où elle se trouvait. Il ne la lâcherait pas. Désormais, c'était elle qui était prise au piège. Lentement, il commença à remonter le long de son corps, se hissant sur ses vêtements jusqu'à pouvoir la clouer sur place avec son seul poids. Elle gigotait, haletait, criait dans la saleté, sur le sol. Il se contenta de continuer, inexorablement, jusqu'à ce qu'ils se trouvent étendus dans une grotesque parodie érotique, lui immense et nu sur elle, et elle gigotant et hurlant dessous. Il leva la tête. Peut-être pensa-t-elle qu'il allait l'embrasser, car l'espace d'un instant, elle sembla presque faussement timide ; soulagée, mais il fondit sur son cou… et mordit. Elle hurla, mais il tint bon, la mâchoire déterminée et ô combien puissante.

Agitant les bras dans tous les sens, sa main trouva un morceau de

verre. Elle le saisit avec fermeté et l'abattit sur lui… avec force. Le morceau se ficha dans son épaule. Il s'écria de douleur et relâcha sa gorge en essayant de reculer. Elle le brandit et l'abattit à nouveau, essayant d'atteindre son cou, mais elle n'eut que son dos, car il leva le bras pour dévier le coup. Il cria encore et la lâcha. Cela suffit. Elle se libéra et rampa.

Elle commit alors sa plus grosse erreur.

Elle aussi avait trois options, les trois mêmes qu'il avait eues, mais au lieu de le choisir et de l'achever pendant qu'il était faible, ou de prendre l'arme, elle opta pour la liberté ; la magnifique lumière et la pureté hors de l'horreur de cette cabane funeste. Il la regarda tituber vers l'extérieur, entendit la voiture démarrer et sut alors qu'il devait commencer à bouger et ne plus s'arrêter. Elle reviendrait. Dès qu'elle aurait réalisé son erreur et verrait qu'elle avait de nouveau l'ascendant, elle reviendrait. Cette fois, il ne serait pas assez fort pour la combattre. Il commença à se traîner sur le sol, glissant sur son propre sang. Il atteignit la sainte lumière. Il s'accrocha à l'encadrement de la porte et se hissa debout. Il tituba à l'extérieur, dans l'aveuglante clarté de la neige immaculée, puis il la vit. Elle était assise dans sa voiture, au bout du chemin. Elle l'avait vu, elle aussi. Il commença à tituber en direction du lac. Il se voyait plonger dans les eaux gelées, où elle ne pourrait pas le suivre. Il tomba dans la neige et continua en rampant, laissant une large traînée d'un rouge écarlate sur ce décor vierge. Il jeta un œil derrière lui et elle était là… Elle se tenait au-dessus de lui.

Elle se tenait la gorge d'une main, l'air horrifié, du sang coulant entre ses doigts. Et dans l'autre main, elle tenait un démonte-pneu. Elle baissa les yeux sur lui.

— Tu es un homme très mauvais.

Il se tourna sur le dos, contemplant le ciel d'un bleu parfait.

— Oui, c'est vrai. Et tu es une salope.

En entendant ces mots, elle brandit l'outil au-dessus de sa tête.

Quelque chose jaillit de la neige et lui attrapa le bras. Prise de court, elle s'en débarrassa en la frappant avec le démonte-pneu. La chose glapit de douleur et s'agita dans la neige, mais revint avant qu'elle ne puisse frapper Nikolas. Elle frappa encore, mais la chose fut plus rapide cette fois et se contorsionna pour atterrir sur ses pattes, une créature massive aux poils hirsutes, grognant d'une gueule féroce. Elle essaya de reculer un peu, levant une nouvelle fois son outil, mais ce fut un geste fatal. La chose bondit. Elle attrapa sa gorge ensanglantée et la fit tomber dans la neige. Là, elle resta sur elle… et tira avec sa gueule. Anna la frappa encore et encore et quelque chose se brisa, mais la créature ne lâcha pas prise. Agitant les bras en tous sens, Anna essaya faiblement de soulever le démonte-pneu, mais la créature

mordit plus profondément. Elle déchira, déchiqueta, tenant la gorge dans sa gueule. Elle continua à mâchonner ce corps qui gisait, aveugle au vaste ciel bleu qui les surplombait.

Enfin, la créature s'éloigna en titubant, la tête couverte de sang. Elle tomba sur le côté, haletante et gémissant un moment, mais se releva et boitilla lentement jusqu'à Nikolas. Il bougea très légèrement les doigts, tout ce dont il était capable, et Radulf vint se tenir au-dessus de lui. En basculant la tête en arrière, son sauveur poussa une série d'aboiements assourdissants au milieu de cette journée calme et silencieuse. Il continua jusqu'à ce qu'ils entendent le bruit de moteurs, puis il s'autorisa alors à s'effondrer contre son humain. Nikolas ne put plus le voir ou sentir sa chaleur qui disparaissait à mesure que le bruit des moteurs se rapprochait.

Chapitre Dix-sept

Nikolas eut la chance de ne pas participer à sa découverte, à son transfert à l'hôpital, ni à aucun autre détail durant plusieurs jours. Il passa dans un autre endroit où il naviguait entre lumière éclatante et ténèbres, à des lieux où il entendait des voix distantes parler des langues qu'il avait oubliées.

Il se réveilla enfin le cinquième jour et vit un homme assis sur une chaise à côté de lui. Cet homme le dévisagea un instant et s'exclama :

— Putain, Dieu merci ! Bordel de merde, c'est pas trop tôt.

Puis il partit… à toute vitesse. La personne qui arriva ensuite portait un manteau blanc et commença à lui poser des questions auxquelles il ne pouvait répondre, car sa bouche était trop sèche pour bouger la langue. Le médecin ne semblait s'attendre à aucune réponse. Il hocha la tête, comme pour lui-même, piqua Nikolas à quelques autres endroits, puis partit lui aussi.

Ensuite, un jeune homme entra dans la pièce. Il lui paraissait familier et Nikolas fronça les sourcils, essayant de se souvenir qui il était. Il était grand, très mince, le crâne rasé et parsemé de croûtes. Il avait de grands yeux verts et une beauté étonnante. Pour une raison inconnue, il pleurait. Nikolas fronça les sourcils et demanda d'une voix rauque :

— Ben ?

Ses yeux s'agrandirent. Cet homme lui tendit de l'eau, il était le premier à y penser, et Nikolas répéta plus distinctement :

— Ben ? Qu'est-ce qui se passe ? Et qu'est-ce que t'as foutu avec tes cheveux ?

Ben se mordit la lèvre, le visage fripé. Il s'assit simplement sur le bord du lit et essaya de trouver quelque chose à tenir. Il prit une de ses mains bandées et la garda.

— Radulf ?

Ben recommença à pleurer, tout en essayant manifestement de se retenir à la fois. Il leva les yeux, se mordit à nouveau la lèvre, lâcha la main de Nikolas pour essuyer ses larmes et réussit enfin à répondre :

— Contente-toi de te concentrer sur ton rétablissement, OK ?

— Je vais bien. Pourquoi tu pleures ?

— Merde, je pleure pas, OK ?

— *Merde* ? Depuis quand jures-tu devant moi ?

Ben ferma les yeux et posa doucement sa tête sur la poitrine de Nikolas.

***

Quand Nikolas s'éveilla à nouveau, il se sentait bien mieux. Il

suspectait qu'on ait augmenté ses anti-douleurs, parce que les rayons du soleil avaient l'air de danser et tout était grisant. Il avait déjà fait cette expérience une ou deux fois avec des substances un petit peu moins légales, alors il profita de l'occasion pour s'amuser et se leva. Il retira une aiguille du dos de sa main et se hissa pour s'asseoir… jusque-là, cela allait. Il écarta le drap et s'examina. Sa première pensée fut qu'il était très agréable de ne pas être nu, pour une fois. Il commença par ses pieds. Ils étaient noirs et bleus et sa cheville était bandée, mais apparemment pas cassée, car il ne s'agissait que d'un bandage élastique… encore une fois, jusque-là, cela allait. Il n'avait pas besoin de noter chaque bleu ; tout l'était. Il était noir de partout : jambes, bras, torse. Les plus grands bandages passaient autour de ses côtes et une légère tache de sang et d'iode passait à travers. Il avait des pansements sur les épaules et les poignets, et ses mains étaient toutes deux bandées. Étant donné qu'il avait cru mourir – et n'était-il pas extraordinaire de constater toutes les fâcheuses manières de mourir qu'un ancien tortionnaire pouvait se représenter ? –, il se sentait merveilleusement bien. Il glissa pour se lever et traîna des pieds en direction de la salle de bain. Il devait s'estimer heureux de toutes les petites grâces de la vie. Être capable de se tenir pendant qu'il urinait était une chose dont il s'était langui. Il atteignit la petite cabine et se soulagea longtemps, les mâchoires serrées en sentant la douleur dans tout son corps, maintenant qu'il était debout.

En essayant de retirer les bandages sur ses doigts, il leva les yeux vers le miroir. Il faillit tomber. Il posa les mains sur ce masque blanc. Un œil était complètement fermé tellement il était enflé. Une joue faisait deux fois sa taille normale et son nez était entièrement emmailloté dans un énorme bandage. Il ne sentait rien de tout cela. Il tourna lentement la tête d'un côté et vit une série de points à la Frankenstein en travers de la partie rasée de ses cheveux, puis la tourna de l'autre côté et vit un gros gonflement. Il entendit quelqu'un arriver dans la pièce, une exclamation, et Ben était à côté de lui. Ils ne dirent rien pendant un moment. Nikolas haussa les épaules.

— Ça n'est pas si mal, l'un d'entre nous est encore beau.

— Petite nature, lâcha Ben, les mâchoires serrées. C'est juste une égratignure.

Nikolas essaya de sourire, mais c'était impossible. Il retourna jusqu'au lit en boitant avec l'aide de Ben.

— Donne-moi mes vêtements.

— Tu ne t'en iras pas. Oublie.

— Si tu ne m'aides pas, je le ferai moi-même, et je pourrais tomber et me blesser. Ce serait alors entièrement de ta faute.

Ben l'aida à enfiler un jean et boutonner une chemise. Il ne se sentait plus tout à fait prêt à partir une fois cette tâche accomplie. Ben

l'aida à se rallonger sur le lit et le rehaussa avec une pile d'oreillers. Nikolas ne le laissa pas repartir et lui tint la main. Ben s'assit alors à côté de lui.

— Alors, raconte-moi.

Ben l'observa un long moment.

— On peut garder ça pour quand tu te sentiras mieux ?

— Je vais bien, Ben.

— On peut garder ça pour quand je me sentirai mieux ?

— Ça va pas trop, hein ? comprit Nikolas, les lèvres légèrement pincées.

— Non, ça va pas trop.

— OK. On garde pour plus tard. Mais dis-moi pour Radulf.

Ben déglutit.

— Il a entièrement perdu la vue d'un œil et ils pensent qu'il ne voit pas grand-chose de l'autre. Une côte lui a perforé un poumon. Il est sorti de la clinique et est à la maison avec Ingrid.

— OK.

Il se tut un moment, ses doigts bandés tripotant distraitement le drap le temps d'encaisser la nouvelle.

— Au moins, on vient peut-être de découvrir pourquoi il n'était pas adoptable, hein ? soupira-t-il en se grattant la gorge d'un air songeur.

Il ferma son œil fonctionnel, puis s'emporta et écrasa le verre d'eau qui était sur la table.

— *Cette putain de grosse pute de salope.*

— Nikolas !

Il haussa les épaules.

— C'est seulement toi que je n'aime pas entendre jurer.

***

Quatre jours après cela, ils retiraient les bandages du visage de Nikolas. On ne lui donna aucun anti-douleur pour cette opération, problème auquel il essaya de remédier… avec ardeur. Une fois terminé, Ben fut autorisé à revenir. Il l'aida dans la salle de bain. Son visage était désormais presque reconnaissable. Il était encore très enflé et arborait de belles nuances de bleu, de violet, de vert et de jaune, mais cela pourrait guérir. Tout pourrait guérir.

Nikolas se tourna vers Ben et prit son visage dans les mains. Très prudemment, il l'embrassa. C'était là le baiser le plus doux qu'ils avaient jamais partagé.

Ben prit le relais en prenant le visage de Nikolas comme une chose précieuse, déposa des baisers légers sur ses lèvres chaudes, sur son œil valide, et même la caresse délicate d'un baiser sur la fracture de son nez, puis l'embrassa plus fort sur les zones qui le supporteraient, son cou, sa gorge, certains des bleus sur ses clavicules. Avec beaucoup de

soin, il déboutonna ensuite sa chemise et embrassa la blessure en cours de guérison sur son épaule, la lécha doucement, revint à son cou, le lécha et le suçota. Sa main s'aventura sur le jean et il grogna, manifestement satisfait et soulagé de ce qu'il y trouva, mais quand Nikolas serra plus fort la main, il la retira en secouant la tête.

— Plus tard.

— Alors allons-y.

— Tu as besoin de…

— J'ai besoin de toi, Benjamin. Tout ce que j'ai découvert dans ce monde au cours des derniers jours m'est inutile. J'ai besoin de vie, j'ai besoin de toi. Maintenant, partons. Rends-toi plus utile que d'habitude et prépare mes affaires.

***

Durant le trajet en voiture pour rejoindre le chalet, Nikolas augmenta le chauffage dans le véhicule à un point presque insupportable, et cela deviendrait un paramètre récurrent durant les jours qui suivraient. Il voulait que le chalet soit chauffé à un niveau tropical, ce qui forçait Ben à sortir fréquemment pour souffler un peu. Il épuisait la pile de bois deux fois plus vite qu'avant, maintenant les flammes hautes et le feu rugissant toute la journée. Il le laissait faire de pareilles flambées. Si c'était ce dont il avait besoin…

Il n'oublierait jamais ce qu'il avait trouvé dans la neige ce jour-là, quand Squeezy et lui avaient suivi les aboiements. On aurait dit que quelqu'un était passé dans un broyeur. Il y avait du sang partout ; des gerbes de sang autour des trois corps. En voyant Gabby si manifestement morte, la gorge déchiquetée et traînée dans la neige, il avait su que tous les trois s'en étaient allés. Il était impossible que quelque chose ait survécu à ce bain de sang, et il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il puisse en être autrement. *Squeezy* avait découvert que Nikolas était encore en vie. De justesse. *Squeezy* s'était immédiatement débarrassé de ses vêtements chauds et avait habillé le corps nu du mieux qu'il avait pu, puis avait retiré quelques couches à Ben pour s'en servir aussi, tout en appelant une ambulance aérienne en lui criant de tout répéter en danois. Il l'avait fait asseoir avec Nikolas, le prendre dans ses bras, le protéger du mieux qu'il pouvait de la neige, le temps qu'il coure à la cabane, trouve les couvertures et les ramène pour envelopper l'homme inconscient et le chien. Quand il n'avait rien pu faire d'autre pour les blessés, il avait couvert le visage de la morte aux yeux ouverts. *Il* avait conduit une des motoneiges un peu plus loin et y avait mis le feu, provoquant un panache de fumée noire et de flammes orange au milieu de ce désert blanc. *Il* avait emmené le chien inconscient chez le vétérinaire pendant que Ben voyageait en ambulance avec Nikolas.

Le deuxième jour chez lui, Nikolas se portait assez bien pour qu'on l'aide à venir sur le canapé. Sa fracture crânienne lui donnait encore la nausée. Il était faible et grognon. Il se plaignait presque constamment de la douleur dans sa pommette et son nez. Ben soupçonnait cette dernière partie d'être davantage en lien avec le fait qu'ils ne pouvaient s'embrasser qu'avec la douleur, alors il le laissa se lamenter ; lui aussi avait envie de se lamenter de ne pas pouvoir l'embrasser.

Il s'assit sur le canapé aussi près que Nikolas pouvait le supporter et lui tendit du café. Celui-ci le sentit et détourna la tête.

— Je crois que le café a perdu son attrait, soupira-t-il en glissant une main dans le dos de Ben, sous son tee-shirt avant de descendre sous la ceinture de son jean. Alors, il est peut-être temps de parler ?

— Tu es sûr… ?

— Raconte-moi, veux-tu ? Tout le monde refuse de me dire quoi que ce soit.

— C'était Gabby.

Nikolas fronça les sourcils, comme il le faisait constamment avant de se souvenir qu'il avait le nez cassé. Il grimaça alors et sembla également regretter cela.

— Gabby ? Anna était ton amie Gabby de la…, dit-il avant de s'arrêter pour réfléchir. Ben, es-tu en train de me dire que j'ai été enlevé par une bibliothécaire de plus de quarante ans ?

Ben se mordit la lèvre. Il n'était pas juste de se moquer de Nikolas en ces circonstances, et il n'avait pas vraiment ri au fil des derniers jours. Cela faisait maintenant bizarre. Alors à la place, il lui donna un petit coup.

— Si tu l'avais mieux décrite, j'aurais tout de suite su qui c'était.

— Je l'ai très précisément décrite.

— Tu as *gueulé* au sujet d'une femme aux énormes seins presque nue qui t'avait dit attendre mon bébé. Je ne me suis pas dit que cela décrivait Gabby qui, d'habitude, portait de la flanelle et était assez vieille pour être ma mère.

Ben ne reportait pas souvent la faute sur Nikolas en l'accusant de ses propres échecs, ça c'était le truc de Nik, mais la culpabilité et l'humiliation qu'il ressentait pour ne pas avoir vu Gabby telle qu'elle était le déchiraient. Il avait passé sa vie d'adulte à se reposer sur sa capacité à juger les gens, et *la* fois où il avait eu besoin de cette compétence pour sauver Nikolas, il l'avait abandonnée au profit de câlins maternels et de l'assurance qu'un adulte était là s'il échouait. C'était pathétique. La haine de lui-même le rongeait.

— Elle nous a vus, tu sais. Elle nous regardait quand…

— Quand on s'est disputés.

— J'allais dire quand je t'ai frappé et… Hé, qu'est-ce qui se passe ? Ben, non…

Ben fixa le plafond en essayant de retrouver le contrôle.

— Je suis désolé, Nik. C'était ma faute. J'arrive pas à croire que j'ai dit que tu… que je t'ai accusé de… si je pouvais le reprendre…

— Ben. Arrête.

Il sentait le pouce de Nikolas caresser la base de sa colonne vertébrale. Son amant semblait si pâle, si fatigué, le regard vide tourné vers le paysage enneigé, qu'il eut la certitude qu'il n'avait même pas conscience de ce geste. Il s'apprêtait à lui répéter que c'était de sa faute, à essayer de soulager l'horrible culpabilité avec laquelle il vivait depuis tant de jours, quand Nikolas avoua tranquillement, comme déterminé à répondre à une question qu'on venait de lui poser :

— C'était l'après-midi avant qu'il tue Sergei. Il nous a vus ensemble au lit. Sergei et moi, raconta-t-il avant de regarder Ben dans les yeux. Tu as maintenant dû te rendre compte, Benjamin, qu'après tant d'années, ça n'était plus si répugnant pour moi. J'avais dix-sept ans. Si j'avais voulu y mettre fin, j'y aurais mis fin. Dis-moi que tu le comprends, parce que c'est très difficile pour moi de l'admettre devant toi, enfin.

Tu es le seul à qui j'ai véritablement voulu me donner.

Ben posa une main sur son cou couvert de bleus et y glissa délicatement ses doigts. Rien n'était plus important que ce pouce qui caressait sa peau chaude et le fait de savoir que Nikolas était là, avec lui. Rien.

Nikolas hocha la tête.

— Alors, Dieu me pardonne, mais quand je l'ai vu regarder, j'ai essayé de le rendre jaloux. Une victoire qui semblait bien maigre pour tout ce que j'avais sacrifié. Eh bien, j'ai réussi. Il était très jaloux… et cela l'a troublé, naturellement.

Il parut un instant perdu dans de sombres pensées, puis ajouta, presque pour lui-même :

— Même après tout ce temps, je ne sais toujours pas vraiment s'il était jaloux de… moi ? De Sergei ? se demanda-t-il avant de hausser les épaules, et inévitablement, de grimacer. Nous nous sommes battus, mais c'était presque sans appel. Ses vacances consistaient à voyager et s'amuser, les miennes, non. Je l'ai plaqué sur le lit et puis…

Il se tourna et regarda par la fenêtre à nouveau.

— Elle m'a dit que j'étais un mauvais homme et elle avait raison.

Ben commença à parler, mais Nikolas posa ses doigts sur ses lèvres.

— Je *suis* un homme mauvais, mais je l'ai accepté pendant que j'étais dans cette cabane. Je suis ce que je suis. C'est l'homme mauvais en moi qui m'a permis de survivre. Je ne peux pas être quelqu'un de nouveau. Je ne peux être que moi-même : bon, mauvais, et tout ce qui se trouve entre les deux.

Il écarta sa main et la passa sur l'arrière du crâne rasé de Ben.

Ben la prit et embrassa chaque doigt autour des bandages. Il avait été un temps, très récemment, où il avait douté le refaire un jour.

***

Ben avait enduré quelques terribles journées, et elles semblaient ne pas s'arrêter. La police avait insisté pour parler à Nikolas dès qu'il avait été conscient, mais n'avait pas réellement réussi à convenir d'un rendez-vous avec le moment qu'*il* avait jugé être le bon. Il n'avait pas non plus souhaité leur parler au commissariat, alors ils firent la route sous la neige pour venir. Ben était si nerveux qu'il réussit à verser du café sur son tee-shirt et qu'il tremblait véritablement quand il ouvrit la porte et les fit entrer. Il résista à l'envie d'avouer être coupable de quelque chose et accepta de partir… devant leur insistance. Nikolas dit préférer qu'il reste. Ils s'y opposèrent. Nikolas examina alors ses ongles, et comme ils avaient besoin qu'il réponde à leurs questions, il gagna ce bras de fer. Ils s'assirent. Ben s'assit. Ils regardèrent Nikolas. Lui haussa les sourcils en leur répondant poliment.

— Monsieur Beck, avez-vous la moindre raison expliquant que Gabriel Peterson vous ait enlevé ?

— Non.

— Non ? Aviez-vous une relation avec madame Peterson ?

— Non.

— Non ? Pouvez-vous confirmer la nature de votre relation avec monsieur Rider ?

— Non.

— Non ? Vous ne connaissez pas la nature de votre relation avec monsieur Rider ?

— Oh, je la connais très bien. Je ne vous la confirmerai simplement pas.

— Vous ne nous aidez pas beaucoup, monsieur Beck.

— Non.

— Qui est Nikolas Mikkelsen, monsieur Beck ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Saviez-vous que monsieur Rider acceptait de l'argent de Nikolas Mikkelsen contre des rapports sexuels quand il était à Londres ? Que monsieur Rider, en réalité, se prostitue ?

Les sourcils de Nikolas se levèrent un peu plus haut et tout le monde dans la pièce comprit probablement qu'il résistait à l'envie impérieuse de regarder Ben.

— Non. Je ne le savais pas.

— Qu'est-il arrivé entre vous et monsieur Rider au cours des deux nuits précédant votre enlèvement, monsieur Beck ?

— Soyez plus précis.

Ben regarda Nikolas du coin de l'œil.

— Nous avons des preuves physiques chez monsieur Rider montrant qu'il a été le sujet d'assauts violents et prolongés. Il a été ligoté, frappé, gravement battu, et violé. Y avait-il quelqu'un d'autre ici, monsieur Beck, à part vous et monsieur Rider ?

— Non.

— Vous êtes donc responsable de ses blessures ?

— Oui.

— Avez-vous donné de l'argent à monsieur Rider depuis que vous êtes sur l'île ?

— Soyez plus précis.

— Répondez à la question, s'il vous plaît. Avez-vous donné de l'argent, payé pour son logement et d'importants dîners dans des restaurants ?

— Oui.

— Revenons aux événements du 14 décembre, monsieur Beck. Qu'avez-vous fait après avoir agressé monsieur Rider ?

— Après ? Je crois que je suis allé dormir.

— Où était monsieur Rider à ce moment-là ?

— J'aurais tendance à penser qu'il était endormi à côté de moi.

Il y eut une pause dans l'interrogatoire. Les enquêteurs se regardèrent. L'un d'eux se gratta l'oreille.

— Monsieur Rider a dormi à côté de vous toute la nuit ?

— Et toute la matinée. Nous ne nous sommes pas levés avant l'heure du déjeuner, si je me souviens bien. Je lui ai apporté du café.

— Vous lui avez apporté du café ?

Ils se regardèrent à nouveau. L'un d'eux fit un léger signe de tête à l'autre. Il tourna la page de son carnet et commença :

— Puis-je vous dire ce que nous pensons qu'il est arrivé, monsieur Beck ? Nous pensons que vous êtes venu sur Ærø rencontrer monsieur Rider, un prostitué avec qui vous avez entamé une relation à Londres. Pendant que vous étiez ici, vous avez découvert que monsieur Rider avait également une relation avec Nikolas Mikkelsen et Gabriel Peterson. Peut-être avez-vous aussi découvert qu'un de ses anciens clients était décédé dans d'étranges circonstances, l'année dernière, et que monsieur Rider en a financièrement bénéficié depuis. En effet, il a acheté un véhicule avec l'argent qu'il a acquis grâce à l'accident. En colère, vous l'avez attaché, battu, violé, et menacé d'arrêter de l'entretenir financièrement. C'est monsieur Rider qui a eu l'idée de votre enlèvement. Vous êtes un homme très riche, monsieur Beck. Avec l'aide de madame Peterson, il vous a kidnappé au chalet et vous a retenu quatre jours dans une cabane de chasseur. Il n'a appelé la police qu'une demi-journée après votre départ du chalet, et nous croyons que durant ce temps, il veillait à votre sécurité dans la

cabane. Néanmoins, se sentant coupable de sa participation dans votre enlèvement, Gabby vous rendait fréquemment visite avec de la nourriture et d'autres éléments de confort. C'était en réalité monsieur Rider qui vous a infligé les blessures durant les quatre jours où vous refusiez de lui donner de l'argent. Madame Peterson a finalement décidé de vous laisser partir, et quand monsieur Rider l'a découvert, il l'a attaquée et l'a tuée. Que répondez-vous à cela, monsieur Beck ?

Ben s'apprêtait à tout avouer, mais Nikolas eut un de ses plus beaux revers de la main et annonça :

— Je suis maintenant fatigué, messieurs. J'aimerais que vous partiez.

— Monsieur Beck, nous ne voulions pas avoir cette conversation en présence de monsieur Rider. Exerce-t-il une quelconque emprise sur vous ?

Nikolas ricana et contempla Ben un instant.

— Cela, je vous le confirme. Oui, il est certain qu'il exerce une emprise sur moi. Maintenant, comme je vous l'ai dit, messieurs, il est temps pour vous de partir.

— Nous n'avons…

— Si, vous avez terminé. Comme vous le savez désormais pertinemment, il n'y a pas le début d'une preuve pour appuyer votre théorie. Monsieur Rider n'est jamais entré dans la cabane. Monsieur Rider et moi-même resterons peut-être sur Ærø pour Noël, nous rentrerons peut-être à Londres. Si vous avez d'autres questions, je vous en prie, n'hésitez pas à contacter mon avocat.

Après leur départ, il fit signe à Ben de s'asseoir à côté de lui. Il l'observa un moment en attendant, mais n'obtenant aucune réponse, il demanda :

— C'est pour cela que tu t'es rasé le crâne ? Sérieusement, Ben ? J'ai des croûtes et plus aucuns cheveux avec lesquels m'amuser parce que tu les as laissés t'atteindre ?

Ben ferma les yeux.

— Tu n'étais pas là. C'était horrible.

— Non, je n'étais pas là. Viens par là.

Il le prit derrière la nuque et le fit s'allonger sur ses genoux. La tête penchée en arrière sur le canapé, souffrant manifestement beaucoup et désormais fatigué, il passa simplement sa paume sur les cheveux absents de Ben.

— Quand notre partenaire de crime revient-il ? La dernière chose dont je me souviens sont ses horribles aboiements. Il doit être puni pour cela, non ? Peut-être qu'il est temps pour lui de retourner au refuge…

***

Ben appela Squeezy et lui demanda d'aller chercher Radulf le lendemain. Il refusait de laisser à nouveau Nikolas seul et dit à celui-ci qu'il n'avait nullement l'intention de le faire avant qu'ils soient tous deux trop vieux pour remarquer qu'ils étaient kidnappés.

Radulf entra dans la cabane sans être aidé, mais se cogna dans le coin du canapé. Il n'arrivait pas encore à s'organiser avec si peu de vision. Ben l'appela doucement, voulant éviter de le surprendre. Le chien ignora son appel et fouilla la pièce de son œil partiellement valide. Pour cela, il pencha la tête, ce qui fit se relever puis basculer une oreille, les mâchoires entrouvertes comme s'il riait. Nikolas pouffa de rire et Radulf sembla immédiatement trouver ce qu'il cherchait. Il se tourna vers lui, grimpa sur le canapé, à côté de lui, et posa la tête sur ses genoux. Ben observa le visage de Nikolas et s'empressa de prendre le bras de Squeezy et l'emmener dehors pour contempler la neige.

Quand Nikolas se fut remis de cet étrange moment de vulnérabilité, il passa les doigts dans la fourrure de Radulf. L'animal leva la tête vers lui, un œil grand ouvert et fixe, l'autre laiteux et mort. Ils partageaient désormais un lien, un fardeau, le souvenir agréable du sang humain et de la mort.

— Tu es un mauvais chien, le réprimanda doucement Nikolas.

L'animal remua la queue en signe d'acquiescement. Nikolas sourit alors du mieux qu'il put.

— Nous serons mauvais tous les deux, toi et moi.

Chapitre Dix-huit

La rémission de Nikolas fut relativement rapide, une fois écartés les effets de l'hypothermie prolongée et de la perte de sang. Les blessures à proprement parler, les entailles de verre, les fractures et élongations musculaires, ne constituaient rien qu'il n'avait déjà eu à subir par le passé. De manière générale, il évitait de toute façon de trop se regarder dans les miroirs, jamais trop sûr de découvrir qui le regarderait en retour, mais il voyait que son visage revenait progressivement à son apparence normale. Il voyait presque ses deux yeux, ce qui était toujours bon à prendre. Il avait une cicatrice sur l'arête du nez et une sur la pommette. Il commençait à ressentir une grande vitalité et un grand bonheur de vivre qu'il n'avait pas connu depuis longtemps. Il connaissait la cause de cela : il était, de manière inespérée, encore en vie, alors qu'il s'était attendu à la mort. En connaître la raison n'amoindrissait néanmoins pas son bonheur. Pour la première fois, il regardait davantage devant que derrière lui. Son expérience avec Gabby constituait un tournant entre ce qu'il avait été et ce qu'il pouvait désormais être. Même écouter les théories saugrenues de la police l'avait fait apprécier le contraste entre la façon dont les choses pouvaient paraître et ce qu'elles étaient en vérité.

Ben, de son côté, n'allait pas si bien. Nikolas ne pouvait que deviner ce qu'il avait traversé. Ingrid lui avait dit qu'il n'avait pas mangé durant toute son absence et il savait qu'il ne mangeait toujours pas. Il voyait de ses propres yeux que Ben avait vieilli, qu'il avait perdu une chose indéfinissable. Jusqu'à la visite de la police, il ne s'était pas rendu compte de ce que son compagnon avait vécu durant son examen et l'interrogatoire. L'homme avec qui il vivait maintenant était une ombre de celui qu'il avait quitté seulement deux semaines auparavant. Il paraissait vidé. Il était bien plus mince qu'alors, une maigreur que Nikolas ne lui avait jamais connue auparavant. Il souriait moins et semblait apathique, encore une nouveauté. Ben avait toujours débordé de vie, bruyant, énergique. Il avait toujours éprouvé le besoin d'être actif, et quand les exutoires de cette énergie naturelle lui avaient été retirés, Ben avait très agréablement tourné celle-ci vers lui. Il avait été le bénéficiaire direct de son énergie infinie durant cinq ans, et il n'avait pas l'intention de perdre ce privilège.

Le problème, c'était qu'il ne savait pas trop ce qui n'allait pas chez Ben, pas exactement, ni comment se débrouiller pour l'aider. Les humeurs de Ben étaient d'habitude transparentes, et même si Nikolas s'amusait souvent à prétendre que ses émotions étaient un mystère, elles ne l'étaient pas. Il comprenait très bien Ben Rider, depuis toujours. Il avait fait son affaire de si bien le connaître. Une obsession

muée en compréhension, avait-il découvert. Alors cette dépression le déstabilisait et l'inquiétait. Il avait suggéré avec hésitation qu'ils retournent à Londres, et Ben avait accepté… si c'était ce qu'il voulait. Il avait ensuite suggéré de peut-être partir en vacances quelque part… au chaud, de préférence. Encore une fois, Ben avait accepté et lui avait dit de choisir la destination qu'il voulait. Nikolas essaya de parler de Noël avec enthousiasme, mais cela semblait forcé, même à ses oreilles. Il était en quelque sorte dans une impasse.

Il se tint dans l'encadrement de la porte du chalet, deux jours après la visite de la police, et regarda Ben couper du bois. Ça, il continuait à le faire, mais même là, il avait perdu quelque chose, une étincelle indescriptible que Nikolas n'avait pas véritablement appréciée avant qu'elle disparaisse. Ben leva la tête en sentant son regard. Le fait qu'il ne sourie pas immédiatement frappa Nikolas comme un uppercut à l'estomac.

— Salut, dit-il simplement.

Nikolas le salua d'un signe de tête en retour et continua à l'observer. À ce moment-là, se sachant admiré, Ben aurait normalement dû se mettre torse nu et continuer à couper du bois, ses incroyables muscles saillants scintillant à la lumière reflétée par la neige. Aujourd'hui, il semblait avoir froid et l'air misérable. L'espace d'un terrible instant, Nikolas songea que Ben ressemblait désormais à un de ses fantômes du goulag, les cheveux rasés, frigorifié, maigre, sans vie. Par le passé, Ben aurait continué à couper quelques bûches, puis il se serait approché, aurait commencé à l'embrasser, l'aurait tiré jusqu'au lit ou la baignoire ou même le canapé où ils auraient passé le reste des heures du jour à profiter de leurs deux corps jusqu'à l'arrivée de la nuit et pouvoir recommencer, comme il se devait. Aujourd'hui, Ben donnait l'impression qu'il se serait brisé si Nikolas lui avait fait ne serait-ce que la moitié des actes auxquels ils se livraient d'habitude sans penser aux conséquences.

Il retourna dans le chalet et claqua des doigts pour Radulf. Ils sortirent ensemble dans la neige en direction du lac. Nikolas ne se souvenait pas avoir été traîné dans la neige jusqu'au bateau de Gabby, il n'avait donc aucune aversion particulière pour cette route de promenade. Radulf la connaissait bien, il pouvait gaiement aller clopin-clopant, ne tombant que dans une ou deux congères desquelles Nikolas devait l'extraire. Ils atteignirent le lac et Nikolas décida de marcher le long du rivage rocheux où Radulf pouvait voir la mer. Il remonta le revers de son manteau quand il commença à neiger et employa toute son illustre intelligence à résoudre le problème de Benjamin Rider.

***

Ben finit de couper du bois et chargea une corbeille pour en emmener à l'intérieur. Il eut le vertige, désorienté, en se levant trop rapidement. Il tapa des pieds pour débarrasser ses bottes de la neige et déposa la corbeille près du feu. Il appela mollement Nikolas pour lui demander s'il voulait du thé. Il n'y eut aucune réponse. Il l'appela à nouveau, puis monta les escaliers. Nikolas n'était pas dans la chambre, ni dans la salle de bain.

Le vertige le submergea. Ses genoux cédèrent. Et comme ça, il se retrouva au sol. Il posa les mains sur le sol en bois en haletant. Il allait vomir. Il réussit à atteindre la cuvette pile à temps. Il se sentait si mal qu'il tremblait, mais dès qu'il put se tenir debout, il redescendit à toute vitesse et sortit dans la neige.

— *Nik* ?

Sa voix mourut, absorbée par les flocons.

— *Nikolas !*

Il n'y eut aucune réponse.

Tout recommençait. C'était exactement pareil. Nikolas avait disparu.

Puis il réalisa ce qui était réellement arrivé. Nikolas n'avait pas *à nouveau* disparu. Il était *toujours* disparu. Le retrouver, le voir en sécurité… tout cela avait en fait été un autre rêve. Encore une fois, cela avait été si réel, son odeur, sa peau, sa présence rassurante. Ben éclata presque de rire, un son étouffé et terrible. Nikolas avait chassé la police exactement comme il aurait voulu qu'il le fasse si cela avait été réel. Il aurait voulu ne pas se réveiller, cette fois. Peut-être que s'il pouvait rester endormi, il pourrait rester avec ce Nikolas fait de rêve dans ce monde fait de rêve. Éveillé, il était complètement seul. Le monde était si blanc, si désolé, et si parfait dans sa froideur impitoyable. Il alla dans le chalet.

Nikolas était le choix conscient de son cœur.

Son cœur prit alors une autre décision, tout aussi consciente, tout aussi délibérée.

***

Nikolas revint de sa promenade gelé, mais pour la première fois depuis Gabby, heureux de sentir le froid et de ne rien devoir craindre d'autre. Il serait bien au chaud dans les bras de Ben ou, s'il se montrait particulièrement persuasif, dans le corps de Ben. Il était toujours très persuasif quand le corps de Ben était en jeu. Il sourit pour lui-même en faisant rentrer Radulf dans le chalet. Qui était silencieux. Ben avait fini de couper du bois et il y avait une grande corbeille de petites bûches à côté de la cheminée. Il l'appela pour voir s'il se douchait et souhaitait de la compagnie, mais n'eut aucune réponse. Il monta les escaliers avec un peu de raideur et le seul signe qu'il vit indiquant que quelque chose n'allait pas du tout fut le tee-shirt taché de sang au sol.

Il alla dans la salle de bain et souffla.

— *Ben ?*

Ben n'interrompit pas son activité, mais sourit malicieusement pour lui-même.

— Je savais que ça marcherait. Donne-moi une minute et je te ferai rester pour de bon.

Il continua d'enfoncer le couteau de cuisine en travers de son poignet.

— *Ben !* s'écria soudain Nik, ce qui lui fit lever la tête, l'air étonné. *Lâche le couteau, Ben. C'est un ordre !*

Les vieilles habitudes n'étaient jamais loin. Après une hésitation d'une seule seconde, Ben s'arrêta et laissa le couteau reposer sur ses genoux. Nikolas s'accroupit prudemment et le lui prit. Il retira ensuite rapidement son propre tee-shirt et le roula en boule contre la profonde entaille sur le poignet de Ben. Celui-ci le regardait, perplexe. Il était encore plus pâle qu'avant, le stress vieillissant ses traits.

— Je suis mort ? demanda-t-il après un bref regard sur l'endroit où Nikolas appuyait. Tu as l'air réel, mais tu n'as pas l'air très content de me voir.

— La ferme. Tu peux te lever ?

Nikolas l'aida à se lever et le conduisit sur le lit. Il maintint la pression sur le tee-shirt jusqu'à ce que Ben s'asseye, puis lui ordonna d'un ton sec :

— Tiens ça.

Ben s'exécuta, les sourcils froncés en voyant le tissu. Nikolas alla dans la salle de bain, détournant le regard de la mare de sang et ouvrit avec fureur l'armoire de toilette pour en sortir des bandages et du sparadrap. Il revint dans la chambre et toisa le corps émacié allongé sur le lit. Tout à coup, il balança les bandages au visage de Ben. Celui-ci écarquilla les yeux sous le choc.

— *Va te faire foutre ! Imbécile de gamin ! C'est quoi ce bordel ?*

— T'es pas… tu avais encore disparu. J'ai pensé…

— Je suis allé me promener avec le chien, bordel de merde !

— Je voulais juste être avec toi… te rattraper avant que tu t'éloignes trop de moi. J'ai pensé… J'ai pensé que ça serait plus facile, conclut-il, les sourcils froncés en regardant son poignet.

— Bah tu coupais dans le mauvais sens. Crois-moi, ça marche pas mal si tu coupes dans l'autre sens.

— Oh.

Nikolas s'agenouilla à côté de lui. Il prit la tête rasée entre ses mains et le fixa.

— Tu es en état de choc. Que Dieu me pardonne, mais je crois que tu es en état de choc depuis que tu es venu me voir à l'hôpital. Je suis désolé, je ne l'ai pas vu. J'étais un peu préoccupé.

Il se leva et embrassa la tête de Ben. Il s'assit ensuite à côté de lui sur le lit.

— Maintiens la pression.

— D'accord, acquiesça docilement celui-ci.

Nikolas le laissa continuer pour le calmer, pour lui donner quelque chose de concret et sur quoi il était facile de se concentrer.

— Tu croyais que j'étais à nouveau parti ? C'est ce que tu es en train de me dire ? Que j'avais encore disparu, comme ça ?

— Non, je pensais que tu n'étais jamais revenu. Je pensais que tu étais *toujours* parti.

Il semblait important à ses yeux que Nikolas comprenne la différence, que ce qu'il faisait était, par conséquent, parfaitement rationnel et compréhensible.

— Et qu'est-ce que tu allais faire ? Me suivre dans la mort ?

Ben baissa la tête.

— Tu me fais me sentir bête.

— Tant mieux, parce que tu *es* bête. Ben, regarde-moi.

Il attendit patiemment. Ben tourna la tête à contrecœur.

— La mort est la dernière certitude pour tout le monde. Au bout du compte, l'un de nous mourra, et l'autre devra continuer seul. Non, arrête ça. Écoute-moi. Ben, regarde-moi et écoute.

Encore une fois, il attendit.

— Je crois que j'ai fait une grosse erreur avec toi.

Il réussit à sourire un peu en voyant la réaction de Ben.

— Pas dans ce sens-là. J'ai fait l'erreur de te croire acquis, de supposer que tu savais ce que je ressentais alors que je n'avais pas envie de te le dire, je n'avais pas envie de te laisser accéder aux parties de ma vie qui sont douloureuses parce que je voulais te protéger. Tu n'es pas mon petit frère. Je n'ai pas besoin de te protéger pour soulager ma culpabilité d'avoir tant échoué à le protéger, lui. Un gosse très sage m'a récemment dit que je devais creuser mes blessures au scalpel, que je ne pourrais pas guérir avant.

Il ferma les yeux un instant pour rassembler son courage, et poursuivit :

— Je n'ai pas l'intention de mourir avant longtemps, Ben. Au fil de cette vie, mon envie de vivre semble avoir vaincu tout ce qui était déterminé à me tuer. Je vais vivre encore très, très longtemps, et j'ai bien l'intention que tu sois à mes côtés jusqu'à ce que ce temps soit écoulé. Est-ce que tu comprends ce que je dis ? Ce que je suis en train de te demander ?

Les pupilles de Ben étaient si dilatées que ses yeux semblaient presque noirs, le vert ne représentant plus qu'un trait fin sur le contour de l'iris. Nikolas posa une main sur son visage et caressa sa pommette avec son pouce.

— Jusqu'à ce que la mort nous sépare, d'accord ? demanda Nikolas en retirant sa main pour chercher quelque chose dans la poche arrière de son jean.

Les yeux de Ben suivirent chaque mouvement. Nikolas prit le couteau couvert de sang et, en continuant de regarder intensément Ben, le passa sur son poignet déjà lacéré… Aucune hésitation, aucun indice que cela lui causa une quelconque douleur. Quand il fut satisfait du saignement, il leva doucement le poignet de Ben et retira délicatement le bandage temporaire qui s'était collé. L'entaille, bien plus profonde que celle qu'il s'était faite sur son propre poignet, recommença à saigner. Il regarda à nouveau Ben dans les yeux.

— D'accord ?

Ben acquiesça.

— Oui. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Ils pressèrent leurs poignets l'un contre l'autre, un lien approprié pour deux hommes dont les vies avaient été déterminées et façonnées par le sang. Ils se penchèrent l'un vers l'autre et s'embrassèrent, partageant leurs bouches tandis que leur sang chaud coulait entre eux.

Partie III

Chapitre Dix-neuf

Nikolas savait que les têtes se retournèrent sur eux quand ils entrèrent dans le restaurant d'Alan Lund. Qui ne lèverait pas les yeux sur deux hommes à l'air dur et couverts de cicatrices ? Il avait conscience de la tension manifeste que la douleur mettait sur son visage. Il avait l'impression de revenir d'une guerre ; des ecchymoses avaient teinté sa peau de jaune et de vert, et des points de suture couraient d'un côté de ses cheveux blonds rasés. Et il boitait encore légèrement.

À côté de lui, Ben avait de grands yeux, il était maigre, les vêtements lâches, sans cheveux. C'était comme escorter un survivant de camp, Nikolas jouant le rôle de son geôlier en marchant près de lui, une main possessive sur un de ses bras. Mais aucun prisonnier ne se voyait traité avec autant d'attention que Ben, car quand ils s'assirent, Nikolas lui caressa la nuque amoureusement, et entrelaça leurs doigts sur la table.

Quand leurs mains se rencontrèrent sur la nappe à carreaux, des bandages miroirs furent révélés, évoquant pour Nikolas l'espace d'un instant des menottes qui les liaient ensemble. Pourtant, ils les unissaient de manière bien plus intime que l'acier ne le pourrait jamais.

Ben commanda un steak et l'engloutit comme s'il était affamé. Ils ne burent tous deux que de l'eau. Durant tout ce temps, quand ses yeux ne passaient pas la salle en revue, comme pour surveiller tout danger potentiel, ils restaient fixés sur Nikolas avec la plus parfaite concentration. Il ne souriait pas beaucoup, mais quand c'était le cas, il s'agissait de sourires profonds et intimes qui lui étaient uniquement destinés.

Quand ils partirent, Radulf les attendait. Il n'avait pas été attaché mais s'était patiemment assis dans la neige. Il ne les vit pas arriver, cependant il les sentit et fit le tour pour marcher à côté de Nikolas, serré contre lui. Garde, guide et fardeau.

Ils montèrent dans le tout-terrain qui était désormais bien pâle sous toute cette neige. Ben conduisit pendant que Nikolas contemplait les flocons venant à eux dans l'obscurité comme de petits missiles avant de se dissiper contre le pare-brise, inoffensifs. Ils arrivèrent à une maison avec un toit de chaume, près de la plage, et dont le jardin avait manifestement été bien entretenu avant l'arrivée de la neige.

C'était la veille de Noël.

***

Ben gara la voiture devant la maison d'Ingrid. Aucun d'eux n'était

venu depuis que Ben était parti ce matin-là, avant de retrouver Nikolas, à deux doigts de la mort dans la neige. Elle avait vu le poids de cet enlèvement sur Ben pendant qu'il était avec elle. Si elle avait su l'étendue réelle du choc et ce qui était arrivé ensuite, elle aurait été horrifiée. Aucun d'eux n'avait l'intention de partager ces événements avec quiconque, jamais. Nikolas posa une main sur la cuisse de Ben. Il avait désormais l'habitude de le toucher dès qu'il le pouvait, résultat direct des événements de la salle de bain, quelques jours plus tôt.

— Tu es prêt ?

Ben ferma les yeux un instant.

— Est-ce qu'il faut qu'on le fasse ?

— Est-ce que c'est la bonne chose à faire ?

Ben acquiesça.

— Alors c'est ce que nous allons faire. Viens, je vais repasser au charmant diplomate courtois que tu as d'abord rencontré et tout ira bien. Tout ce dont tu as à te soucier, c'est t'assurer de manger, Benjamin. Et est-ce qu'on aurait un jour pensé que je puisse avoir besoin de te dire ça ?

Ben sourit, et Nikolas avait si rarement l'occasion de voir ça ces derniers temps qu'il l'embrassa, même s'ils étaient devant la maison de quelqu'un. Le baiser commença à s'intensifier, ce qui lui fit plaisir. Les rapports sexuels avaient été tendus, récemment. Difficile de se faire plaisir avec autant de blessures physiques et émotionnelles. Il finit par écarter leurs lèvres et prit le visage de Ben dans ses mains.

— Porte les cadeaux. Maintenons l'illusion que tu m'es soumis et que tu obéis à mes moindres désirs.

Ben éclata véritablement de rire et embrassa rapidement la cicatrice sur son nez. Il fit comme il lui était demandé et rassembla le tas de cadeaux que Nikolas avait insisté pour acheter et emballer. Et puis ils se rendirent chez Ingrid pour fêter Noël avec les amis qui les avaient aidés à sauver la vie de Nikolas et, par extension, celle de Ben.

Une fois Nikolas retrouvé, comme Kate s'était trouvée privée de l'hébergement de la bibliothécaire psychotique qui avait essayé de le tuer, il lui avait trouvé un hôtel. De la même manière, il avait insisté pour que Squeezy reste au moins jusqu'au 26 et avait réservé une suite pour lui à l'hôtel de Kate. Ensuite, il avait fait venir les parents de la jeune femme par avion jusqu'au Danemark, puis jusqu'à l'île, afin qu'ils puissent profiter d'un traditionnel Noël en blanc avec leur fille unique.

C'était donc une réunion d'anciennes et de nouvelles connaissances chez Ingrid pour ce réveillon de période de bonté. Ben était si fragile que Nikolas avait très longuement hésité à créer coûte que coûte ce Noël pour lui. Mais finalement, il avait décidé que Ben avait seulement besoin de temps et d'un retour à la normale afin de guérir.

Tout le monde accueillit d'abord Radulf. Ben avait craint que le nombre de personnes puisse l'affoler, puisqu'il s'appuyait désormais sur son ouïe plutôt que sur sa vue pour vivre sa vie, mais il semblait dans son élément. Nikolas l'avait autorisé à amener sa couverture, une concession qu'il n'aurait d'ordinaire pas faite. Mais ces derniers temps, Radulf avait à peu près carte blanche pour faire tout ce qu'il voulait du point de vue de Nikolas. Il traîna son bout de tissu puant jusqu'à la cheminée où il pourrait sentir la chaleur et écouter les voix, puis s'installa et attendit avec satisfaction qu'apparaissent des saucisses.

Nikolas était aussi bon qu'il l'avait annoncé ; il circulait, discutait et charmait comme le Nikolas d'avant. Cela détourna un peu l'attention générale de Ben, qui put rester avec Squeezy et parler du bon vieux temps, ce que n'importe qui ayant fait l'armée ne savait que trop bien faire. La seule personne dont l'attention était entièrement focalisée sur Ben, à part son partenaire de soirée, était Nikolas, qui passa la soirée à le resservir en petits plats et boissons non alcoolisées au point, quand Squeezy s'éclipsa pour aller aux toilettes, de finir par s'entendre murmurer avec une pointe d'exaspération :

— Je vais bien, d'accord ?

— Je le sais, Benjamin. Mais suis-je toujours réel ? ajouta-t-il avec un regard amusé sous des paupières à demi-baissées.

— Pour l'amour de Dieu, Nik !

Son exclamation gênée ne suffit pas à masquer son adoration profonde sous-jacente et il se pencha plus près.

— Ah, bordel, ce Nikolas est beaucoup trop chiant pour être le Nikolas rêvé. Lui était bien plus gentil !

— Je peux être gentil, contesta Nikolas en riant tranquillement. Et ne jure pas devant moi, Benjamin.

Ben s'avança encore un peu et lui effleura l'oreille avec ses lèvres.

— S'il n'y avait pas tous ces gens, je jurerais pour une tout autre raison… là, tout de suite.

Ils se regardèrent un moment, le reste de l'assemblée complètement oubliée, puis Nikolas s'ébroua légèrement et revint vers le groupe.

***

— Putain de merde, c'est vrai, hein ? Ce regard sentait le sexe à plein nez, on est d'accord ? Oh quel enfer, c'est pas juste.

Ben secoua désespérément la tête face à ce Squeezy outré. Celui-ci observait très attentivement Nikolas.

— Bordel, c'est pas du tout un banquier ou un critique d'art, hein ?

Ben secoua à nouveau la tête.

— Il est l'un des nôtres d'une façon que je n'arrive pas à comprendre… mais j'aimerais bien.

Ben lui frappa le bras.

— Oh, allez, Diesel ! Il y a de quoi s'amuser à plusieurs avec lui. Non ? Et merde. Ce sera encore cette putain de main alors ce soir. Alors, c'est bon, il est tout guéri et tout ?

— Bof, répondit Ben avec un geste de la main. Je crois qu'il a encore des maux de tête à cause de la fracture du crâne, et il a mal quand il respire trop fort… au niveau du rein où elle l'a planté.

— Quand il respire trop fort ? Oh, bordel de merde… me dis pas ça ! Bah personne respire trop fort par chez moi, *ça* c'est archi sûr, s'exclama Squeezy en regardant sombrement dans son verre. Putain, j'aurais dû devenir homo il y a des années. Toutes ces opportunités gâchées dans toutes ces douches, merde. Et donc… c'est vrai ce que Kate disait… à propos de la gorge de cette salope ?

Ben se tourna vers lui, perplexe, lui accordant pour une fois réellement son attention.

— Quoi, sa gorge ?

— Que c'est pas Superouaf qui a fait le plus gros du carnage. Qu'ils ont aussi trouvé des marques de morsure humaine.

Il ponctua en attrapant sa gorge, les yeux écarquillés, mimant une fin tragique.

— Joyeux Noël à toi aussi, espèce d'enfoiré. Non, ce n'est pas vrai.

Nikolas vint les rejoindre et il jaugea Squeezy.

— Je crois que tu devrais avoir ton cadeau de Noël tout de suite.

Squeezy ouvrit des yeux pleins d'espoir, mais Ben lui donna un coup de coude. Il savait pertinemment ce que son ami espérait comme cadeau. Encore plus agaçant, il savait que Nikolas trouvait cette nouvelle obsession pour l'homosexualité extrêmement amusante, il avait même suggéré de l'inclure dans un plan à trois, un soir. Heureusement pour Nikolas, Ben savait qu'il n'avait fait que plaisanter. Nikolas lui adressa un sourire en coin en réaction à cette blague dont ils étaient les seuls conscients et désigna la porte du patio d'un signe de tête.

— On sort ?

Garé au fond du jardin d'Ingrid se trouvait la motoneige dernier cri que Nikolas avait achetée pour Squeezy. Comme il l'avait dit à Ben, cela semblait bien peu de choses pour le remercier de lui avoir sauvé la vie. Ils la contemplèrent tous les trois, Squeezy un peu à court de mots.

— Ne mets peut-être pas le feu à celle-ci ?

— Non, putain, t'as bien raison. Ça va… Je vais peut-être l'emmener en Écosse, si jamais j'y vais… Très pratique. Merci.

— C'est bon, dis-lui, soupira Ben. Je n'en peux plus de ce suspense.

Nikolas éclata de rire et tendit une enveloppe à Squeezy.

— Nous t'avons aussi acheté le chalet du docteur libidineux que nous occupons actuellement. Puisque j'ai fait de toi un Danois à titre

honoraire, il te faut absolument posséder une retraite sur Ærø. Tiens, il est aussi à toi. Tu n'as pas besoin d'emmener la bécane en Écosse pour en profiter.

Voyant l'expression de Squeezy, il ajouta :

— Bien sûr, nous accepterons toujours volontiers une invitation à te rejoindre pour le prochain Noël. Même si… il n'y a qu'un seul lit…

Squeezy était trop submergé pour entendre ou profiter de ce sous-entendu. Il déglutit simplement. Ben commença à frissonner et Nikolas décréta aussitôt :

— On rentre, vite. Tu pourras nous remercier à coups de jurons à l'intérieur.

Ils avaient aussi acheté des cadeaux pour Kate et ses parents. Nikolas avait laissé Ben se charger de celui d'Ingrid, et celui-ci s'était souvenu d'une chose qu'elle lui avait confiée : elle aurait bien aimé revoir Londres et les amis qu'elle s'y était faits. C'était donc très facile comme cadeau ; deux semaines à l'hôtel *Claridge*, à la fin du printemps, avec spectacles, sorties, et voyage en première classe.

***

Une fois minuit passé, Nikolas se sentit très fatigué. Les efforts pour agir normalement après des événements si peu normaux l'avaient épuisé. Ben les ramena tous les trois au chalet, le son lointain des cloches lui rappelant l'arrivée du jour de Noël. Ils fermèrent à clé le chalet, une opération à laquelle ils se livraient méthodiquement chaque soir, et monta se coucher. Radulf était heureux de s'étendre sur le canapé et profiter de la lumière qu'il distinguait dans l'âtre. Ben et Nikolas prirent leur douche ensemble. Ce dernier avait besoin d'aide pour retirer certains de ses bandages, puis les refaire, et il savait que Ben aimait simplement l'avoir près de lui.

— Il va falloir que tu fasses repousser tout ça, lança Ben en lui lavant les cheveux tout en prenant soin d'éviter les points de suture au milieu de ces cheveux d'or. Pour couvrir cette cicatrice.

— Je devrais peut-être me laisser pousser une barbe. Pour couvrir le reste, aussi.

— Peut-être pas.

Nikolas sortit et prit deux serviettes avant de lui en passer une.

— Tu as l'air d'aller mieux, lança-t-il.

— Je suis juste plus gros. J'arrive pas à croire que tu nous aies fait manger un steak avant d'aller réveillonner.

— Et je continuerai à le faire jusqu'à ce que ta croyance idiote d'être plus fort que moi devienne un tant soit peu crédible. Mais tu as l'air d'aller mieux.

Ben monta dans le lit et se tourna vers Nikolas en attendant qu'il le rejoigne.

— On dirait que c'était un rêve, maintenant. Je n'arrive pas à croire que j'ai vraiment…

Les doigts de Nikolas étaient sur ses lèvres, l'empêchant d'en dire davantage sur ce terrible événement.

— Ainsi donc, c'est Noël, lança-t-il avec un sourire malicieux.

— Tu n'aimes pas Noël, et tu as insisté pour qu'on ne se fasse pas de cadeau. Je t'en prie, ne me dis pas que tu m'en as quand même acheté un.

Nikolas sourit largement en percevant la pointe de panique dans la voix de Ben. Les choses revenaient à la normale.

— D'accord, je ne te le dirai pas.

Il tira Ben vers lui, fixant l'endroit qu'il avait l'intention d'embrasser, faisant monter l'attente pour tous les deux, puis effleura la bouche de Ben, tira doucement sur sa lèvre inférieure avec ses dents et la lécha avant de la lâcher et murmurer contre cette langue avide :

— Tu te souviens de cette maison à Horse Tor ?

Ben recula brusquement.

— Oh, putain, ne me dis pas que tu m'as acheté la maison !

Nikolas fronça les sourcils.

— Je crois devoir couper court à ton amitié avec Squeezy. Il a une mauvaise influence. Je ne peux pas te dire que je l'ai achetée, car elle n'était pas à vendre.

Ce fut au tour de Ben de froncer les sourcils, l'air hésitant.

— Donc, c'est pas un si grand cadeau de Noël, alors ?

— Je ne peux pas te l'acheter parce qu'elle t'appartient déjà, apparemment. Tu en as hérité de ton véritable père, John Redvers, quand il est mort.

— Hein ? Qu… ? Hein ?

— On ne peut plus cohérent.

Il se redressa en s'appuyant sur un coude et Ben fit de même, de sorte qu'ils se fassent face, lovés dans le lit chaud.

— J'ai demandé à Kate de travailler sur deux choses, depuis un moment : essayer de découvrir la vie que ta mère a eue avant d'arriver dans le nord de l'Angleterre avec toi, et découvrir la provenance de cette vieille maison afin de l'acquérir, comme je l'avais promis, si elle était à vendre. Ce soir, elle m'a dit que ces deux enquêtes s'étaient confondues en une, expliqua-t-il avant de regarder intensément Ben. Ta mère était Elisabeth Redvers, épouse de John Redvers. Quand ils se sont mariés, elle n'avait que dix-sept ans et était peut-être déjà enceinte de toi. Il avait cinquante-huit ans. Elle l'a quitté quatre ans après et t'a emmené, leur unique enfant, avec elle. Tu ne te souviens de rien ?

— Je me souviens de la maison, répondit Ben en secouant la tête. Le son des corbeaux. L'odeur. Je pensais que c'était…

— Ton irritante et parfaitement ridicule foi dans le destin ?

— Dit l'homme qui voit et parle à des fantômes, rétorqua Ben avec un drôle de regard.

— Ne change pas de sujet, mon garçon. Donc, John Redvers est décédé en début d'année. Il a passé les trois dernières années de sa vie dans une maison de retraite près d'Exeter. Il avait quatre-vingt-huit ans. Il a vécu dans la maison jusqu'à ne plus en être capable. Il a été très clair dans son testament. Il laissait la maison et tous ses biens à son fils, Benjamin Redvers, Benjamin Rider. Il n'y a aucun doute, c'est toi, et je suis prêt à faire un test ADN sur ses restes exhumés si quiconque remet en question tes droits.

En voyant que Ben ne l'écoutait plus, il ajouta :

— Je pourrais peut-être moi-même fournir ton échantillon. Je contiens souvent une grande quantité de ton ADN, ces derniers temps…

— Redvers. Rider. C'est tellement bizarre.

— Peut-être que la ressemblance des deux noms a été une incitation à rester avec ton père adoptif, pour elle… et peut-être aussi la proximité avec les tourbières, qui lui rappelaient là où elle se sentait chez elle ? À quatre ans, tu serais moins susceptible de trouver le changement difficile à comprendre.

— Je ne m'en souviens pas.

Nikolas l'observa attentivement pendant qu'il intégrait la nouvelle. Il avait été partagé sur la route pour revenir au chalet quant à savoir s'il devait révéler à Ben tout ce qu'il avait appris de Kate. Il ne lui avait pas encore dit que les proches de John se disputaient le testament et que ce processus prendrait peut-être un certain temps. Mais finalement, il avait décidé que connaître au moins les informations de base ne pouvait qu'aider à la guérison de Ben. Aucun d'eux ne devait oublier ce qui était arrivé dans la salle de bain deux soirs auparavant, mais ils pouvaient avancer à partir de cela ; s'en remettre. Même dans l'esprit plus prosaïque de Nikolas, les semaines qu'ils avaient passées dans le vieux manoir au bord des marais ressemblaient désormais à une idylle faite de chaleur et de couleurs vives. Il revoyait Ben, torse nu, construisant un barrage dans le ruisseau, plein de vie et fort ; il le revoyait courir au sommet de la colline rocheuse chaque matin, et serrer son corps lourd et puissant contre…

— Qu'est-ce qui se passe ?

Nikolas déglutit.

— Rien. Je réfléchissais, c'est tout.

Il avait également pensé que ce que la police avait insinué, ces choses qui avaient de toute évidence profondément affecté Ben et qui avaient contribué à son affaiblissement, seraient désormais soignées,

effacées, quand il se verrait sous ce nouveau jour : propriétaire légitime d'un nom et d'une ancienne demeure.

— Redvers. Ben Redvers. Je n'arrive pas…

— Tu ne te concentres peut-être pas sur ce qu'il faut. La maison ? Ton héritage ?

Ben secoua la tête, l'air songeur.

— Il nous a amenés là, Nik… ce truc, ce GPS, quand tu as entré une adresse complètement différente, il nous a amenés là.

Nikolas le regarda d'un œil critique.

— Tu ne m'embarqueras pas dans tes élucubrations de quatrième dimension, Ben. L'explication est bien plus rationnelle que cela : par erreur, il se trouve que j'ai entré une mauvaise adresse parce que je t'avais peut-être entendu la marmonner cette nuit-là. Mais même moi je trouve cela assez improbable, avoua-t-il finalement, les lèvres pincées.

— C'était le destin.

Nikolas grogna et se laissa retomber sur le dos. Ben glissa prudemment sur lui, baissant les yeux sur les bandages autour de ses côtes.

— Ça va ?

— Cela irait même si cela n'allait pas, acquiesça Nikolas.

— Ma maison, souffla Ben, les sourcils froncés. Elle est à moi.

Il fondit sur Nikolas et l'embrassa, lui ouvrit la bouche avec sa langue, le goûta, avant de venir embrasser la cicatrice de son nez, désormais un de ses endroits préférés sur son visage après la cicatrice de brigand sur sa pommette, qu'il embrassa ensuite. Nikolas rit en sentant les douces lèvres de Ben et d'autres choses bien plus dures.

— Tu vas mieux. Le pouvoir revigorant d'un héritage est impressionnant.

Ben porta une main sur l'orifice de Nikolas et le titilla avec un doigt.

— Et toi, à quel point te sens-tu bien ?

— Je n'ai pas été blessé ici.

Ben sourit et prouva qu'effectivement ses blessures ne s'étendaient pas à ses parties internes. Il leva une cuisse et poussa son gland avide et glissant contre l'étroit l'orifice. Ils s'embrassèrent tous deux en attendant la suite, puis Ben entra. Il se cambra, Nikolas soupira, sujet à un grand plaisir. Très doucement, bien plus doucement qu'il ne libérait en général leur passion, il les mena habilement à un orgasme ô combien attendu. Nikolas laissa son fluide laiteux jaillir sur son ventre en sentant Ben frissonner au-dessus de lui. C'était l'ancien Ben qu'il entendait et sentait. Quand il ouvrit les yeux, en plus de ce crâne rasé ridicule dont les cheveux repousseraient, il vit l'ancien Ben, aux épaules larges, aux grands yeux verts et au visage presque trop beau pour un homme. Celui-ci resta en lui et s'allongea sur sa semence.

— Trop lourd ?

— Jamais.

Il leva les mains et commença à caresser ce cuir chevelu doux. Le bandage blanc sur son poignet contrastait dans l'obscurité ; il le retira. Il était suffisamment guéri. Quand il eut terminé, il prit le poignet de Ben et fit de même, plus précautionneusement, car son entaille avait été plus profonde. Il l'examina en passant le pouce sur les points qu'il avait cousus, puis plaça prudemment les deux cicatrices l'une sur l'autre et ils s'endormirent, encore reliés.

Chapitre Vingt

— Quand est-ce qu'on pourra aller dans la maison ? Nik ? Tu es réveillé ?

— Maintenant oui, marmonna-t-il en jetant un œil à l'heure. Nom de Dieu, Ben, il est deux heures du matin. Je dors depuis une demi-heure. Fous-moi la paix, merde.

— Est-ce que tu viens de jurer devant moi ?

— Je ne jure jamais, comme tu le sais. Ôte-toi de moi et dors.

Ben roula docilement après s'être extrait de Nikolas. Il avait de nouveau une érection, mais même si Nikolas l'avait de toute évidence remarqué, il roula de son côté, lui tournant le dos, et tira les couvertures sur sa tête.

Ben s'allongea en réfléchissant, l'esprit bourdonnant de pensées, parfaitement incapable de dormir. Après un moment il se leva, mais une main se glissa hors des couvertures et lui attrapa le poignet.

— Où est-ce que tu vas ?

— En bas, chercher de l'eau, c'est tout ! Je vais bien, Nik. Mon Dieu, tu vas me suivre dans la salle de bain…, s'exclama-t-il avant de s'interrompre et s'asseoir lourdement au bord du lit. Désolé.

— Voilà l'ancien Benjamin. À s'excuser pour des choses qui sont de ma faute. Je te donne la permission d'aller chercher de l'eau.

Ben lui donna un petit coup à un endroit sans bleu ni cicatrice et descendit. Il resta un moment assis avec Radulf en buvant, et le mit au courant pour la maison.

Quand il revint dans le lit, Nikolas dormait, ce qui était bon signe. Il n'avait pas dormi depuis deux nuits, montant la garde à côté de lui. Il se glissa très prudemment à côté de ce corps silencieux.

Si Ben avait pu se couper une main, un bras ou un organe vital pour marquer visiblement sa tentative de rachat après ce qu'il avait fait subir à Nikolas, il l'aurait fait. Parfois au beau milieu de la nuit, il se réveillait en sentant le poids écrasant de la peur quand il se souvenait que s'il avait réussi ce qu'il avait essayé de faire, si Nikolas était resté au bord du lac une demi-heure de plus, peut-être un quart d'heure, il serait revenu au chalet et se serait retrouvé seul, trahi… abandonné. Après tout ce qu'il avait traversé. Après tout ce qu'il avait fait pour survivre et lui revenir. Il lui avait expliqué qu'il n'aurait de toute façon pas réussi, car il ne coupait pas comme il fallait, ou quelque chose comme ça (les connaissances de Nikolas en la matière étaient d'ailleurs légèrement inquiétantes), mais Ben n'en était pas certain. Il se montrait déterminé quand il se concentrait sur quelque chose. Il avait désormais la rémission de Nikolas sur laquelle se concentrer. Si ce dernier voulait le cajoler, lui donner à manger, le surveiller

constamment, alors il le laisserait faire. Il grommellerait, se plaindrait et ferait semblant de ne pas avoir besoin de cette attention constante, parce que les choses ne sembleraient pas normales sans cela. En revanche, il serait et ferait tout ce que Nikolas Mikkelsen voudrait qu'il soit et qu'il fasse, et cela aussi longtemps qu'il le voudrait ; qu'il en aurait besoin. Ils étaient désormais unis. Lui aussi joignit leurs poignets à l'endroit de leurs cicatrices en miroir. Qui avait besoin d'anneaux pour être unis jusqu'à la mort quand on avait des cicatrices, des points de suture, des ecchymoses et du sang ?

Il se serra contre le dos chaud de Nikolas en épousant sa silhouette, s'emboîtant autour de son derrière ferme, pressant son sexe turgescent contre la peau chaude où il patienterait, satisfait ainsi et attendant avec ardeur qu'ils soient prêts. Il glissa un bras par-dessus sa poitrine et blottit son visage dans ses cheveux. Quand il fut entièrement baigné dans l'odeur et la sensation du Nikolas du réel, il inspira profondément et s'autorisa à penser à la maison, à son nom, et tout ce qui pourrait découler de cette grande révélation.

***

Il fallut encore presque une semaine pour qu'ils s'extraient du Danemark et rentrent à Londres. Nikolas dut organiser les ouvriers du bâtiment, Ben dut faire ses au revoir. Nikolas était certain que leur implication dans l'affaire Gabby Peterson n'était pas entièrement terminée, et avait donc également engagé Jans LaCour en laissant toute communication complémentaire avec la police à ses mains expertes. Il avait la ferme intention que Ben ne soit plus interrogé par ces hommes-là.

Ainsi, ce fut par une nuit très sombre, humide et froide qu'ils revinrent sur le sol anglais et qu'ils parcoururent sous la pluie les derniers kilomètres jusqu'à leur demeure de Londres. Elle avait été nettoyée des événements qui les avaient tous deux conduits loin de chez eux, de nombreux mois plus tôt, et Kate y était allée pour mettre le chauffage et leur avait laissé un réfrigérateur rempli. Nikolas alla immédiatement dans son bureau. Radulf était de toute évidence très heureux de revenir en terrain familier et cela ne participa que davantage à son succès ainsi qu'à sa victoire parfaitement illégale sur les coutumes britanniques quand il s'effondra joyeusement dans son panier, dans la cuisine. Il ne restait plus que Ben. Il se sentait de nouveau en décalage. Il avait passé l'équivalent de toute une vie au milieu de neige d'un blanc éclatant et de Danois, alors revenir à la pluie, aux gris délavés de Londres et au monde plat et plus prosaïque anglais était perturbant. Il devait défaire ses bagages, pourtant il se contenta de contempler les sacs sans enthousiasme. Il avait aussi désespérément besoin de faire une lessive, sans, encore une fois,

parvenir à mobiliser l'énergie nécessaire. Il n'avait qu'une seule envie : se rendre à sa maison, sentir encore une fois l'étrange esprit du lieu qui l'avait transcendé la première fois… mais uniquement pour en profiter, maintenant qu'il en connaissait l'origine. Cependant, Nikolas avait fini par lui avouer que son droit était contesté et lui avait dit de se montrer patient.

Il mit la bouilloire à chauffer, c'était toujours d'un secours fidèle, et jeta un œil aux bouteilles de vin que Kate avait laissées sur le comptoir. Nikolas et lui avaient arrêté de boire après… Ses yeux se posèrent sur son poignet. Il frottait encore sa cicatrice. Nikolas le harcelait pour qu'il arrête, tout autant que lui l'avait à une époque persécuté pour qu'il arrête de fumer. Il en semblait incapable. C'était comme un talisman : s'il le frottait, il se rappelait. Quand il se rappelait, il savait ce qu'il devait désormais à Nikolas. Son amant disait qu'il ne devait être redevable qu'envers lui-même, mais Ben ne s'y trompait pas. S'il allait mieux, si son monde tournait à nouveau rond, revenu sur ses rails, c'était parce que lui aussi avait envie d'une longue vie… et qu'il voulait la passer aux côtés de Nikolas Mikkelsen.

Finalement, et même s'il se détestait d'être si faible, il déambula jusqu'au bureau.

Nikolas faisait quelque chose sur l'ordinateur. Il détourna légèrement l'écran et ne leva pas les yeux.

— Te serais-tu perdu ?

C'était une sorte de blague récurrente entre eux. Ben et un bureau ne faisaient pas vraiment bon ménage. Il se percha justement sur le rebord en regardant Nikolas.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Cette vie de plaisirs paresseux ne se paie pas toute seule. C'est exaspérant, mais je dois parfois cliquer sur des boutons afin de produire les vastes richesses que nous aimons tous deux. Qu'est-ce que tu veux ?

— Toi ?

— Je suis occupé, Ben. Va t'amuser avec tes jouets.

Ben se rapprocha.

— C'est exactement ce que j'avais en tête, seulement mes jouets sont… ici.

***

Nikolas se demanda ensuite s'il avait perdu quelques millions, parce qu'il réalisa qu'une main était restée sur le clavier pendant qu'il prenait, très lentement, un Ben penché sur le bureau. Qui savait ? Peut-être en avait-il plutôt gagné quelques-uns…

Ensuite, dans la douche, Ben sembla encore une fois distant. Nikolas ne se retrouva pas le visage recouvert de mousse, il ne se fit pas

tripoter ou pincer, rien de toutes ces petites choses agaçantes avec lesquelles Ben s'amusait quand il possédait un Nikolas captif et nu. Il pinça les lèvres un moment, hésitant à laisser filer. Il connaissait intimement cet homme depuis cinq ans et savait très bien que Ben finirait un jour ou l'autre par lui dire ce qui n'allait pas. Mais il ne voulait pas attendre. Cela ne leur avait pas tant réussi ces derniers temps. Pendant qu'ils se séchaient, il déclara donc d'un ton ordinaire :

— Tu es bien calme.

Ben haussa les épaules.

— C'est bien ce que je disais.

— C'est toi, soupira Ben.

— Moi ! Eh bien, voilà qui ressemble davantage à ce bon vieux Benjamin. Qu'ai-je encore fait ?

— C'est ce que tu ne fais *pas*.

— Ah.

Nikolas savait parfaitement où cela allait les mener et il n'aimait pas cela. Il essaya de se faufiler à côté de Ben en direction de la chambre, mais celui-ci lui attrapa le bras.

— Je suis pas une fille, Nik, merde.

— Je m'en serais douté, rétorqua-t-il en dégageant sa main. Étant donné ce qu'on vient de faire au cours de la dernière heure, il est évident que je sais que tu n'es pas une fille. Et combien de fois dois-je te le dire… ne jure pas devant moi.

— Je ne sais pas, Nikolas, combien de fois dois-je te dire que je vais bien ? Je n'ai pas besoin d'être dorloté. Je n'ai pas besoin que tu me surveilles en permanence, et surtout, je n'ai pas besoin que tu me baises comme si j'allais me casser en deux si tu y allais ne serait-ce qu'un peu fort. Enfin merde, c'était quoi ce bordel ? La dernière fois qu'on a fait ça dans le bureau, on l'a justement cassé, si tu te souviens bien !

— Je m'en souviens, et cela a coûté cher de le remplacer.

— Mon cul, oui, et c'est pas vrai. Tu viens juste d'inventer ça. C'est à cause de ces questions que la police a posé, c'est ça ?

Nikolas décida de contre-attaquer.

— J'aurais pensé que c'était à cause des questions qu'ils t'ont posées à toi, l'examen…

— C'est rien de tout ça, ce qui m'a atteint. C'était les… les autres choses qu'ils ont dites. Je me fichais, je me *fiche* des bleus, tu le sais… en tout cas tu le savais.

— Eh bien moi je ne m'en fiche pas ! Merde, Ben, j'ai dû rester là, assis, pendant que ces petits bonhommes récitaient toute une liste de blessures, comme si je t'avais fait ce que cette tarée m'a fait. Des brûlures de corde ! Un viol ? Comment crois-tu que je me sois senti ?

Ben commença tout à coup à rire.

— Tu ne leur as pas laissé voir la façon dont tu te sentais. C'était vraiment *trop* cool.

Un peu adouci, Nikolas alla dans la chambre.

— Eh bien je ne l'étais pas tant que cela à l'intérieur, Benjamin, crois-moi. Je ne te blesserai plus comme avant.

Ben le prit par la taille et le fit tomber sur le lit. Ils restèrent allongés, côte à côte, nus. Ben tourna la tête et regarda ce profil à l'expression de marbre.

— Tu ne me fais pas confiance.

— C'est à moi que je ne fais pas confiance.

— Tu me rabaisses en prenant cette décision pour nous deux.

— Aurais-tu recommencé à lire des magazines féminins ?

— Et voilà, ça recommence. Tu en rigoles, tu te moques de moi. Tu ne me prends pas au sérieux.

— Si je n'avais pas passé ma jeunesse dans des camps uniquement composés d'hommes, je serais peut-être marié à une femme qui me harcèlerait. Je te prends parfaitement au sérieux.

Ben s'assit. Nikolas le ramena sur le lit et lui fit tourner la tête pour croiser son regard.

— Je peux te dire un secret ?

— Je pensais que tu prendrais instantanément feu si tu venais un jour à ne serait-ce que *sous-entendre* ces mots, s'exclama Ben, les yeux écarquillés.

— Peut-être, oui. Pendant que cette sal…, commença-t-il avant de s'interrompre et frissonner. Pendant qu'An – Gabby – m'avait dans la cabane, elle a dit qu'elle t'aimait. J'ai gardé mon sang-froid, bien sûr, comme je l'ai fait avec les policiers, mais je me souviens de lui avoir dit quelque chose du style : tu n'auras pas mon petit copain.

— Toi ? s'étonna Ben en l'observant, légèrement soupçonneux. Tu as vraiment utilisé le mot qui commence par un p ?

— Mmh mmh. Moi. Voilà. Je l'ai dit en premier. Alors, qui ne prend pas qui au sérieux, maintenant ?

— Mais tu ne me l'as pas vraiment dit, à moi.

— Eh bien, je ne suis pas gay à ce point. Donc, ce que je veux dire, c'est que te blesser d'une quelconque façon ne me semble pas très cohérent avec ce que je ressens pour toi.

Ben s'allongea vraiment en paraissant réfléchir à cela un moment. Nikolas tira les couvertures sur eux. Il n'avait pas pensé qu'ils se coucheraient, mais cela semblait désormais être une bonne idée.

— Donc si je prenais ça, répliqua enfin Ben en prenant la main de Nikolas pour la poser sur son membre au garde-à-vous. Et que je t'ouvrais en deux et te fourrais jusqu'à ce que tu aies mal, tu n'aimerais pas ?

Puis il fit monter et descendre la main de Nikolas sous la sienne.

Nikolas déglutit péniblement.

— Ne sois pas idiot, Ben. Tu sais que si, mais c'est moi, c'est…

— Moi. C'est *moi*, Nik. C'est toujours *moi*. C'est ce que j'essaie de te dire. Je suis toujours le même gars qui t'a suivi dans la salle de billard, ce soir-là. Tu te souviens ? On avait bu toute la soirée. Tu n'arrêtais pas de me regarder, et je me disais que tu essayais de décider si tu allais m'offrir le boulot ou pas. Tu m'as demandé si je jouais au billard et j'ai dit non, alors tu m'as proposé de m'apprendre. La vache, j'arrive toujours pas à comprendre comment on est passés de moi qui t'imite avec cette espèce de petite craie, à astiquer nos queues, à…

— Si tu n'arrives pas à comprendre, tu es encore plus bête que ton imbécile de chien.

— Je me suis penché sur la table pour tirer mon premier coup. Tu es venu derrière moi pour ajuster ma position…

— C'est une façon de voir les choses.

— Et puis je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à avoir suffisamment le barreau pour fourrer cette saleté de table. Tu n'as même pas demandé. Tu n'as rien dit, tu m'as juste pris. Alors ça… Tu m'avais fait passer un entretien, tu m'avais invité pour le week-end, tu m'as dit deux mots… et je crois me souvenir que c'étaient plus des ordres aboyés, et puis voilà. Je n'avais même jamais ne serait-ce qu'envisagé d'être avec un mec avant de te rencontrer. Je veux dire, le genre pas du tout gay, tu vois ?

— Tu n'as pas résisté.

— Non. C'est vrai. Comment le savais-tu ?

En un battement de cils, Nikolas cessa d'admirer sa main sur le membre de Ben et le regarda.

— Je n'en étais pas sûr, si tu veux connaître la vérité. Mais il est aussi vrai que je ne m'en souciais pas particulièrement. Je te voulais et t'aurais eu de toute façon. Je te l'ai dit, Benjamin, la première fois que je t'ai vu, j'ai craqué. J'étais encore en chute libre ce week-end-là. Je tourbillonnais sans le moindre contrôle, et maintenant que tu en sais plus sur mon passé qu'à l'époque, tu comprendras que cela puisse me déstabiliser.

Ben tourna la tête sur l'oreiller.

— Tu m'aurais quand même pris ? Tu m'aurais forcé ?

— Je t'aurais peut-être persuadé, répondit Nikolas en haussant les épaules.

— Persuade-moi, Nik.

Il se dégagea alors de la main de Nikolas et se tourna sur le ventre, une cuisse relevée. Celui-ci grogna doucement et se dressa au-dessus de lui, pressant les épaules de Ben contre le lit en se masturbant contre cet orifice fermé jusqu'à être prêt. Au moment où il s'apprêtait à entrer, Ben se tourna et le repoussa.

— J'ai changé d'avis.

Nikolas fut en colère l'espace d'un instant, puis leva les yeux au plafond.

— Je *refuse* de te blesser, Ben.

— Je ne veux pas que tu me blesses, fit celui-ci en se rapprochant pour mordiller sa lèvre inférieure. Je veux que tu me désires… et au diable les conséquences.

Il saisit alors le sexe plus que prêt de Nik et lécha l'extrémité de son gland.

— On pensera aux conséquences demain, OK ?

Il prit ensuite ce membre dur et glissant dans sa bouche et le suça, faisant haleter Nikolas de désir. Puis il s'écarta lentement et attarda ses lèvres sur le velours ferme du gland avec quelques coups de langue sur le petit trou.

— Tu peux m'amener le petit-déjeuner au lit, me dorloter, garder ce silence contrit et tout, mais ce soir j'ai juste envie que les choses soient comme avant, murmura-t-il avant de reculer encore de son côté du lit. Je veux partager ta chute. Je veux te revoir perdre le contrôle à cause de moi.

Puis il se leva et quitta le lit.

— Quand ce sera bon, viens me trouver.

Nikolas le trouva en haut des escaliers. Ben avait réussi à s'éloigner d'à peine cinq mètres. Nikolas le prit sur le tapis, lui fit écarter les jambes avec un genou et rentra brusquement à la maison en faisant hurler son amant de douleur. Il y eut un instant où tout aurait pu basculer. Le cœur de Nikolas lui disait une chose, mais sa verge une autre, et ce fut elle qui l'emporta ; son sexe prit la bonne décision.

Ils étaient de nouveau parfaitement synchronisés. Nikolas détenait le pouvoir, il prenait ce dont il avait envie, et Ben contrôlait de bout en bout ce que serait cette envie et la façon dont il l'exprimerait. Nikolas prit son temps. Fort et violemment ne signifiait pas obligatoirement vite. Pour une fois, il prit le temps d'expérimenter, avec un peu de la douceur qu'il avait utilisée récemment. Il mélangea les deux, gardant ainsi Ben aux aguets, incapable de savoir s'il allait embrasser son crâne ou lui mordre le cou, s'il allait le prendre doucement pour le provoquer ou s'enfoncer de force et le pilonner jusqu'à en perdre le souffle et l'écraser contre le sol. Il le caressait, le chouchoutait, en lui murmurant des mots doux dénués de sens, puis le giflait violemment sans pitié et la peau de Ben luisait d'un rose vif. Enfin, sachant qu'il ne pourrait plus y tenir, il retourna Ben sur le dos et les fit terminer face à face. Une main sur le sexe de Ben pour le tordre et le masturber au rythme de ses coups de reins, il sentit son corps lâcher prise, s'abandonner à l'orgasme, au soulagement et à un plaisir extrême, et dans sa main, trempant son poing puissant, il sentit la réponse de Ben

tout aussi pressante.

***

Ils avaient tous deux ignoré le fait que Nikolas se remettait encore de blessures graves. Ce ne fut que lorsqu'il se pencha sur Ben en tremblant que celui-ci se rendit compte qu'il avait probablement mal choisi sa nuit pour forcer ce plaisir chez son amant. Ils avaient connu une rude traversée hivernale sur le ferry, et les embouteillages du vendredi soir depuis la côte. Mais il savait également que Nikolas refuserait que tout cela soit souligné. Néanmoins, ils ne pouvaient pas rester sur le palier toute la nuit. Même son corps bien plus jeune se plaindrait d'un tel traitement le lendemain matin. Alors avec beaucoup de soin, il commença à s'extraire de leur entremêlement de membres. Nikolas roula sur le côté et grimaça immédiatement, portant une main sur sa tête.

— Sors cet animal ridicule avant de venir te coucher.

Ben sourit en voyant la façon dont il refusait d'admettre qu'il avait besoin de temps et d'espace pour boitiller jusqu'au lit sans être vu. Il se leva et s'apprêtait à revenir au bureau pour chercher ses vêtements quand une main se faufila pour lui retenir la cheville.

— Ne l'emmène pas trop loin dans le noir. Il n'aimerait pas ça.

Ben songea qu'il était extraordinaire de voir la façon dont l'inquiétude tacite de Nikolas pour *sa* sécurité semblait toujours coïncider avec ce qu'il y avait de mieux pour Radulf.

C'était néanmoins un bon conseil. Radulf n'aimait pas les trottoirs mouillés ou la pluie et profitait de cela comme excuse pour revenir plus tôt que prévu au chaud, dans la maison. Ben savait que c'était en réalité l'obscurité qu'il n'aimait pas, et la lumière qu'il venait retrouver, mais il ne l'en blâmait pas. Radulf était un héros de guerre, et on ne se moquait pas des héros de guerre chez Ben. Il ne cessait jamais de penser qu'il devait la vie de Nikolas directement à ce grand tas de poils non désiré qu'ils avaient pris un soir au refuge. Et il ne s'inquiétait plus de rêver du retour de Nikolas, il savait qu'il était revenu. Il savait qu'il était sain et sauf. Il ne s'inquiétait pas, mais n'oubliait pas non plus qu'il aurait pu en être autrement. Dans des moments calmes, il se figurait un scénario où Radulf n'avait pas trouvé Nikolas, un scénario où Gabby avait terminé le travail très confus qu'elle avait entrepris sur lui ; il se représentait un démonte-pneu rencontrer la tête de Nikolas. Puis il s'autorisait l'immense plaisir de savoir que cela n'était pas arrivé. Cette grande créature au poil hirsute avait révélé sa vraie nature ce jour-là. Et sa nature ne fuyait pas. Ben sourit et regarda l'animal qui tenait maintenant sa couverture dans sa gueule par un coin en s'installant confortablement dans son panier. Il claqua des doigts et le laissa l'accompagner à l'étage. Il

devinait qu'ils en avaient terminé pour ce soir et Radulf avait gagné le droit de jouer de son nouveau statut de temps en temps et rejoindre les autres vétérans estropiés dans leur lit.

Il s'installa à leurs pieds dans sa position préférée, les pattes écartées, s'offrant impudemment, s'ils en avaient l'envie. Ben se glissa dans l'espace restant. Il avait mal, indéniablement, mais, oh, comme il était bon de retrouver enfin cette hypersensibilité, cette douleur. Il se serra contre le dos de Nikolas, se demandant s'il aurait dû s'inquiéter ou avoir honte d'y trouver du plaisir. Mais en quoi était-ce différent de toutes les autres décisions prises en toute conscience au fil de sa vie et qui s'étaient soldées par une douleur ? L'armée était un système de croyance basé sur la douleur ; par elle on excellait. Il ne comptait plus le nombre de fois où il était revenu de courses punitives en sentant hurler chaque muscle de son corps, incapable de bouger le lendemain, tout ça pour y retourner encore et encore jusqu'à ce que la douleur se mue en pleine confiance en ces capacités physiques que rien ni personne ne pourrait ébranler. C'était la même chose. Ils poussaient et repoussaient leurs limites jusqu'à être sûrs l'un de l'autre. Nikolas lui avait refait le cadeau de la confiance, cette nuit-là.

Chapitre Vingt-et-un

Nikolas s'éveilla à l'odeur de bacon en train de frire et aux bruits feutrés de Ben qui parlait au téléphone dans la cuisine. Il roula sur le dos, grimaça, et revint sur le ventre. Il pouvait maintenant prendre toute la place. Pour une raison inconnue, il avait été serré toute la nuit. Ben arriva en portant un plateau, un téléphone coincé sous l'oreille.

— Je dois y aller, je te dirais, marmonna-t-il avant de laisser tomber l'appareil sur le lit.

Il monta dessus et s'assit, les jambes croisées, le plateau sur les genoux.

— C'était qui ?

— Squeezy. Nous avons été invités à un réveillon de Nouvel An.

Nikolas ferma les yeux en réfléchissant intensément. Ben sourit et attendit.

— On n'est pas déjà en janvier ? Aurais-je… ?

— Ne t'inquiète pas. Il a dit qu'il l'avait déjà fêté, mais personne n'arrive à se rappeler ce qui s'est passé, alors ils recommencent… et on est invités.

— Tu veux dire que *tu* as été invité.

Ben se pencha pour déposer le thé de Nikolas sur la table de nuit et en profita pour examiner son dos couvert de bleus. Il posa une main sur le bandage.

— Est-ce que tu as l'intention de me dire ce qu'elle t'a fait ?

— Non. Mais je suppose que si je dois y retourner pour une enquête, tu le découvriras de toute façon.

— Tu penses que tu devras y retourner ?

— LaCour s'en occupe très bien, jusqu'à présent. Nous verrons. Tu vas aller à cette fête ?

— Seulement si tu viens aussi.

— Nous ne sommes pas collés l'un à l'autre, Ben.

— Qu'est-ce que tu ferais ici, tout seul ?

— Je sortirais probablement.

— Sans moi ?

— Eh bien, tu es allé à une fête sans moi, je n'avais donc pas vraiment le choix. Pourquoi la maison sent-elle le bacon ? demanda-t-il en riant après avoir été frappé au bras.

— Oh, oui, désolé. J'en ai cuisiné.

— Et… ?

— Ben, il n'y en avait que pour une personne, en fait. Alors je l'ai mangé.

Nikolas se tourna lentement sur le dos pour soulager la douleur.

— Tu vas vraiment mieux. Même ça, ajouta-t-il en dépliant le bras pour frotter le crâne de Ben, paraît moins épouvantable. Plus de croûtes.

— Pas chez toi, répliqua Ben en pouffant de rire. Ça ne repousse pas sur la cicatrice.

— J'ai remarqué. Au goulag, nous nous rasions des bandes de cheveux pour indiquer combien d'hommes nous avions… Alors, qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ?

Ben le regarda, de marbre.

— Pourquoi ne pas essayer ta nouvelle moto en allant chez ce délicieux Professeur Watson et lui faire écouter ton danois ?

Cette suggestion suscita une bien meilleure réception. Nikolas dissimula son sourire en voyant les traits de Ben s'animer tout à coup.

S'il avait su le sacrifice que faisait Nikolas en l'autorisant à prendre la moto par temps de pluie, en janvier (ou rendre visite à Tim, d'ailleurs), il se serait rendu compte des efforts que celui-ci déployait pour essayer de revenir à une vie normale pour lui. Il fouilla dans ses affaires de moto et enfila un pantalon de cuir et un sous-pull moulant.

Nikolas le regarda en buvant son thé. Il avait adoré les cheveux longs de Ben et si on lui avait demandé, il aurait interdit qu'on les coupe. Néanmoins, il devait bien admettre que le style rasé lui allait encore mieux. Certains hommes se laissaient pousser les cheveux parce qu'il le fallait, cela leur donnait le petit plus dont ils avaient besoin pour être remarqués. Ben n'avait besoin d'aucun plus. Sans les distractions de ses cheveux, il se montrait dans toute sa beauté naturelle, comme le gabarit du premier homme parfait sur lequel tous les autres hommes avaient été copiés. Et le cuir lui allait particulièrement bien.

— Tu n'es pas obligé de partir tout de suite, bien sûr…

Ben, qui enfilait ses bottes, leva les yeux. Il sourit et rampa sur le lit pour s'asseoir à califourchon sur lui, le cuir raide ceinturant son entrejambe, ne dissimulant rien, le tissu de son sous-pull étiré sur ses superbes biceps et offrant une démonstration de pectoraux impressionnants. Il se pencha et l'embrassa.

— Je dois y aller, sinon je devrai rester dormir là-bas ou rentrer de nuit.

Nikolas grimaça. De toute évidence, aucune des deux options ne lui faisait envie. Il acquiesça à contrecœur. Ils s'embrassèrent encore une fois, puis Ben partit. Nikolas resta un moment le regard dans le vide, n'ayant rien de mieux à regarder. Il avait recréé un monstre de cuir et d'assurance. Il s'étira dans le lit et songea à différentes choses pendant un moment, puis se rendit compte de deux choses. Premièrement, une journée entière sans Ben se profilait devant lui, et deuxièmement, une journée entière se profilait devant lui… sans Ben. Il fouilla tout au

fond de sa table de chevet, trouva ses cigarettes et alluma la première de la journée avec un plaisir quasi orgasmique qui était perdu pour quiconque assez bête pour ne pas fumer. En la fumant, il enfila un jean miteux et un pull, puis alla dans le bureau pour allumer son ordinateur.

Pendant qu'il se lançait, il descendit à petites foulées dans la cuisine, contourna les bagages et la pile de linge sale, un peu contrarié par la paresse de Ben, sortit une vodka du congélateur, claqua des doigts pour inviter Radulf à la fête et remonta pour continuer la partie de poker en ligne qu'il gagnait avant de se faire *Ben-Rideriser*, la veille. En milieu de matinée, il passa du casino au porno qui, il devait l'avouer, avait perdu un peu de son intérêt depuis qu'il avait rencontré Ben. Mais il laissa un film intéressant, alluma sa deuxième cigarette de la journée et se resservit un verre. Il balança ses pieds nus sur le bureau et s'enfonça dans le fauteuil. La vodka n'arrangeait pas ses maux de tête presque constants, mais il lui fallait du temps. On n'a rien sans rien.

À l'heure du déjeuner, Radulf et lui longèrent le linge sale et les bagages une fois de plus et allèrent chercher quelque chose à manger. Il avait jeté un œil à la nourriture dans le réfrigérateur, mais tout avait besoin qu'on y fasse quelque chose avant d'être mangé. Ils se rendirent au canal, le seul endroit approprié pour un chien auquel il réussit à penser, puis de là, dans un pub.

Ils revinrent deux heures et de nombreuses pintes plus tard et il regarda la maison avec méfiance, vérifiant s'ils étaient tous deux hors de danger avant d'y entrer. Le facteur était passé. Il se fraya un chemin avec le pied, Ben ouvrirait tout cela plus tard. Un petit paquet attira néanmoins son attention. Il se pencha et le ramassa. Il dut s'appuyer au mur en se relevant, car la douleur dans sa tête le poignarda juste derrière son œil blessé. Le paquet était adressé à Christian Beck, sans adresse de retour, et avait été distribué à la main. Il le tint un long moment en hésitant, tournant mentalement cela dans tous les sens.

Finalement, il enjamba les bagages encore une fois et alla dans la cuisine. Il s'assit au comptoir et déchira le haut de l'enveloppe pour regarder prudemment à l'intérieur. Elle était pleine de photos. Cela ne présageait jamais rien de bon, d'après son expérience… et ce n'était pas le cas. Il sortit une photo et tressaillit tandis que la douleur palpitait désormais, pile à l'endroit tendre de sa tempe. Un homme affalé, ensanglanté et brisé. Il le reconnut. Il avait été imam d'une mosquée en Azerbaïdjan, jusqu'à ce qu'il rencontre Aleksey Primakov. Il en sortit une autre, une femme aux mains jointes, implorant pitié. Il ne la lui avait pas accordée… il se souvenait très bien d'elle. Il laissa retomber l'enveloppe de ses victimes sur le comptoir et recula. Il

trébucha et tomba à la renverse sur l'un des sacs. Radulf vint immédiatement se tenir au-dessus lui, la tête d'un côté, écoutant un danger qu'il ne parvenait pas à percevoir. Cela calma Nikolas et il tendit la main pour caresser le chien en se relevant avec raideur. Il déglutit plusieurs fois, essayant de repousser l'inévitable, mais il savait qu'il allait vomir. Il réussit à atteindre les toilettes à temps. Ces haut-le-cœur faillirent le tuer. Il avait l'impression que son afflux sanguin tout entier était dans sa tête, derrière sa tempe. Il rampa lentement jusqu'au lit, puis sur les draps froissés, et s'évanouit.

***

Ben aimait arriver chez Tim sans prévenir et c'était devenu une sorte de plaisanterie entre eux. Cette fois, cependant, il regretta sa décision de ne pas avoir d'abord appelé. Tim déménageait. John, apparemment, avait finalement clairement fait comprendre son avis quant à leur accord de couple libre en débutant une nouvelle relation avec un étudiant… une relation qui n'incluait pas Tim. Le fait qu'il y avait une différence de presque quarante ans entre John et son nouveau protégé n'avait apparemment pas été un frein non plus. Puisque le pavillon appartenait à John, Tim en était proprement expulsé. Il retournait vivre chez ses parents le temps de se trouver autre chose.

Pour Ben, tout cela avait semblé évident dès les premières minutes, mais il en apprit davantage quand ils s'assirent pour prendre un thé en contemplant les cartons et les livres de Tim. John, et cet adorable Sebastian, étaient sortis pour la journée afin de laisser de la place à Tim, et probablement ne pas devoir l'aider avec ses cartons. C'étaient des retrouvailles quelque peu choquantes pour tous les deux, Tim étonné par l'apparence de Ben – ses cheveux et la cicatrice impossible à mentionner mais ô combien univoque sur son poignet – et Ben secoué par l'idée que John ait pu balancer par la fenêtre douze ans de relation pour une version plus jeune de Tim. Cela ne lui convenait pas vraiment, lui aussi partenaire moins âgé, et à Tim non plus. Il était très amer, et Ben pouvait sentir qu'il n'avait pas renoncé sans se battre… Combat qu'il avait de toute évidence perdu. Le professeur jeta un œil à sa montre.

— Ils seront de retour dans quelques heures. Je ne veux pas les voir.

Ben hocha la tête d'un air compatissant.

— Tu veux que je tue ce connard de Sebastian ?

— Excellente idée, acquiesça Tim avec un sourire radieux. Tous les soirs, il court le long de la rivière. Ça devrait être facile. J'y ai pensé, coucou, c'est moi le lâche, comme tu le sais.

Ben regarda dehors.

— J'avais promis que je serais de retour avant la nuit, mais je

suppose que je pourrais attendre un peu, le faire, et rentrer.

— On plaisante, hein ? fredonna Tim en regardant dehors lui aussi.

Ben reprit un peu ses esprits et répondit vivement :

— Oui, bien sûr. Tu es cinglé. Alors, il y a des cartons à transporter ?

— Je vais les mettre dans ma nouvelle Merco, d'accord ? décréta Tim avec un sourire diabolique. *Ça*, hors de question qu'il l'ait.

Les parents de Tim vivaient à Bristol, ils devaient donc s'assurer que tout logerait dans la voiture en un seul trajet. Ben le suivrait à moto, afin qu'ils puissent remplir chaque centimètre carré du véhicule. Ils terminèrent un peu avant quatorze heures et partirent. Les parents de Tim étaient sympas, mais ils vivaient dans une minuscule maison dépourvue d'endroit pour se garer et il n'y avait qu'un parking municipal à huit cents mètres. Et puis il se mit à pleuvoir. Quand ils eurent terminé avec le dernier carton et tout entassé dans la chambre d'enfance de Tim, ils ne pouvaient en réalité plus y accéder. Celui-ci essaya de ne pas sembler inquiet et dit qu'il dormirait sur le canapé.

— Comment feras-tu pour aller travailler, depuis ici ?

— Je ne dois pas y retourner avant fin mars de toute façon. Je fais une série de conférences à la London School of Commerce courant février. Je pense que ça a peut-être été la goutte d'eau pour John, le fait que j'aille à Londres pendant deux mois.

— Alors qu'est-ce que tu vas faire jusqu'en février ?

Tim ne semblait désormais plus si brave. C'était un homme de trente ans qui venait de réaliser qu'il retournait vivre chez ses parents. Il semblait bien seul.

***

Ben fut étonné de trouver Nikolas au lit et endormi quand il rentra, mais il était bien plus tard qu'il ne s'y était attendu, alors il se glissa entre les couvertures et répéta un moment les dernières nouvelles dans sa tête afin de les faire paraître aussi bonnes que possible le matin. Quand il se réveilla, Nikolas dormait encore, alors il descendit se préparer du thé. Des nouvelles douteuses devaient toujours être accompagnées de thé. Elles ne paraissaient plus si bonnes à la lumière du jour, entouré de bagages et d'une pile de linge sale qui, il le remarqua, n'avait pas bougé depuis le jour de leur retour.

***

Nikolas se réveilla avec l'impression d'avoir été percuté par une voiture, ce qui, selon lui, avait dû arriver. Son mal de crâne s'était réduit à un bourdonnement sourd jusqu'au moment où il s'assit. La douleur revint alors, pas aussi forte que la veille, mais assez pour le mettre aussitôt de mauvaise humeur. Il avait désespérément besoin

d'une cigarette. Les vêtements de Ben étaient soigneusement pliés sur une chaise, dans un coin, il supposa donc qu'il était revenu à un moment donné de la nuit. Il entendait une douche couler dans une des autres salles de bain et devina qu'il essayait de ne pas faire de bruit pour ne pas le réveiller. Ce n'était pas parce qu'il avait mal à la tête qu'il était prêt à rater une occasion de s'amuser de bon matin. Il retira ses vêtements de la veille, les laissa tomber obligeamment là où Ben les trouverait le plus facilement pour les mettre à laver, et traversa le palier, nu, en direction de la salle de bain fumante. Il attendit que la silhouette floue dans la douche se tourne, puis se glissa en silence à l'intérieur et l'enlaça en serrant contre elle son érection matinale… Le cri faillit le doucher. Le coup de poing n'était pas si efficace et il attrapa le poignet sans le moindre effort. Ils se dévisagèrent alors.

— Euh, bonjour, désolé d'avoir crié. Je suis Tim. Et j'espère vraiment très fort que Ben t'a dit que je serais là et que tu es volontairement venu pour… OK, tu ne savais pas que j'étais là… Ravi de te rencontrer enfin.

Nikolas hocha poliment la tête et recula lentement. Il décida alors, étant donné la direction dans laquelle regardait Tim, que ce n'était pas la meilleure chose à faire. Il se tourna vite, attrapa une serviette, et alla trouver Benjamin Rider.

Ben buvait son thé en feuilletant le courrier quand il entra dans la cuisine, les cheveux mouillés à cause de la douche et ne portant qu'une serviette. Le visage de Ben se fendit d'un large sourire satisfait et il vint l'enlacer en l'embrassant comme s'ils avaient encore été séparés six mois et non quelques heures. Nikolas garda les yeux ouverts durant le baiser et ne le rendit pas. Ben comprit le message et s'écarta doucement, ses lèvres demeurant à quelques centimètres.

— OK… Je suis désolé de ne pas avoir appelé pour dire que j'étais en retard ?

Nikolas secoua la tête.

— Je suis désolé de ne pas t'avoir réveillé quand je suis rentré ?

Ben réfléchit plus fort.

— De ne pas t'avoir réveillé *ce matin* ?

— Pourquoi pas du fait qu'il y a dans ma douche un homme que je viens d'enfiler ?

Les yeux de Ben s'écarquillèrent. Nikolas ajouta, avec un timing parfait :

— Presque.

Les yeux de Ben se portèrent alors sur ses cheveux mouillés. Nikolas serra les mâchoires en le voyant rire. Il plissa les yeux, agacé, et alla se servir du thé. Son mal de tête et son humeur étaient désormais aussi mauvais l'un que l'autre.

Ben s'assit doucement sur la chaise à côté de lui.

— John l'a mis à la porte. Il est avec un petit jeune de dix-huit ans, maintenant.

Nikolas ne prit pas la peine de feindre la compassion face à cette nouvelle. Ben redoubla d'efforts.

— Il devait retourner vivre chez sa mère et son père… et dormir sur le canapé.

Nikolas se gratta l'arrière du crâne, parfaitement indifférent. Ben persévéra.

— Ça ne durera que quelques jours, jusqu'à ce qu'il trouve autre chose. Tu n'es pas vraiment fan de ce plan pour le moment, je me trompe ?

— Oh, j'aimais bien la partie qui parlait d'un remplacement par un petit jeune. Je vais m'habiller. Il ne faudrait pas que je rencontre un homme inconnu pendant que je suis nu dans ma propre cuisine.

Pourtant, avant de pouvoir bouger, il vit l'enveloppe que Ben avait dans la main. Il ouvrit grand les yeux. Il savait que s'il disait quelque chose, s'il essayait de la lui prendre, Ben éprouverait un malin plaisir à la garder, exactement comme il l'avait fait pour la photo de Nika. C'était tout simplement leur manière de fonctionner. Alors il dut rester assis et le regarder l'ouvrir en jetant des coups d'œil de côté.

— Tu veux garder ça ?

Nikolas cligna des yeux.

— Christian Aid, ajouta Ben en tapotant l'enveloppe. Tu veux le garder et faire un don ou je jette ?

Nikolas la lui prit des mains. Christian Aid. Distribuée à la main. Pas Christian Beck. Pourtant il y avait bien été écrit Christian Beck. Il sortit des photos de personnes qui portaient des pichets d'eau et souriaient. Aucune victime de torture.

— Je vais peut-être retourner me coucher un petit moment, décida-t-il en se léchant les lèvres.

Ben posa une main sur son front.

— Ça va ? Tu as vraiment une sale tête.

— Merci, rétorqua-t-il avant de désigner les bagages et la pile de linge sale avec irritation. Peut-être que tu pourrais trouver un peu de temps dans ton emploi du temps chargé d'adoptions d'éplorés et de vagabonds pour faire un peu de ménage ici, ou faut-il que je fasse tout ?

Il chancela légèrement en se levant de la chaise. Son mal de tête était revenu et se vengeait.

***

Dès qu'il fut certain que Nikolas était dans la chambre, Ben fila à l'étage, dans la chambre de Tim. Celui-ci était assis sur le lit, apparemment un peu sonné. Ben lui avait beaucoup parlé de Nikolas,

bien sûr, mais toujours uniquement, il s'en était maintenant rendu compte, de ce qu'il pensait ou disait. Il n'avait en réalité jamais prononcé le moindre mot sur son apparence. Une fois, Tim lui avait demandé si, puisqu'il vivait avec un fonctionnaire, Nikolas portait un chapeau melon. De toute évidence, il s'était représenté un cérébral mince, peut-être légèrement moins effrayant que John Hurt. Mais Tim ressemblait désormais à un homme qui avait été choqué par un dieu nordique d'un mètre quatre-vingt-quinze dans sa douche le matin même. Des muscles, des cicatrices, des bleus. Des pommettes. Des yeux de panthère… et un accent. Ben était habitué à Nik, bien sûr. Mais il ne pouvait s'empêcher d'imaginer la réaction de Tim en le voyant ; et peut-être en voyant l'attribut le plus divin, qui avait sans doute dû se présenter dressé, brillant et sombre sur une peau marquée et bronzée…

— Ben ! Salut !

Ben se reprit et se rendit compte que Tim lui parlait.

— Désolé. Il était en colère ?

— Non. Étant donné qu'il a été très poli. Alors… *voilà* Nik ?

— Ouais. Je n'ai pas eu l'occasion de le prévenir, désolé. Tu as envie d'un thé ?

— Ce dont j'ai vraiment envie, c'est d'envoyer à John une photo de moi dans la douche, avec Nikolas.

— La maturité est donc un prérequis pour les professeurs de fac, c'est ça ?

— Nan. Comme John a tendance à le prouver. Dix-huit ans. Merde, quoi.

— Allez, viens, arrête d'y penser. Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ?

— Nikolas ?

— Ouais. OK, en fait, j'ai bien une idée. Tu viens juste de me rappeler quelqu'un.

Il alla dans la chambre, s'attendant à trouver Nikolas lisant le journal, mais il dormait avec un oreiller sur la tête. Il fronça les sourcils et s'assit sur le rebord à côté de lui avant de retirer doucement l'oreiller. Nikolas se réveilla en sursaut. Ben s'empressa de se pencher et de l'embrasser.

— Désolé. Je ne voulais pas te réveiller pour te le dire, hier soir.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas d'abord appelé pour me demander ?

— Parce que je me suis demandé « Qu'est-ce que Nik ferait ? » Et ce qu'il *convenait* de faire.

— Oh, tu es doué. Laisse-moi tranquille un moment, Ben. J'ai envie de dormir.

— Qu'est-ce qui se passe ? Sérieusement, tu n'as pas l'air bien.

— J'ai mal au crâne depuis que nous sommes rentrés.

Ben passa sa main sur la cicatrice en cours de guérison sur sa tête.

— Tu devrais peut-être voir quelqu'un, te faire examiner.

— Je vais bien. Ce n'est qu'un mal de tête. Va jouer avec Tim.

— Sérieusement ? Je peux aller m'amuser avec mon copain ? Tu n'es tellement pas drôle, parfois.

Ça n'avait de toute évidence pas l'air drôle pour Nikolas. Il remit l'oreiller sur sa tête et le chassa d'un geste faible de la main.

Ben se rendit directement dans le bureau. Si Nikolas refusait de prendre rendez-vous chez un médecin, il le ferait pour lui. Il s'arrêta sur le pas de la porte, le regard fixe. Sur le bureau, il y avait une bouteille de vodka presque entièrement vide et un cendrier rempli de mégots. L'ordinateur était allumé et repassait en boucle une vidéo. Deux hommes y brossaient un cheval, nus. Jusqu'à ce qu'il se rapproche et voie qu'ils ne le brossaient pas. Il l'éteignit, prit la bouteille et fit tourner le liquide un moment. Il avait bien envie de retourner dans la chambre histoire que Nikolas ait de bonnes raisons de se plaindre de sa tête. Alors qu'il avait soulevé des cartons toute la journée et avait offert une aide charitable à un ami dans le besoin, Nikolas avait passé la sienne à se livrer à la paresse et la débauche. Et il avait rompu sa promesse d'arrêter de fumer.

Il n'appela pas de médecin et laissa Nikolas à son triste sort auto-infligé.

***

Nikolas connut en effet un triste sort. Il se réveilla groggy, désorienté, sans trop savoir quel jour ni où il était. Il enleva l'oreiller de sa tête et se tourna pour regarder l'heure. Son cœur s'arrêta, il sentit la sueur picoter sur sa peau et une déferlante d'adrénaline. Il y avait une femme assise sur la chaise de la chambre. Ses cheveux tombaient sur son visage, longs et ternes, sa robe trempée, ses pieds nus. Il s'en écarta lentement en rejoignant l'autre bout du lit. Elle leva des yeux sans vie.

— *Moder ?* murmura-t-il sans qu'un son ne sorte.

Il se tourna très rapidement pour vérifier que la porte de la chambre était ouverte pour s'enfuir, et quand il revint à la femme, elle avait disparu. La chaise était recouverte des vêtements de Ben, soigneusement pliés. Il avait la gorge si sèche qu'il ne pouvait humecter ses lèvres et son cœur battait encore à tout rompre. Il descendit tout au bout du lit et recula vers la porte. Il alla jusqu'à la rampe et se serra contre elle.

— Ben ? Benjamin ?

Pas un bruit dans la maison. Il avait besoin d'eau et d'anti-douleurs. Tous deux dans la cuisine. Il jeta un œil aux escaliers et descendit

prudemment, s'attendant à tout moment à voir apparaître la main blafarde de sa mère pour lui attraper la cheville. Il n'avait pas rêvé de sa mère depuis qu'elle était morte. Depuis qu'il avait essayé de la trouver, de la sauver, en nageant, en hurlant, en avalant de l'eau salée jusqu'à ce qu'on doive lui donner un sédatif pour, quelque part, l'assigner à résidence. Mais Sergei était alors venu les chercher et tout avait changé, de toute façon.

Par bonheur, la cuisine ne comportait aucun fantôme de sa mère, mais sur le comptoir trônaient en évidence une bouteille de vodka presque vide, la sienne, devina-t-il, deux mégots, également siens, et un mot de la main de Ben. *À plus tard !* Rien de plus. Nikolas ne put réprimer un sourire en coin en constatant cette menace implicite, malgré la douleur et la confusion. Il prit la bouteille de vodka et la finit avec une poignée d'anti-douleurs. Il se sentit immédiatement mieux. Il n'y avait pas qu'avec les cigarettes qu'il partageait une longue histoire : il buvait aussi depuis qu'il avait dix ans. Sergei avait vite découvert que s'il n'était pas le seul à être ivre lors de ses visites nocturnes à son jeune fils, les choses se faisaient bien facilement.

Quand il commença à se sentir mieux, il commença également à ressentir les effets des trente-six heures sans jouir du corps de Ben. Il prit une autre bouteille de vodka dans le congélateur, débrancha son téléphone en charge et monta au bureau. Il croisa les pieds sur son bureau et tapa : *« Ou es tu ? »*

Ben répondit : « *Je te parle pas* »

« *Pardon ?* »

« *Tavais promis !* »

Nikolas soupira. Il était difficile de taper et de fumer à la fois. Il cala sa cigarette dans sa bouche et renvoya : « *Je sais. Jessaie. Ou es tu a faire quoi ?* »

« *Jarrange un coup.* »

« *Tu peux pet etre revenir ? Pas besoin de me parler mais faire autre chose qui se passe de mots ?* »

« *Trop en colère contre toi. Je dois dabord finir ca.* »

« *Finis toi en moi.* »

Il fallut un long moment pour que la réponse arrive, mais quand elle apparut, il sourit avec satisfaction. « *Laisse moi une heure.* »

Il laissa retomber le téléphone sur le bureau et but une longue gorgée de ce liquide doucereux et glacé. Pile le temps qu'il fallait pour quelques cigarettes.

***

Dans le pub, Ben revint à leur table avec deux bières au lieu des trois pour lesquelles il s'était levé. Un Nikolas contrit était déjà une tentation suffisante, mais se voir offrir la possibilité de décharger sa

colère à l'intérieur de ce superbe corps surpassait sa capacité à résister. Tim et Squeezy relevèrent la tête au milieu de ce qui semblait être une conversation très intéressante. Ben grimaça.

— Je dois y aller.

Un peu agacé, il vit qu'aucun d'eux n'en semblait dérangé. Il dit à Tim de prendre un taxi quand il serait prêt à revenir, mais réalisa que personne ne l'écoutait. Il claqua des doigts pour que Radulf le suive et les laissa poursuivre.

Quand il entra dans la maison, il ne s'était pas vraiment attendu à trouver Nikolas dans le lit à l'attendre, mais ne s'était pas non plus préparé à le trouver profondément endormi. Et il ne fut particulièrement pas ravi de le trouver profondément endormi avec une cigarette allumée entre les doigts qui consumait à un rythme alarmant le drap. La demi-bouteille de vodka serrée dans l'autre main ne fit rien pour arranger le tableau. D'abord, il ne sut pas trop quoi faire, mais crier, prendre la cigarette et frapper Nikolas lui parurent de bonnes idées, alors il les exécuta toutes les trois. Nikolas s'assit en grimaçant et se prit la tête, puis il tituba hors du lit en direction de la salle de bain où Ben l'entendit vomir violemment. Soit. Il attrapa la vodka, ouvrit d'un coup le tiroir de la table de chevet, trouva une cachette à cigarettes, les prit, alla dans le bureau, fit une descente dans tous les tiroirs, trouva toute sorte de choses auxquelles il réfléchirait plus tard, descendit dans la cuisine et commença à systématiquement vider tout l'alcool : les bouteilles de vin, la vodka dans le congélateur, et la bière du réfrigérateur. Quand il eut terminé, il retourna leurs bagages qui n'avaient pas encore été défaits et trouva d'autres cigarettes, encore de l'alcool et d'autres choses auxquelles il réfléchirait plus tard. Enfin, il s'assit à table, le regard dans le vide, songeant à ce qu'il y avait de mieux à faire.

Nikolas émergea enfin au moment où Ben finissait de remplir la machine à laver pour ranger la cuisine. Il alla à l'évier se verser un verre d'eau. Puis il commença à prendre une poignée de cachets. Ben se leva d'un bond.

— C'est quoi ces conneries ? Laisse-moi voir !

— Quoi ? fit Nikolas, contrarié.

Avant qu'il puisse réagir, Ben lui ouvrit la paume de la main et les inspecta. Soulagé qu'il ne s'agisse que d'anti-douleurs, il recula.

— Ne dépasse pas les bornes, Ben, le prévint Nikolas en le foudroyant du regard. Je ne le tolérerai pas.

Ben ouvrit de grands yeux. Il ne réussit dans un premier temps même pas à comprendre. Un peu sonné, il regarda Nikolas aller jusqu'au congélateur et tendre la main avant de se rendre compte qu'il était vide.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il avec froideur.

— Qu'est-ce que tu crois que j'ai fait ? C'est quoi ça, putain ? Tu es bourré à onze heures du matin ! Tu étais bourré hier ! Et tu fumais dans le lit ! Dans le lit, Nik ! Avec une bouteille de vodka pure à moitié renversée à côté… Tu as mis le feu au drap ! Si je n'étais pas arrivé… C'est *grave*. C'est comme si tu étais une personne complètement différente ! Sur Ærø…

— Sur Ærø…, répéta Nikolas en s'approchant à quelques centimètres de Ben. Sur *Ærø* j'étais occupé à m'occuper de *toi*.

Ben vacilla dans sa détermination. Il ne pouvait le nier. Les lèvres de Nikolas formèrent un rictus.

— Je me prends des vacances, j'en ai assez…

— De moi ? C'est ça que tu veux dire ?

Nikolas se plia tout à coup en deux, une main sur la tête. Ben lui attrapa le bras, mais il se dégagea. Il recula, dévisageant Ben comme s'il ne l'avait jamais vu. Radulf commença à grogner, affolé par la situation. Les yeux de Nikolas se tournèrent vers le chien. Alors il pâlit, cligna des yeux, et coassa en danois :

— C'est Radulf, oui ?

Ben écarquilla les yeux et saisit doucement les deux bras de Nikolas. C'était comme regarder un dieu échouer. Il se mordit la lèvre et l'attira doucement dans son étreinte. Il se contenta de le tenir en lui caressant la tête avant de murmurer :

— Qu'est-ce qui se passe, bébé ?

Nikolas ne répondit pas avant un moment, puis il avoua lui aussi dans un murmure :

— Je ne sais pas. Je…

La gorge serrée, il s'interrompit.

Ben l'embrassa dans le cou, puis sur son oreille.

— Ça va, ça va.

Il fit asseoir Nikolas et Radulf vint immédiatement à ses côtés, essayant désespérément de le défendre d'une menace qu'il ne pouvait ni voir ni entendre. Nikolas posa une main hésitante sur la tête de son fidèle compagnon, sembla alors plus sûr et commença à le caresser méthodiquement autour des oreilles. Radulf grogna de plaisir. Ben posa une tasse de thé devant Nikolas et se glissa sur la chaise face à lui. Nikolas dessina dans une goutte de thé qui avait coulé. Puis il releva les yeux.

— J'ai simplement un autre mal de tête. Je suis désolé. Serai-je pardonné ?

— Tu le seras si tu acceptes de voir un médecin. Je ne sais même pas si tu en as un. Je ne sais rien de toi, en réalité, n'est-ce pas ?

Nikolas déglutit.

— Je n'ai pas besoin de voir un médecin.

Ben prit sa main, jouant un moment avec, puis leva les yeux sous

des paupières baissées.

— Qu'est-ce que tu ferais si c'était moi ?

Nikolas sourit un peu.

— Je te mettrais probablement une fessée pour avoir mis le feu au drap, mais tu aimerais trop ça pour que ce soit une punition efficace.

— Et tu me ferais aller voir un médecin.

— Le numéro est sur le bureau, soupira Nikolas. Dans le tiroir du haut… Attends, je vais aller le chercher.

— Je sais déjà ce qu'il y a dans ton tiroir du haut, répliqua Ben avec un regard critique. Et on discutera de ça quand nous en aurons fini avec cette discussion-ci, OK ?

Nikolas haussa les épaules comme s'il ne s'en inquiétait pas, mais Ben put voir qu'il commençait à être vraiment déstabilisé quand il marmonna quelque chose au sujet de remplacements et de petits jeunes de dix-huit ans. Ben trouva le numéro et le descendit. Nikolas appela et obtint un rendez-vous le lendemain. Encore une fois, l'argent et le rang avaient leurs privilèges.

Ils passèrent le reste de la journée entremêlés sur le canapé, à regarder des films, au son des craquements du feu dans l'âtre de la cheminée. Malgré la situation, ils étaient tous deux très bien ainsi, Ben parce qu'il avait Nikolas là où il pouvait garder un œil sur lui, et Nikolas parce qu'il s'autorisait, pour une fois, à être malade. Les anti-douleurs n'aidaient plus vraiment, et son mal de tête continuait d'empirer.

Tim rentra en début de soirée. Il se pencha sur le pas de la porte de la pièce principale et adressa un signe de tête à Ben, légèrement plus méfiant envers Nikolas. Si Ben avait jusque-là été troublé de voir Nikolas malade, il devint alors presque fou d'inquiétude. Le fait que cet homme reste allongé dans ses bras alors qu'une autre personne était présente relevait de l'impensable. C'était une des choses les plus inhabituelles que Nikolas avait faites depuis cinq ans qu'il le connaissait, et personne ne pouvait nier qu'apprendre à le connaître avait déjà relevé du domaine des montagnes russes.

Tim paraissait tout à fait requinqué par son après-midi, mais son expression s'affaissa légèrement quand il vit Ben et Nikolas entremêlés et manifestement accomplis dans cette seule compagnie. Il se détourna soudain, comme un homme qui venait de se rendre compte de ce qu'il avait perdu. Peut-être que John et lui avaient passé de nombreuses soirées de janvier, froides et humides, à faire la même chose que Ben et Nikolas en cet instant. C'était clairement un peu déprimant après un après-midi si revigorant, et probablement grossier.

— Vous avez déjà mangé ?

Quand Ben répondit par la négative, il se porta volontaire pour commander quelque chose. Nikolas n'y opposa aucune objection, mais

il se trouvait avoir les yeux fermés et ne semblait pas dérangé par ce que les autres faisaient tant qu'ils le laissaient tranquille. Avant que leur repas n'arrive, cependant, il s'excusa et alla se coucher.

Ben ne réussit pas à avaler grand-chose après cela. Radulf dut courageusement prendre le relais. Tim lui dit que la nourriture chinoise n'était probablement pas bonne pour lui, mais Radulf n'était pas de cet avis.

— C'est parce que je suis là ? demanda-t-il enfin en jouant avec une chips de crevette.

— Non, pas du tout, s'empressa de répondre Ben en secouant la tête. Je ne l'ai jamais vu comme ça.

— Va le retrouver, Ben. Sois là, c'est tout. On dirait peut-être qu'il n'en a pas envie, mais c'est le cas.

— Tu ne le connais pas.

— C'est peut-être mieux de ne pas connaître quelqu'un pour voir la vérité. Je crois que tu as mieux cerné John que moi, et nous avons été ensemble durant douze ans. Nikolas a peu… Non, Ben, écoute. Je crois que tu ne veux pas y penser, mais c'est le cas… il a peur. Il est malade… peut-être pour la première fois de sa vie, et il affronte quelque chose qu'il ne peut pas combattre. Oh, et puis qu'est-ce que je dis ? Ignore-moi. Qu'est-ce que j'en sais ? Regarde-moi…, soupira-t-il en repoussant son assiette avant de regarder l'obscurité par-delà la cuisine éclairée, l'air morose. Je me demande ce que John et cet enfoiré de gamin font en ce moment.

— Une partie de jambes en l'air, probablement. Comment ça s'est passé avec Squeezy ?

— Qui ?

Ben fronça les sourcils. En général, personne n'oubliait Squeezy.

— Tu veux dire Michael ?

— Michael. Sérieusement ? s'esclaffa Ben. Michael. Alors ?

— Monte, Ben, éluda Tim avec un sourire en coin. On a besoin de toi, là-haut.

Ben suivit son conseil. Il utilisa l'autre salle de bain, puis se glissa très discrètement dans le lit pour ne pas réveiller Nikolas. Il sourit quand une main glissa sur lui pour le tirer plus près. Nikolas poussa un profond soupir au creux de sa nuque.

— Bonjour, Benjamin.

Ben aurait pu pleurer en entendant cet accueil si familier et bienvenu. Il le tira plus près encore et susurra à l'oreille de Nikolas :

— Bonjour, bébé.

Nikolas se figea un instant dans ses bras.

— Cela fait deux fois que tu utilises ce terme ridicule.

— Mmh, je sais. Il te va bien.

Ben entendit un profond soupir.

— Tu es la personne la plus bête que je connaisse, Benjamin Rider.

Et Nikolas s'endormit dans ses bras. Il embrassa cette tête rasée avec une cicatrice et songea que si la bêtise conduisait à se tenir dans ce lit, à étreindre cet homme, alors il refusait de la troquer pour toute l'intelligence de Nikolas.

Chapitre Vingt-deux

Le rendez-vous avec le docteur était prévu dans l'après-midi. Ben annonça qu'il promènerait Radulf plus tôt, irait faire quelques courses et serait de retour à temps pour l'y emmener.

Ils ne pouvaient pas vraiment se garer devant le bâtiment élégant de Harley Street, alors Ben se gara en double file et Nikolas descendit.

— Envoie-moi un SMS quand tu as terminé et je reviens illico.

— Non, je rentrerai en taxi.

Il ajusta son costume impeccable, qui n'avait aucun besoin d'être retouché, et entra avec désinvolture dans l'imposant bâtiment, comme s'il ne s'en souciait pas le moins du monde.

Quand il fut appelé, Nikolas et le médecin se scrutèrent ouvertement un moment, se jaugèrent. Le petit sourire condescendant du docteur Andrea Gillian apprit à Nikolas qu'elle était plus que consciente de ne pas correspondre aux attentes qu'avaient les gens d'un spécialiste des traumatismes. Il observa sa petite stature et sa féminité avec inquiétude. Il n'aimait pas particulièrement les femmes, et sa récente expérience n'avait rien fait pour les lui rendre plus aimables. Ce médecin était déconcertant et il n'était pas au mieux de sa forme pour un début. Invoquant son air froid de désintérêt, il s'assit diligemment en suivant son geste de bienvenue et lui fit face, ses différents masques en place.

— Alors, quel semble être le problème, monsieur Mikkelsen ? On dirait que vous avez mené une guerre.

— Oui.

— Vous avez une blessure à la tête ? Cela vous dérange-t-il si… ?

Elle se leva et fit le tour de son bureau du haut de ses un mètre cinquante avec talons. Nikolas pencha docilement la tête d'un côté et elle vint sentir sa cicatrice. Il ferma les yeux. Si près, la familiarité d'être touché par un inconnu, *une* inconnue, était insupportable.

— Vous avez dit à mon infirmière que c'était arrivé récemment, au Danemark, il me semble ?

— Oui. Une partie de hockey sur glace.

— Cela cicatrise très bien, en effet.

Elle vint de l'autre côté, tâtant l'endroit où Gabby l'avait frappé la première fois avec une des bûches de pin coupées par Ben, d'après ce qu'ils en avaient conclu, puis elle revint à sa position dominante, derrière son bureau.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ?

Nikolas se pinça les lèvres. Il avait envie de déclarer un grand drame viril… une amputation, peut-être ? Une blessure par balle ? Mais à contrecœur, il finit par admettre :

— J'ai des maux de tête.

Elle se redressa un peu et commença à prendre des notes.

— Avez-vous déjà souffert de maux de tête, par le passé ?

— Non.

— Des antécédents de blessures à la tête ? Spécifiquement dans cette zone ?

— Peut-être. Je ne m'en souviens pas.

— Très bien. Dites-moi, quand les maux de tête ont-ils commencé ?

Il répondit par un regard critique en agitant vaguement la main vers sa cicatrice.

— Ce que je vous demande par là, c'est s'il y a eu un délai de quelques jours ou si vous avez immédiatement remarqué ces maux de tête, expliqua-t-elle avec un sourire affecté.

— Je ne m'en souviens pas.

— D'accord, acquiesça-t-elle en tapotant son stylo contre sa bouche et l'examinant un moment. Êtes-vous marié ?

— Non, répondit-il en fronçant les sourcils.

— Avez-vous une relation ?

— En quoi est-ce pertinent ?

— J'ai besoin de savoir s'il existe une personne qui vous voit assez régulièrement pour remarquer des changements de comportement. Y a-t-il quelqu'un comme cela, monsieur Mikkelsen ?

— Non.

— D'accord. Donc, des maux de tête… quoi d'autre ?

— Parfois, je deviens… confus.

À nouveau, elle se redressa. Cela agaçait réellement Nikolas. Elle aurait été nulle au poker.

— Comment cela ?

— Je comprends mal certaines choses.

— Vous voyez des choses ?

— Non. Oui.

— Des choses que savez ne pas pouvoir se trouver réellement là ?

— J'espère vraiment que non.

— D'accord. Autre chose ?

— Je… ne me comporte pas comme d'habitude.

— D'accord. Est-ce que vous fumez, monsieur Mikkelsen ?

— Non.

— Avez-vous déjà fumé ?

— Non.

— Vous buvez ? Disons, plus qu'un verre de vin avec des amis le week-end.

— Non.

— Bien. C'est extrêmement important dans ces situations. Déterminant. Mangez-vous équilibré ?

— Oui.

— Bien. Et votre rythme de vie, en général ? Diriez-vous qu'il était relativement dépourvu de stress ? Autant que quiconque puisse y parvenir, à notre époque ?

Il la fixa un moment.

— Oui.

— Et concernant l'exercice ? Vous maintenez-vous en forme ? Du jogging, peut-être, ou du vélo… étant danois.

— Oui.

— D'accord. Eh bien, voulez-vous la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

— Il y a une mauvaise nouvelle ?

Elle sourit d'un air qui lui sembla plutôt condescendant.

— La mauvaise nouvelle est que vous allez devoir arrêter le hockey sur glace.

Oh, comme elle était drôle. Il ne sourit pas. Elle oui, et poursuivit :

— La bonne nouvelle, c'est que je crois qu'il n'y a chez vous rien que le temps et une vie saine ne puissent guérir. Je vais cependant programmer une IRM, simplement pour en être certaine. Ce dont vous avez fait l'expérience est extrêmement commun dans des cas de blessures à la tête… même les plus bénins. C'est très bien que vous ne buviez ou ne fumiez pas et que vous meniez une vie si saine. Cela aidera à votre rétablissement de manière spectaculaire.

— Oui. Alors tant mieux.

— Maintenez votre forme physique. Rien de ce que vous ferez, à part prendre un autre coup à la tête, ne pourra vous nuire. Soyez aussi actif que possible. Je recommanderais de rester à l'écart du stress autant que possible… Les personnes qui souffrent de problèmes post-lésion comme les vôtres rapportent souvent avoir traversé une période de stress supplémentaire juste après la blessure. Des études indiquent que le stress augmente la probabilité de connaître ce genre d'épisodes.

— D'épisodes ?

— Hallucinations, faiblesse physique, maux de tête, perte de vision, perte occasionnelle des fonctions motrices. Avez-vous noté des problèmes dans la chambre, récemment ?

— Un service de pressing absent ?

Elle sourit. Un peu.

— Que des bonnes nouvelles, donc, vraiment. Mangez, dormez, reposez-vous, pas d'alcool, pas de tabac. Je suppose, étant donné votre hygiène de vie, que vous ne prenez aucune drogue ?

— Bien sûr que non.

— Alors c'est très bien. J'aimerais vous revoir dans un mois. Entre-temps, il peut être utile de prendre des notes, un journal de bord si vous voulez, de tout incident possible. Je peux vous donner quelque

chose pour soulager vos maux de tête et calmer les hallucinations, mais cela ne sera qu'une solution à court terme. Les deux problèmes disparaîtront quand le stress dû à l'accident disparaîtra. Mais souvenez-vous, concentrez-vous sur les choses que vous pouvez faire et qui vous plaisent. Faites-vous plaisir autant que possible.

Nikolas sourit pour la première fois depuis son arrivée dans le cabinet.

— Oui.

— Bien, je demanderai à ma secrétaire de vous prévenir pour l'IRM.

Il acquiesça et se leva.

— Oh, monsieur Mikkelsen ?

Il se retourna, la main sur la poignée de porte.

— Un bon conseil, ne traitez pas un examen médical comme un interrogatoire de police, la prochaine fois. Je ne vais pas vous arrêter parce que vous buvez, fumez, prenez des drogues, parce que vous ne mangez pas ou que vous ne faites aucun exercice… ni vous juger pour avoir été battu par une vieille bibliothécaire. Vous avez beaucoup de chance d'avoir monsieur Benjamin Rider, ajouta-t-elle avec un sourire en rangeant des papiers. Si j'étais vous, je me laisserais un peu plus tenter par lui que par certaines autres de vos activités hédonistes. Bonne journée.

Il décida de ne jamais jouer au poker avec elle, finalement.

Il pleuvait quand il sortit et le jour déclinait rapidement. Il remonta le revers de son pardessus, puis plongea les mains dans ses poches. Il contempla un moment le trottoir trempé, jusqu'à sentir la pluie ruisseler sur ses cheveux. Il plaqua les mèches rebelles en arrière et sentit la cicatrice rugueuse sous ses doigts. L'espace d'un instant, il se sentit complètement détaché du corps qu'il occupait, comme s'il ne l'avait qu'emprunté un moment. Ou volé. Comme si lui, Aleksey, n'avait pas pris l'identité de son jumeau, mais son corps, l'échangeant pour laisser celui qui était plus familier sur un trottoir en Russie, écrasé, brisé, et mort. Quel qu'en avait été le propriétaire, il n'en avait pas pris grand soin.

Il avait cru mourir.

Il avait cru que le docteur Gillian allait poser ses doigts habiles sur sa tête et découvrir que Gabby l'avait tué, finalement, sauf que sa mort ne serait pas nette, évidente, possible à combattre. Il était soldat. Il était Aleksey Primakov. Il avait cru ne rien trouver en ce monde qu'il ne pourrait combattre et vaincre, mais il avait laissé la peur de la maladie le mettre à mal avec autant d'efficacité que son démonte-pneu si elle n'avait pas rencontré une force plus féroce que sa psychose. La peur l'avait harcelé depuis Ærø, elle l'avait surveillé et avait découvert sa faiblesse et ses secrets.

Mais il n'allait pas mourir. D'après ce qu'il avait compris, on lui

avait dit qu'il n'y avait rien chez lui que davantage de rapports sexuels avec Ben ne sauraient guérir. La médecine privée était une chose extraordinaire. Il se serait bien fumé une cigarette pour fêter cela, cependant il dessina encore une fois au sol du bout du pied en y réfléchissant. Il décida de rentrer. Il pleuvait encore, mais il leva le visage pour accueillir cette fraîcheur en se mettant en marche. Il avait beaucoup à penser.

***

Ben sortit courir pendant que Nikolas était chez le médecin. Il avait désespérément besoin de douleur et d'effort physique pour se vider l'esprit de ce qui arrivait à la maison. Il se fit violence, affrontant le froid. Naturellement très en forme, il ne lui fallait jamais très longtemps, s'il n'avait pas couru pendant un moment, pour retrouver son rythme naturel. Il avait perdu son avantage sur l'île, mais il avait été dans une forme exceptionnelle juste avant… Il ne pensa pas à cela et à ce qui s'était passé dans une salle de bain, un soir.

Courir dans Londres était trop facile, trop plat. Il préférait les pentes raides du Pays de Galles ou du Lake District, là où un homme pouvait perdre jusqu'à son nom dans la douleur.

Pendant qu'il courait, dans un coin de sa tête, il songea que Nikolas devait à l'heure qu'il était avoir découvert sa visite préparatoire au médecin le matin même. Il y était allé sur un coup de tête, sûr et certain que quand Nikolas irait, il ne révélerait rien de personnel, choisirait un masque et le porterait jusqu'à en étouffer. Parfois, Ben se demandait s'il restait ne serait-ce qu'une seule personnalité réelle derrière tous ces masques que Nikolas choisissait de porter, ou s'ils n'étaient plus que les facettes défilantes d'un homme fracturé. Il n'avait pas hâte de découvrir la réaction de Nikolas après sa visite. Il sentit à nouveau de la confusion quant à l'étendue de sa… relation ? Même si Nikolas faisait des efforts – et il en avait fait d'immenses depuis les événements sur l'île – Ben n'avait jamais vraiment l'impression de savoir où étaient les limites entre les affaires personnelles de Nikolas et celles qu'ils partageaient.

Sa santé constituait-elle un sujet duquel il devait légitimement se mêler ? Où étaient explicitées les règles pour ce genre de choses ? Il aurait aimé qu'il y ait un manuel auquel se référer. Les *Éditions Haynes* présentent la fiche technique du *Nikolas Mikkelsen, MkII*. Nikolas, lui, semblait penser que tout dans la vie de Ben était son affaire. Il semblait dernièrement avoir pris le contrôle de son compte en banque, il s'occupait des exécuteurs testamentaires de John Redvers, et décidait d'à peu près tout ce que Ben faisait ou pensait. Malgré les récentes avancées, c'était encore en grande partie une relation à sens unique. Et où cela vous menait-il quand tout tournait mal ? Vous vous

retrouviez chez vos parents ou à squatter chez des amis, si vous aviez de la chance. Vous vous faisiez remplacer par un petit jeune de dix-huit ans. Quand Nikolas déciderait-il qu'il avait assez vu cette version de Ben et l'échangerait-il pour quelqu'un qui n'essayait pas de régir sa vie, d'avoir une relation digne de ce nom, d'être son égal ? *Benjamin Rider Mk II*. Bien sûr, Nikolas s'était allongé dans ses bras et s'était laissé dorloter la nuit précédente, mais c'était *une seule fois* dans leur relation, et il mourrait probablement d'une tumeur ou d'un œdème cérébral ou… Ben serra les mâchoires à ces pensées et se força encore, trouvant un rythme pour sprinter puis ralentir, en boucle, jusqu'à ce que cette pensée soit pressée comme un citron par la douleur. Il continua de courir.

Il était désormais trempé à cause de la sueur et de la pluie glaçante. Son genou, qui le faisait souffrir, serait gonflé et raide le lendemain. Mais il se fichait pas mal de penser au lendemain. Le lendemain, ils sauraient tous deux combien de temps il restait à Nikolas. Le sauraient-ils ? Nikolas lui dirait-il réellement la moindre chose que le médecin aurait découverte aujourd'hui ? Le médecin ne le ferait pas. Bien sûr, elle l'avait écouté, il ne lui avait pas vraiment laissé le choix, mais par souci du secret professionnel, elle ne lui dirait rien concernant l'état du patient à moins que ce dernier le veuille. Et connaissant Nikolas, il ne voudrait discuter de rien de tout cela. Ben courut dans un parc et sauta sur la barre d'une balançoire pour faire quelques tractions jusqu'à sentir ses bras aussi douloureux que ses jambes. Le simple fait de se représenter le silence de Nikolas, ce refus obstiné, le mettait tellement en colère qu'il entendait mentalement des concours de cris avec ce Danois borné. Il perdait ceux-là aussi.

Enfin, il ne put plus courir et se punir. Il ralentit et rentra à la maison à petites foulées.

Tim était retourné dans le Devon pour la journée ; il entamait la tâche déprimante de se trouver un nouvel endroit où vivre, alors Ben s'attendait à trouver la maison vide à son retour. Pourtant, il y avait de la lumière dans la cuisine. Il fronça les sourcils. Il entra lentement et vit Nikolas encore en costume, assis à table avec une bouteille de vodka et un paquet de cigarettes. Il se leva immédiatement.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es trempé ! Pourquoi est-ce que tu boites ?

— Quoi ? Est-ce que tu… ? Qu'est-ce qu'elle… ? C'est quoi, tout ça ?

Il prit la vodka et se laissa tomber sur la chaise en face de Nikolas, serrant les doigts sur la bouteille. Il tremblait, mais seulement à cause du froid.

Nikolas soupira profondément et lui fit glisser les cigarettes sur la table.

— Tu n'es pas une nounou très douée, Ben. J'avais caché ça, aussi.

Alors prends-les, prends la vodka. J'ai en terminé.

— *Terminé !* Enfin, bordel, qu'est-ce que ça veut dire « j'ai en terminé » ? Oh mon Dieu, qu'est-ce qu'elle a dit ?

Nikolas se leva d'un bond et fit lever Ben.

— On monte. Une douche. Tout va bien. Je te raconterai pendant ta douche.

Ben boitilla jusqu'à l'étage et retira ses vêtements de course trempés. Nik lui tendit une serviette et Ben s'assit au bord du lit.

— Raconte-moi maintenant.

Nik s'assit à côté de lui et fouilla dans sa poche. Il lui tendit les flacons de cachets qu'il avait donnés à Ben.

— Un de chaque, toutes les douze heures. Un pour les maux de tête et un pour les hallucin… le reste.

Il serra les mâchoires, comme si accepter ce mot le rendrait plus faible, et conclut :

— C'est tout. Il n'y a aucun problème chez moi.

— Quoi ! Non, c'est impossible. Tu lui as tout dit… ? Je savais que tu… ?

— Je lui ai tout dit. J'ai été parfaitement honnête. Quel est l'intérêt de voir un médecin si on n'est pas honnête à l'excès ? Je t'en prie, ne me prends pas pour un idiot.

— Aucun problème ? Et le fait de voir des choses ?

Nikolas serra les dents encore une fois.

— Tout est parfaitement normal, apparemment, et cela cessera, répondit-il en tapotant un des petits flacons. J'ai une blessure bénigne à la tête dont je me remettrai complètement… si je conserve mon hygiène de vie.

Ben resta un instant sans voix.

— Quelle hygiène de vie ?

Nikolas sourit tout à coup malicieusement.

— C'est aussi ce que j'ai pensé.

Ben le regarda, vraiment énervé, et lui donna soudain un coup de poing dans le bras.

— Donc ce que tu es en train de dire, c'est que tu t'es fait ça tout seul en buvant et en fumant et… Arrête !

Nikolas riait encore. Il semblait trouver sa propre stupidité des plus hilarantes. Ben tremblait de rage autant que de froid, désormais. Tout à coup, Nikolas se tourna et l'enfourcha, le forçant à s'allonger sur le lit.

— Tu as besoin de te réchauffer.

Ben leva une main pour la poser sur sa joue.

— Tu me dis la vérité ?

— Pourquoi te mentirais-je ?

Ben aurait répondu, mais ils étaient trop occupés à s'embrasser. Il fit

rouler Nikolas et s'allongea à côté de lui, déboutonnant lentement son gilet, sa chemise, puis glissa ses mains froides à l'intérieur, sur la peau chaude. Il ouvrit la chemise, exposant ce magnifique torse nu, puis glissa la main plus bas et prit Nik dans le creux de sa paume, à travers le costume. Il se releva sur un coude, le masturbant à travers le tissu jusqu'à ce que Nikolas se cambre et l'arrête. Celui-ci se leva alors et retira le reste de ses vêtements. Il revint sur lui, l'enfourchant de nouveau. Sa peau était chaude partout, et celle de Ben froide. Cela formait un contraste intéressant, un contraste qu'il fallait explorer, et équilibrer. Pendant qu'ils étaient encore à ce stade, qu'ils s'embrassaient simplement et jouaient, Nikolas murmura presque trop bas pour que Ben l'entende :

— J'ai peut-être besoin de ton aide.

Ben releva la tête de l'endroit qu'il embrassait et vint face à lui.

— Je vais avoir besoin de ton aide, Ben… pour arrêter. On dirait que j'en suis incapable seul.

C'était probablement la plus grosse concession que Ben l'avait jamais entendu faire.

Il réprima un petit sourire, essayant de ne pas en faire trop ou Nikolas reculerait à nouveau.

— Le tabac ?

— Oui.

— L'alcool ?

— Oui, répéta Nikolas avec une moue.

— Et les seuls cachets que tu prends sont ceux-là ? Un de chaque, toutes les douze heures.

Nikolas semblait moins disposé à ce sujet, mais finit par acquiescer.

Ben pinça les lèvres un moment en réfléchissant.

— Est-ce que tu sais réellement courir ? Je ne t'ai jamais vu…

***

Nikolas pouvait tolérer les provocations de Ben jusqu'à un certain point, mais très concrètement, ce dernier avait besoin qu'on lui rappelle sa place. Maintenant qu'il n'était pas mourant, il décida de fêter la nouvelle en passant le reste de l'après-midi à rappeler à Ben qui était le patron. Enfin, il ne faisait que suivre les ordres du médecin stipulant de profiter de Ben Rider aussi souvent que possible. Qui était-il pour s'opposer à la profession médicale ?

Quand Tim revint, ils étaient dans la cuisine et étudiaient la nourriture pour voir si quelque chose ne demandait pas la moindre cuisine. Il regarda brièvement Nikolas et fit un signe de tête à Ben. Nikolas se redressa.

— Tu as mangé ?

— Moi ? s'étonna Tim, un sourcil levé. Non. Enfin…

— Viens, nous sortons. Vous devriez tous les deux manger plus sainement.

Il les emmena à nouveau au *Dinner by Heston*, là où ils avaient rencontré Gregory. Cette fois, l'atmosphère à table était très différente. Nikolas avait pris les cachets donnés par Andrea Gillian et n'eut pas mal pour la première fois depuis ce qui lui parut être très longtemps. Il essaya néanmoins d'ignorer que les serveurs semblaient passer directement à travers le mur de verre des cuisines. Le stress était mauvais pour lui. Apparemment. Il sourit de temps en temps en regardant Ben. C'était suffisant. À un moment donné de la soirée, il vit que Ben fixait la table et baissa alors les yeux pour découvrir qu'il pianotait frénétiquement sur celle-ci. Il n'en avait pas eu conscience. Il était resté concentré sur le fait de ne pas penser à fumer et ne pas aller à la table d'à côté pour soulager la femme de son vin rouge avec lequel elle jouait depuis au moins une heure. Au lieu de le réprimander, réaction à laquelle Nikolas s'était attendue, il sentit le pied en chaussette de Ben se glisser sous la jambe de son pantalon. Il détourna le regard et sourit, se concentrant sur cette sensation étrange mais très agréable puis, la seconde d'après, il avait conscience de tout, il buvait de l'eau et ses doigts étaient immobiles. La garce à l'autre table sirotait encore son vin en lançant des regards ridicules à l'homme assis en face d'elle, mais Nikolas réussit à détourner son attention de ces deux-là pour revenir à ses compagnons.

Ben racontait à Tim une de leurs expériences sur Ærø. Il évitait les événements réels et fut donc extrêmement surpris quand Nikolas l'interrompit doucement :

— Dis-lui que j'ai été enlevé par une bibliothécaire, Ben. Je n'en ai pas honte. Au moins, ce n'était pas un professeur d'université.

Tim parut outrageusement blessé.

— Pour ta gouverne, on nous élève à la dure, au département d'éthique.

Le sang qui suintait des yeux de Tim détourna son attention, mais il répondit calmement :

— Parle-moi de John. C'est ton scalpel. Ben et moi allons t'aider à l'exorciser, ce soir.

Tim leva son verre (il était le seul à ne pas tourner à l'eau).

— En fait, tu as grandement aidé, l'autre jour, dans la douche.

Nikolas inclina la tête dans une parodie de remerciement face à ce compliment. Le serveur arriva pour prendre leur commande. Nikolas songea que ses hallucinations devenaient de plus en plus intéressantes alors que, après le départ du serveur, ses deux compagnons de table éclataient de rire à cause de l'énorme, et évidente, érection de celui-ci mal dissimulée par un pantalon trop serré. Le pianotage avait repris. Il adressa un signe de tête aux deux autres et s'excusa. Dans les toilettes,

il se regardait fixement dans le miroir quand Ben entra. Il posa alors ses yeux sur lui, légèrement agacé.

— Tu n'as pas besoin de me surveiller. Je ne suis pas un enfant qui s'éclipse pour fumer, Benjamin.

— Si, un peu, rétorqua celui-ci en glissant les bras autour de lui dans son dos pour regarder leur reflet par-dessus son épaule. Tu penses que tu m'échangeras pour une version plus jeune ?

— Je ne sais pas trop. Je vais devoir y réfléchir. Après toute la formation que j'ai investie en toi, il serait dommage de devoir recommencer. Mais je ne serai pas aussi indulgent avec mon nouveau protégé, plus d'obéissance et moins d'insolence.

— Protégé ? Illusion intéressante. Je suppose que j'aurais une certaine valeur, de retour sur le marché. J'ai été réduit en esclavage avant d'atteindre mon plein potentiel. Maintenant je pourrais décider de mon prix.

Nikolas le serra plus fort contre son dos, savourant l'érection évidente qu'il sentait maintenant appuyée contre lui.

— Tu te vendrais en dessous de ta valeur. Laisse-moi m'occuper des négociations. J'ai des connaissances assez profondes pour capitaliser sur tous tes atouts.

Ben commença à l'embrasser dans le cou, qui sentait toujours si bon selon lui, et se frotta impudiquement contre son derrière ferme.

— Et si on faisait un peu de capitalisation tout de suite ?

Il prit le bras de Nikolas et commença à le tirer vers l'une des cabines.

— Tu as perdu l'esprit, fit Nikolas en reculant légèrement la tête. Depuis quand nous comportons-nous… ?

— Depuis que tu as besoin de détourner ton attention. Et puis, si on se fait pincer, tu pourras dire que c'est une mesure médicale. Les ordres du docteur.

Nikolas rit et Ben exploita cet amusement pour le faire entrer dans la cabine et fermer la porte. Il poussa Nikolas contre le mur et ils s'embrassèrent, tous deux excités, commençant à frotter et presser leurs érections. Dans cette situation, en ce lieu, Nikolas plaçait la limite au fait d'être l'actif, alors avec un dernier long baiser, il plaqua Ben contre le mur et vint avec détermination derrière lui. Les choses commençaient justement à être intéressantes, le pantalon de Ben dans la position nécessaire, Nikolas le titillant avec deux doigts, quand la porte des toilettes s'ouvrit et que deux hommes entrèrent en parlant fort. Ils avaient manifestement beaucoup bu. Ben se tordit le cou pour regarder Nikolas. Celui-ci haussa les épaules, sourit, mit son autre main sur sa bouche et le pénétra. Les yeux de Ben s'écarquillèrent, un éclair vert, puis les ferma sous le coup de la douleur, ses longs cils presque féminins serrés contre ses pommettes. Nikolas savoura cette

vue. Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas été si proches sous une lumière aussi fluorescente. Heureusement, les deux hommes riaient et parlaient encore quand ils claquèrent leurs cabines respectives, allumèrent les robinets et activèrent les souffleurs, les bruits incontournables et inévitables de la cabine du milieu passèrent donc inaperçus. Nikolas savait que Ben avait désormais dépassé la douleur et se trouvait dans un endroit où tout n'était que plaisir. Il se délecta de ce grand corps mince accueillant chaleureusement son intrusion. Il mordit la nuque de Ben pour le goûter. Il s'autorisa ce petit plaisir encore un moment, puis se retira en murmurant :

— Plus que cela serait salissant et étrange, non ?

Ben acquiesça à contrecœur. Ils s'arrangèrent du mieux qu'ils purent et ressortirent pour se laver les mains et resserrer leurs cravates, comme tout homme le ferait. Ben était rouge, les pommettes éclatantes et ravissantes. Nikolas regarda son reflet et commenta froidement :

— Une avancée médicale, Ben Rider… à prendre toutes les deux heures pour une vie dénuée de toute dépendance.

— Ça a marché ?

Nikolas leva une main sans tremblements. Ben sourit et se tourna pour sortir, mais Nikolas lui prit le bras, écouta un instant pour voir s'ils couraient le risque d'être dérangés, et l'embrassa dans un murmure.

— Merci.

Quand il vit l'étincelle de joie dans les yeux de Ben face à cette minuscule marque de reconnaissance, il se rappela une fois de plus pourquoi il aimait Ben Rider. Malgré toutes ces choses qu'il lui achetait, lui donnait, organisait pour lui, seul un simple merci de sa part provoquait, en fait, un tel bonheur chez Ben. Il fut ainsi ramené à plus de modestie et résolu à faire mieux.

Quand les plats arrivèrent, Nikolas ne mangea qu'avec modération, car il se sentait désorienté et tremblotant, se félicitant pourtant de ne pas le laisser paraître, mais contemplant avec plaisir Ben et Tim naviguer entre les différents desserts, fromages et le café. Il ne supportait toujours pas l'odeur du café, mais fut ravi de découvrir que cela ne provoqua pas de flashbacks de la cabane de chasseur, ce qui avait été le cas chaque fois qu'il en avait senti jusqu'alors. Rien ne semblait trop fâcheux dans ce restaurant non plus. Une des clientes semblait avoir un rat dans son sac à main, mais en y regardant de plus près, cela s'avéra être un chien, et il estima que dans un lieu comme celui-ci, il était parfaitement raisonnable de conclure qu'un chien se trouvait réellement dans un sac à main, en face de lui.

Ce fut vers la fin de la soirée, en songeant à sa résolution d'être plus avenant avec Ben et en écoutant à moitié Tim parler de sa série de

conférences à venir, que sa grande idée lui vint à l'esprit. C'était la meilleure qu'il avait eue depuis des années. Il la retourna dans tous les sens, l'inspectant sous tous les angles, et n'y vit aucun réel défaut. Il savait qu'il aurait d'abord dû consulter Ben, mais celui-ci était désormais habitué à son autoritarisme. S'il s'y opposait, il jouerait la carte de la maladie, qu'il entendait exploiter autant que possible, puisqu'il n'était en fait pas mourant. Il observa Tim un moment, puis demanda nonchalamment :

— Où vivras-tu pendant que tu feras ces conférences ?

— Je ne sais pas trop. Ils m'ont proposé un des logements étudiants, mais c'est un peu naze.

— J'aimerais faire une suggestion, lança-t-il avec un bref regard à Ben. Ben et moi avons besoin de vacances. Tu pourrais rester à la maison, si tu es d'accord pour t'occuper de Radulf pendant que nous serions partis.

En guise d'immense concession visant à préserver la paix et parce qu'il avait très envie de retourner en Ben dès qu'ils rentreraient (sans devoir passer par la case discussion), il se tourna vers lui et ajouta :

— Si tu es d'accord.

Ben gloussa et baissa les yeux sur la table, en secouant la tête de dépit.

— Tu n'es tellement pas discret, parfois.

Puis il releva les yeux et le regarda, les paupières à demi baissées. Nikolas déglutit péniblement et essaya de ramener son attention sur Tim.

Ce dernier pensait manifestement que c'était une excellente idée, alors ce fut décidé.

— Où comptes-tu m'emmener ?

Nikolas pinça les lèvres pendant qu'ils se levaient pour partir.

— Dans un endroit chaud où personne ne lit.

Chapitre Vingt-trois

Heureusement pour les plans de Nikolas concernant Ben, Tim décida de ne pas revenir à la maison avec eux, mais de rendre visite à Squeezy, qui était de service à quelques mètres de là dans les tours de verre. Cela laissa le champ libre à Nikolas pour faire ce dont il avait l'intention dès qu'ils passèrent la porte d'entrée. Ben, poussé contre le mur du couloir et ainsi empalé, ne put s'empêcher de penser qu'il y avait incontestablement des avantages à avoir un petit ami très malade. Enfin, ils purent tous deux jouir rapidement, encore excités par le restaurant. Mais le moment délicat survint alors. Même Ben aurait bien pris un verre, mais il ne le pouvait pas et ne le ferait pas, à cause de Nikolas. À la place il proposa une douche puis un film, et comme ils avaient la maison pour eux et besoin de distraction, il autorisa Nikolas à choisir quelque chose qu'ils ne regardaient d'ordinaire pas. C'était très différent de ce que Ben avait vu jusque-là ; et il avait été dans l'armée durant des années, ainsi persuadé d'avoir vu à peu près tout ce qu'un film avec des corps nus pouvait contenir. Mais celui-ci était russe. Il aurait été presque embarrassant de le regarder ensemble, sauf qu'il était en russe non sous-titré, alors Nikolas lui fit la traduction, et le fit sans le moindre rapport avec ce qui se passait véritablement à l'écran. Malgré leurs rires, le film leur faisait visiblement de l'effet. Ben, allongé dans les bras de Nikolas, sentait quelque chose se dresser sous lui. Il se retourna pour s'installer ventre contre ventre. Il sentait tous les muscles durs à travers le coton fin du tee-shirt et le jean de Nikolas. Il l'embrassa alors en lui mordillant la lèvre inférieure.

— Qu'est-ce que tu veux ? Dis n'importe quoi. Je ferai tout ce que tu veux, comme tu le veux.

Nikolas l'embrassa plus fort, ses mains courant dans son dos, sous son tee-shirt, sur sa peau chaude.

— Tu sais ce que j'aime.

Il commença à appuyer sur la tête de Ben pour le faire descendre et grogna en se cambrant quand celui-ci ouvrit son jean pour le libérer. Il tourna la tête pour regarder pendant que Ben le prenait plus profondément qu'il ne l'avait jamais fait. Il leva légèrement le bassin pour savourer cette intense sensation et Ben profita de l'occasion pour faire glisser son jean un peu plus bas. Ensuite, il remonta lentement les lèvres, puis redescendit une nouvelle fois, avec l'angle exact pour que le gland frotte dans sa gorge. Nikolas soupira d'aise, les yeux désormais fermés par le plaisir. Ben écarta ses deux fesses fermes pour un meilleur accès et, pour la première fois en ayant Nikolas dans sa bouche, il inséra deux doigts en lui et commença à les tourner et les

enfoncer là où le plaisir serait le plus grand. Nikolas se décolla du canapé et cria. Ben murmura son approbation autour du membre glissant et continua de s'enfoncer et d'explorer.

Quand il sentit que Nikolas allait jouir, il laissa ce sexe dur retomber de sa bouche. Maintenant ses doigts occupés, il commença à embrasser le corps de Nikolas, à saliver sur le coton chaud de son tee-shirt, à mordiller ses tétons, puis le creux de son cou, à l'endroit exact où se trouvait l'odeur fraîche de propreté sur sa peau. Cela le fit frissonner de désir, un état qui correspondait manifestement à celui de Nikolas qui était encore intensément stimulé. Celui-ci essaya de le repousser, cambré. Il se tortilla, commença à le supplier… une chose que Ben ne l'avait jamais entendu faire. Puis il jouit, les jets de sperme jaillissant sur sa poitrine et les trempant tous deux.

Finalement, Ben calma ses doigts et les retira. Nikolas redescendait encore de son orgasme intense. Ses pommettes rouges accentuaient sa nouvelle cicatrice. Ben embrassa celle-ci, puis son nez, puis il prit délicatement la lèvre inférieure de Nikolas entre ses dents. Nikolas prit son visage entre ses mains et soupira avant d'ouvrir les yeux. Il contempla Ben dans les yeux un long moment, se contentant de petits baisers autour de ses lèvres enflées. Puis il finit par murmurer, comme si cela ne lui était pas sorti de la tête et l'avait inquiété :

— Je suis désolé de ne pas t'avoir consulté à propos des vacances, avant d'en parler.

Ben se releva sur un coude, allongé sur lui.

— C'est bon, tu as fini, pas besoin de continuer à m'amadouer.

Nikolas sourit malicieusement.

— Mais j'aime bien que tu te voies comme mon égal dans cette relation.

— Tant que je ne le mets pas en pratique ?

— Exactement. Alors, aimes-tu vraiment l'idée de partir en vacances ? Tu veux y aller ?

— Bah évidemment. Mais je me demandais… des vacances pour se reposer de quoi, au juste ?

— Mais enfin, tu ne dois pas oublier que j'ai été intimement lié à la famille royale durant des années. On peut dire que je me suis habitué à l'idée de prendre des vacances sans la moindre raison. Et puis, il fait tout le temps froid et sombre, ici.

— Quelque part où il fait chaud, alors ?

Nikolas se cambra, les soulevant tous deux sans effort, et remonta son jean.

— Oh que oui. Avec de l'eau pour qu'on puisse nager.

Ben commençait à être très emballé par cette idée.

— À la plage, alors. Où il fait chaud. L'hémisphère sud ?

— C'est une possibilité. Un vol court ? Peut-être la Thaïlande ?

— Pourquoi pas les Caraïbes ? Tu ne serais pas propriétaire d'une île tropicale ou quelque chose comme ça… dans un but d'investissement ?

Nikolas éclata de rire.

— Mon grand-père a acheté un ranch en Australie pendant la guerre en guise d'investissement ; ranch qui est désormais à moi, bien entendu. Je ne l'ai jamais vu, mais je ne crois pas vouloir y passer des vacances. J'ai une propriété en Nouvelle-Zélande aussi, mais c'est mieux en hiver. Je t'y emmènerai peut-être un jour pour t'apprendre à skier.

— Je sais skier.

— Tu es anglais. Vous skiez comme des femmelettes. Je t'apprendrai la méthode scandinave.

Le film prit soudain fin. Ils se tournèrent vers l'écran.

— Comment ça finit ?

Nikolas rit alors.

— Je vais te montrer.

***

Nikolas les amena au sol et s'étendit de tout son poids sur Ben. Il le prit alors d'une main aventureuse.

— Je n'ai pas encore besoin de t'échanger pour une version plus jeune, d'après ce que je vois.

Il parcourut langoureusement le corps de Ben, releva son tee-shirt, embrassa ses côtes, sous ses bras, sa poitrine, puis son ventre ferme jusqu'à la lisière des poils sous la ceinture. Il poursuivit son périple en descendant au passage la glissière. Quand il fut prêt, quand il obtint de Ben des suppliques, il le goba, jamais vraiment aussi enthousiaste que Ben pour cette activité qui charriait quantité de mauvais souvenirs pour lui. Néanmoins, il voulait lui rendre le plaisir que celui-ci lui apportait toujours. D'une certaine manière maintenant, il aimait presque sentir les doigts de Ben dans ses cheveux, lui faisant confiance pour ne pas le pousser, ni le retenir ou l'humilier. De mauvais souvenirs.

Quand il eut terminé, il avala et remonta vers le cou de Ben en le léchant et embrassa intensément ce creux de chaleur. Il roula ensuite sur le dos avec un léger grognement de douleur et entendit Ben lui demander avec une pointe d'inquiétude :

— Ça va ?

Il répondit avec un geste mitigé de la main, une concession, puis ajouta :

— Certaines hallucinations sont tout à fait divertissantes. Douze heures sont passées, non ?

Il ne fut pas ravi d'entendre que, malheureusement, non. Ben se leva

soudain et le hissa debout avant de l'emprisonner dans une étreinte puissante. Nikolas prit ce geste pour ce qu'il était. Il l'accepta et l'accueillit, ce qui lui fit oublier sa douleur et garder une longueur d'avance sur la peur qui le hanta encore un moment.

Chapitre Vingt-quatre

Finalement, leur destination fut décidée par les disponibilités de dernière minute. C'était une plage et une cahute luxueuse sur un lagon, soleil garanti. Avaient-ils besoin d'en savoir plus ? Le premier vol durait douze heures, puis il y avait un changement à l'aéroport de Changi, et un autre de quatre heures jusqu'à un endroit dont aucun d'eux n'avait jamais entendu ou lu le nom. Tous deux avaient l'habitude de voyager en première classe, le trajet ne leur posa aucun problème en particulier. Ce qui en avait causé davantage à Ben avait été de laisser Radulf. Il avait bien vu que le chien était déprimé et avait insisté pour que tout le monde arrête de se moquer de lui quand il disait cela. Radulf avait semblé encore plus anxieux et triste, ce qui n'était pas peu dire pour un animal qui se trouvait désormais par défaut presque aveugle et gravement marqué. Ben avait été sur le point d'annuler entièrement le voyage quand une sonnette avait réglé le problème, l'après-midi précédent leur départ. Nikolas ne s'abaissait jamais à répondre à la porte à moins d'attendre Ben, alors il lui avait indiqué de s'en charger d'un geste impérieux. Ben s'était levé consciencieusement, mais avant qu'il puisse ouvrir entièrement, il avait entendu :

— Bah merde alors, si ça c'est pas une putain de baraque de bourge. T'es sacrément bien retombé sur tes pieds, Diesel.

Tim, qui venait de revoir les dernières modalités de garde de la maison avec eux, avait adressé à Nikolas un regard très fuyant et s'était levé, incertain. Radulf avait peiné à se mettre sur ses pattes mais, avec bien plus d'assurance, il s'était glissé dans l'entrée pour accueillir son troisième humain préféré. Il y avait eu tout un tas de jurons, puis ils étaient venus dans la cuisine, Squeezy portant un grand sac cabas. Il avait semblé ne pas avoir remarqué Tim, qui l'avait superbement ignoré en retour.

— Je me suis fait avoir par les paras, avait soupiré Nikolas en riant. Je ne peux pas tomber plus bas.

Ben l'avait entendu au moment où il était arrivé dans la pièce et avait été ragaillardi par le bonheur retrouvé de Radulf, alors il était venu embrasser les cheveux de Nikolas.

— Tu as eu cinq ans d'entraînement, tu devrais avoir l'habitude.

Nikolas n'avait jamais été embrassé devant deux autres hommes auparavant. Et il n'avait très certainement jamais non plus été provoqué pas Ben devant deux autres hommes. Ben s'était soudain rendu compte de ce qu'il avait fait. Il s'était figé avec une grimace, essayant de trouver quelque chose à dire pour détendre l'atmosphère. Il n'aurait pas dû s'en faire. Peut-être détendu par l'idée d'échapper à

la pluie et au froid, Nikolas s'était simplement contenté de le frapper, tout de même plus fort que ce que l'on pouvait appeler une marque d'affection, et lui avait dit de dégager et d'aller avec ses copains. Ce que Ben avait alors fait. Il avait fait faire le tour de la maison à Squeezy pour lui montrer comment tout fonctionnait et avait plaisanté en lui présentant la deuxième chambre d'amis, sachant pertinemment qu'elle ne servirait pas.

***

Ils avaient fait leurs bagages ce soir-là. Nikolas avait pris un moment pour décider sous quelle identité voyager, et avait finalement une nouvelle fois opté pour Christian Beck. Il soupçonnait que l'enquête continue d'être menée pendant qu'ils seraient partis et voulait qu'on voie très clairement qu'ils étaient à l'autre bout du monde et ne pouvaient pas y assister. Et puis il s'était attaché à Christian Beck, d'une certaine manière, pauvre homme qu'il était, jaloux de Nikolas Mikkelsen, nécessitant les services d'un prostitué, battu par une bibliothécaire… Ce type-là méritait des vacances.

***

Le service de l'aéroport était venu les chercher le lendemain matin. Malgré la présence de Squeezy, Ben était toujours inquiet de laisser Radulf. Il n'avait pas été impressionné par la dernière chose que Nikolas avait dite à ses deux dog-sitters :

— Si vous en avez marre de lui, voilà l'adresse et le numéro du refuge. On peut le ramener n'importe quand, même s'il est maintenant un peu moins en bon état.

Ils étaient alors montés dans la voiture, mais Ben avait tout à coup dit au conducteur d'attendre et était revenu prendre le papier de la main de Squeezy.

— Tu n'as pas intérêt !

Il avait alors baissé les yeux. De la belle écriture cursive de Nikolas, il lisait une liste détaillée et précise de tout ce qu'on aurait pu vouloir savoir pour veiller sur Radulf : ses plats préférés, où le promener, que faire et ne pas faire quant à sa cécité, quelques programmes qu'il aimait regarder, où il dormait… Ben s'était mordu les lèvres et avait rendu la liste à Squeezy en la tapotant.

— Ordres de mission, soldat.

Squeezy avait salué. Superouaf était entre de très bonnes mains.

Ben était monté à côté de Nikolas et avait dit au conducteur d'y aller. Il n'aurait jamais embarrassé Nikolas en public en laissant deviner leur relation, mais présupposant que leur chauffeur ne parlait pas danois, il s'était contenté d'un :

— *Jeg elsker dig.*

Nikolas avait répondu par un infime sourire, puis avait regardé défiler par la fenêtre ce Londres triste, sombre et humide.

***

Nikolas était une personne avec qui il était très facile de voyager. Il restait assis et lisait ou réfléchissait. Ben, en revanche, n'était pas le compagnon de voyage idéal, mais comme ils n'avaient encore jamais pris l'avion ensemble, ils s'aventuraient sur un territoire totalement inconnu. Nikolas aurait pu prédire que rester calmement assis durant douze heures ne conviendrait pas à son partenaire, mais même lui n'aurait pas pu deviner à quel point ce dernier pourrait être agaçant.

En accord avec sa nouvelle politique visant à admettre plus ouvertement leur relation, il l'autorisa à le toucher de temps en temps et, en retour, laissa sa main reposer sur l'accoudoir de Ben ; et lui tira l'oreille une ou deux fois en revenant à son siège. Désormais, ils parlaient toujours danois en public, suivant le raisonnement logique que les chances qu'une personne les comprenne étaient plus faibles ainsi que s'ils parlaient anglais. Il était légèrement déstabilisant pour Nikolas que Ben lui dise ce qu'il comptait lui faire quand ils atteindraient leur destination. Cela aurait été très bien s'il ne s'était pas amusé, sur Ærø, à lui apprendre de mauvais mots pour tout un tas de choses, exactement de la même manière qu'il avait mal traduit le film porno. Néanmoins, quelques heures plus tard, Ben se rattrapa en acceptant, puisque douze heures *locales* étaient passées, qu'il puisse avoir ses cachets. Nikolas aurait pu l'embrasser, et comme il décida que personne ne s'en soucierait de toute manière, il le fit… il se pencha brièvement et fit effleurer leurs lèvres.

À Changi, il était pâle et fatigué. Le vol et le cruel manque de sommeil, il l'avait découvert, n'arrangeaient pas vraiment les hallucinations et les maux de tête. Ils prirent leur vol de correspondance. Ben voulait que Nikolas dorme sur sa jambe, mais il refusa, le stress du vol pas aussi puissant que la peur d'être vulnérable. Il avait un siège côté fenêtre et passa quatre heures à regarder dehors avec une veine qui palpitait sur son front et les poings serrés. Ils arrivèrent enfin sur l'île, un endroit contrastant tellement avec ce qu'ils avaient quitté qu'ils s'en trouvèrent tous deux hautement perturbés, Ben presque plus que Nikolas, car celui-ci en était arrivé à se concentrer uniquement sur le fait de rester debout et ne pas les embarrasser en public.

***

Le service de transport de l'hôtel les conduisit sur des chemins de terre serpentant le long de la côte et à travers la jungle avant d'arriver à un lagon peu profond d'un vert pâle translucide. L'endroit était

parsemé de grandes cahutes sur pilotis, chacune d'entre elles uniquement accessible par une barque ou à la nage pour les plus énergiques. Ils furent emmenés vers l'une d'elles, la plus éloignée de la plage, et reçurent quelques mots de bienvenue qu'aucun d'eux n'écouta, puis on les laissa dans leurs appartements. Nikolas alla immédiatement et sans un mot vers le lit pour s'allonger et mit un oreiller sur sa tête. Il faisait bien plus de quarante degrés et la lumière était si vive que Ben eut l'impression de lui-même halluciner. Même s'il était seulement l'heure de déjeuner, il songea que Nikolas avait eu une bonne idée. Il retira donc son costume et se glissa, nu, dans le lit à côté de lui. Il le tira délicatement de sous l'oreiller, desserra les vêtements qu'il pouvait atteindre à sa place puis, sans trop savoir où ils étaient ou ce qu'ils faisaient, il passèrent le reste de la journée dans la nuit chaude qui s'ensuivit.

***

Ben s'éveilla pour se découvrir seul dans le lit. Il faisait exceptionnellement chaud. Il transpirait et s'assit, paniqué. Il traversa le ponton de devant qui donnait sur le lagon, nu. Quelque chose émergea de l'eau devant lui. Il trébucha en arrière et fut attrapé par la taille, puis embrassé. Il supposa qu'il s'agissait de Nikolas alors il rendit ce baiser, mais ne reconnaissait pas cette silhouette qui le tenait, trop différente de l'homme épuisé avec lequel il était arrivé sur l'île. Il n'avait jamais vu Nikolas en maillot de bain, pour commencer, et décréta qu'il s'agissait d'une chose dont il ne se lasserait décidément jamais.

Nikolas s'était apparemment réveillé deux heures plus tôt devant un lever de soleil au-dessus du lagon et de l'eau chaude, peu profonde et verte bordant une étendue de sable blanc qui s'étirait à perte de vue. Il n'avait jamais nagé dans des eaux chaudes. Comme il le dit à Ben, pour un nageur hors pair, c'était une sacrée nouveauté. Incapable de résister, il avait déjà nagé quelques kilomètres et avait désormais terriblement envie de se mettre quelque chose sous la dent… principalement un petit-déjeuner, mais aussi Ben.

Avant que celui-ci ait le temps de comprendre qu'il était sur une île tropicale, il se retrouva donc de retour dans un lit chaud, sur le ventre, à recevoir un réveil plus agréable. Quand ils eurent terminé, ils s'allongèrent dans cette moiteur collante, leurs cœurs se remettant de cet emballement et de leurs corps alanguis par le sexe et la chaleur assommante. Ils entendirent un bateau et regardèrent avec fascination deux jeunes hommes vêtus de blanc décharger plusieurs plateaux de petit-déjeuner très élaborés sur leur ponton, puis discrètement reprendre le large. Nikolas inclina la tête en regardant Ben.

— Sommes-nous morts ?

Ben réfléchit, les lèvres pincées.

— C'est mieux que la façon dont je m'imaginais le paradis. Comment tu te sens ?

— Comment j'ai l'air de me sentir ?

— Eh bien, je crois que j'ai une hallucination de toi, de toute façon. Tu as l'air… incroyable.

Nikolas sourit pour minimiser le compliment et tendit sa paume.

— Malheureusement, je ne me sens pas aussi bien que mon apparence extérieure semble le laisser croire. Cela fait plus de douze heures, non ?

Ben confirma et fouilla dans ses bagages pour prendre d'autres médicaments magiques de Nikolas, puis enfila un short et alla sur le ponton pour ramener le petit-déjeuner.

Ils avaient une pièce, qui consistait essentiellement en un immense lit. Il était entouré d'une moustiquaire donnant une illusion agréable d'intimité pour une cahute qui n'avait pas de réelle porte ou de fenêtre. Partout où ils regardaient, ils ne voyaient qu'une eau verte et tranquille reflétant une lumière si vive qu'ils devaient tous deux porter des lunettes de soleil, même à l'intérieur. Tout semblait être une hallucination, les couleurs intenses, le bruit surréaliste des vagues sur le récif, le goût exquis des fruits. Ben remarqua avec une extraordinaire satisfaction que Nikolas mangeait en réalité plus que lui. Il y avait apparemment une première fois à tout. Une longue nage matinale avait ouvert son appétit. Elle avait également éveillé autre chose, car dès qu'ils finirent avec les fruits, Nik le ramena sur le lit. Ben commençait à voir la façon dont ses vacances allaient se dérouler. Il ne s'en plaignait pas. Non, il ne s'en plaignait pas du tout.

Chapitre Vingt-cinq

Nikolas réussit à tenir jusqu'au bout. Il les mena tous deux à l'orgasme, allongé au-dessus de Ben, maintenant ses épaules, puis le moment terminé, il s'effondra, purement et simplement… éteint, comme une lumière. Il avait sombré dans un sommeil profond, presque inconscient. Il avait de toute évidence connu une sorte de faux rajeunissement à cause du décalage horaire et de la différence de météo. Ben s'extirpa de dessous ce corps endormi. Il ne l'avait jamais vu ainsi sujet à un sommeil de plomb. Il était étendu en travers du lit, nu, sur le ventre, couvert d'une fine couche de sueur. Ben ne l'avait jamais vu si beau, ni à ce point irrésistible. Mais c'était la première fois qu'ils étaient ensemble par une telle chaleur et sous un soleil si intense. Nikolas était baigné de lumière, chacune des marques sur sa peau visible. Ben suivit du bout du doigt la cicatrice sur sa tête, puis ses marques de brûlures, le stigmate sur son épaule, puis celui au niveau de ses reins. Il ressemblait à un donneur d'organe un peu trop enthousiaste. Il sourit et regarda son visage. Aucune réaction. Il respirait doucement et avait manifestement basculé vers un lieu de repos bienfaisant, loin de sa capacité de nuisance. Avec un soupir et un baiser sur une fesse ferme, il descendit du lit et alla explorer son nouvel environnement. Il était un peu plus sain d'esprit que la veille.

***

La cahute était entièrement entourée de pontons. L'arrière donnait sur les autres, en direction de la plage et de l'hôtel, à environ un kilomètre de là. Il estima qu'il devait y avoir une vingtaine de cahutes en tout. Les pontons latéraux avaient vue sur les collines environnantes qui formaient le lagon, mais le devant était incontestablement ce qui faisait de leur logement le meilleur. Il offrait une vue sur tout le lagon et continuait au-delà, sur l'océan. Ben pouvait voir et entendre au loin la ligne de ressac à l'horizon, là où l'océan rencontrait le récif. Le ponton était totalement privé. Nikolas déclarerait probablement avoir dû faire tuer quelqu'un pour avoir cet hébergement en période de Nouvel An, deux jours à l'avance. Ben fronça les sourcils et jeta un œil à la silhouette endormie. C'était probablement une conversation qu'il valait mieux ne pas avoir s'il voulait préserver son innocence relative concernant ses vacances.

La cahute n'avait pas de porte et aucune fenêtre, mais était entièrement ouverte sur le soleil et l'eau, simplement emmaillotée dans des étoffes blanches transparentes qui flottaient dans la brise légère. Il revint à l'intérieur. Il y avait leur coin chambre, qui comprenait le plus grand lit dont il avait jamais profité, et une petite

zone où s'asseoir où il découvrit une console avec communication directe vers l'hôtel ainsi qu'un imposant carnet d'options de service de chambre. En somme, ils pouvaient se faire livrer tout ce qu'ils voulaient, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il commanda immédiatement du café et un assortiment de journaux anglais et internationaux pour Nikolas.

La salle de bain était simplement coupée de la pièce par un tissu, mais joliment équipée d'une douche et de toilettes, qui avaient un petit panneau discret informant les clients que rien de cette salle de bain ne partait dans le lagon, mais que tout était collecté dans des cuves. Voilà qui était bon à savoir. Il fut également soulagé de voir que les murs de la salle de bain n'étaient pas ouverts au soleil et à l'eau. Il ne serait pas allé jusqu'à se doucher avec une vue sur – ou plutôt en constituant la vue de – l'autre vingtaine de cahutes derrière la leur. Et voilà. Il retourna sur le ponton de devant. De quoi s'asseoir et un hamac avaient également été installés à l'endroit où les bateaux s'amarraient et laissaient le room service. C'était comme un microcosme à l'intérieur d'une bulle d'imaginaire lumineux et magnifique, et Ben en adorait chaque détail. Il revint à l'intérieur, enfila son maillot de bain et courut pour plonger dans l'eau verte cristalline. C'était comme un bain tant elle était chaude. C'était franchement perturbant pour un Anglais durant les trente premières secondes, puis il s'y habitua parfaitement et sut qu'il ne nagerait plus jamais dans les eaux britanniques avec un tel enthousiasme. Il avait véritablement envie d'aller nager, de préférence au bout pour explorer les abords du ressac, mais il ne laisserait pas Nikolas seul et endormi dans cet endroit d'une beauté enivrante. Il savait désormais que le monde cherchait à tuer Nikolas Mikkelsen, et hors de question de relâcher sa surveillance une seconde fois.

En revenant vers la cahute, il découvrit un petit bateau amarré dessous. Il s'était demandé comment ils pourraient quitter l'endroit sans devoir nager. Il avait maintenant sa réponse. Il se hissa sur le ponton, grimpa dans le hamac et commença à se balancer… aucune raison de ne pas commencer à prendre des couleurs. Il avait le pressentiment qu'il n'y aurait pas grand-chose d'autre à faire dans cet endroit étrangement séduisant. Après quelques minutes, il regarda, les paupières à demi-baissées, les deux jeunes hommes reparaître sur le bateau et déposer le café et les journaux demandés. C'était trop bon pour être vrai. Le café était superbement servi avec un assortiment de pâtisseries. Il savait que Nikolas ne les mangerait pas, alors lui les prit. En se souriant à lui-même, il les engloutit. Apparemment, sa phase anorexique était terminée. Il jeta un œil aux journaux… mais s'arrêta là. À n'en douter, il entendrait quelque chose digne d'intérêt de la bouche de Nikolas une fois que celui-ci les aurait lus.

Retour au hamac, donc.

S'il avait pensé que le lever de soleil était beau, il fut complètement transcendé par le coucher, qui tomba sur le lagon, tandis qu'il était allongé sur le ponton. Ce fut soudain, le crépuscule s'abattit comme si quelqu'un, dans les cieux, avait trébuché en portant une palette de pourpre, de saumon, et même de turquoise. Et puis il fit nuit, et tout ce qu'il voyait était la Voie lactée qui s'étendait là-haut comme une traînée de sable. Tout à coup, l'eau autour de la cahute commença à luire. Il regarda par-dessus le garde-corps. Des lumières étaient incrustées dans le fond du lagon, illuminant l'eau autour d'eux d'une douce aura verte. Il fit le tour et vit que toutes les cahutes étaient identiques, de petites îles de perfection posées à l'intérieur de joyaux verts ; des boules à neiges tropicales. Il revint à l'intérieur. Nikolas avait dormi six heures, mais maintenant qu'il entendait Ben dans la pièce, il se réveilla. Son habituelle reconnaissance des lieux qui l'entouraient prit un peu plus de temps, cette fois. La mystérieuse lumière verte passait à travers le plancher et faisait luire les fils des rideaux. Il devait être perturbant de se réveiller ici, alors Ben rampa sur le lit et s'assit en faisant rebondir le matelas, simplement pour rendre les choses un peu plus normales.

— Quelle heure est-il ? grogna Nikolas.

— L'heure de sortir tes fesses de fainéant du lit et de me distraire.

Nikolas roula péniblement sur lui-même pour que Ben s'asseye à son endroit préféré.

— Je pourrais te divertir ici un moment.

— Je meurs de faim, refusa Ben. On va au restaurant.

— Et Ben Rider est officiellement de nouveau normal. Y a-t-il une chose à laquelle tu accordes plus de valeur que la nourriture ?

Ben réfléchit un moment.

— Nan. Comment tu te sens ?

— Comme si douze heures étaient passées ?

— Tu es sûr que tu en as besoin ? demanda Ben en fronçant les sourcils. Tu viens juste de te réveiller !

— Ben, toute la pièce est verte et brille. Je ne te dis pas toutes les choses étranges que je vois parce que tu n'es qu'un bébé et tu prendrais peur. Mais crois-moi, c'est perturbant qu'une pièce soit verte et brille. Donne-moi mes cachets.

Ben se mit à glousser, prit sa main et le tira hors du lit pour l'emmener sur le ponton. Nikolas n'avait pas très envie de sortir nu jusqu'à ce qu'il voie l'intimité dont ils disposaient. Ils jetèrent tous deux un œil à l'eau luisante et Ben montra les étoiles. Nikolas ne bougea pas durant un instant, illuminé par leur lumière. Puis il prit la main de Ben, le tira dans ses bras et l'embrassa.

— Demande une livraison.

Ben émit un petit bruit de protestation.

— Il y a un bateau, avec cet énorme moteur, et le restaurant a un sol en verre où on peut regarder…

— Je peux voir l'eau de là où je suis.

Ben recommença à se plaindre, mais Nikolas murmura à son oreille :

— Fais-moi plaisir pour ce soir, bébé, et je t'emmènerais tout voir chaque autre soir que nous passerons ici.

Ben s'écarta un peu, fixant Nik dans les yeux. Il pouvait voir le reflet des étoiles dans ses pupilles sombres. C'était l'un de ces moments où il se rendait compte qu'ils étaient passés à une autre étape de leur relation. Il savait que c'était en partie l'étrange beauté du lieu qui les séduisait tous deux (même la personne la moins romantique au monde avec un cœur de pierre aurait trouvé difficile d'y résister), mais il y avait davantage. Nikolas n'avait jamais utilisé un tel terme pour lui. Et cela ne lui avait pas simplement échappé, induit par les lumières des étoiles et une nuit tropicale. Nikolas ne disait ou ne faisait jamais rien qu'il ne pensait pas et n'avait pas préalablement mûrement réfléchi. Ben prit son visage dans ses mains et l'embrassa, l'attirant doucement dans la cahute jusqu'à ce que le creux de ses genoux rencontre le lit, et ils tombèrent alors dessus.

Ils s'embrassèrent longtemps, prolongeant ce moment avant que les choses deviennent plus frénétiques. Nikolas l'autorisa même à commander à dîner, et quand ce fut livré, ils emmenèrent les plats au lit et se firent manger. Ben savait que Nikolas devait forcément penser à l'alcool, parce que lui aussi y pensait. C'était une nuit faite pour se laisser porter par la douce torpeur d'un vin blanc glacé ou d'un rhum local, parfumé et puissant. Alors il le laissa prendre des libertés avec lui, comme mettre de la glace sur son ventre et la lécher, trouver d'autres endroits intéressants où manger et mordre en même temps.

Enfin, Nikolas se retrouva en lui et aucun d'eux ne pouvait vraiment se rappeler quand cela été arrivé. Il prit son temps, faisant durer le plaisir. Aucune violence ce soir-là, aucun jeu. Rien qu'un va-et-vient langoureux pendant qu'ils regardaient tous deux le membre dressé et violacé de Nikolas glisser à travers l'orifice étroit de Ben. Nikolas plaça une main sur chaque fesse et écarta Ben, le surplombant et faisant levier avec tout son corps pour le pénétrer jusqu'à ce que Ben se raidisse en gémissant de plaisir, puis il les laissa tous deux jouir d'un orgasme presque synchrone avec les vagues qu'ils entendaient déferler au loin.

Quand ils eurent fini, ils s'étendirent sur les draps collants et tachés de nourriture, trempés par la chaleur avant que Nikolas se dégage et aille jusqu'à la console. Il appela le service de chambre et demanda à l'agent d'entretien de venir faire le ménage, puis tendit une main à Ben. Ils plongèrent dans l'eau à l'éclat vert, tous deux nus, mais très

vite hors d'atteinte de la lumière, dans l'ombre du lagon. L'eau était encore incroyablement chaude, malgré une fraction plus fraîche de l'air. Ils regardèrent le bateau s'arrêter à la cahute et deux femmes en uniforme descendre avec l'équipement pour nettoyer et changer les draps. Ben regarda alors Nikolas du coin de l'œil.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Nikolas secoua la tête, mais Ben insista.

— Je pensais juste à quel point nous ne sommes pas en sécurité là-dedans.

Ben nagea plus près.

— Tu penses à Gabby.

Nikolas nia et déclara faire une simple observation. Alors Ben le contredit plus efficacement en le faisant plonger sous l'eau pour le retenir jusqu'à ce que, étant nu, Nikolas lui rappelle à quel point lui était vulnérable. Ils refirent surface en toussant et éclatèrent de rire, puis s'embrassèrent. Quand le bateau repartit, ils revinrent tranquillement à la cahute à la nage et se hissèrent sur le ponton. Il faisait assez chaud pour s'asseoir là, trempés et nus, alors ils trouvèrent comment s'allonger confortablement ensemble dans le hamac. Ils pouvaient entendre une musique lointaine et discuter dans d'autres tentes, des bruits qu'on entendait par-dessus l'ondée dans le silence et le calme de la nuit. Ben se sentit tout à coup très fatigué, une sensation qu'il connaissait après de nombreux vols et décalages horaires au fil des années ; cette sensation d'aller très bien à un moment et d'être au bord de la mort l'instant d'après. Il se sentit redescendre de très haut. Nikolas resserra ses bras autour de lui et ils dormirent tous deux sous le ciel à la beauté surnaturelle, baignés par la lueur verte du lagon.

Chapitre Vingt-six

— Putain !

Nikolas poussa Ben du hamac, sur le ponton.

— Mais quel enfer !

Ben se leva, un peu groggy.

— Qu… ?

— Regarde-moi !

Ben le regarda. D'après ce qu'il voyait, Nikolas était plutôt pas mal nu, à la lumière du matin, son habituelle érection matinale plus foncée sur son ventre. Il s'apprêtait tout juste à remonter pour s'amuser à le chevaucher quand il remarqua une marque rouge, puis une autre. Nikolas, là où *lui* ne l'avait pas couvert, avait été piqué… de nombreuses fois. Il vérifia sur lui-même et ne vit rien. Il se mordit alors la lèvre. Nikolas descendit rageusement du hamac en se tortillant pour essayer d'inspecter tout son corps. Il vit Ben se moquer de lui et le poussa alors… franchement. Celui-ci tomba du ponton dans l'eau translucide, sans cesser de rire. Nikolas rentra en tapant des talons dans la cahute et Ben l'entendit crier :

— Ils sont où mes putains de cachets ?

— Ça, ce ne sont pas des hallucinations ! cria-t-il en retour, en sécurité dans l'eau. Tu t'es fait… bouffer !

Il sortit ensuite de l'eau et gagna la cahute. Nikolas se grattait. Ben lui prit la main pour l'arrêter.

— Les cachets ?

Nikolas acquiesça avec mauvaise humeur.

— Pourquoi tu ne t'es pas fait piquer ?

— J'ai un sang supérieur. Je suis anglais, tu vois ?

Nikolas le frappa tandis qu'il allait chercher les cachets. Puis il recommença à se gratter. Ben vint derrière et lui prit la main.

— Arrête ! Regarde, tu vas les faire saigner !

Nikolas dégagea rageusement ses mains. Ben les attrapa de nouveau.

— Ne me force pas à t'attacher.

Il ne faisait que plaisanter. Ils ne l'avaient jamais fait. Pas une seule fois depuis cinq ans qu'ils se connaissaient. C'était toujours lui qui était attaché, Nikolas possédant les pleins pouvoirs. Mais cette pensée, maintenant plantée, était impossible à balayer. Il voyait de la curiosité, de la tentation et du désir dans les yeux de Nikolas, mais ils étaient mêlés au soupçon et au dégoût. Il le repoussa alors lentement sur le lit, sans rompre le contact visuel, essayant de deviner s'il allait accepter ou non. Il aperçut la cravate de Nikolas, que le personnel avait soigneusement pliée sur le dossier de la chaise et la prit avec lui. Avec beaucoup de soin, vérifiant à tout instant que Nikolas l'y

autorisait, il se mit à cheval sur lui, lui leva les bras et les attacha au bois de lit. Il serra le nœud. Tout à coup, Nikolas lui dit qu'il avait changé d'avis. Peut-être que le souvenir récent d'autres liens, en des circonstances bien moins plaisantes, avait commencé à refaire surface.

— Détache-moi, ordonna-t-il en secouant la tête.

Ben l'immobilisa, appuyé sur un coude, et réfléchit.

— Non. Je crois que je ne vais pas le faire. Je t'aime bien comme ça.

— Ben, je ne plaisante pas. Détache-moi. Je n'aime pas ça, insista-t-il en tirant et en se tortillant.

Ben se pencha tout près et l'embrassa tendrement.

— C'est moi, Nik. C'est juste moi, et je ne te ferai jamais de mal. Tu le sais. Détends-toi. Tu n'es pas là-bas, poursuivit-il en l'embrassant encore. Tu es là, avec moi, et je t'aime.

Nikolas inspira profondément.

— Si tu m'aimes, tu me détacheras. S'il te plaît.

Ben fronça les sourcils, puis dénoua la cravate. Nikolas commença à se frotter les poignets. Il semblait désolé, un peu honteux et fit la moue un moment.

— Je ne pensais pas à cette femme. Je pensais à l'époque où j'étais en prison. Je n'aime pas être attaché. Je suis désolé. Ce n'est pas que je ne te fasse pas confiance.

Pourtant si. Au fond, ils le voyaient tous les deux, et ils voyaient cet état de fait sur le visage de l'autre. Ben laissait Nikolas l'attacher parce qu'il lui faisait confiance. Nikolas n'avait ce degré de confiance envers personne, pas même Ben. Il s'assit et passa les jambes par-dessus le bord du lit, contemplant d'un air morose les piqûres de moustique.

— Je suis désolé.

Ben se glissa à côté de lui, les bras autour de sa taille, le menton sur son épaule.

— Ça ne doit pas être facile de changer quand on a ton âge. Je l'oublie parfois.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Nikolas, qui essayait de comprendre.

— Bah regarde tout ce qui t'était déjà arrivé avant même que je vienne au monde. On dit que les personnes âgées trouvent plus difficile de s'adapter.

Nikolas tourna sur lui-même en reculant pour mieux voir le visage de Ben.

— Essaierais-tu d'être drôle ?

— Non, bien sûr que non. Ce n'est pas drôle. Tu ne me fais pas confiance, et je comprends. Je suppose que tu es juste trop vieux pour apprendre à faire confiance, maintenant. Comme un vieux chien qui a été battu trop de fois. Hé, tu sais ce que tu es ?

Nikolas semblait pantois, n'en croyant pas ses oreilles, et se contenta

de secouer la tête. Ben sourit tristement.

— Tu es un cas difficile, comme Radulf, qui ne peut pas être adopté ou attaché.

Nikolas en avait manifestement assez entendu. Il se tourna et poussa Ben sur le dos. Il s'assit sur lui et l'observa.

— Si je veux apprendre quelque chose, je le fais.

Ben pinça les lèvres, intéressé, comme s'ils étaient simplement deux vieux amis qui discutaient au pub.

— Comment tu t'y prendrais pour apprendre à me faire confiance, alors ?

— Je ne sais pas. J'essaie de penser à quelque chose qui impliquerait que j'aie mal et que je la ferme. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Nan, je n'imagine pas que ça puisse marcher, estima Ben en grimaçant. Waouh, un sacré dilemme pour toi, hein ? Alors, qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ?

Il essaya de se rasseoir. Nikolas le maintint allongé en réfléchissant.

— Si je te laisse faire ça, ce n'est pas parce que tes tentatives de manipulation ridicules ont fonctionné. Tu le comprends n'est-ce pas ?

— Absolument.

Nikolas s'allongea sur le lit et, avec beaucoup de réticence, laissa Ben lui lever une nouvelle fois les bras. Puis le rattacher.

— Tu n'es vraiment pas facile, tu le sais, ça ? lança Ben avec un large sourire.

Nikolas ne semblait pas tout à fait sûr de vouloir savoir quoi que ce soit pour le moment.

— Et maintenant ? s'enquit-il d'un ton qu'il voulut anodin.

— Pour l'instant, je vais faire quelque chose pour toi, répondit Ben en glissant plus bas. La prochaine fois, peut-être que je te donnerai un échantillon de ce que tu me fais.

— Tu n'oserais pas.

Nikolas sembla réaliser quelle bêtise c'était dès que les mots sortirent de sa bouche. Ses yeux s'agrandirent et Ben devina qu'on allait lui interdire ce qu'il comptait faire… mais Nikolas fut trop lent. Ben le gifla sur une cuisse. Le son retentit merveilleusement sur cette peau collante de sueur.

Nikolas se tortillait pour essayer de libérer ses mains et Ben l'observa joyeusement :

— Bonne idée.

Il fit rouler son prisonnier et s'assit sous son postérieur. Nikolas ne pouvait pas faire grand-chose pour l'empêcher de le gifler à nouveau, cette fois sur une partie plus évidente. La fesse ferme produisit un son très agréable. Ben leva alors immédiatement la main et défit la cravate en tapotant doucement le derrière de Nikolas avant de descendre de lui.

Ils contemplèrent le toit de chaume un moment, Nikolas intégrant ce qui était arrivé entre eux et Ben lui laissant le temps et la place de le faire. Enfin, il tenta quelque chose :

— Et si on commandait un énorme petit-déjeuner pour le vainqueur et qu'on faisait la course aller-retour jusqu'au tombant ?

Ils savaient que Nikolas gagnerait n'importe quelle course à la nage entre eux. Il lui rendait le contrôle.

Nikolas l'attira plus près et l'étudia très attentivement.

— T'ai-je récemment dit à quel point tu étais manipulateur ?

Ben grimaça à nouveau en exagérant une intense réflexion.

— Oui, je crois.

— Commande un petit-déjeuner pour deux, Ben. Je pourrais bien te laisser gagner la course. Pour une raison inconnue, je suis d'humeur magnanime envers toi.

***

Il était en réalité absolument impossible que Nikolas laisse Ben le battre, peu importe le domaine. Il agita cette idée tout du long, jusqu'à l'endroit où le lagon peu profond se précipitait dans l'océan sombre et froid, laissant Ben se maintenir à son niveau, mais il ne put simplement résister. Il fut néanmoins surpris de véritablement devoir se donner la peine de rester en tête sur le chemin retour et se rendit compte de la quantité de travail qui lui restait encore pour retrouver la forme dont il avait joui en revenant de Russie. Ils furent tous deux contents de voir les plateaux pleins et les journaux les attendre. Puis ils bullèrent sur le ponton, et devinrent marron en mangeant. Ces vacances s'avéraient très satisfaisantes.

Vers le milieu de matinée, Ben ne tenait plus en place. Il voulait aller à l'hôtel et voir s'il y avait un endroit où ils pourraient louer une Jeep pour explorer l'île. Nikolas était davantage intéressé par l'idée d'explorer Ben, mais accepta et l'accompagna en bateau jusqu'à la plage. De nombreuses personnes prenaient un bain de soleil et quelques enfants jouaient dans l'eau. Nikolas savait Ben parfaitement conscient des regards intéressés qu'on lui lançait sur son passage, mais il ignora tout le monde et se dirigea vers l'hôtel.

L'endroit possédait de vastes installations sportives et aquatiques qu'ils écartèrent tous deux. Ils étaient davantage intéressés par le fait de prendre une Jeep, ce qu'ils firent. Ce n'était pas la Mercedes haut de gamme à laquelle ils étaient habitués : elle n'avait pas de toit, seulement des arceaux de sécurité, et la peinture était d'une couleur indéterminée, ternie par le soleil. Les pneus étaient lisses et les deux sièges rapiécés. Ils l'aimèrent tous deux instantanément. Élégamment vêtus de shorts et de chemisettes, dès qu'ils furent hors de vue de l'hôtel, ils enlevèrent leurs chemises et leurs chaussures. Ben cala ses

pieds nus sur le tableau de bord en étudiant la carte. Nikolas essayait de voir la vitesse que la Jeep pouvait atteindre.

La température se situait vers les trente degrés et le soleil cognait sans relâche. Ils passèrent d'une lumière vive et intense à l'ombre profonde sous les arbres où, avec les lunettes de soleil noires, ils pouvaient à peine voir. La route commença à monter dans les plaines, où l'on cultivait des noix de coco et des ananas, puis dans la jungle sauvage. Très vite, elle ne devint plus qu'un chemin de terre ; encore mieux pour pousser la Jeep au bout de ses capacités. Et ils débouchèrent enfin sur un panorama que Ben avait repéré sur la carte. Ils s'arrêtèrent et purent tout voir en contrebas, depuis la canopée de la jungle à l'océan, plus loin, et quelques îles isolées parsemées dans ce bleu intense. Au beau milieu de cette vue se trouvait leur lagon, les cahutes ne représentant désormais guère plus que de minuscules points sur le vert éclatant.

Ils descendirent et marchèrent jusqu'au bord. Le bruit des oiseaux et des insectes était tout ce qu'ils entendaient.

— L'île est jonchée de formations caverneuses, expliqua Nikolas en montrant le cap sur le bord sud de lagon. Certaines sortent et remontent jusqu'au centre de l'île. On devrait nager jusque là-bas et explorer.

— Et tu n'as pas vu *The Descent*, hein ?

Il faisait encore incroyablement chaud. Ils étaient déjà tous deux bien plus bronzés que quand ils étaient arrivés. Nikolas passa derrière Ben, les bras détendus autour de sa taille, sa peau collant à la sienne, le menton sur son épaule.

— Les forces spéciales russes ne font pas souvent d'entraînement dans la jungle. Je n'aimerais pas avoir à survivre dans cet environnement. C'est plein de… Quel est ce mot que je cherche ?

— De petites bébêtes ?

— Mmh, je ne connais pas non plus celui-là. C'est le bon mot ?

— Ouaip. C'est précisément le bon mot. Je me suis entraîné au Belize pendant quelques mois. Crois-moi, tu n'aurais pas aimé.

— Je préfère les hautes montagnes stériles. Des prédateurs que tu peux voir et tuer, conclut-il en grattant distraitement une piqûre jusqu'à ce que Ben le tape pour qu'il arrête. Tu as faim ?

Il ne savait jamais trop pourquoi il prenait la peine de demander alors que la réponse était toujours « oui ». Ils firent faire demi-tour à la Jeep, Ben désormais au volant, et se dirigèrent vers un village marqué sur la carte. Il n'y avait pas grand-chose là-bas, mais ils purent acheter quelques fruits et de l'eau en bouteille.

Quand ils revinrent à l'hôtel, ils avaient tous deux terriblement envie d'aller nager. Dès qu'ils eurent déposé la Jeep et furent rentrés à la cahute, ils se déshabillèrent, enfilèrent leurs maillots de bain et

retournèrent vers le tombant, qui commençait maintenant à les fasciner.

***

Il y avait une délimitation très claire dans l'eau, à l'endroit où elle passait d'un vert clair tranquille à un noir menaçant, d'une douce tiédeur presque chaude à un froid glacial. En allant à quelques mètres du bord, ils pouvaient nager en suivant le sable blanc du lagon, qui ensuite… s'arrêtait, le fond marin plongeant dans une falaise apparemment sans limites. Nikolas était capable de retenir sa respiration assez longtemps pour nager si profondément que Ben n'arrivait plus à le voir depuis la surface. C'était inquiétant à regarder. Il devint simplement de plus en plus flou, puis l'obscurité l'engloutit.

La ligne de ressac était maintenant bien plus proche, mais ils devaient nager dans l'eau noire et froide au-dessus du tombant pour l'atteindre. Elle y était plus agitée et demandait bien plus d'efforts. Ils ne s'étaient pas rendu compte, jusqu'à ce qu'ils essaient de l'atteindre, que cette ligne était en réalité beaucoup plus loin qu'ils ne l'avaient pensé, et qu'elle était énorme, avec des vagues de plus de trois mètres, ce qui était conséquent quand on nageait devant. Leur bruit et leur puissance émerveillèrent Ben. Elles lui donnèrent l'impression d'être insignifiant et vulnérable, un sentiment relativement inhabituel pour lui. L'espace d'un instant, il se représenta les vagues continuer dans le lagon, un vaste tsunami de puissance balayant tout sur son passage, il perdit sa concentration et toussa alors l'eau qu'il venait d'avaler.

Nikolas lui attrapa le bras pour indiquer qu'ils devraient faire demi-tour. Le fracas des vagues était trop assourdissant pour qu'ils s'entendent crier. Ils retraversèrent l'eau froide, les profondeurs sombres, et rejoignirent la douce chaleur du lagon. Quand ils atteignirent la cahute, ils étaient tous deux physiquement épuisés. Ils s'assirent un moment au bord du ponton en regardant le coucher de soleil se refléter dans l'eau. Tout à coup, Nikolas sourit de toutes ses dents.

— Viens, j'ai envie de faire la deuxième chose que je préfère avec toi.

Ben demeura suspicieux quand il l'aida à se lever.

— Je veux t'emmener en rendez-vous et regarder tout le monde te vouloir.

Pendant qu'ils se douchaient, puis qu'ils enfilaient leurs costumes immaculés, Nikolas admit en réalité qu'il mourait de faim. Ben songea que ce devait être la première fois qu'il l'entendait utiliser cette expression ; expression qui était peut-être pour lui plus lourde de sens que son emploi ordinaire. Mais ils n'avaient mangé que des fruits au déjeuner et avaient nagé durant plusieurs heures, ils pouvaient donc

tous deux sentir la brûlure de la faim. C'était une sensation incroyablement agréable et quand Ben sortit le flacon de cachets et l'offrit à Nikolas, celui-ci hésita et le refusa.

— Ce n'est pas si terrible, ce soir.

Ben le tira tout près et l'embrassa chastement, conscient que s'il faisait plus que cela, il ne sortirait finalement pas de la cahute, ni ne serait nourri.

***

Ce soir-là, en entrant dans le restaurant, Nikolas sut que les têtes se tournaient sur eux autant que cette fois chez Alan Lund, sur Ærø, mais pour de tout autres raisons. Même si tout le monde avait fourni un effort vestimentaire pour venir dîner, Ben et lui portaient l'élégance du sur-mesure. Ils étaient tous deux bronzés et il avait parfaitement conscience de l'étrangeté de ses cheveux blond platine, avec cette unique bande pâle sur un côté. Ben, bien sûr, possédait une beauté qui faisait tourner les têtes partout où ils allaient. Parfois, Nikolas pouvait à peine supporter de la partager avec quiconque, mais comme elle ne diminuait ou ne s'épuisait jamais d'être partagée, il s'était rendu compte que son plaisir ne cessait de croître en regardant Ben et en sachant que tout le monde en faisant autant… mais qu'ils ne pouvaient l'avoir.

Quand ils entrèrent dans le restaurant, ils marquèrent une pause, comme tout le monde, pour contempler le sol en verre. Ça n'était tout de même pas rien : tout juste à la surface de l'eau illuminée, il donnait l'impression divine de marcher *sur* le lagon. Le sable blanc éclatant luisait grâce à la lumière verte et toute la salle était emplie d'une luminescence ondulante. Ben haussa simplement un sourcil à l'attention de Nikolas, et ils descendirent en suivant un serveur jusqu'à leur table.

***

Pendant qu'ils attendaient leur repas, ils eurent l'occasion d'étudier les autres clients qui dînaient. La plupart des tables étaient occupées par deux personnes, certaines peut-être en lune de miel. Mais il y avait également quelques familles. Le jeu de Nikolas consistant à deviner qui couchait avec qui semblait un peu inutile ici, puisqu'il était assez évident que les adultes présents formaient des couples. Ce qui, supposa Ben, les concernait eux aussi. Il se demanda ce que Nikolas pensait de cela, du fait d'être vus par n'importe qui comme un couple, sachant pertinemment qu'il avait dû y penser et y réfléchir sous tous les angles. Ni l'un ni l'autre ne voulait être considéré comme tel ; homosexuels, autrement dit. Ce n'était pas un mot qu'ils avaient déjà utilisé ou appliqué à eux-mêmes. Après tout, Nikolas avait été marié

durant bien plus longtemps qu'il n'avait connu Ben. Lui, comme Nikolas, en plaisantait souvent, disant qu'il n'était gay que pour la paye ; une blague, Ben l'avait remarqué, qu'il avait abandonnée après les événements d'Ærø. C'était donc une sorte de période de test pour tous les deux. Après quelques minutes à savoir qu'ils étaient scrutés, Ben poussa un long soupir.

— Dis donc, il y a une rangée de snipers, ou quoi ?

— Ils se lasseront bientôt et regardons ailleurs.

— Ça ne te dérange pas ? demanda Ben en croisant son regard.

— Je ne serais pas là si c'était le cas. Cesse de tant t'inquiéter de ce que je pense ou ne pense pas, Benjamin. Tu vas donner l'impression que j'ai des problèmes. Je suis la personne la plus facile à vivre que je connaisse.

— Donc, si je te prends la main…

Les mains de Nikolas passèrent immédiatement sous la table.

— *Ça*, ça n'a pas du tout l'air suspect, s'esclaffa Ben.

Nikolas rit aussi et surprit Ben en ressortant les mains pour tendre un bras et lui caresser les cheveux.

— Voilà, maintenant arrête ça et dis quelque chose pour me divertir.

***

Ils mangèrent d'énormes quantités de homard frais et de crustacés des alentours en passant ainsi la soirée, sans hâte de retourner à ce qu'ils avaient tous deux en tête, prolongeant leur anticipation. Au bout d'un moment, les illuminations sous-marines s'éteignirent et les serveurs vinrent habiller la salle de bougies. Nikolas s'adossa à sa chaise pour contempler Ben à la lueur de celles-ci. Il avait repris du poids, le malheureux décharné d'Ærø avait abandonné ses traits parfaits.

Nikolas n'arrivait toujours pas à comprendre comment il avait pu ne pas voir le changement de personnalité qui avait conduit Ben à faire ce qu'il avait fait dans la salle de bain de leur chalet. Il ne laisserait plus son attention s'égarer de la sorte. Puis il sut qu'il faisait lui aussi l'objet d'une étude attentive de la part de Ben. Il était toujours surveillé et observé avec autant de soin. Cela le fit sourire. Ils formaient un couple tout à fait assorti d'individus imparfaits. Ben sembla sentir son regard et lui offrit un petit sourire complice.

— Prêt ?

Nikolas acquiesça et murmura malicieusement :

— Nous allons devoir retraverser la salle et tout le monde émettra des suppositions sur ce que nous allons faire en retournant à la cahute. Comment… Peut-être même… où…

— Enfoiré.

— Ils se demanderont qui d'entre nous est dessus et qui est dessous,

car c'est leur unique façon de comprendre ces choses-là.

— Tu vas la fermer, oui !

Ben essayait de ne pas rire.

— Ils te verront comme le joli garçon qui subit…

Ben posa une main sur sa bouche. Nikolas la retira.

— Maintenant ils vont penser que tu te lances dans les préliminaires.

Ben se leva de table et partit, seul. Nikolas le regarda avec un amusement suprême. Les choses seraient bien tristes le jour où il ne pourrait plus embarrasser et déstabiliser Benjamin Rider.

***

Ben boudait toujours quand ils arrivèrent à la cahute parce que Nikolas se moquait encore de lui. Au cours de cette dernière année, il s'était rendu compte que la promesse de Nikolas affirmant que *leur* première fois avait été *sa* première fois était une pure invention de sa part. Il avait manifestement une bien plus grande expérience sexuelle avec des hommes *et* des femmes qu'il ne l'avait dit. Il était donc plus souple dans sa façon de penser à ces choses-là quand ça l'arrangeait. Il avait manifestement décidé que, dans cet endroit reculé, entouré de personnes qu'il ne reverrait jamais, il lui convenait de ne pas s'inquiéter de ce que l'on pensait. Ben, d'un autre côté, comme il l'avait avoué à Squeezy, n'avait pas même envisagé d'avoir des relations avec un autre homme jusqu'à ce que son corps le trahisse d'une remarquable façon durant son premier entretien avec Sir Nikolas Mikkelsen, et ne se voyait pas comme étant homosexuel. Il ne voulait même pas que Nikolas pense cela. C'était une position un peu absurde à tenir, même lui le voyait bien.

Nikolas le laissa bouder un moment et le regarda pendant qu'ils se déshabillaient. Après encore un moment, Nikolas prit sa cravate en soie et la fit glisser entre ses doigts. Ben se méfia instantanément. Il savait ce qui allait arriver et commença docilement à se diriger vers le lit, mais Nikolas le prit par la taille et, avec un grand soin, pressa la cravate dans les mains de Ben. Il mordit doucement son cou.

— Nous allons leur donner de quoi continuer à deviner qui a le pouvoir dans cette relation.

Et à ces mots, il rampa sur le lit et leva les mains contre le bois de lit.

Ben le ligota.

Pour la première fois, il réfléchit véritablement à ce que cela signifiait. Il l'avait laissé lui faire ça de nombreuses fois parce que cela ne l'avait jamais inquiété. Il n'avait jamais vraiment songé à l'extrême vulnérabilité dans laquelle se trouvait celui qui était attaché. Désormais cependant, à cheval sur Nikolas, il comprenait réellement

le pouvoir et la vulnérabilité que cela leur procurait respectivement. Il pouvait faire ce qu'il voulait. Mais Nikolas voudrait-il vraiment être forcé à faire des choses qu'il n'aimait pas ? Ne faisait-il que jouer la comédie ? Peut-être présupposait-il qu'ils ne feraient que les choses qu'ils faisaient toujours, mais en étant attaché. Doucement, sans l'ombre d'une menace. Ben décida qu'il était temps de le pousser un peu hors de sa zone de confort. Il paria qu'en se laissant ligoter, Nikolas montrait qu'il était prêt pour davantage, mais qu'il ne voulait ou ne pouvait pas véritablement le dire.

Il remonta un peu, à cheval sur ce large torse, et se pencha en se tenant au bois de lit.

— Suce-moi.

Les yeux de Nikolas s'agrandirent très légèrement, mais il prit le sexe turgescent dans sa bouche, comme ordonné. Normalement, Ben faisait très attention à ne pas lui tenir la tête trop fort ou y appliquer une quelconque pression, mais maintenant dans cette position, et les mains de Nikolas attachées, celui-ci n'avait pas d'autre choix que de le prendre. Il se mit donc à genoux pour se rapprocher, les mains sur la tête de Nik, le tenant avec force pour la première fois. C'était une sensation incroyable. Avant, cela avait toujours été léger, comme une provocation, aujourd'hui, c'était une véritable pénétration, profonde, et si bonne. Il se retira pour laisser respirer Nikolas, mais l'y ramena, ruant dans cette bouche jusqu'à s'approcher de l'orgasme. Il se retira tout à coup, ne voulant pas perdre pied tout de suite. Nikolas était silencieux, sur ses gardes, mais il n'émettait aucune objection, ni n'essayait de s'enfuir, alors même que Ben voyait des marques rouges sur ses poignets, là où il l'avait inconsciemment attaché. Il embrassa ces marques, en fit le tour en les léchant… ruinant probablement ainsi la cravate. Ils pourraient toujours en acheter une autre. Ils avaient vu passer nombre de cravates depuis cinq ans.

Il revint plus bas sur le corps de Nikolas, à cheval sur ses cuisses, et le toisa.

— Tout le monde nous regardera encore plus demain matin. Ils penseront à ce qu'on a fait. Qui a fait quoi…

Il porta ses lèvres sur le cou de Nikolas, juste au-dessus d'un col de chemise pour que tout le monde voie. Avec un sursaut, Nikolas essaya de s'écarter.

— Ne me mords pas ici, Ben. Ne me marque pas comme une adolescente. Ça ne se fait pas. Pas comme ça.

Ben gloussa et le mordit quand même, le marquant très distinctement. Il lécha immédiatement la morsure.

— Maintenant ils sauront que tu es à moi.

Nikolas se cambra en essayant de voir les liens autour de ses poignets, manifestement d'avis que Ben s'était assez amusé, et

vérifiant s'il pouvait défaire le nœud.

— Non, tu ne peux pas, l'informa Ben en secouant la tête.

Il s'assit lourdement sur sa taille et s'appuya sur un coude pour le fixer du regard.

— Je parie qu'ils seraient déstabilisés.

Il recula soudain et prit Nikolas en lui. Les yeux de celui-ci s'agrandirent de surprise et de plaisir. Attaché, dominé, il avait *toujours* le dessus, et ce fut si bestial, si étrange et si confus qu'ils rirent tous deux, puis ils s'embrassèrent, Ben se soulevant et s'abaissant en leur apportant ce plaisir à tous les deux. Il avait un avantage considérable dans cette activité, car avec ses jambes puissantes, il pouvait s'accroupir sur Nikolas et chevaucher son sexe sans rien toucher.

Il arrivait à voir quand Nikolas était sur le point de jouir alors il se leva et le laissa pantelant. Il descendit du lit et alla chercher sa propre cravate et la fit passer dans sa paume. Nikolas la regardait avec la même concentration que si un serpent approchait. Ben grimpa à nouveau sur sa poitrine et avec un grand soin, malgré un flot de protestations et de jurons, lui banda les yeux. Nikolas secoua la tête en tous sens pour essayer de retirer ce bandeau. Ben se pencha et lui mordit l'épaule. Nikolas se figea et l'avertit :

— Arrête ça.

— Non.

Il mordit à nouveau, sur les côtes, très légèrement, mais c'était un endroit sensible et Nikolas sursauta en se tournant sur le côté avec un juron. Ben rit, glissa plus bas, et prit Nikolas au fond de la gorge. Il remarqua que cela stoppa toute complainte durant un moment. Il l'amena tout près de l'orgasme, puis s'arrêta et se rassit en contemplant son œuvre. Le corps entier de Nikolas tremblait de tension, ne sachant pas où il frapperait ensuite. Ben sourit et descendit complètement du lit afin de ne donner aucun indice… puis il frappa. Il gifla ce sexe dressé. Nikolas sursauta.

— C'est pas vrai !

Mais, incrédule, il riait en réalité. Ben le lécha où il avait frappé en guise de récompense. Puis il se rassit encore. Il avait besoin de mettre un terme à cela. Il éjaculerait spontanément sinon, tremblant déjà douloureusement.

Les cuisses de Nikolas s'écartèrent à son signal. Nikolas était allongé, ouvert et vulnérable, et Ben entra en lui, à genoux, le regardant être pénétré. Cela ne dura pas longtemps, Nikolas était manifestement resté sur le point de jouir. Soudain, il éjacula, aveugle, son sexe s'agitant sur son ventre ferme et bronzé. La vue du fluide laiteux se répandant sur la peau chaude mêlé à leur sueur fit tout à coup également basculer Ben. Il frissonna en éjaculant, s'écriant de plaisir

et de soulagement. La redescente fut elle aussi incroyablement agréable, car même s'il relâcha Nikolas avec une certaine appréhension, l'observant avec méfiance quand il arracha le bandeau, son amant s'entortilla immédiatement autour de lui et l'embrassa en les faisant rouler dans leur sueur et leur semence collante. Il finit d'ailleurs au-dessus, clouant Ben au lit avec son poids. Ils se regardèrent longtemps, ravis de ce qu'ils voyaient.

Il caressa les cheveux de Ben, passa son pouce sur sa barbe naissante, puis sur sa bouche. Il pinça alors les lèvres en regardant sa main et la façon dont elle bougeait sur la peau de Ben.

— Je ne déteste plus autant cette Gabby qu'avant, dit-il avant de rouler sur le côté pour qu'ils demeurent allongés, côte à côte, sous les drapés de tulle où miroitait l'eau. Il n'y a rien que je ne ferais pas à quelqu'un si je le croyais prêt à me priver de toi.

Chapitre Vingt-sept

Les jours de la semaine suivante se confondirent en une série d'heures indolentes à ne rien faire véritablement, à part s'étendre au soleil, nager, manger et faire l'amour. Ils développèrent une routine, si la paresse bienheureuse peut être ainsi appelée. Ils se réveillaient tard le matin, commandaient à manger, puis retournaient au lit pour se distraire jusqu'à satiété. Alors ils commandaient à nouveau et allaient ensuite nager environ une heure. La première moitié de l'après-midi consistait en une séance de bronzage, puis l'érotisme du soleil sur leur peau et le fait d'être allongés nus l'un à côté de l'autre les submergeait, et ils retournaient au lit pour des galipettes inventives et primitives dans cette lumière éclatante. Quand ils avaient terminé, Ben se dirigeait généralement vers l'hôtel pour courir le long des chemins de terre où il faisait une chaleur accablante ou pour utiliser la salle de sport. Nikolas l'accompagnait jusqu'au hall d'entrée pourvu d'air conditionné et s'asseyait en terrasse avec son ordinateur portable pour utiliser le wi-fi. Il disait travailler et Ben n'en demandait pas davantage. Quand la nuit tombait, ils se retrouvaient, retournaient à la cahute, se douchaient, s'habillaient et roulaient jusqu'à l'hôtel pour dîner. Quand ils revenaient à leur cahute, ils étaient prêts pour des ébats lents et sensuels, dans le noir, à la lueur de l'eau verte. Ben se demandait parfois si, dans un réflexe pavlovien, il aurait toujours une érection en voyant luire une lumière verte.

À la fin de la deuxième semaine, parmi ceux qui étaient restés à Londres, personne ne les aurait reconnus. Nikolas avait pris une couleur marron foncé et ses cheveux blonds étaient marbrés de mèches plus claires à cause du soleil et du sel. Ses cicatrices étaient moins visibles sous ce nouveau bronzage et il était revenu au poids qu'il avait à son son retour de Russie, semblant désormais élégant et fort. Ben était presque noir, lui aussi, et il n'avait pas tout à fait retrouvé son poids précédent, mais son régime principalement composé de poisson et de fruits lui allait bien, son corps sculpté en modèle anatomique parfait pour la définition des muscles. Le fait de passer environ une heure à la salle de sport pour travailler séparément certains muscles aidait, bien sûr, mais quand Nikolas le disait nonchalamment vaniteux, Ben lui demandait alors, à juste titre, qui d'entre eux profitait le plus de ce corps.

La meilleure nouveauté pour eux était que Nikolas avait presque cessé de prendre les cachets que le médecin lui avait prescrits. Il avait toujours des maux de tête, mais pouvait les maîtriser en se reposant ou en s'abritant du soleil un moment. Il ne mentionnait jamais d'hallucinations ou pensées étranges qui le gangrenaient, alors Ben ne

pouvait deviner si elles avaient disparu. Encore mieux, cependant, il semblait au moins avoir dépassé sa dépendance à ses activités récréatives moins saines et ne regardait plus les gens boire ou fumer en donnant l'impression de vouloir les éviscérer. Il n'avait plus ce côté agité pénible que Ben avait trouvé si fatigant.

Il décréta que dans ce paradis, rien n'était vraiment inquiétant ou douloureux. C'était le plus bel endroit qu'il avaient jamais vu et les jours passaient avec un surréalisme féerique pour eux. Il sentait qu'il aurait dû s'inquiéter à propos de quelque chose, comme si le destin n'aurait pas dû leur laisser cette tranquillité. Il savait ce que Nikolas pensait de ces choses-là encore plus que lui, mais il fallait dire que celui-ci avait davantage de raisons de sentir que le destin ne devait pas le traiter avec douceur.

Nikolas mentionnait parfois Gabby, ce qui étonnait Ben puisque lui ne voulait pas du tout penser à elle. Il n'arrivait pas à se remettre de ne pas avoir vu son désir pour lui derrière le masque de l'amie douce et maternelle. Peut-être était-ce cette association à une mère qui détournait son esprit à chaque fois que c'était arrivé, mais pendant qu'il trouvait du réconfort dans un câlin, elle avait pensé… C'était trop répugnant pour y songer, alors il ne le faisait pas. Pourtant Nikolas amenait le sujet, souvent quand ils étaient allongés après un rapport, couverts de sueur et de sperme. L'idée suivante semblait se répéter dans sa tête : il avait pu rester en vie pour profiter de cela, et elle, non.

***

Quand Nikolas vit l'homme tomber du ciel, dans la mer profonde, au-delà du tombant, il n'en fut pas particulièrement surpris… Peu importait en réalité de savoir si c'était une réponse au fait qu'il ne croyait pas que leurs vies pouvaient être si parfaites et qu'il attendait que les choses tournent mal, ou au fait qu'il avait toujours plus d'hallucinations qu'il ne l'avait avoué à Ben. Il le vit et en fut… curieux.

Il était au bord du lagon, où l'eau passait du chaud au froid. Ben était parti courir et lui profitait de ces moments pour aller nager seul, repoussant ses limites au-delà de celles qu'il gardait quand son compagnon était là. Il regarda avec beaucoup d'intérêt tomber cet homme qui hurlait. Après tout, quand il vous arrivait encore de voir votre mère noyée vous regarder dans un coin de la pièce, la chute d'un étranger n'avait rien de spécialement perturbant. Quand il percuta l'eau, l'homme s'enfonça vite ; anormalement vite, comme aspiré, ce qui le conduisit aussi à penser qu'il ne faisait qu'imaginer un incident. Il était néanmoins suffisamment intrigué pour plonger dans les eaux sombres et froides, et nager le long de la paroi pour voir s'il pouvait

trouver quelque chose. Non, il ne trouva rien et conclut donc, comme il l'avait soupçonné, qu'il s'était imaginé des choses. Estimant qu'il avait probablement assez nagé et que rester allongé au soleil sans rien faire devrait suffire le temps que Ben revienne, il revint à la cahute à la nage. Et s'il se retourna de temps en temps pour vérifier qu'un homme en costume ne nageait pas derrière lui avec un visage dément en plein hurlement, il se dit que personne ne l'en blâmerait.

***

Ben remarqua que Nikolas était silencieux ce soir-là, quand ils s'habillèrent pour aller dîner. Il semblait distrait, mais prétexta un mal de tête et lui demanda d'oublier cela quand il l'interrogea. Ben lui donna un cachet, qu'il prit, et ils allèrent dîner. Il ne s'était toujours pas débarrassé de cette impression que tout le monde dans la salle se représentait un porno gay chaque fois qu'ils entraient même si, comme l'avait souligné Nikolas, ils étaient probablement les deux seules personnes de cette même salle à regarder du porno gay. Comme d'habitude, ils commandèrent de l'eau, même si Nikolas allait si bien ces derniers jours qu'il n'aurait pas été dérangé si Ben avait pris un verre de vin. Celui-ci succombait parfois à la tentation, mais pas un soir où Nikolas semblait déjà un peu perturbé. Alors ils burent de l'eau glacée.

Nikolas regardait au loin, par-delà le lagon, perdu dans ses pensées. Ben lui donna doucement un petit coup de pied sous la table.

— Ça va ?

Nikolas acquiesça distraitement, mais ramena son attention sur lui. Il baissa brièvement les yeux sur le sol en verre, puis les releva rapidement et se fendit d'un sourire. Ben fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai encore quelques hallucinations parfois, répondit Nikolas, les mâchoires serrées. Rien dont tu aies besoin de t'inquiéter.

Il baissa à nouveau les yeux, fronça vraiment les sourcils, puis revint encore une fois à Ben.

— Je les ignore. En général, elles disparaissent, conclut-il en prenant son verre d'eau, le regard une nouvelle fois perdu vers la fenêtre.

Tout à coup, un long cri perçant retentit et une femme à la table voisine bondit de sa chaise en hurlant sans s'interrompre, les yeux rivés au sol avant de s'éloigner en dansant comme si quelque chose lui brûlait les pieds. Son compagnon commença à hurler et lui aussi s'écarta de la table, faisant ainsi tomber sa chaise. Nikolas observait toute la scène avec une apparente fascination quand Ben s'écria :

— C'est pas vrai, mais c'est un corps que je vois !

Nikolas rit tranquillement et lui confia, manifestement très soulagé et content :

— Bienvenue au club, Benjamin.

***

C'était assez affreux, et une fois que Nikolas passa outre l'extraordinaire satisfaction de découvrir qu'il n'avait pas eu d'hallucination, il fut diverti par l'inconvénient tout particulier d'un restaurant au sol de verre. Un corps clapotait tranquillement sous l'eau, à la vue de tous ceux qui se trouvaient là, le visage vers la surface, les yeux écarquillés, légèrement grignoté, et dérivant sans but. Il supposa néanmoins qu'il devait concéder une chose, le fait que la plupart de ces personnes n'avaient probablement jamais vu de cadavre auparavant, alors, en plus de cela, le fait de le voir flotter comme un poisson sous un restaurant de fruits de mer formait un événement assez malheureux. Mais tout de même, ils produisaient vraiment un vacarme inutile. Cela lui donnait mal à la tête. Il suggéra à Ben de partir, mais fut surpris de découvrir que celui-ci trouvait cette morbidité intéressante.

— Comment tu crois qu'il est arrivé là ?

Nikolas le regarda.

— J'aurais tendance à dire en flottant, non ?

— Mais il porte un costume. Tu ne vas pas nager…

— C'est-à-dire qu'il est tombé du ciel.

— Hein ?

— Cet après-midi. Il est tombé dans les profondeurs.

Ben se tourna vers lui, regarda autour d'eux et vit qu'un certain nombre de personnes ne se tenaient pas très loin, alors il prit le bras de Nikolas et le conduisit à l'écart ; même s'ils parlaient danois.

— Tu as vu cet homme tomber du ciel et tu n'as rien dit ? Ni à moi, ni à personne ?

— Je vois beaucoup de choses, fit Nikolas en haussant les épaules.

Ben le fixa encore un moment.

— Tu as vu un avion ?

— Non, pourquoi ? s'étonna Nikolas en fronçant à nouveau les sourcils.

— Hého ! Il n'est pas juste tombé du paradis, quoi.

Entre-temps, un des serveurs s'était porté volontaire pour nager sous le restaurant et sortir le corps. Il n'était manifestement pas ravi de sa tâche. Puis cela fut légèrement plus intéressant à regarder pour Nikolas parce que le serveur n'avait gardé que son short blanc pour plonger, et apparemment personne n'avait anticipé que ce tissu tropical léger puisse être mouillé, car il devint complètement transparent. Ben semblait lui aussi penser que cela valait la peine d'étudier la chose de près, alors ils restèrent regarder le jeune homme se tordre et tourner sous le verre en essayant de tirer le corps lourd

derrière lui. Il ne put retenir son souffle assez longtemps pour ne le faire qu'en une fois. Nikolas dit qu'il allait l'aider, ce qui lui valut un coup de poing sur le bras, il fallut donc un moment avant que le corps soit extrait et tiré sur la plage.

Le moment semblait parfait pour partir. Aucun d'eux ne voulait être questionné par la police, même en tant que vagues témoins, et Nikolas n'allait certainement pas mentionner ce qu'il avait vu près du tombant. Il y réfléchit néanmoins et quelque chose lui vint à l'esprit, une chose qui éveilla son intérêt pour toute cette affaire d'homme en costume. Pourtant, il la mit de côté et concentra son intérêt sur Ben le restant de la nuit. Il avait des ennuis, il le savait, principalement pour ne pas avoir parlé de cette chute de corps, mais aussi pour s'être intéressé au serveur.

Il trouvait cela amusant quand Ben regardait un autre homme, car cela réfutait un peu les affirmations de celui-ci quant au fait de ne pas être homosexuel, mais ce dernier détestait jusqu'au plus bref regard de Nikolas porté sur quelqu'un d'autre. Cependant, Nikolas aimait cette jalousie, alors il la provoquait parfois afin de pouvoir l'adoucir ensuite. Ben ne fut pas si simple à calmer ce soir-là, donc il fallut un certain temps avant qu'il puisse revenir à ses pensées intéressantes. Ben s'endormit enfin, la main sur la poitrine de Nikolas, tous deux nus sur le lit, brûlants et collants. Mentalement néanmoins, lui était dans les profondes eaux froides et revoyait le moment où l'homme avait percuté l'océan et avait coulé. Vite… Anormalement vite… À ce moment, croyant avoir des visions, il n'avait pas été frappé par le fait de ne pas avoir vu le corps quand il avait plongé pour le regarder couler. C'était bel et bien réel ; la seule conclusion à laquelle il parvint alors était que le corps avait été lesté avec une chose très lourde qui l'avait entraîné, mais qui avait désormais dû s'échapper et l'avait laissé remonter à la surface pour dériver sur le lagon. Ainsi, quelle qu'était cette chose lourde, elle se trouvait toujours au fond de l'eau… Il resta allongé, éveillé, caressant paresseusement l'épaule de Ben, et réfléchit durant le reste de la nuit. Si on lui avait posé la question, il aurait nié avec véhémence toute excitation face à cette perspective d'aller à la chasse au trésor. Il n'avait plus dix ans, après tout.

Mais c'était exactement à cela qu'il pensait.

***

Le lendemain, Ben fut étonné quand Nikolas lui demanda s'il savait faire de la plongée. C'était bien sûr le cas, puisqu'il avait plongé avec l'armée de nombreuses fois. Comme il n'avait cependant jamais pris la peine de passer la certification, ils devraient s'inscrire à l'école de l'hôtel et suivre un cours s'ils voulaient plonger pendant leurs vacances. Nikolas n'en reparla pas, mais quand Ben alla à la salle de

sport, il l'accompagna à l'hôtel et alla se servir de son ordinateur. Ce soir-là, quand ils revinrent à l'hôtel pour manger, il y avait une enveloppe qui attendait Nikolas à la réception, et il l'emmena à table avec eux. Dessus se trouvaient simplement leurs noms : Christian Beck et Benjamin Rider. Nikolas la déchira pour l'ouvrir et en sortit deux pages faxées. Il sourit et les tendit à Ben.

— Il semblerait que nous soyons tous les deux des plongeurs qualifiés, en droit de louer notre équipement.

— Hein ?

— Je verse à Kate des sommes exorbitantes, mais mon investissement s'avère largement payant jusqu'ici.

— Tu nous as fait faire des fausses certifications de plongée ? Pourquoi ?

— Pour que nous puissions louer un avion et voler. Ne sois pas idiot, Benjamin.

— Non, je veux dire, j'ai compris que tu voulais aller plonger et comme d'habitude, tu ne saurais te donner la peine de faire les choses légalement ou comme il faut, mais pourquoi vouloir plonger ? C'est une activité. Depuis quand fais-tu des activités ?

Nikolas ressortit un de ses gestes vagues de la main qui avaient presque manqué à Ben.

— Tu dois te maintenir occupé, Benjamin, ou tu vas commencer à faire des bêtises… à batifoler avec des serveurs. Je ne fais que mon devoir en tant que…

Il éclata soudain de rire.

— Est-ce que tu viens de me donner un coup de pied ? s'exclama-t-il avant de reprendre les certifications et de les étudier. Alors, est-ce que tu sais plonger ?

— Oui, je sais, mais ça fait des années ! Tu dois…

— Tu peux m'apprendre ?

Cela ébranla un peu Ben.

— Moi, t'apprendre ?

— Oui, avoua Nikolas, les sourcils froncés. Je ne sais pas comment on plonge ! Nous étions légèrement occupés dans l'armée à gagner des guerres, à baiser les démocraties occidentales et détruire ce diable de capitalisme. Je n'avais pas le temps de me promener dans des destinations de rêve pour plonger.

— Tu es vert parce que je sais faire quelque chose que tu ne sais pas, c'est ça, hein ? C'est la première fois en cinq ans que tu vas devoir m'écouter et faire ce que je dis. Oh mon Dieu, je vais tellement aimer ça. Et est-ce que tu viens de dire « ce diable de capitalisme » ? Toi ? insista-t-il en désignant l'endroit pour souligner son propos.

Nikolas refusa de continuer à en discuter. Il rangea les certifications dans sa poche et prit le menu. Il rit alors doucement et le montra à

Ben.

— Ils ont retiré les maki.

Chapitre Vingt-huit

Le lendemain, Nikolas réveilla Ben de bonne heure. Cela n'avait rien d'extraordinaire, il avait l'habitude de le tirer du sommeil avec une partie de son anatomie sur ou en lui. Ce matin-là, néanmoins, tout ce que Ben sentit fut un coup de coude et des vêtements qu'on jetait sur lui. Encore groggy et courbaturé de leurs activités nocturnes, il avait envie de nager pour se rafraîchir et finir de se réveiller, mais Nikolas déclara qu'ils auraient tout le loisir de nager plus tard et le fit s'habiller. Ils se rendirent à la plage, puis à la boutique de plongée, qui était encore fermée, ce qui contraria grandement Nikolas. Ben réussit à obtenir un petit-déjeuner au restaurant avant d'être ramené à la boutique où il reçut l'ordre impérieux de louer tout ce dont ils avaient besoin.

Il se procura donc deux équipements complets en montrant leurs certifications et attendit le temps qu'on vérifie en ligne s'ils étaient enregistrés. Bien sûr, ils l'étaient. Ils chargèrent l'équipement au fond du bateau et Ben sut alors sans le moindre doute que quelque chose se tramait. Nikolas ne portait jamais rien, pourtant il hissa le sac de plongée sur ses larges épaules et partit comme s'il n'avait jamais eu de personnel pour s'occuper de lui porter ses affaires de toute sa vie d'adulte.

Ils retournèrent à la cahute et il découvrit alors la joie d'enseigner quelque chose à quelqu'un qui croyait tout savoir. Il ne connaissait qu'une seule manière de faire cours : celle qu'on lui avait enseignée. L'armée était spécialisée dans l'entraînement pratique et le faisait avec beaucoup d'efficacité. Pour commencer : comment s'appelaient les différents objets. Nikolas se désintéressait parfaitement du nom des choses et se débarrassa rapidement de la majeure partie du matériel que Ben avait loué… Ils n'avaient a priori pas besoin de montres, d'ordinateurs et de bouées de sauvetage. Il aimait en revanche le couteau et l'accrocha sur le côté de son mollet. Il n'accorda que peu d'intérêt aux tentatives de Ben de lui expliquer comment fonctionnait la bouteille et annonça qu'ils étaient prêts.

***

Ben accrocha l'autre couteau à sa cuisse. L'intérêt de Nikolas se déplaça alors, comme le rai d'un phare, et passa du tas d'équipement sur le ponton à Ben. Il le toisa de la tête aux pieds et remonta son regard sur l'ample short de bain noir qui avait glissé, révélant ainsi le V presque dépourvu de gras terminant les abdominaux de Ben. Il déglutit bruyamment.

— Nous venons juste de manger, attendons un peu.

Il prit le bras de Ben et le tira vers le lit avant de s'asseoir à califourchon sur lui. Son érection féroce à travers le maillot de bain, ses intentions étaient claires.

— Ne me dis pas que c'était le couteau, lança Ben, incrédule. Je t'en prie, ne me dis pas que tu es excité rien qu'en me voyant porter un couteau.

Avec ses doigts, Nikolas suivit chaque côté de la forme en V, les faisant se rencontrer au-dessus de la ceinture du maillot de Ben. Il baissa une main et la remonta en tenant le couteau de celui-ci.

— Quoi ? Celui-là ?

Ben se lécha les lèvres. Il essaya tout à coup de faire basculer Nikolas, mais avait très légèrement manqué de discrétion et de rapidité. Nikolas se pencha pour le maintenir allongé par les épaules.

— Benjamin… que crois-tu que je vais faire ? Ça ? ajouta-t-il avec un large sourire, amusé par sa propre blague.

La pointe du couteau passa sur le téton de Ben, avec une telle légèreté qu'il la sentit à peine, et n'avait manifestement aucune chance de lui laisser une trace. Nikolas n'avait aucune intention de marquer son précieux bien. Mais il savoura sentir celui-ci se tortiller sous lui. Tous deux en maillot de bain, Nikolas savait tout des effets de la caresse de métal sur la peau de son captif. Juste pour en être sûr cependant, il glissa une main sous la ceinture de celui-ci et fit ressortir son sexe, juste assez pour que le gland excité se voie par-dessus la ceinture. Ben ne pouvait alors plus rien lui cacher. Quand le couteau se promena sur son ventre, du liquide préséminal sortit du minuscule trou pour lubrifier ses muscles recouverts de sueur. Quand Nikolas posa la pointe du couteau à l'endroit exact de la petite ouverture, appliquant une simple caresse autour de cette peau rose et sensible, les yeux de Ben dirent une chose, mais son sexe trahit son désir ; son *avidité*.

Nikolas trempa la pointe du couteau dans la goutte de ce fluide, provoquant chez Ben un long et profond grognement au moment où le métal le toucha, et il la porta alors à la bouche de celui-ci pour le faire lécher, pressant cette même partie sur ses lèvres, puis dedans et dehors, le faisant ainsi sucer l'arme. Cela trahissait un incroyable niveau de confiance, que Ben autorise ainsi l'acier aiguisé à le pénétrer si intimement. Nikolas était à peu près sûr de ne jamais y parvenir, et tout à coup, il ne voulut plus qu'une chose : le plaisir de Ben ; pas le sien.

Il balança le couteau sur le côté et embrassa ces lèvres ouvertes, explorant de sa langue l'endroit où s'était trouvé l'acier, puis il commença à embrasser le corps en sueur de Ben, à lécher et goûter chaque centimètre de lui jusqu'à arriver au but qu'il avait visé depuis le début. Il lécha ce gland découvert, enfonça sa langue dans la fente,

puis le suça doucement comme pour le sonder avant de le laisser ressortir de sa bouche, trempé. Ben gémit, souleva le bassin, se libérant entièrement, attrapa la tête de Nikolas et la ramena de force sur son membre.

Ils n'avaient pas parlé de la nuit où Nikolas s'était laissé ligoter, ni des choses que Ben lui avait faites sous cette contrainte. Mais cela avait été la première fois qu'il avait enfreint leur accord impliquant que s'il voulait une fellation, elle devait se faire selon les termes de Nikolas, sans aucune pression, ni même un léger encouragement. Désormais néanmoins, cette nuit avait prouvé que Nikolas n'était pas si enlisé dans le passé qu'il l'avait un jour été, prisonnier de souvenirs douloureux où il avait été forcé à aller contre sa volonté, ou peut-être étaient-ils supplantés par le plaisir qu'il éprouvait maintenant à s'occuper de Ben. Alors quand celui-ci saisit ses cheveux blonds pour le forcer à le prendre plus profondément, maintint cette prise et rua dans sa bouche, Nikolas garda ce sexe.

Il le laissa se servir de sa bouche pour le chevaucher en pensant durant tout ce temps à la confiance que celui-ci lui témoignait continuellement. Même quand Ben le retourna sur le dos pour venir à cheval sur ses épaules et revenir de force dans sa bouche, cette fois par le dessus, Nikolas lâcha prise, détendu, et le laissa faire ce qu'il voulait. Quand il sentit le sperme chaud au fond de sa gorge et qu'il entendit le plaisir intense accompagnant l'orgasme de Ben, il se contenta d'avaler et essaya d'ignorer le poing serré de celui-ci sur ses cheveux, geste inconscient mais douloureux. Enfin, Ben le relâcha et bascula d'un côté du lit en haletant. Son corps ruisselait de sueur, sa peau glissante, les pommettes rougies par la chaleur. Il tourna la tête vers Nikolas et cligna des yeux, ses iris verts entourant deux pupilles extraordinairement dilatées.

— Je crois que tu viens de répondre à ma question à propos du couteau.

Nikolas acquiesça et tira sur son bras.

— Viens, on retourne à l'équipement.

Ben grogna exagérément pour protester, mais Nikolas demeura inflexible. Il le tira sur le ponton, le rhabilla de sorte qu'il retrouve un peu de décence, lui rendit son couteau, et prit un des sacs de plongée.

— Tourne-toi.

Ben l'aida à son tour et ils rentrèrent dans l'eau.

***

Ben avait pensé qu'ils se contenteraient d'aller barboter dans les eaux chaudes et peu profondes, il s'alarma donc un peu quand Nikolas mit son tuba et partit à grandes brasses vers le tombant. Il le rattrapa. Tous deux étaient encombrés par leur équipement et les lestes, mais

aidés par les palmes. Ils atteignirent le point où Nikolas semblait vouloir aller et Ben le regarda s'aligner en fonction des flancs de coteaux et des cahutes, loin derrière eux. Il essaya ensuite sa lampe torche. Ben lui prit le bras et retira son tuba.

— OK, ça suffit. Dis-moi ce qu'on fait là.

— Nous chassons un trésor caché, répondit Nikolas en levant les yeux.

— Oui, d'accord, c'est quoi la vraie raison ?

— Non, je suis sérieux, insista Nikolas, les sourcils froncés. L'homme qui est tombé, tu sais ? Il a sombré ici. Vraiment vite. Plus vite qu'il n'aurait dû, donc je crois qu'il avait quelque chose de lourd et de valeur avec lui.

Ben le fixa un moment puis s'exclama :

— Nikolas, il n'est pas *tombé* d'un avion. Il a très probablement été *poussé*, et dans ce cas, pour qu'on soit sûr qu'il se noie, il aura été lesté… avec du plomb ? Du béton ? Est-ce que tu te rappelles que tu n'as pas vraiment les idées claires, parfois ? conclut-il en lui toquant sur la tête comme sur une porte. Hého ?

— Tu peux être très ennuyeux, parfois, Benjamin, grommela Nikolas en fronçant encore plus les sourcils. Maintenant, dis-moi comment j'allume l'air là-dessus ?

Ben soupira. Plonger le long de la paroi du tombant le tentait bien de toute façon, alors il décida de jouer le jeu. Jouer le jeu avec Nikolas avait souvent des conséquences inattendues. Il n'était en revanche pas tout à fait certain d'avoir un compagnon de plongée compétent. Il était désormais sûr que Nikolas n'avait pas écouté un mot de ce qu'il lui avait expliqué sur la façon de se servir de l'équipement. Peut-être qu'il n'aurait pas dû lui faire cours en maillot de bain. Mais c'était maintenant trop tard pour reculer. Il régla l'air de Nikolas, lui fit signe que tout était bon, insista pour recevoir la même réponse, puis ils plongèrent.

Ben fit immédiatement l'expérience d'être piqué par l'excitation quand ils s'enfoncèrent dans la lumière filtrée. Nikolas se retourna pour regarder la lumière bleu-noir s'estomper. Puis il roula gracieusement sur lui-même et poursuivit avec de puissantes brassées le long de la paroi. Ben suivit cette silhouette qui s'enfonçait, essayant d'ignorer une angoisse croissante ; s'il avait su que Nikolas voulait plonger si profondément, il se serait davantage donné de peine pour avoir la garantie que cet imbécile sache véritablement comment se servir de son équipement. Ils atteignirent le fond où le sable, plus grossier et caillouteux ici que dans le lagon, était illuminé par le faisceau de leurs torches. Ils s'éloignèrent de la paroi, la balayant avec leurs palmes.

Le temps semblait passer plus lentement ici, dans les profondeurs du

tombant. Ben regretta de ne pas avoir emmené la montre de plongée. Il estima qu'ils étaient là depuis une demi-heure. Il attendait que Nikolas admette simplement être gêné à l'idée d'avoir vu la chute de ce corps dans une hallucination, l'avouer et abandonner cette quête. Même s'ils trouvaient réellement quelque chose, ce qui était hautement improbable étant donné la taille du fond de l'océan, Ben était convaincu qu'il ne s'agirait alors que de plomb. Il faisait très froid à cette profondeur, et ils ne portaient pas de combinaison. Il vint à côté de Nikolas et fit signe qu'ils devaient refaire surface. Celui-ci secoua la tête et montra cinq doigts. Ben accepta, encore cinq minutes, et puis la lumière, la chaleur, et, il l'espérait, quelque chose à manger. C'était une sacrée tâche que de nager dans le froid.

Ben fut le premier à la voir, cette chose surréaliste dans toute cette nature. C'était une valise ; l'aluminium reflétait la lumière des torches. Il nagea vers elle en agitant sa lampe pour attirer l'attention de Nikolas. Ensemble, ils restèrent en surplomb de l'objet, puis Nikolas le prit… enfin il essaya. Il n'arrivait pas à le déloger du fond de l'océan. Ben fit le tour et poussa par en dessous, et la valise s'éleva. En nageant avec force, mobilisant les muscles de leurs jambes et les palmes, ils le propulsèrent à la surface. Ils étaient à une belle distance du bord désormais, il fut donc vraiment difficile de nager jusqu'à la surface avec elle. Ben sortit son couteau et coupa le lien qui retenait les poids de Nikolas, puis les siens, et il fut alors possible de ramener l'objet vers les eaux peu profondes du lagon, où ils le laissèrent tomber sur le sable blanc sous eux. Nikolas arracha son masque et bascula en arrière en haletant. Ben l'imita et ils flottèrent sur le dos en laissant le soleil les réchauffer un moment. Ben finit par retirer son sac de plongée.

— Je vais chercher le bateau.

***

À ces mots, Nikolas acquiesça, soulagé en voyant Ben s'éloigner. Il avait trouvé l'exercice de plongée plus ardu qu'il ne s'y était attendu et fut assez content de rester avec l'équipement. Il laissa également tomber ses bouteilles et plongea pour voir s'il pouvait ouvrir la valise mais, sans surprise, elle était verrouillée. Quand il refit surface, un grand bruit provenait des alentours. Il s'attendait à voir Ben avec le bateau, mais le son venait d'au-dessus.

Un petit hélicoptère apparut, rasant la ligne de ressac. Il était très proche de la surface de l'océan et un homme dépassait d'un côté avec une sorte d'instrument dans une main. Nikolas plongea de nouveau et fixa la partie buccale du masque tout en se tenant à la valise pour rester immergé. Il voyait l'onde à la surface du lagon tandis que l'hélicoptère venait au-dessus de lui. Quoi que soit cet instrument, Nikolas ne douta pas un seul instant qu'il avait détecté la valise, car

l'engin resta juste au-dessus de lui un moment avant de s'éloigner lentement. Heureusement pour lui, même si les passagers de l'hélicoptère pouvaient de toute évidence voir quelque chose avec leur instrument, ils ne le pouvaient à l'œil nu, car le courant descendant des hélices perturbait tant l'eau qu'elle en devenait opaque. Quand elle redevint calme, il refit prudemment surface. Il fallut encore quelques minutes avant que Ben apparaisse avec le bateau. En silence et vite, ils chargèrent l'équipement, puis Ben plongea et ils remontèrent ensemble la valise. Tandis qu'ils s'efforçaient de l'amener à bord, Ben murmura :

— J'ai vu l'hélico, Nik. C'est ça qu'ils cherchaient.

— Il doit y avoir un émetteur à l'intérieur. On ne devrait pas la ramener à la cahute.

— Tu déconnes ! Non ! On l'emmène à l'hôtel et on leur donne ! Bordel, qui peut bien savoir ce que c'est ou qui la veut ?

— Ne jure pas devant moi. Nous ne pouvons pas la ramener avant de savoir ce que c'est. Nous allons d'abord l'ouvrir.

Ils se hissèrent sur le bateau et Nikolas les dirigea vers le cap abrupt d'un côté du lagon. Quand ils s'approchèrent des falaises recouvertes de jungle, ils purent apercevoir des cavernes profondes dans la roche calcaire. Ils voguèrent jusque-là et l'air se rafraîchit immédiatement autour d'eux. Après quelques minutes, ils perdirent la lumière de l'entrée large, alors Nikolas ralentit et arrêta le bateau en l'attachant à un bord rocheux. Ils se regardèrent un moment. Ben jeta un œil aux murs autour et au-dessus d'eux, légèrement anxieux, se souvenant peut-être de son commentaire sur les formations caverneuses et leurs occupants dans un certain film. Tout à coup, Nikolas fondit théâtralement sur lui en poussant un cri exagéré. Ben recula brusquement avec un cri perçant, le bateau tangua, et ils tombèrent dans l'eau. Nikolas riait encore quand ils remontèrent à nouveau la valise à la surface et la lâchèrent sur les roches.

Elle était fermée par une combinaison mais ne résista pas très longtemps à leur couteau de plongée. Ils frissonnaient maintenant tous deux, car la caverne était étonnamment froide et le soleil matinal se retirait. Nikolas posa la main sur le couvercle.

— Matrices d'impression pour de la fausse monnaie ?

Ben réfléchit.

— Héroïne.

— Le vainqueur remporte le tout ?

— Ouais. Pas si c'est de l'héroïne, toxico. Allez, ouvre. On se les gèle ici.

Nikolas hésita encore. Et ouvrit finalement. Un émetteur se trouvait sur une mallette. Ben le prit et l'écrasa. Ils sourirent alors de toutes leurs dents. Nikolas sortit son couteau et ouvrit la mallette. Quelque

chose brillait sous le couvercle. Il pinça les lèvres et sortit un lingot. Ben éclata de rire, manifestement ravi.

— Du chocolat ? proposa Nikolas en lui tendant.

Il était froid, dur, solide et lourd. Ben leva les yeux. Nikolas en sortit un autre, puis encore un. Il compta rapidement.

— Cinquante.

— OK… On dirait de l'or, mais c'en est pas, hein, Nik ? Enfin je veux dire… Sérieusement, des lingots qui tombent du ciel ?

Nikolas reprit son couteau et gratta un des lingots. Il restait de la même couleur.

— Je ne sais pas, fit-il en haussant les épaules. Cela paraît peu probable, même pour moi, et c'est moi qui voulais trouver un trésor. Même moi je ne pensais pas qu'on trouverait des lingots d'or.

— Qu'est-ce qu'ils valent ?

Nikolas y réfléchit.

— Des lingots d'un kilo ? Environ trente mille chacun, donc pas énormément.

— Pas énormément ! C'est…

Nikolas attendit avec un sourire amusé pendant que Ben essayait de faire le calcul.

— Beaucoup. Plus d'un million, non ?

— Oui. Un million cinq, mais l'or est très fluctuant en ce moment. Ça pourrait être plus, ça pourrait être moins.

— Oh mon Dieu.

Ben prit un autre lingot, puis un autre.

— Ils vont vouloir les récupérer, qui qu'ils soient, devina-t-il en relevant les yeux vers Nikolas.

— Oui. Quel dommage, n'est-ce pas, ils ne le pourront pas.

— Nik…

— Allez, sors tout et vérifie la valise, cherche d'autres émetteurs. Si c'était mon or… Oh, ça l'est maintenant !… je ne me contenterais pas d'un seul.

Il avait raison. Quand ils vidèrent la mallette, ils trouvèrent un autre émetteur actif au fond. Ils l'écrasèrent aussi. Plutôt que de ramener l'or avec eux, ils le remirent dans la valise et Ben escalada le mur et la cacha bien haut, dans un petit creux. Il semblait très réticent à la laisser, mais Nikolas ne s'inquiétait pas. Pour lui, il ne s'agissait pas de la valeur de l'or, qui était après tout assez faible comparée à sa fortune, mais de ce qu'il représentait : un trésor englouti, l'aventure. Il ne s'était pas autant amusé depuis… Eh bien, il ne se laissait d'habitude pas songer aux choses du passé qui lui avaient apporté du bonheur. Une par une, il avait abandonné toutes ces choses ; la plupart d'entre elles parce que Ben l'avait tanné pour. Mais il devait dire que cet homme l'amusait plus que tout au monde, alors il lui

fallait admettre avoir gagné au change.

***

Ben vit l'expression radieuse sur le visage de Nikolas durant tout le chemin retour. Lui qui était d'habitude si laconique et qui cachait tant de ses émotions… Le voir heureux fit fondre le cœur de Ben et lui fit oublier toutes ses bonnes intentions concernant l'or. Il estimait impossible pour lui d'aimer davantage Nikolas Mikkelsen, mais à cet instant, il s'enfonça plus profondément dans ce sentiment et devint encore un peu plus esclave du dieu doré de son existence. Il se pencha en avant et ébouriffa les cheveux mouillés de Nikolas. Celui-ci lui offrit un sourire triste.

— Je ne vais pas le garder, Ben. Je n'en ai pas besoin. Mais ils ne l'auront pas non plus. Tu n'as pas vu le visage de cet homme, ni entendu son cri. Pendant toute sa chute, il savait ce qui allait lui arriver. Nous allons en faire don, décida-t-il avec un large sourire. Nous parrainerons quelque chose qui en vaut la peine.

— Tu ne peux pas t'acheter une place au paradis, Nikolas.

— Non, mais nous pouvons soudoyer les démons en enfer pour un peu de répit de temps en temps. Maintenant arrête de tant réfléchir, tu me redonnes mal à la tête.

Il ne semblait pas vraiment souffrir d'une quelconque affliction. Il s'allongea dans le bateau pendant que Ben le conduisait ; le vent faisait voler ses cheveux blonds, le soleil réchauffait sa peau, sans se soucier du monde. Avec cette lumière tropicale éclatante, ses yeux n'avaient jamais ce marron foncé évoquant le chocolat qu'ils présentaient toujours en Angleterre, mais étaient faits de poussière d'ambre. C'étaient les yeux d'un prédateur raffiné, satisfait du comportement de sa proie. Ben ne défiait jamais le destin s'il pouvait l'éviter, mais il adressa une petite prière de remerciement à un univers bienveillant qui lui avait offert ce moment avec cet homme.

Chapitre Vingt-neuf

Ben ne fut pas autant en adoration devant Nikolas quand celui-ci lui laissa ramener tout l'équipement seul et alla se balader pour vérifier le cours de l'or sur son ordinateur portable. Il appela cela des « recherches vitales ».

Et il l'adora encore moins quand il tourna à l'angle de la boutique de plongée avec autant d'équipement qu'il pouvait en transporter et vit y entrer trois hommes, qui ne venaient de toute évidence pas pour une location. Ben avait assez souvent dissimulé une arme sur lui pour reconnaître d'autres hommes qui en possédaient sous leurs costumes. Deux restèrent à l'intérieur, balayant la zone du regard, et un entra. Ben fit demi-tour pour réfléchir à ses options. Il mit tout l'équipement hors de vue et retourna voir la suite des événements. Dès que les hommes partirent, il se rendit dans la boutique et parla au garçon derrière le comptoir. Le bougre avait l'air un peu nerveux et Ben découvrit que malgré ses réticences à donner la liste des personnes qui avaient loué du matériel de plongée au cours des dernières quarante-huit heures, on l'en avait convaincu. Ben le persuada de faire la même chose, mais avec de l'argent, non des menaces. Heureusement pour Nik et lui, quinze personnes avaient emprunté de l'équipement sur cette période. Il faudrait un moment aux hommes pour enquêter sur cette liste et entre-temps… Ce fut à cet instant que Ben réalisa être à son maximum avec Nikolas. Les vacances étaient terminées.

Il alla trouver le coupable.

Nikolas jeta un œil à la liste en écoutant son récit. Il fit alors la moue. De toute évidence, il ne voulait pas non plus quitter l'hôtel. Ben secoua la tête en voyant son expression.

— Non, nous ne les tuerons pas.

Nikolas parut peiné.

— Comme si j'aurais suggéré une telle chose.

— Il ne leur faudra pas longtemps pour passer cette liste en revue et venir nous poser des questions.

— Et alors ? Nous sommes deux vacanciers innocents, comme tous les autres sur cette liste.

— Oh, arrête d'être si bête, tu veux ? On est les seuls qui nagent régulièrement. Tout le monde sait ça. Certains de ces noms sont ceux de familles, comme celui-là, et là aussi. Ça, c'est la fille qui s'asseoit pas loin de nous le soir. Elle est toute seule, elle n'aurait pas pu le porter. Ils le sauront ! Donc évidemment, Nikolas, que si je devais chercher les gens qui ont volé mon or, je viendrais peut-être directement nous voir !

— Ainsi donc… tu remarques les jeunes femmes, maintenant,

Benjamin ? Je crois que nous aurions sérieusement besoin d'une petite… Est-ce que tu me tournes le dos ?

Ben retourna au bateau d'un pas furieux et, parce qu'il était très énervé, il monta dedans et partit. Quelle plaie, ce Nikolas. Qu'il marche donc sur l'eau s'il était si parfait. Il se sentit néanmoins un peu coupable et essaya de se rappeler si Nik portait un maillot sous son short. Probablement. Et puis merde.

Il fit demi-tour vers la cahute en pensant faire ses affaires, régler les derniers détails, et il sauta sur le ponton. Il passa de la lumière éclatante du soleil à l'obscurité, et ce ne fut qu'alors, à mesure que ses yeux s'habituaient, qu'il vit un homme devant la commode, feuilletant leurs passeports. Il se tourna et découvrit une arme pointée sur sa poitrine tenue par un second homme qui l'avait attendu à l'angle du ponton.

— Monsieur Rider ?

Ben se tourna vers l'homme à l'intérieur de la cahute.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous êtes qui ?

L'homme tendit un portefeuille avec un insigne.

— Commandant De Jesus. Garde côtière.

— La garde côtière. Sérieusement ?

— Vous trouvez cela amusant, monsieur Rider ?

Ben n'essaya pas d'expliquer son soulagement en découvrant qu'ils n'étaient pas des enquêteurs de la police danoise.

— Non, je suis désolé. Alors, en quoi puis-je vous aider ?

Il réfléchissait à l'homme qui se tenait derrière lui. Il ne savait rien de la Garde côtière aux Philippines, mais s'étonnait qu'ils soient pourvus de M14.

— Pouvez-vous me dire, monsieur Rider, ce que vous faisiez ce matin entre neuf et onze heures, heure locale ?

— Oui, je suis allé faire de la plongée avec un ami.

— Où ?

— On a juste exploré le lagon.

— Êtes-vous allés au-delà, dans les eaux plus profondes ?

— Non, on est restés dans le lagon, pourquoi ?

— Avez-vous trouvé quelque chose que vous avez extrait du fond de l'eau ?

— Non.

— Alors…, poursuivit le commandant en fouillant dans sa poche pour en sortir quelques photos. Ceci n'est pas vous ?

Ben prit les photos. Elles avaient été prises avec un téléobjectif, depuis le cap, et montraient Nikolas et lui traversant le lagon en bateau avec la valise, très brillante et très distincte, à bord.

— Monsieur Rider, vous compre…

— Putain, qu'est-ce qui se passe… !

Ben fit volte-face en entendant Nikolas, tout comme l'homme au fusil. Nikolas était sorti des flots, trempé et furieux. Il s'était mis en maillot de bain et avait nagé jusqu'à la cahute. Ben lui retourna l'attitude furieuse qui lui était adressée et le gratifia d'un regard qui disait « Je te l'avais bien dit », avant de lui tendre les photos et d'ajouter distinctement :

— Putain, ça ressemble à quoi, à ton avis ?

Nikolas haussa les épaules.

— Puis-je voir des papiers d'identité ? lança-t-il avant de prendre le temps de vérifier l'insigne, sans donner la moindre indication permettant de savoir s'il y croyait ou non. Nous avons trouvé une valise. Nous ne pouvions pas l'ouvrir. Nous l'avons mise en sécurité et avons, ce matin, informé les autorités de ce que nous avions trouvé. Quel problème y a-t-il à cela ?

— Vous êtes tous les deux en état d'arrestation pour contrebande.

De Jesus s'approcha de Ben avec une paire de menottes.

— Non, cela n'arrivera pas, décréta Nikolas en fronçant les sourcils.

Il réussit à approcher le commandant, mais Ben s'écria soudain.

— Non !

Il se lança dans une attaque déterminée et inattendue, saisissant Nikolas par la taille et le projetant sur le lit. Ils se battirent un moment, Nikolas complètement pris de court et coupé dans son élan par les actions de Ben. Celui-ci sentit quelque chose frapper son épaule. Il grogna et tomba sur Nikolas et, avant qu'il s'en rende compte, ils étaient menottés ensemble et l'homme qui l'avait frappé brandissait à nouveau la crosse de son fusil pour un autre coup. Le commandant posa une main sur le bras de son subordonné et secoua la tête.

— Appelez le bateau.

Puis il porta une main sur un étui d'épaules pour indiquer qu'il était tout à fait prêt à dégainer et se servir de son arme si nécessaire.

Nikolas balança son bras le plus loin possible de Ben ; un geste un peu inutile ayant pour seul effet d'emmener Ben avec lui.

— Espèce de crétin abruti, cracha-t-il en danois.

Ben le foudroya lui aussi du regard et répondit dans la même langue :

— Sérieusement ? Tu allais risquer une autre blessure ? Un autre coup à la tête pour un peu d'or dont t'as même pas besoin et que tu veux même pas ? Et la prison ? Aux Philippines ? Tu as vu *Midnight Express* ? En une année tu dépenses plus en costumes que ce que vaut cet or.

— Arrête d'exagérer, rétorqua Nik en laissant retomber sa tête avec une moue. Et c'était en Turquie.

— C'est toi l'abruti, Nikolas, merde. Tu sais ce que c'est tout ça,

hein ?

— J'ai la très nette impression que tu vas me le dire.

— C'est parce que tu t'ennuies. Tu fous le bordel partout où tu vas, juste pour t'amuser. On est comme tes jouets… Les putains de jouets d'un dieu qui s'emmerde.

— Arrête de jurer devant moi. Mais tu peux me qualifier de dieu si cela te fait plaisir, ajouta Nikolas en souriant pour lui-même.

— Oh, ferme-la.

Le commandant leur dit à tous les deux de se taire. Ils entendirent un moteur et un grand bateau de patrouille arriva à côté de la cahute. On les fit sortir. Nikolas devint furieux parce qu'ils ne les laissèrent pas se changer et qu'aucun d'eux ne pouvait même enfiler une chemise à cause des menottes. Ils furent poussés sur le bateau et le commandant les invita à lui montrer où était la valise. Nikolas ne jouait pas le jeu, alors Ben pointa du doigt la caverne dans les falaises.

Cinq minutes plus tard, ils arrivèrent à l'embouchure de celle-ci. Malheureusement pour le commandant, il découvrit alors que l'eau y était trop peu profonde pour le tirant-d'eau du bateau. Un petit canot pneumatique était fixé à la coque, alors il ordonna à ses hommes de le libérer de ses attaches.

Ben regarda l'opération avec une fascination sinistre. Il se représentait toutes les scènes de prison qu'il avait regardées. Même celles tirées de pornos gays. Surtout celles tirées de pornos gays. Nikolas, cet enfoiré, s'épanouirait probablement en prison. Il le regarda justement du coin de l'œil. Ce dernier avait les yeux complètement fermés, la tête penchée en arrière, comme en proie à une terrible douleur. Ben renonça immédiatement à ses projets de le désigner volontaire pour le premier examen interne en prison et lui donna doucement un coup de coude.

— Qu'est-ce qui va pas ?

***

Nikolas ne répondit pas à Ben. Il ne l'entendit même pas. Tandis qu'ils pénétraient dans l'embouchure de la caverne, il avait tout à coup ressenti une douleur à la tête qui l'avait presque paralysé. Elle était passée aussi soudainement qu'elle était venue, mais il avait l'impression que sa tête était dans un étau et qu'un vide se formait, tout l'air lentement aspiré, tout le son… Il était quasiment sourd. Il ne pouvait rien entendre à part cette pression paralysante. Il se sentait sérieusement mal.

Il sut sans l'ombre d'un doute qu'il mourait. Sa blessure à la tête, qu'il avait pensé guérie et dont il se remettait avait fini par ressurgir de la fausse impression de sécurité qui l'avait bercé.

Elle avait dit pas de stress. Pas de stress !

Il releva la tête pour apercevoir une dernière fois la lumière du soleil avant que la pression dans son crâne explose et que son cœur s'arrête un instant. Un petit garçon blond se tenait sur la rive, devant eux. Il avait les genoux noueux, les coudes cagneux. C'était Nikolas, sur Ærø, pâle et battu par le vent. Le frère de dix ans qu'il avait adoré avant que des temps cauchemardesques s'abattent sur lui. En danois, l'enfant cria avec urgence :

— Grimpe, Sey, grimpe. MAINTENANT !

Nikolas n'hésita pas. Il plaqua Ben par la taille et les fit tous deux tomber dans l'eau. Il entendit des cris derrière eux, mais les maintint sous la surface en nageant pour atteindre les racines et les lianes entremêlées qui surplombaient la falaise. Quelques rafales de tirs parsemèrent l'eau autour d'eux. Sous le voile de végétation, il se hissa hors de l'eau, Ben attaché à lui par les menottes. Ce dernier crachait et haletait. Nikolas lui attrapa le bras.

— Ben, si tu m'aimes, fais ce que je te dis et grimpe. *Maintenant*.

***

Ben le dévisagea un bref instant, acquiesça, et ils commencèrent à escalader le sac de nœuds dense de la jungle, côte à côte. Une ou deux balles leur passèrent très près en faisant éclater des branches, mais ils continuèrent de grimper, sans gaspiller leur souffle en discussion. Ben était maintenant légèrement devant. Un tir le toucha au bras, une simple éraflure, très superficielle, mais il l'ignora et continua. Il faisait incroyablement chaud, l'air était saturé. La chaleur lui brûlait la gorge tandis qu'il essayait de trouver de l'oxygène. Nikolas le tirait, le poussait, frénétique. Les coups de feu se turent. Ben se tourna pour regarder le bateau en contrebas, et vit alors…

Toute l'eau du lagon était aspirée en direction de l'océan. Les hommes avaient arrêté de tirer sur eux et luttaient pour rester debout sur le sable blanc révélé, leur bateau au sec, ni plus ni moins, comme s'ils l'avaient tiré sur la plage. Ben arracha son regard du petit drame qui se déroulait sous lui, à travers les arbres, et leva les yeux vers l'horizon. Un gigantesque mur d'eau venait dans leur direction. Il émit un petit bruit, se tourna, et enroula ses jambes autour du tronc de l'arbre le plus proche, puis attrapa des deux mains le bras de Nikolas, au-dessus du bracelet de menotte, et le mur les frappa. Il fut écrasé contre l'arbre, parfaitement incapable de respirer, l'eau rugissant partout autour d'eux. Le bras qu'il tenait désespérément commença à glisser, la peau se déchirait tandis qu'il y enfonçait ses ongles pour le stopper, et il ne resta plus que les menottes pour les relier, mais il savait qu'elles ne pourraient pas tenir et que cela serait leur dernière séparation, définitive, mais alors l'arbre en entier céda et tout se disloqua, s'effondra, ils tournaient dans tous les sens. Ses poumons le

brûlaient. Il chercha à tâtons le bracelet d'acier, trouva le bras auquel il était attaché, et le tira contre lui, sentant alors Nikolas faire la même chose. Serrés, ils ne formèrent qu'un dans ces roulades, ce tourbillon sans air fait uniquement d'eau et de débris.

Ben grimpa plus haut sur le corps de Nikolas et s'enroula autour de sa tête pour la protéger. Quelque chose le frappa violemment dans le dos. Ils tourneboulèrent encore, puis se retrouvèrent à la surface, dérivant si vite qu'ils en avaient le tournis, mais ils haletèrent tous deux et crachèrent, et toussèrent, et quelque chose d'autre les percuta, Ben encaissant encore une fois le coup en maintenant la tête de Nikolas enveloppée dans ses bras puissants. Ils tournaient si vite qu'il était impossible de se concentrer, cependant Ben tendit un bras et attrapa un bout de décombres, du chaume, peut-être un morceau de toit, et s'y accrocha pour se hisser. Nikolas fit la même chose, jusqu'à ce qu'ils s'étendent tous deux dessus, les mains plongées dans les fibres pour trouver une prise. Ils heurtèrent quelque chose qui virevolta tous azimuts. Ben fut éjecté ; retenu par les menottes, Nikolas put le ramener sur le chaume. Le petit radeau percuta ensuite de plein fouet quelque chose, l'avant céda dans ce tumulte et l'autre extrémité bascula, les projetant en l'air pour retomber encore une fois dans l'eau. Ils tourneboulèrent, encore et encore, puis ils heurtèrent à nouveau quelque chose. Ben d'un côté, Nikolas de l'autre, et le courant de l'eau les maintint dessous. Ben tendit un bras en arrière et se hissa vers l'obstacle, chaque muscle de ses bras et de ses épaules incroyablement puissants entrant en scène. Il réussit, les libéra, et ils dégringolaient de nouveau.

Après ce qui leur sembla des heures, il sentit la puissance de l'eau diminuer. Ils se cognèrent encore contre une chose, et cette fois, il s'y accrocha, remontant le visage au-dessus de l'eau. Nikolas haletait lui aussi. Des décombres épais les entouraient, méconnaissables, des vestiges déchiquetés, arrachés, brisés. L'eau était grasse, noire, sale, et ne cessait d'affluer, jusqu'à ce que Ben songe qu'il ne pouvait en supporter davantage. Il ferma les yeux, essaya de maintenir la tête au-dessus de l'eau et protégea Nikolas de la pire des forces destructrices.

Enfin, la force de l'eau s'amenuisa. Elle se calma. Le silence était terrible après ce vacarme. Ben s'apprêtait à essayer de parler, mais, incroyablement, cela recommença. Cette fois cependant, ils étaient attirés là d'où ils venaient. C'était comme un aspirateur, un drain puissant de la terre, avec eux à l'intérieur, comme le reste des débris, incapables de résister. Il entendait maintenant des pleurs, des cris par-dessus ce terrible bruit de succion, qui était plus horrible encore que le rugissement du déferlement. Ils étaient inexorablement aspirés. Ils heurtèrent des corps, des personnes et des animaux. Ben savait qu'il était au bout de ses forces. Il se sentit sombrer dans une léthargie

impuissante. Des jambes fortes passèrent autour de sa taille, des bras autour de sa poitrine, et il perdit connaissance.

Chapitre Trente

Ils se réveillèrent dans un monde entièrement fait de boue. Désormais eux-mêmes créatures de boue, nés de la boue, ils ouvrirent les yeux. Ils étaient allongés dans un monde apocalyptique détruit et désolé. Ben leva la tête de la vase. Nikolas était à quatre pattes et avait des haut-le-cœur, il crachait de la boue et de l'eau. Ben n'avait jamais entendu de si joli son. Il en émit un. Nikolas tourna la tête et leurs doigts se joignirent, s'agrippèrent, contact suffisant pour survivre jusqu'à être capables de se tirer l'un vers l'autre, les bras serrés, les visages blottis l'un contre l'autre. Ben sentait le cœur de Nikolas tambouriner dans sa poitrine et supposa qu'il en allait de même pour le sien. Ils étaient tous deux nus, leurs vêtements arrachés dans le tumulte de l'eau. Ils étaient si couverts de boue qu'il était impossible de dire s'ils étaient blessés. Tout ce que Ben voyait était les yeux de Nikolas. Tout à coup, l'ouïe revint, les sens revinrent. Il entendait les plaintes, les pleurs, les aboiements. Son corps s'éveillait à la douleur. Tout était douloureux. Il s'écarta un peu de Nikolas et commença à l'examiner du mieux qu'il pouvait à travers la boue. Nikolas repoussa sa main et se mit debout, un signe plus sûr que l'examen de Ben indiquant qu'il allait heureusement bien. Il tendit sa main libre et aida Ben à se lever lui aussi.

Il n'y avait plus rien. Plus aucun bâtiment, plus d'arbres, de routes, de cultures ni de champs, seulement de la boue et d'étranges formes incrustées et enrobées de cette substance faussement lisse. Ils étaient les deux seules choses qui se tenaient debout sur ce terrain vague. C'était comme si une explosion nucléaire avait frappé, mais au lieu de poussière, ces retombées mortelles étaient faites de boue. Nikolas sembla alors revenir à lui. Il se tourna vers Ben et entreprit un bref examen jusqu'à ce que celui-ci se plaigne d'un ton irrité :

— Je vais bien.

Il avait presque perdu sa voix, qui était désormais irrégulière et rauque. Elle ne sortit que comme un murmure.

— Je crois que nous avons crié durant un moment, coassa Nikolas dont les cordes vocales étaient aussi fatiguées.

Ben ne se rappelait pas. Il essaya de déglutir, mais sa bouche était encore pleine de boue. Il cracha.

— Il nous faut de l'eau.

L'absurdité de ce qu'il venait de dire les frappa tout à coup. Ils se mirent à rire, mais ne le pouvaient pas, et se retrouvèrent à se tenir l'un l'autre en écrasant la boue qu'ils goûtaient en s'embrassant, ignorant tous deux leurs larmes. Ben estima qu'ils le méritaient. Nikolas s'écarta de la bouche de Ben et essaya d'essuyer la boue de

son visage, mais cela ne fit qu'empirer les choses à cause de la crasse sur sa main.

— Viens, nous devons… faire quelque chose.

Ben acquiesça, mais aucun ne trouvait quoi faire. Trouver quelque chose à porter parut être un bon premier objectif et ils commencèrent à fouiller, se frayant un passage entre les débris faussement lisses. La boue cachait l'acier tordu et les éclats de verre, les voitures broyées et les toits en métal. Nikolas essaya une ou deux fois de trouver un morceau de métal qu'il pourrait utiliser pour crocheter la serrure de leurs menottes, sans succès. Très vite, leurs pieds et leurs mains reçurent des coupures, mais ils trouvèrent des vêtements. Serrés sous une tôle ondulée servant de toit : trois hommes. Ils étaient de leur hôtel, des hommes d'affaires venus assister à une conférence ce week-end-là. L'un d'eux n'était plus qu'un torse, une tête et un bras, le reste avait été arraché, mais les deux autres semblaient simplement endormis dans la boue. Ils portaient encore leurs costumes. Ben et Nikolas leur retirèrent leurs pantalons, sans un mot, sans commenter ce qu'ils faisaient. Nikolas vit un angle pointu du toit et, ignorant le sang qu'il voyait dessus, il s'en servit pour déchirer les jambes de sorte à former deux shorts. Ils les enfilèrent. Ils prirent les chemises, les mirent en boule en attendant de pouvoir enlever les menottes et les porter. Ils retirèrent les chaussures de cuir noires, mais elles étaient trop petites pour aller à l'un ou l'autre. Nikolas fouilla leurs poches et trouva leurs portefeuilles desquels il tira les moyens d'identification qu'il put y voir et les cacha prudemment dans sa poche. Ils se reposèrent un moment, chacun réfléchissant de son côté, puis, l'un après l'autre, ils touchèrent brièvement les corps, leur firent des promesses, et les laissèrent dans la boue.

Ils ne savaient pas dans quelle direction aller. D'après l'angle du soleil, ils estimèrent que la plage était derrière eux, et comme ils devinèrent que les dégâts seraient pires là-bas, ils s'en éloignèrent pour gagner les terres ; enfin ils l'espéraient. Ils étaient incroyablement lents en se déplaçant à travers et autour des obstacles. Ils ne parlaient pas beaucoup. Tous deux avaient commencé à trembler violemment à cause du choc, mais ils ignorèrent cela, sachant que cela passerait en s'attelant à un objectif.

Un but tout à fait réel leur fut offert quand ils rencontrèrent une carcasse de voiture à moitié enfouie dans la boue, car ils entendaient des pleurs provenant de l'intérieur. Ils pataugèrent pour s'en approcher et regardèrent dedans. Deux adultes morts sur les sièges avant, mais sur la banquette arrière se trouvait une enfant attachée dans un rehausseur. Elle se trouvait, a priori, parfaitement indemne, et n'avait même pas de boue sur elle. Ils la libérèrent et la soulevèrent. Elle tendit les bras et s'accrocha à Nikolas avec le désir infini des

enfants de trouver la sécurité dans les bras d'un adulte ; même un parfait inconnu couvert de boue. Il la cala sur une hanche et lui caressa distraitement les cheveux en regardant autour de lui. Ben fouillait la voiture avec sa main libre. Sans la moindre exclamation victorieuse, il en sortit deux bouteilles. L'eau n'avait jamais été si bonne. Ils se rincèrent et crachèrent, puis burent avidement. La fillette secoua la tête quand ils lui en offrirent, et recommença à pleurer, les larmes impuissantes des véritables démunis. Ils prirent l'eau avec eux et continuèrent. Il était maintenant plus difficile pour Nikolas de naviguer dans ce paysage semé d'obstacles, comme il devait tenir l'enfant avec un bras, l'autre encore attaché au poignet de Ben, mais après un moment, et en passant par le langage des signes, il réussit à la convaincre de monter sur ses épaules, où elle s'agrippa à son front et à ses cheveux, lui libérant ainsi l'autre bras.

Progressivement, ils rassemblèrent un groupe hétéroclite de survivants. D'abord, il y eut la jeune fille à propos de qui ils avaient plaisanté, ce qui leur paraissait des années auparavant quand tout avait été normal, au lieu de quelques heures plus tôt. Elle aussi était nue. Ben retira la chemise qu'il avait nouée autour de sa taille et l'aida à la mettre. Elle ne dit absolument rien, même pour leur dire si elle était blessée. Ben lui offrit de l'eau, et elle but volontiers, puis recommença à pleurer soudainement, choquée. Cela relança la petite protégée de Nikolas. Il la fit alors descendre et la tendit à la jeune femme. Le fait de devoir prendre, sans s'y attendre, ce petit couffin de robe et de pleurs, fit que la jeune femme s'arrêta de pleurer et elle s'assit avec la fillette pour la calmer en la berçant. Nikolas regarda Ben du coin de l'œil. Il s'apprêtait à parler, mais ils entendirent quelqu'un crier à l'aide. Ils s'y rendirent en pataugeant et trouvèrent un autre survivant de l'hôtel, le jeune homme qui leur avait loué leur Jeep. Il était piégé sous des gravats, un mur s'était effondré sur sa jambe coincée entre les fers à béton. Ils essayèrent de les tordre, mais ils étaient en acier et refusaient de céder, même sous l'action combinée de leurs forces. L'homme à l'agonie hurla quand ils lui broyèrent la cheville avec le métal dans leur tentative de le libérer. Ils essayèrent de le tirer et de courber le métal en même temps, mais ses cris étaient terribles à entendre. Ils ne pouvaient rien faire. Lui promettant de revenir plus tard, d'envoyer quelqu'un, toutes les promesses auxquelles ils pouvaient penser, ils lui laissèrent le reste des bouteilles d'eau et s'éloignèrent. Ils entendaient ses pleurs accablants durant ce qui leur parut être des heures tandis qu'ils emmenaient la femme et la petite dans la boue. Nikolas reprit l'enfant sur ses épaules et ils continuèrent.

Ils trouvèrent deux autres enfants en l'espace de quelques minutes. Tous deux étaient simplement assis dans la boue, le regard vide. Ils

étaient eux aussi nus. Nikolas donna sa chemise à l'un. L'autre dut rester nu jusqu'à ce qu'ils trouvent d'autres corps, ce qui ne prit pas longtemps. Ils retirèrent sa chemise à un vieil homme et habillèrent le garçon avec.

Quand ils atteignirent le bord du champ de décombres, ils avaient quinze survivants avec eux. Certains étaient des touristes, d'autres des habitants du coin, la plupart des enfants, comme si leurs corps plus souples et leur optimisme juvénile les avaient gardés en vie alors que les adultes avaient échoué et étaient restés sous l'eau. Peut-être que les adultes les avaient fait passer en premier, pour les sauver. Les enfants ne disaient rien. Personne ne parlait vraiment.

Tout à coup, le paysage apocalyptique redevint un paysage normal, un jour ordinaire aux Philippines. Des routes apparurent. Les champs abritaient des cultures. Des gens se pressaient partout, les routes bloquées par des véhicules, des motos et des Jeep militaires. Au-dessus, des hélicoptères bourdonnaient. C'était comme s'ils étaient arrivés dans un monde étrange et que là d'où ils venaient était la norme. C'était un choc aussi grand que les premiers pas hors de l'avion en découvrant la beauté et la chaleur de l'endroit. Et il faisait incroyablement chaud. La boue avait cuit sur leur peau et craquelait. Ils étaient les survivants de la boue, et ils se démarquaient, eux, étrange espèce extraterrestre, des personnes aux vêtements propres qui se précipitaient vers eux. Ils furent emmenés vers des tentes de fortune, autour d'un bâtiment central qui ressemblait à une école. Conduits dans une tente, ils se virent offrir des bouteilles d'eau qu'ils acceptèrent chaleureusement. Quelqu'un vint pour prendre la fillette des épaules de Nikolas et comme la jeune femme parlait sa langue, elle accepta d'être prise à part pour l'emmener.

Finalement, ils se retrouvèrent seuls. Ils étaient trop choqués et trop fatigués pour parler. Ils s'assirent au sol en tenant leur eau. Ben baissa la tête, la laissant ballante, et fixa ses pieds entaillés. Nikolas bougea sa main menottée et prit ses doigts. Pour la première fois en public, ils se tenaient la main, et rien ne leur avait jamais semblé si personnel ou si juste. Ils les entrelacèrent et se serrèrent, échangeant avec ce langage intime et silencieux, conscients qu'ils avaient ce jour-là reçu les grâces de Dieu. Ils étaient encore tous les deux. Vêtus grâce à des hommes morts, n'ayant que des bouteilles d'eau empruntées, ils avaient là tout ce dont ils auraient jamais besoin ou envie.

Chapitre Trente-et-un

Nikolas endossa la charge de les libérer de leurs menottes. Il prit un trombone sur un bureau et s'attela à la serrure. Il l'ouvrit assez aisément après cela. Ils secouèrent leurs poignets ainsi libérés et les frottèrent un moment. Cela leur faisait une chose sur laquelle se concentrer et à mener à bien. Tout autour d'eux était en proie au chaos. Le bruit était incroyable… un tintamarre de cris, d'éclats de voix, de véhicules dont les klaxons beuglaient et d'hélicoptères qui volaient. Libérés, ils se promenèrent dans les couloirs de l'école. Ils rejoignirent un cortège d'êtres fantomatiques, des personnages de boue, errants, hagards. D'abord ils crurent que les pièces étaient remplies de blessés, jusqu'à ce que leur immobilité leur apprenne qu'il s'agissait de cadavres. Des corps partout… sur les escaliers, dans les couloirs, emplissant les salles de classe. La plupart d'entre eux ne semblaient présenter aucune blessure. Certains de leurs compagnons fantômes tombaient de temps en temps devant un corps pour l'empoigner, sans pleurer, trop choqués pour produire le moindre son.

Finalement, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient : les toilettes. Il y avait là d'autres touristes, des hommes, des femmes et des familles, essayant tous de ramener un peu de normalité dans ce chaos. Quand leur tour vint, l'eau était limpide et douce en sortant des robinets, et ils commencèrent à rincer la boue. Il leur fallut un moment, car à chaque fois qu'ils remplissaient un évier d'eau propre, elle devenait sale en quelques secondes. Ils persévérèrent jusqu'à ce que, à part leurs cheveux trop imprégnés de boue séchée pour essayer de les laver, on puisse à nouveau les reconnaître. Ils se regardèrent dans le miroir. Nikolas tendit une main et toucha le bras de Ben. Malgré les autres personnes qui s'agitaient autour d'eux, Ben accueillit ce geste comme il le voulut et vint dans ses bras pour le serrer fort. Nikolas lui rendit cette étreinte. Ils restèrent ainsi un long moment, simplement à se rassurer d'être en vie et ensemble. Nikolas finit par écarter Ben et commença à l'examiner. Il était noir et bleu des épaules aux genoux et ses mains ainsi que ses pieds étaient lacérés et sanguinolents. Le pire bleu était apparemment en travers de ses épaules, à l'endroit où, lui apprit-il, il semblait avoir été percuté par une voiture ; ce qui avait peut-être été le cas, se dit celui-ci.

Ben examina ensuite le crâne de Nikolas, mais il ne pouvait rien voir à cause de la boue.

— Tu as des coups ?

Nikolas secoua la tête.

— Grâce à toi.

— Comment tu l'as su ? Si nous avions été dans le bateau…

Ben était incapable de finir sa phrase. L'idée de ce mur d'eau qui les aurait fauchés sur ce sable dégagé lui donna en réalité la nausée, alors il arrêta d'y penser, mais répéta :

— Comment tu l'as su ?

Nikolas secoua à nouveau le bras et le tira à travers la foule de personnes qui avait empli les toilettes. Puis il essaya de leur trouver un endroit calme dans un couloir. Ils s'assirent à côté de corps d'enfants. Les regarder sembla délier la langue de Nikolas.

— C'était Nika. Je l'ai vu, et il m'a dit d'escalader, expliqua-t-il avant de lancer un bref regard à Ben. Je crois qu'il m'a pardonné.

Ben ne savait pas quoi dire. Il contempla le visage fermé de Nikolas et hocha simplement la tête en signe d'acceptation. Qu'en savait-il ? Autour d'eux, le monde entier s'était transformé en boue et en mort, mais ils étaient là… en vie, en bonne santé, et ensemble. Il ne pouvait mieux l'expliquer.

Ils se rendirent au dispensaire de fortune et se firent soigner leurs coupures aux mains et aux pieds. Ils n'étaient pas sans savoir les dangers de blessures ouvertes dans un environnement si hostile. Quand cela fut fait, ils se retrouvèrent un peu perdus sans trop savoir que faire ensuite. Il y avait un tel chaos tout autour d'eux que, en théorie, ils devaient bien pouvoir faire quelque chose. Personne ne leur accordait la moindre attention. Nikolas finit par regarder Ben. Celui-ci lui rendit son regard. Ils pensaient manifestement tous deux à la même chose. Aucun n'en avait pourtant envie.

Néanmoins, ils volèrent une Jeep de l'armée. Ils voulurent emprunter des bottes, mais faire un mètre quatre-vingt-quinze était un désavantage dans un pays où les gens étaient, en grande majorité, beaucoup plus petits. Alors, pieds nus et ne portant toujours que leurs shorts improvisés, ils retournèrent vers la zone sinistrée pour trouver l'homme qu'ils avaient laissé derrière. Les forces spéciales ne laissaient personne derrière.

Ils ne réussirent pas à le retrouver. Ils n'auraient réussi à retrouver rien ni personne dans cette immensité détruite qu'ils regagnèrent. Ils n'avaient aucune idée des endroits par lesquels ils étaient passés, ni de la direction à prendre, mais ils n'eurent pas vraiment le temps de s'en inquiéter, car dès qu'ils descendirent de la Jeep, en lisière de la catastrophe, il se trouva quelqu'un qui avait besoin de leur aide, puis quelqu'un d'autre, puis un corps à déterrer, un enfant encore vivant enseveli dans une autre voiture, une vieille femme assise, sous le choc, qui devait être transportée vers un véhicule de secours, et un autre corps, puis encore, et il n'y avait que des corps, encore et toujours, qui devaient être tirés de la boue et transportés vers des abris et allongés, encore et toujours, jusqu'à ce que la lumière commence à décliner. Ils tombèrent sur un bus. Il était à l'envers sur le toit d'un bâtiment.

C'était complètement surréaliste, mais on ne pouvait plus normal pour cet endroit où la folie était devenue la raison. Le bus s'était trouvé plein. Il était désormais rempli de corps seulement empilés contre le toit. On aurait dit qu'ils allaient au marché, car ils avaient tous des cabas, des sacs à main, et leurs plus belles chaussures. Il leur fallut des heures pour les sortir de là et les descendre du bâtiment. Ils continuèrent durant la nuit jusqu'à un moment où Ben s'endormit presque debout. Il s'assoupit, tout simplement, encore debout, mais plus conscient de rien.

Ils devaient s'arrêter. Ils montèrent dans un des bus qu'ils avaient trouvés et vidés et se pelotonnèrent l'un contre l'autre sur la banquette arrière, trop exténués pour trouver cela inconfortable.

***

Quand ils se réveillèrent, quelques heures plus tard, ce fut dans un monde qui était vite devenu plus terrifiant au cours de la nuit. L'odeur les frappa en premier. Elle était insupportable. Ils déchirèrent des tee-shirts pour en faire des masques et émergèrent sous un soleil de plomb, entourés de colonies de mouches. Des chiens étaient apparus durant la nuit, terrifiés, perturbés et féroces, attaquant les corps encore prisonniers. Quand ils tirèrent sur un toit effondré, il plut des serpents. Dans une rue, un câble électrique sous tension faisait encore des étincelles et un arc sur la boue. Autour, une demi-douzaine de personnes électrocutées mais ils ne pouvaient les atteindre. Le bourdonnement des mouches empirait. Elles s'agglutinaient dans leurs yeux et leurs nez. S'il n'y avait pas eu les personnes qu'ils trouvèrent encore en vie, ils auraient renoncé. Mais régulièrement, un corps bougeait, les yeux rivés sur eux, les bras levés, implorant.

Alors des équipes d'urgence travaillaient avec eux et chargeaient sur des brancards ceux qui vivaient encore pour les emmener à l'hôpital. Ils entendirent une rumeur disant que le matériel médical venait à manquer, et un sentiment de désolation s'abattit sur eux, même quand ils trouvaient des survivants. Certains n'étaient absolument pas blessés et étaient simplement assis avec un bien, peut-être une assiette précieuse, ou une carafe elle aussi indemne au milieu de ce champ de ruines.

Quand la nuit tomba le deuxième jour, les conditions étaient si mauvaises qu'ils furent obligés de revenir à l'hôpital avec une ambulance. Ils avaient complètement perdu leur Jeep, étant donné qu'il n'y avait aucun point de repère pour s'orienter dans les décombres. À l'hôpital, ils se soignèrent du mieux qu'ils purent pour leurs nouvelles blessures aux pieds. Les bleus de Ben étaient désormais spectaculaires, mais il assura ne pas les sentir. Des serpents les avaient tous deux mordus ; ils lavèrent simplement les morsures et les

ignorèrent. L'ensemble de tentes avait grandi à mesure que les organisations humanitaires d'autres régions du pays s'installaient. Certaines étaient internationales et ils entendaient un mélange de bribes de langues. Incroyable, Nikolas crut entendre une voix russe et découvrit une jeune fille, une adolescente, qui essayait de demander si quelqu'un avait vu ses parents. Il traduisit pour elle et ce fut le début de son nouveau travail. Il parlait assez bien la plupart des langues européennes pour traduire une question aussi simple que « Avez-vous les êtres que j'aime ? », et la réponse déchirante « Non ». Il fut assigné à une unité de l'armée. Cela s'accompagna de l'incroyable privilège de pouvoir utiliser les douches de terrain qui avaient été montées, ainsi qu'avoir un endroit pour dormir dans l'une des tentes.

Se tenir sous cette cascade d'eau chaude ensemble et se défaire des terribles shorts puants qu'ils portaient depuis des jours fut l'une des choses les plus luxueuses qu'ils firent jamais. Ils se lavèrent l'un l'autre, les cheveux, la peau, se savonnant doucement avant de rincer, de savonner à nouveau, et de rincer encore. Ils avaient trouvé des paréos, comme aucun des treillis de l'armée ne leur allait, et les nouèrent avec un sourire en coin. Ils ressemblaient à des dieux locaux. Ils étaient enfin propres et en vie. Cela suffisait. Les lits de camp qui leur avaient été attitrés ne semblaient pas pouvoir soutenir leur poids, mais ils les tirèrent côte à côte, s'allongèrent dessus, et ce fut le trou noir jusqu'à leur réveil au milieu du chaos croissant du quatrième jour.

Des corps apparaissaient partout. Ils étaient rejetés sur le rivage, tombaient littéralement du ciel, à mesure que les personnes qui s'étaient abritées dans les arbres et qui s'étaient tout de même noyées tombaient au sol, boursouflées. Au quatrième jour sous un soleil de plomb, les corps n'étaient pas si simples à manipuler. Ils se détachaient à moins d'être soigneusement placés sur des civières. Ben continua avec une petite équipe de travailleurs de la croix rouge, arpentant les zones dévastées, pendant que Nikolas était de plus en plus impliqué avec les autorités. Une fois qu'il avait commencé à aider, juste avec la traduction, il s'était rendu compte de l'incroyable chaos qui régnait, du manque de structure qu'il y avait. Il entreprit d'organiser les choses. Bientôt, les gens se mirent à écouter ce géant blond qui pouvait passer de l'anglais au français, à l'espagnol, au russe, au danois ou à l'allemand, et qui voulait bien prendre des décisions. On commença par l'écouter, puis on lui demanda conseil, et finalement, plus rien ne sembla fait sans qu'il l'ait décrété. On lui alloua un bureau, un téléphone, et le jour suivant, il reçut un ordinateur portable avec communication satellite. Il contacta immédiatement Kate.

Ben et lui réussissaient à se trouver une petite heure tous les deux le

soir pour se doucher, manger, puis ils déplacèrent leurs lits de camp dans le bureau de Nikolas et dormirent côte à côte. Ben passait des journées plus difficiles que Nikolas, car son travail l'épuisait émotionnellement à un point inimaginable. Mais ce dernier écoutait ses histoires, s'assurait qu'il mangeait et qu'il prenait des antibiotiques pour se garder des infections des morts et le tenait dans ses bras jusqu'à ce qu'il sombre d'épuisement, chaque soir.

Chapitre Trente-deux

Quatre jours plus tard, Kate arriva. Elle apporta une caisse d'ordinateurs satellites et de téléphones portables, et surtout des bottes et des vêtements pour Ben et Nikolas qui provenaient de chez eux, ainsi qu'une valise pleine de matériel médical que ce dernier lui avait demandé. À partir de là, il put installer le bureau comme il fallait, et les personnes perdues et hagardes vinrent par centaines pour s'enregistrer, chercher des informations, contacter chez eux leurs êtres chers pour leur dire qu'ils étaient toujours en vie. Les médias avaient désormais relayé la nouvelle et Nikolas tira Ben de sa recherche de corps pour lui confier la charge de les escorter dans cette catastrophe. Ben devint alors porte-parole du tsunami, prisé et honoré pour son étonnant charisme face à la caméra et ses connaissances précises des événements. Kate établit une base de données des portés disparus et des individus retrouvés, laissa tourner les ordinateurs et prit une partie du fardeau de Nikolas sur ses épaules.

Elle avait manifestement eu du mal à les reconnaître quand elle était arrivée. La dernière fois qu'elle les avaient vus, ils avaient été des survivants décharnés et balafrés d'un hiver éprouvant. Puis elle était arrivée et les avait découverts débordant de santé et de vitalité au milieu de ruines, pleinement engagés dans ce qu'ils faisaient. Fatigués, bien sûr, mais d'une manière qui leur facilitait le sommeil, alors ils pouvaient se réveiller le lendemain et poursuivre leurs tâches.

Et ainsi se poursuivait le travail.

On estimait désormais le nombre de morts supérieur à cent mille, toutes îles et la côte continentale confondues. Ils en avaient bien plus de huit mille sur leur petite île touristique, et déjà plus de trois mille provenant du lagon et des installations alentour. En plus de cela s'ajoutaient des milliers de survivants déplacés, entièrement démunis… plus de vêtements, plus d'argent, plus de passeports et, dans la plupart des cas, plus d'êtres chers. Des vols devaient être organisés, des papiers temporaires émis, des logements trouvés, de la nourriture distribuée, des médicaments fournis, et des choses toutes simples comme des vêtements de toutes tailles rendues disponibles. Le travail de Nikolas, désormais aidé de Kate, dépassait largement les douze heures par jour, mais petit à petit, il transforma cette déferlante de désespoir en quelque chose de comparable à de l'ordre. Une ou deux fois, Ben revint même avec une équipe de journalistes pour trouver Nikolas, les pieds sur le bureau, en train de boire du thé, comme s'il était dans son bureau du Kremlin entouré de personnel. Pour être honnête, il était aussi toujours au téléphone.

Il commença à passer de plus en plus de temps à l'appareil. Il se

servait éhontément de son réseau de contacts étendu. Il ravala même sa fierté et appela Philipa. Ben n'entendit pas la conversation, mais deux jours plus tard, un visiteur royal arriva. Il vint dans un hélicoptère de l'armée britannique et fit le tour du site dévasté, visita l'hôpital et parla aux survivants. S'il reconnut le jeune homme aux grands yeux verts qui le guida et l'informa, il ne le laissa pas paraître. La dernière fois qu'il avait vu Ben, celui-ci le sauvait de terroristes, alors il était possible qu'il ne l'ait pas reconnu. Il connaissait Nikolas, bien sûr, et ils se saluèrent comme de vieux amis. Ben fut une nouvelle fois abasourdi par le peu de choses qu'il savait encore au sujet de Nikolas Mikkelsen. En le voyant papoter avec l'héritier de la couronne avec décontraction, dans son élément, il réalisa pour la première fois pourquoi Nikolas avait souvent semblé s'ennuyer ou trépigner au cours de cette dernière année… pourquoi il semblait constamment préparer des bêtises.

La visite du prince généra quantité de dons. Les donations affluaient en provenance de diverses organisations caritatives qui arrivaient sur place avec leurs nouveaux Range Rover et leur équipement dernier cri. Rien de cet argent ne semblait toutefois parvenir à l'hôpital pour acheter des médicaments de base, de la nourriture, de l'essence, ou tout autre chose dont les habitants avaient besoin pour commencer à reconstruire.

Un jour, Ben se réveilla et trouva le lit vide à côté de lui. Il y avait une note épinglée à son boxer. Il n'en revenait pas d'avoir dormi si profondément que Nikolas avait pu épingler une note sur lui… ou qu'il ait été assez agaçant pour y penser. Cette note était d'une grande aide : *Je reviens*. Il était aussi amusé que furieux. Kate aussi. Ils ne s'étaient pas rendu compte à quel point tout dans le camp en était venu à dépendre de Nikolas jusqu'à ce que celui-ci s'absente pour la journée. Les gens déferlèrent toute la journée pour demander des précisions que ni Ben ni Kate ne se sentaient capables de donner. Et d'abord, ils ne comprenaient pas la moitié des questions.

Cela continua jusqu'au soir, à la nuit tombée, et Ben faisait visiter l'hôpital à un groupe de journalistes américains quand il vit les cheveux blonds de Nikolas au loin. Avec leur mètre quatre-vingt-quinze, ils étaient facilement repérables dans la foule, et depuis la catastrophe, ils avaient pris l'habitude de constamment regarder autour d'eux, juste pour vérifier s'ils s'apercevaient, mutuellement rassurés par leur présence. Il termina ses explications et raccompagna les journalistes jusqu'à la tente presse avant de partir à la recherche de son amant errant. Nikolas était dans le bureau. Il faisait du thé et ajouta un sachet dans une autre tasse pour Ben. Il feignait d'être absorbé par sa tâche ennuyeuse, mais Ben pouvait dire à son expression qu'il avait envie qu'on lui demande où il avait passé la

journée. Ben lui fit les gros yeux, juste pour que le blondinet sache qu'il était fâché, mais lui posa tout de même la question. Nikolas pointa un doigt pour lui montrer.

Ben n'y croyait pas. Sur son lit de camp se trouvait la valise en aluminium qu'il n'avait pas vue depuis… était-ce des années ? Il le ressentait ainsi. Il essaya de comprendre. Des jours. Un peu plus d'une semaine s'était écoulée depuis qu'il avait escaladé le mur de la caverne et l'avait cachée en sécurité dans un creux. Il n'avait alors pas eu la moindre idée de la chose dont il la protégeait.

Nikolas était retourné à la caverne et l'avait récupérée.

Ben l'ouvrit.

Quinze kilos d'or pur, d'une valeur d'un million et demi de livres, et peut-être personne encore en vie pour connaître son existence… à part eux. Il s'assit lourdement sur le lit de camp, qui oscilla dangereusement.

— Comment tu y es allé ?

Nikolas leva les yeux, feignant la nonchalance, mais Ben savait qu'il était sacrément content de lui.

— Je suis allé dans les terres, puis j'ai fait le tour par la mer. Cela paraissait plus facile.

Il n'avait vraiment pas envie de demander… il ne voulait pas en entendre parler.

— Comment c'était ?

Nikolas s'assit à côté de lui et glissa ses mains autour d'un lingot qu'il prit.

— Il n'y avait plus rien… plus de cahutes, plus d'hôtel, plus de plage… plus de lagon, en fait. Uniquement des corps qui flottaient. Tout n'était que boue et ruines. Comme partout.

— Seulement ici, Nik. Le reste du monde est encore là, dehors, tu te souviens ?

Nikolas fronça les sourcils comme s'il avait vraiment oublié cela.

— Oui. En fait…, reprit-il en pinçant les lèvres. J'ai une confession à te faire.

Ben n'appréciait jamais beaucoup ses confessions. Elles impliquaient généralement des substances illégales ou des individus qui essaieraient bientôt de les tuer. Il hocha dubitativement la tête pour que Nikolas continue. Celui-ci lui prit la main, étudiant avec exagération les doigts calleux.

— J'ai commencé à croire en ta foi dans le destin. Si nous n'avions pas trouvé l'or, nous serions morts, car nous nous serions trouvés dans la cahute quand l'eau a déferlé sans pouvoir s'écouler ailleurs. L'or a sauvé nos vies. Si nous ne l'avions pas trouvé, nous ne serions pas là. Cet or sauvera toutes ces vies-là. Je suis émerveillé par le pouvoir de ta croyance, Ben. Toute chose semble avoir un but.

Ben leva une main et caressa la tête de Nikolas en passant les doigts sur sa cicatrice.

— Et ton frère t'a averti en te disant d'escalader.

— Oui. Je crois que oui.

Il prit une profonde inspiration et se leva pour se rendre à la porte qu'il ferma à clé. Il se retourna, aida Ben à se lever et s'empara de sa bouche pour l'embrasser. Ben eut instantanément une érection et tout de suite désespérément besoin de ce contact, de cette intimité, de cette libération et de cette échappatoire pour la première fois depuis le jour de la catastrophe. Ils n'avaient pas eu le temps, l'envie, l'énergie, l'intimité ; toutes ces raisons qui expliquaient pourquoi un bref contact des lèvres ou des doigts fut suffisant pour ce dont ils se languissaient. Ils se déshabillèrent vite, une sensation de jeu et d'anticipation revenant pour la première fois. Ce fut à ce moment-là qu'ils arrêtèrent d'être deux individus et ne devinrent plus qu'un ; se connaître si intimement, savoir des choses l'un sur l'autre que personne d'autre ne savait les reliait et leur donnait de la force. Ils s'embrassèrent passionnément pendant longtemps, les mains sur leurs sexes, ils se masturbèrent l'un l'autre, parfois eux-mêmes. Ils passèrent au sol et Nikolas se dressa au-dessus de Ben, une main sur une fesse pour les soulever, y trouver un accès… puis son orifice. Cela faisait presque une semaine. Ben se cambra et s'écria de douleur, mais comme toujours, Nikolas changea rapidement cela en plaisir.

Ils firent durer cela un moment, profitèrent de cette sensation, parlèrent doucement, se dirent des choses qu'ils avaient attendu de pouvoir prononcer durant plusieurs jours, et ils s'en dirent certaines qu'ils ne s'étaient encore jamais avouées. Ils avaient été liés par le sang et la douleur, mais il s'était agi de leur propre sang ; ils étaient désormais liés par le sang et la douleur des autres, et ce lien était bien plus fort. Ils avaient vu une souffrance et un dénuement qui les dépassaient et y avaient répondu. Pour Nikolas, cela avait été une révélation d'une nature plus heureuse que celles qu'il avait connues jusqu'alors, une part de lui qui n'avait pas eu l'occasion de se développer dans son enfance glaciale et gâchée. Ben avait contemplé l'épanouissement d'une beauté intérieure en Nikolas, une beauté qui égalait désormais celle de l'extérieur qu'il avait toujours portée en guise de masque pour cacher la noirceur.

Tandis qu'ils bougeaient lentement sur le sol, des personnes vinrent à la porte et frappèrent en essayant d'entrer. Ils leur crièrent qu'ils étaient occupés. La plupart comprirent le message. Ni Ben ni Nikolas ne se souciaient que tout le camp sache qu'ils étaient amants. Ces choses-là, comparées à l'horreur inimaginable à laquelle ils avaient assisté, étaient insignifiantes. Tout ce qui importait était d'aimer quelqu'un. Qui on aimait était sans importance.

Ce fut au tour de Ben quand Nikolas eut terminé ; la chaleur fit transpirer leurs corps, leurs orgasmes généreux les rendirent collants. Leurs corps étaient si vivants, durs, en bonne santé, indemnes… Tout fonctionnait, rien ne provoquait de souffrance. Ils étaient une petite oasis de vie et d'énergie au milieu d'un monde empli de blessures et de mort. C'était comme recharger une batterie, nourrir un affamé. Ils terminèrent et restèrent allongés, entremêlés, n'agitant que les doigts qui se promenaient dans leurs cheveux ou qui caressaient leur peau en sueur, tandis qu'ils parlaient, encore, partageaient des mots et des pensées, comme ils avaient partagé leurs corps.

Pour finir, Kate vint à la porte en leur disant qu'elle avait une clé et leur laissait cinq minutes avant de rentrer et de découvrir les réponses à de multiples questions qu'elle se posait. Ben lui cria une grossièreté, qui la fit simplement rire, et ils se levèrent à contrecœur. Ils avaient du pain sur la planche.

Les corps devaient maintenant être enterrés dans des fosses communes. Ils n'avaient pas assez de tout, de tronçonneuses, de bulldozers, et d'essence ; il fallait toujours plus d'essence. Tout, depuis les générateurs de l'hôpital, les lumières et les cuisines portatives, jusqu'aux véhicules et à l'équipement, fonctionnait à l'essence, et ils étaient constamment proches de la pénurie. Nikolas, grâce à ses contacts, vendit l'or, le transforma en véritable argent. Pas en donations, promesses de don, aides étrangères ou budget caritatif, mais en argent intraçable qu'il distribua aux infirmières, aux médecins, aux enseignants de l'orphelinat récemment établi, aux habitants qui voulaient acheter un nouveau bateau afin de pouvoir reprendre la pêche, à tous ceux qui avaient un véritable besoin. Ou bien il était très bon juge de la nature humaine, ou bien sa présence et sa personnalité excentrique lui assuraient de ne pas souvent se tromper dans ses choix de bénéficiaires. Il se servit même de l'argent pour soudoyer impunément des fonctionnaires si les choses n'allaient pas assez vite. Il n'avait aucun frein moral concernant les pots-de-vin. Il était à moitié russe, après tout.

Ben généra presque autant d'argent grâce à ses apparitions à la télévision que lui avec la vente de son or. Il devint en quelque sorte une star des médias. Comme l'assistant de production de la *BBC* lui dit, suscitant une gêne intense dans le monde de la télé où l'on cherchait constamment la nouveauté, trouver un véritable expert de quoi que ce soit qui avait son physique et d'authentiques expériences était comme recevoir un dieu dans des mains avides. Il avait de l'empathie à revendre, qui tranchait avec les correspondants rémunérés empreints d'une empathie creuse et superficielle, essayant avec beaucoup de gravité dans la voix de susciter l'horreur qu'ils n'avaient pas personnellement connue et le chagrin qu'ils ne

pouvaient comprendre. Ben le pouvait, lui. Si les moments où il se frottait le poignet étaient en général hors champ, cela ne signifiait pas pour autant qu'ils n'étaient pas là. Il ne savait que trop bien ce que cela pouvait vous faire de perdre quelqu'un que vous aimiez, et cette conscience ressortait comme une vérité visible à travers ses mots.

On faisait en permanence référence à lui comme *l'expert Ben Rider, ancien agent des forces spéciales*, comme s'il s'agissait d'un titre officiel, et les appels vers la ligne d'urgence étaient toujours en lien direct avec les apparitions de Ben Rider à la télévision. On lui offrit la chance de faire un documentaire sur la catastrophe. Un projet vulgaire et qui manquait extraordinairement de tact, insista Nikolas. Ben rétorqua qu'il était simplement jaloux, ce qui lui valut d'être remis à sa place. De plus d'une façon.

***

Nikolas essaya de rester loin des feux des projecteurs, travaillant sans relâche en arrière-plan mais tout en refusant d'apparaître devant l'objectif ou d'être directement cité dans la presse. Il n'était même plus certain de l'identité sous laquelle il se trouvait ici, et ne voulait ni n'avait besoin de cette attention. En secret, il se délectait de la nouvelle célébrité de Ben. Il adorait le regarder donner des interviews pendant qu'il se tenait derrière le groupe de journalistes. Ben était naturel, charmant, beau, il s'exprimait bien, de manière articulée et intelligente. On lui mangeait dans la main.

Au milieu de la cinquième semaine, les choses étaient désormais plus officiellement organisées. Il y avait tant d'agences gouvernementales pour faire le travail de Nikolas qu'il se trouvait souvent extrêmement frustré, emmêlé dans la paperasserie. Il ne faisait pas dans la paperasse, il refusait de le reconnaître, point barre, et la piétinait dans la boue du tsunami. Pour finir néanmoins, comme un homme pris dans une toile qui essayait de se libérer, il se retrouvait seulement un peu plus emmêlé. Un soir, après une journée où il avait vu des bulldozers se détourner du site parce qu'ils avaient les mauvais documents et les enfants de l'orphelinat de fortune emmenés en bus des ruines de leur communauté fragmentée vers le grand orphelinat de la capitale, il sut qu'ils avaient fait leur temps sur l'île.

Il appela Ben et Kate et leur dit qu'ils partiraient le lendemain. Il s'attendait à une opposition, mais ils acceptèrent tous deux sa décision. Il savait que Ben était devenu plus célèbre que le tsunami ; une distraction détournant l'attention de la véritable histoire. *L'expert Ben Rider, ancien agent des forces spéciales*, en avait terminé. Kate dit qu'elle voulait partir sur un succès et ne pas voir tout leur travail saboté par la nouvelle sphère politique, la médisance et les luttes

intestines des différentes organisations caritatives.

Aussi mystérieusement qu'ils avaient émergé de la boue, ils disparurent donc. Ils laissèrent tout l'équipement et les installations, ne prenant rien avec eux. Nikolas aimait se représenter le visage du prêtre de l'église catholique locale quand il se réveillerait et découvrirait cinquante millions de pesos sur son pupitre. Il espérait qu'il prendrait cela comme un cadeau de Dieu.

Ils prirent un vol en première classe pour Singapour. Contrairement à la dernière fois, dans leurs costumes impeccables et avec leurs bagages hors de prix, ils voyagèrent comme des vagabonds avec jeans déchirés, tee-shirts, et de vieux sacs en toile de l'armée qu'ils avaient grappillés au camp. Ils étaient partis presque deux mois. Ils n'étaient pas rasés, avaient les cheveux longs et en bataille, mais il ne s'agissait là que de leur apparence.

Nikolas ne se sentait plus comme un homme ligoté et piégé par la maladie, l'inactivité, l'ennui et la frustration, comme une créature sauvage échappée dans un monde plus étroit. Il ne pensait même plus à l'alcool ou à la cigarette, il n'avait plus envie de ses médicaments pour calmer la frustration d'être coincé dans la vie de quelqu'un si restreint. Il s'était épanoui et était ressorti sous une forme qu'il n'avait jamais imaginé être. Tout ce qu'il avait fait au camp, il l'avait fait avec une seule idée en tête, mais sans aucun but d'auto-glorification ou arrière-pensée. Jusqu'alors, toute sa vie avait été faite de faux-semblants, de projets cachés. Il se sentait libéré du fardeau d'être ce qu'il n'était pas et empli de la possibilité de découvrir ce qu'il pourrait encore être. Il avait un embryon d'idée, trop tôt dans sa conception pour en parler à Ben, mais qui brûlait ardemment en lui.

Pendant qu'ils parcouraient les kilomètres, il griffonna un homme tombant du ciel, et plus il le dessinait, plus il ressemblait à un ange, avec des ailes enflammées, chutant sur Terre. Il représenta cet ange imparfait avec des cheveux blonds et une cicatrice.

Il savait que Ben avait lui aussi effectué une transformation. Il fut immédiatement reconnu quand ils arrivèrent à Changi. Alors qu'ils attendaient dans la salle d'embarquement des premières classes, il passa à la télévision quand un ancien bulletin d'informations fut rediffusé et mis à jour. Il dut signer un autographe au steward. Il fut également reconnu à Heathrow, et ils traversèrent le hall d'arrivée comme des rocks stars, avec des personnes qui restaient en retrait, chuchotaient et leur souriaient. Ils se seraient démarqués sans la récente célébrité de Ben, mais c'était une expérience nouvelle pour tous les deux.

Londres voyait le printemps toucher à sa fin. Il faisait frais, soleil, et c'était agréable après ce qu'ils venaient de quitter. L'intensité du paradis tropical des deux premières semaines de leur séjour avait été

irrémédiablement entachée par ce qui était arrivé après… par la prise de conscience qu'une telle beauté n'était que temporaire, qu'une illusion. Une illusion dangereuse. Il valait mieux être préparé, prêt. Dieu ne bénissait pas si souvent ses enfants chéris d'échappatoires comme celle qui leur avait été offerte. Ils entendaient ne pas la gâcher.

Nikolas avait raté sa deuxième visite programmée chez le médecin, un mois après la première. Il n'était pas non plus allé faire son IRM. Mais face à l'insistance de Ben, il prit un rendez-vous le lendemain de leur retour. Andrea Gillian sembla complètement prise de court en voyant l'homme très bronzé et énergique qui entra dans son bureau en jean, s'assit d'un air détendu et lui sourit. Elle fit le tour de son bureau et examina sa blessure désormais invisible. Ses cheveux avaient repoussé jusqu'à sa barbe naissante et semblaient promettre de continuer. Il ne se raidit pas, ni ne recula quand elle le toucha. Tout contact avec un vivant était désormais agréable. Elle se rassit et lui posa les mêmes questions qu'auparavant : s'il mangeait, dormait, faisait de l'exercice et évitait l'alcool et le tabac. À chacune de ces questions, il répondit avec une parfaite sincérité et donna de bonnes réponses. Il mentit néanmoins sur une chose. Il prononça alors probablement le plus gros mensonge d'une vie entièrement bâtie sur des mensonges. Quand elle lui demanda s'il s'était préservé du stress, il la regarda droit dans les yeux et lui dit qu'il avait passé des vacances au soleil durant deux mois.

Quel stress pouvait-il y avoir là ?